This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

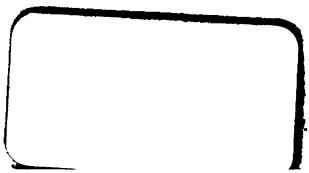
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Geog 4477.87.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

LA vie & les aventures surprenantes de ROBINSON CRUSOÉ; son retour dans son île; ses autres nouveaux voyages & ses réflexions. Traduit de l'anglois de Daniel Defoe ~~par~~

TOME SECOND.

The 1st half of vol. I. was translated by Themiseul de Saint-Hyacinthe, originally Hyacinthe Cordonnier, the rest and vol. II & III by Juste van Effen.

See Quérards note, under Foe.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

recueillis par Charles George Thomas Garnier.

TOME SECOND.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVII.

Geog 4477.87.7
1880, July 11.
Gray Fund
30 vol. $ 1.50

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY.

PRESERVATION MASTER
AT HARVARD

LA VIE

ET LES

AVENTURES

SURPRENANTES

DE

ROBINSON CRUSOÉ,

CONTENANT:

Son retour dans ſon îſle, ſes autres nouveaux voyages, & ſes réflexions.

Traduit de l'anglois.

TOME SECOND.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Les deux premières parties des *Aventures de Robinſon Cruſoé* ont été ſi généralement goûtées, qu'on ne ſauroit douter du ſuccès des autres. Il eſt bien vrai que c'eſt aſſez le ſort des derniers volumes de tomber beaucoup. Il eſt aiſé d'en trouver la raiſon dans le caractère même de l'eſprit humain. Si un auteur veut continuer un ouvrage de raiſonnement ou de fiction, l'eſprit ſe laſſe, la raiſon s'émouſſe, le feu ſe diſſipe, l'invention ſe tarit. S'il compoſe quelque hiſtoire, les événemens qu'il a arrangés dans ſon cerveau, lui plaiſent infiniment davantage au commencement de ſon travail, que lorſqu'il l'a déjà pouſſé fort loin. Le ſtyle eſt d'abord dans toute ſa beauté, rien ne le gêne; les expreſſions naiſſent en foule ſous ſa plume. Il faut, dans la ſuite, décrire des événemens ſemblables; il s'agit d'épargner au lecteur

l'ennui que la nature même a attaché à la répétition. Il faut donner la torture à son génie, pour chercher des synonymes, & pour varier les portraits. On est peu naturel, on le sent; l'ouvrage commence à plaire moins à l'auteur lui-même, & de degré en degré, plus il devient désagréable à celui qui le compose, plus il baisse & devient médiocre ou mauvais.

Malgré cette vérité inconteſtable, fondée sur la raison & sur l'expérience, j'ose avancer que les deux dernières parties des *Aventures de Robinson Crusoé*, n'égalent pas seulement les deux premières, mais qu'elles les surpassent de beaucoup. Robinson Crusoé auteur, semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoé qui voyage, & qui d'abord grossier, ignorant, pauvre raisonneur, sent son esprit se mûrir par l'âge & par l'expérience. Dans ces volumes-ci il pense mieux, parle mieux, raisonne plus conséquemment; il écrit d'un style moins embarrassé, plus poli & plus conforme au goût des gens d'esprit. Il acquiert tous

ces avantages ſans perdre celui de la naïveté, ſans ſe jeter dans l'oſtentation du bel-eſprit.

Si l'on trouve dans les premières parties pluſieurs tableaux auſſi juſtes que vifs, des ſentimens & des réflexions qui doivent répondre aux événemens, l'on en verra dans les dernières d'une juſteſſe & d'une vivacité infiniment plus grandes; on en verra de mieux développés & de moins chargés de circonſtances petites & inutiles.

Ce qu'il y a de ſurprenant & d'extraordinaire dans les premières aventures de notre voyageur, pourroit faire croire qu'il n'eſt pas poſſible que dans ſes nouveaux voyages il ait été ſujet à des révolutions auſſi étonnantes & auſſi merveilleuſes que celles qui ont frappé le lecteur dans les premières parties; & qu'ici par conſéquent, des événemens plus communs doivent faire naître des réflexions plus communes & moins ſuſceptibles d'une deſcription pathétique.

Cette apparence eſt fort trompeuſe; les parties ſuivantes l'emportent encore ſur les premières pour la variété, pour le nombre & pour le merveilleux des aventures.

Je connois des perſonnes ſenſées qui ont été rebutées par le long ſéjour de notre voyageur dans ſon iſle. Il leur ſembloit qu'elles s'occupoient avec lui des années entières à dreſſer une hutte, à élargir une caverne & à faire une paliſſade; elles ſe ſont imaginées qu'elles l'aidoient pendant pluſieurs mois à polir une ſeule planche, & elles ſe croyoient auſſi empriſonnées dans leur lecture, que le pauvre Robinſon l'étoit dans ſa ſolitude. Et elles n'ont commencé à reſpirer avec notre voyageur, qu'à l'arrivée de Vendredi, qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop uniformes. Quoique je croye que c'eſt leur faute plutôt que celle de l'auteur, & que ces particularités, petites en elles-mêmes, doivent être intéreſſantes pour tous ceux qui ont

assez d'imagination & de sentiment pour se mettre à la place de notre aventurier, & pour s'approprier sa situation & ses pensées, j'ose leur promettre qu'elles ne rencontreront pas ici une pareille source d'ennui & de dégoût.

Pour les en convaincre, je placerai ici un sommaire fort abrégé des aventures de Robinson Crusoé, contenues dans cette troisième & dans cette quatrième parties.

Quoiqu'avancé en âge, maître d'un bien considérable & peu chargé de famille, Robinson Crusoé ne pouvant s'accommoder d'une vie tranquille & sédentaire, ne respire qu'après de nouvelles courses; il n'exécute son projet cependant qu'après la mort de sa femme; & ayant reçu une visite de son neveu, qui devoit aller aux Indes, en qualité de capitaine de vaisseau marchand, il se détermine à l'accompagner : sachant que le navire doit toucher au Brésil, & lui donner par-là occasion de revoir sa chère Isle, il met une

ſomme conſidérable à acheter, pour ſa Colonie, tout ce dont elle pouvoit avoir beſoin Il y arrive, après avoir eu par mer deux aventures auſſi ſurprenantes & décrites d'une manière auſſi pathétique, qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer. Il y voit les Anglois qu'il y avoit laiſſés, & les Eſpagnols qui y étoient arrivés depuis. Ces derniers lui font un récit touchant de mille ſcélérateſſes, & de pluſieurs noires conſpirations que les Anglois avoient formées contre-eux, & des moyens par leſquels ils avoient été à la fin déſarmés, & aſſujetis au reſte de la Colonie. Ils lui font encore l'hiſtoire d'une terrible guerre qu'ils avoient ſoutenue contre les Sauvages, dont à la fin ils avoient pris & rendu tributaires une quarantaine, après avoir vu leurs plantations ruinées par ces barbares. Il trouve dans l'île les anglois accouplés à des femmes ſauvages qu'ils avoient été chercher dans une autre île, par une entrepriſe auſſi téméraire qu'heureuſe dans ſa réuſſite. Il leur fait con-

tracter, avec leurs concubines, des mariages légitimes par le miniſtère d'un prêtre catholique romain, homme fort zélé, & d'une dévotion exemplaire; & il a la ſatisfaction de voir ces ſcélérats ſe convertir & faire des proſélytes de leurs femmes.

Le vaiſſeau prend la route des Indes Orientales, & relâche à Madagaſcar, où un des matelots, tué par les Inſulaires, excite tout l'équipage à en tirer vengeance. La plupart de ceux qui le compoſent, débarquent pendant la nuit, & malgré les remontrances de Robinſon, ils ſe jettent ſur une petite ville, y mettent le feu & maſſacrent tous les habitans, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. L'humanité de l'auteur eſt choquée de cette barbarie à un point qu'il la leur reproche dans toutes les occaſions; ce qui les irrite tellement que, parvenus à Bengale, ils le laiſſent à terre malgré le capitaine, qui lui fournit une bonne ſomme d'argent, un valet & un compagnon de voyage.

Robinſon y trouve un marchand anglois, s'aſſocie avec lui, & parcourt toutes les côtes des Indes, où il fait un négoce fort avantageux. Ils achetent un vaiſſeau de certains matelots qui ſe l'étoient approprié après la mort de leur commandant. Ignorant cette perfidie, ils s'en croient propriétaires de bonne-foi. Ils continuent leur commerce; mais le navire étant reconnu dans un des ports de Siam, des marchands anglois & hollandois les font attaquer par leur chaloupes, dans le deſſein de les faire pendre, comme pirates, & ils échappent de ce danger par un coup extraordinaire de la providence. N'oſant entrer dans aucun port fréquenté, ils trouvent ſur les côtes de la Chine, un pilote Portugais qui les conduit vers le nord de cet empire, dans un petit port preſque inconnu : ils y vendent leurs denrées à leur ſatisfaction, & ſe défont de leur vaiſſeau; ils vont voir *Nanquin* & *Pekin*, la cour du monarque de la Chine, & y trouvent une caravane

de marchands Moſcovites, avec laquelle ils conviennent d'aller par la grande Tartarie, juſques dans la Moſcovie. Ils ſont attaqués dans leur marche, à différentes repriſes, par de petites armées formées de Tartares, & parviennent à la fin après pluſieurs aventures des plus ſurprenantes, & à travers mille difficultés preſque inſurmontables, à *Tobolsky*, capitale de la Sibérie.

Robinſon y lie amitié avec un prince banni dans ce déſert, & étant ſur le point de partir, il lui offre de le ſauver & de le mener avec lui parmi ſes domeſtiques. Le prince refuſe ce parti, & fait des diſcours parfaitement beaux ſur le faux bonheur que l'on emprunte du rang & de la richeſſe, ſur le caractère de la véritable félicité, & ſur le ſecours que la ſageſſe tire de la retraite & d'un état médiocre. Il prie pourtant l'auteur de rendre ce ſervice à ſon fils. L'auteur s'y engage, & réſolu de gagner *Archangel*, il prend des

routes détournées, marche avec son train dont il forme une petite caravanne, & évite avec soin les garnisons Russiennes, pour ne point hasarder son illustre compagnon de voyage. Ils sont de nouveau attaqués dans un désert par quelques hordes de Tartares Kalmucks, qui, contre leur ordinaire, s'étoient répandus jusques-là. Assiégés dans leur camp par ces barbares, ils se dérobent pendant l'obscurité de la nuit, & gagnent des lieux sûrs; ils arrivent à Archangel. Ils trouvent dans ce port un bâtiment de Hambourg, où ils s'embarquent. Enfin ils entrent dans l'Elbe, font de grands profits sur leurs marchandises, vont par terre jusqu'en Hollande, s'y embarquent & reviennent en Angleterre: l'auteur ayant mis dans tous ces voyages dix ans & neuf mois.

Cette espèce de petit extrait où l'on n'a touché que les chefs généraux, fera voir suffisamment, j'espère, jusqu'à quel point les troisième & quatrième parties

méritent de s'attirer la curioſité du lecteur.

Je ne m'arrêterai pas long-tems à juſtifier cette hiſtoire dans l'eſprit de ceux qui continuent à la traiter de fabuleuſe. Fable ou non, qu'importe? *Les aventures de Télémaque* ſont fabuleuſes auſſi : mais on n'en eſtime pas moins ce livre admirable : c'eſt une fable, mais fertile en moralités excellentes, & plus propre à inſtruire, que les vérités les plus certaines. Celles de Robinſon, quoiqu'écrites d'un autre ſtyle & dans un autre goût, ſont pleines auſſi de très-bonnes leçons, & l'on feroit bien d'en profiter, au lieu d'examiner avec tant de ſévérité, ſi l'on nous débite ici des effets de la providence ou des effets de l'invention. Ce que je puis ſoutenir pourtant avec ſincérité, c'eſt qu'il y a de très-honnêtes gens, dans nos villes marchandes, qui aſſurent avoir vu notre voyageur au retour de ſes derniers voyages, avoir mangé avec lui, & lui avoir entendu réciter une partie des aven-

tures qu'on voit dans ces deux premiers volumes (1).

Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas néceſſaire de trop creuſer ce ſujet : cet ouvrage amuſe, & il eſt utile; le public ſeroit trop heureux, s'il trouvoit le même caractère dans la plupart des livres nouveaux.

---

(1) Il y a encore pluſieurs anglois qui portent le nom de *Robinſon*; il eſt à préſumer qu'un de ceux-ci a voulu plaiſanter en ſe faiſant paſſer pour le héros du roman.

LA VIE
ET LES
AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

TROISIÈME PARTIE.

L'HISTOIRE de ma vie vérifie parfaitement l'ancien proverbe qui dit, qu'*un vaſe de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été d'abord imbu.* Après avoir lutté trente-cinq ans avec une variété de malheurs, dont les exemples ſont fort rares, j'avois joui pendant ſept ans de tout ce que l'abondance & la tranquillité du corps & de l'eſprit ont de plus agréable; mon âge étoit déjà fort avancé; & j'avois appris, par une longue expérience, que

rien n'étoit plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Qui n'eût pas cru que, dans cette agréable situation, ce goût né avec moi pour les voyages & pour les aventures, seroit évaporé avec le feu de ma jeunesse, & qu'à l'âge de soixante-un ans, je ferois au-dessus de tous les caprices capables de tirer quelqu'un de sa patrie?

D'ailleurs, le motif ordinaire qui nous détermine à ce parti, ne pouvoit plus avoir lieu chez moi; il ne s'agissoit plus de faire fortune; &, à parler sagement, j'étois dans un état où je ne devois pas me croire plus riche par l'acquisition de cent mille livres de plus; j'avois du bien suffisamment pour moi & mes héritiers: il s'augmentoit même de jour en jour; car ma famille étant petite, je ne pouvois pas dépenser mes revenus, à moins que de me donner des airs au-dessus de ma condition, & de m'accabler d'équipages, de domestiques, & d'autres ridicules magnificences, dont j'avois à peine une idée, bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi, le seul parti qu'un homme sage auroit pris à ma place, eût été de jouir paisiblement des présens de la providence, & de les voir croître sous ses mains.

Cependant, toutes ces considérations n'avoient pas la force nécessaire pour me faire résister longtems au penchant que j'avois de me perdre de

nouveau dans le monde. C'étoit comme une véritable maladie ; & sur-tout le desir de revoir mon île, mes plantations, la colonie que j'y avois laissée, ne me laissoit pas un moment de repos ; c'étoit l'unique sujet de mes pensées pendant le jour, & de mes rêves pendant la nuit ; j'en parlois tout haut, même quand je ne dormois pas, & rien au monde ne me l'ôtoit de l'esprit ; tous mes discours se tournoient tellement de ce côté-là, que ma conversation en devenoit ennuyeuse, & je me donnois par-là un ridicule dont je m'appercevois fort bien sans me sentir en état de l'éviter.

Au sentiment de plusieurs personnes sensées, tout ce que le peuple raconte sur les spectres & sur les apparitions, n'est dû qu'à la force de l'imagination déréglée & destituée du secours de la raison ; ces promenades des esprits & des lutins, sont de pures chimères. Le souvenir vif qu'on a quelquefois de ses amis, & de leurs discours, saisit d'une telle manière l'imagination dans certaines circonstances, qu'on croit les voir réellement, leur parler, & entendre leurs réponses. C'est ainsi, selon ces habiles gens, que le cerveau frappé peut prendre l'ombre pour la réalité même.

Pour moi je puis dire que jusqu'ici je ne sais point, par ma propre expérience, s'il y a véri-

tablement des esprits qui apparoissent après avoir été séparés des corps : je ne décide pas non plus que ce ne sont que des vapeurs qui offusquent un cerveau malade : mais je sais fort bien que dans ce tems-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point, & qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même, que quelquefois je pensois être véritablement devant mon château, entouré de toutes mes fortifications, & voir distinctement mon espagnol, le père de Vendredi, & les scélérats anglois que j'avois laissés dans mes domaines. Je dis plus, je parlois souvent à ces personnages chimériques, & quoiqu'éveillé, je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin, que ces images fantastiques me jetoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe que j'eus un jour, l'espagnol & le vieux sauvage me firent une relation si particulière & si vive de plusieurs trahisons des trois rebelles anglois, que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols, & qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler, & qui n'avoient pas une entière réalité ; mais que, sur la foi de ce rêve, je ne pus m'empêcher

pourtant

pourtant de croire absolument véritables, jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé en même tems que, sensible aux accusations des Espagnols, j'examinois ces scélérats, & je les condamnois à être pendus tous trois. On verra en son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision; mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination, elle n'approchoit que trop de la vérité, quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre; & la conduite de ces diables incarnés avoit été tellement abominable que, si à mon retour dans l'île je les avois fait punir de mort, je leur aurois fait justice, sans pouvoir passer pour criminel, ni devant Dieu, ni devant les hommes.

Quoi qu'il en soit, je vécus plusieurs années dans cette situation, sans trouver le moindre agrément, le moindre plaisir en aucune chose, à moins qu'elle n'eût quelque relation à mon bizarre penchant. Mon épouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoient vers des projets si déraisonnables, me dit une nuit, qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la providence, qui avoit déterminé mon retour dans cette île, & qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma tendresse pour elle & pour mes enfans; qu'elle étoit sûre que, si elle venoit à mourir, je prendrois ce parti sans balancer; mais

que, la chose étant résolue dans le ciel, elle seroit au désespoir d'y mettre un obstacle elle seule.. J'étois si attentif à ce discours, & je la regardois si fixement q'elle perdit contenance, & qu'elle s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoit pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus; mais je m'apperçus qu'elle avoit le cœur si plein, que les larmes commençoient à lui couler des yeux. *Parlez donc, ma chere*, lui dis-je, *souhaitez-vous que je m'en aille?* Non, répondit-elle, *il s'en faut de beaucoup; mais si vous y êtes résolu, plutôt que de vous en détourner, je suis prête à vous accompagner; car, quoique je trouve ce parti fort incompatible avec votre âge, & fort mal assorti à l'état de votre fortune, si la chose doit être absolument, je ne suis pas d'humeur à vous abandonner; vous êtes obligé de le faire, si ce desir si violent vous vient du ciel; vous ne sauriez y résister sans manquer à votre devoir, & je manquerois au mien, si je ne prenois le parti de vous suivre.*

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes vapeurs, & me firent réfléchir d'une maniere plus calme, sur la nature de mon dessein; je me mis devant les yeux tout ce qu'il y auroit d'extravagant pour un homme de mon âge, de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausible, dans les hasards dont j'étois sorti si heureusement, & dans des misères qui auroient

été suivies d'une vie parfaitement heureuse, pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pas répandre de l'amertume.

Je considérai, qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse & la pauvreté capables d'inspirer de pareils desseins, j'avois une épouse, & un enfant qui alloit bientôt être suivi par un autre; que j'avois tout ce que je pouvois desirer, & j'étois assez vieux pour songer à me séparer pour jamais de ce que j'avois acquis plutôt qu'à accumuler. Pour ce qui regarde l'*avertissement intérieur du ciel*, auquel ma femme attribuoit mon dessein, je n'en étois pas trop convaincu; & après avoir lutté pendant long-tems avec la force de mon imagination, j'en devins enfin le maître, comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas, pourvu qu'on le veuille sérieusement. Je réussis peu-à-peu à me tranquilliser par les raisonnemens dont je viens de faire mention; mais ce qui y contribua le plus, c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation, & de me chercher quelques affaires propres à ne me pas laisser le loisir de livrer mon imagination à ces idées capricieuses: car je m'étois apperçu que jamais mon cerveau n'en étoit rempli que quand j'étois dans l'oisiveté, & que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment, à cette nouvelle résolution,

j'achetai une métairie dans le comté de Bedford, dans le dessein de m'y retirer : la maison étoit jolie, & les campagnes qui étoient autour, étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux, puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'agriculture & pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs, ma maison de campagne étoit éloignée de la mer ; ce qui m'empêchoit de renouveler mes folies par le commerce de gens de mer, & par le récit de tout ce qui regardoit les pays lointains.

M'y étant établi avec ma famille, j'achetai des charrues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres ; je me fournis de charrettes, d'un charriot, de chevaux, de vaches, de brebis ; & me mettant à travailler avec application, je me vis en six mois de tems un véritable gentilhomme campagnard. Je me donnai tout entier à diriger mes laboureurs, à planter, à faire des enclos, & je crus mener la vie la plus fortunée que la nature puisse fournir à un homme qui, après de longs embarras, cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre terre ; je n'avois point de rentes à payer ; j'étois le maître de planter, d'arracher, de bâtir, de jeter bas, comme je le trouvois à propos : tout ce que je recueillois étoit pour moi-même, & toutes mes améliorations

étoient pour le bien de ma postérité. Je ne songeois plus à reprendre le cours de ma vie errante, & me trouvant exempt de tout chagrin, je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité, dont mon père m'avoit si souvent fait l'éloge. Les douceurs que je goûtois alors dans la vie, me rappeloient souvent dans l'esprit ces vers d'un poëte :

Eloigné des cours & des vices,
Ici, du siécle d'or, je trouve le destin:
La jeunesse en nos champs est libre de caprices,
Et la vieillesse est sans chagrin.

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la providence, dont non-seulement le funeste effet étoit irrémédiable, mais dont les conséquences encore me replongèrent dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette funeste disposition à courir le monde ressembloit chez moi à une maladie qui est dans le sang, & qui, retenue pendant quelque tems par les remèdes, s'empare du corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon épouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panégyrique, d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités, & de faire la cour au beau sexe, en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seu-

lement qu'elle étoit le soutien de toutes mes affaires, le centre de tous mes projets, l'auteur de toute ma félicité, puisque par sa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes desseins chimériques. Ses tendres discours avoient fait de plus utiles impressions sur moi, qu'autrefois ma propre raison, les larmes d'une mère, les sages préceptes d'un père éclairé, & les prudens conseils de mes amis n'auroient été capables d'en faire sur mon esprit. Je m'étois félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur & par son attachement pour moi : & par sa mort je me considérois comme un homme déplacé dans le monde, privé de tout secours & de toute consolation.

Dans ce triste état je me voyois aussi étranger dans ma patrie que je l'étois dans le Brésil lorsque j'y abordai : & quoiqu'environné de mes domestiques, je me trouvois presque aussi seul que je l'avois été dans mon île. Je ne savois quel parti prendre ; je voyois autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres à se perdre dans de ridicules vanités, ou à s'abîmer dans les vices les plus honteux, sans atteindre les uns & les autres à la félicité que tout le monde se propose pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaisir par l'habitude de s'y livrer ; & s'amasser, par leurs débauches, un

trésor fatal de douleur & de remords : je voyois le pauvre, au contraire, employer toutes ses forces pour gagner de quoi se soutenir, & roulant dans un cercle perpétuel de peines & d'inquiétudes, ne travailler que pour vivre, & ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit royaume, où je n'avois semé qu'autant de bled qu'il m'en falloit pour un an, & où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux, parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma nourriture; enfin, où je laissois moisir l'argent sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison & la réflexion me guidoient, j'aurois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie; j'aurois tourné mes idées vers une fin fixe où tend tout ce qui nous arrive sur la terre, & à laquelle la vie présente doit servir de préparatif; en un mot, j'aurois dû songer à un bonheur dont il est de notre intérêt de nous assurer la possession, & dont nous pouvons dès-à-présent goûter les prémices.

Mais avec mon épouse j'avois perdu mon guide; j'étois comme un vaisseau sans gouvernail que les

vents balottent à leur gré ; ma tête s'ouvroit de nouveau aux courses & aux aventures ; tous mes amusemens innocens, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avoient donné une occupation si satisfaisante, n'avoient plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la musique pour un homme qui n'avoit point d'oreilles, & des mets pour un malade dégoûté & sans appétit. Cette triste insensibilité, pour tout ce qui m'avoit procuré quelque tems auparavant les plus doux plaisirs, me fit prendre le parti d'abandonner la campagne, & de retourner à Londres.

Le même ennui m'y accompagna ; je n'y avois aucune affaire ; j'y courois çà & là, sans dessein, comme un homme désœuvré, de qui on peut dire qu'il est absolument inutile parmi tous les êtres créés, & dont la vie & la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit aussi, de toutes les situations de la vie humaine, celle pour laquelle j'avois le plus d'aversion, accoutumé comme j'étois depuis ma plus tendre jeunesse à une vie active. A mon avis, les paresseux sont la lie du genre humain ; aussi je croyois ma conduite présente infiniment moins conforme à l'excellence de ma nature, que celle que j'avois tenue dans mon île, en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693, mon

neveu, que j'avois éleyé pour la mer, & à qui j'avois donné un vaisseau à commander, revint d'un petit voyage qu'il avoit fait à Bilbao, le premier qu'il eût fait en qualité de maître. M'étant venu voir, il me dit que certains marchands lui avoient proposé de faire, pour eux, un voyage dans les Indes & à la Chine : Eh bien ! mon oncle, continua-t-il, feriez-vous si mal de venir avec moi? je me fais fort de vous faire revoir votre île, car j'ai ordre de toucher au Brésil.

Rien, à mon avis, n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir, & de l'existence d'un monde invisible, qu'un certain concours des causes secondes avec les idées qui nous roulent dans l'esprit, sans que nous les communiquions à personne.

Mon neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde s'étoit ranimé, & je ne savois rien de mon côté de sa nouvelle entreprise. Cependant, le même matin, sans que je m'attendisse à sa visite, je m'étois occupé à comparer mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois, & j'avois pris à la fin la résolution que voici : Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux capitaine portugais sur mes desseins, & s'il les trouvoit sensés & praticables, je voulois m'assurer d'une patente qui me permît de peupler mon

île, & d'y emmener avec moi une Colonie. A peine me fus-je fixé à cette penſée, que voilà préciſément mon neveu qui entre, & qui me propoſe d'y aller avec lui.

Sa propoſition me jeta d'abord dans une profonde rêverie, & après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : Quel malin eſprit, lui dis-je, vous envoye ici pour me fourrer dans la tête cette malheureuſe idée? Il parut d'abord étonné de ces paroles ; mais s'appercevant cependant que je n'avois pas un fort grand éloignement pour ce projet, il ſe remit : Comment donc, monſieur, me dit-il : cette propoſition eſt-elle ſi fort à rejeter? Il eſt aſſez naturel, ce me ſemble, que vous ſouhaitiez de revoir vos petits états, où vous avez regné autrefois avec plus de facilité que n'en goûtent vos frères les autres monarques.

En un mot, le projet répondoit avec tant de juſteſſe à la diſpoſition de mon eſprit, que j'y conſentis, & que je lui dis que, s'il s'accordoit avec ſes marchands, par rapport à ces voyages, j'étois réſolu à le ſuivre, pourvu que je ne fuſſe pas obligé d'aller plus loin que mon île.

Mais, monſieur, me dit-il, je n'eſpère pas que vous ayez envie d'y être laiſſé & d'y vivre de nouveau à votre vieille manière. Pour dire tout, répondis-je, ne pouvez-vous pas me reprendre en revenant des Indes? Il me répliqua qu'il n'y avoit

point d'apparence que ſes marchands lui permiſſent de faire ce détour avec un vaiſſeau chargé, puiſqu'il pouvoit allonger le voyage de pluſieurs mois : d'ailleurs, dit-il, ſi j'avois le malheur de faire naufrage, vous ſeriez préciſément dans la même & triſte ſituation dont vous vous êtes tiré avec tant de bonheur.

Il y avoit beaucoup de bon-ſens dans cette objection ; mais nous trouvâmes un moyen pour remédier à cet inconvénient ; ce fut d'embarquer avec nous toutes les pièces formées d'une grande chaloupe, & quelques charpentiers qui puſſent, en cas de beſoin, les joindre enſemble, & y donner la dernière main dans l'île, ce qui me faciliteroit de paſſer de-là dans le continent.

Je ne fus pas long-tems à prendre ma dernière réſolution, car les importunités de mon neveu s'arrangeoient ſi bien avec mon inclination, qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contre-balancer. D'un autre côté, ma femme étant morte, il n'y avoit perſonne qui s'intéreſsât aſſez à mes affaires pour me détourner de ce deſſein, excepté ma vieille veuve, qui fit tout ſon poſſible pour m'arrêter par la conſidération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage ſi dangereux, & ſur-tout de mes petits enfans. Mais tous ſes diſcours ne ſervirent de rien ; je lui dis que mon deſir de voyager étoit invincible, & que les

impressions qu'il faisoit sur mon esprit étoient si peu communes, que, si je restois chez moi, je croirois désobéir aux ordres de la providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution, elle mit non-seulement fin à ses conseils, mais elle me donna toutes sortes de secours pour faire mes préparatifs & mes provisions, pour régler mes affaires de famille & l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard, je fis mon testament, & laissois mes biens en de si bonnes mains, que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroient rien de ce côté-là, quelque accident qui pût m'arriver ; & pour la manière de les élever, je m'en remis entièrement à ma bonne veuve, à qui je destinai en même-tems un petit revenu suffisant pour vivre à son aise. J'ai vu dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé, qu'une mère ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans, & qu'il n'étoit pas possible de se conduire avec plus de prudence. Cette bonne dame vécut assez long-tems pour me voir de retour, & pour sentir de nouveaux effets de ma reconnoissance.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de Janvier 1694, & je m'embarquai avec mon fidèle Vendredi dans les Dunes, le 18, ayant avec moi, outre ma chaloupe démontée,

une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma colonie, dans le dessein de tout garder dans le vaisseau, si je ne trouvois pas mes sujets dans un état convenable.

Premièrement, j'avois avec moi quelques valets, que j'avois envie de laisser dans mon île, & de les y faire travailler pour mon compte pendant que j'y serois; à eux permis d'y rester, ou de me suivre quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit parmi eux deux charpentiers, un serrurier & un autre garçon fort ingénieux, qui, quoique tonnelier de son métier, étoit un machiniste universel. Il étoit fort adroit à faire des roues, & des moulins à bras pour moudre le bled: de plus, il étoit tourneur & potier, & capable de faire, dans la perfection, toutes sortes d'ouvrages en bois ou en terre; en un mot, il méritoit fort bien le nom de *Factotum*, que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là, je menois avec moi un tailleur qui, s'étant offert d'aller aux Indes avec mon neveu, en qualité de passager, consentit ensuite de s'établir dans ma colonie; c'étoit un garçon fort adroit, & que je trouvai, dans l'occasion, d'un fort grand service, par rapport à plusieurs choses même éloignées de son métier; car, comme

j'ai déjà dit, rien n'enseigne mieux les mécaniques que la nécessité.

Ma cargaison, autant que je puis m'en souvenir, consistoit dans un assez grande quantité de toiles, & de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols, que je m'attendois de trouver dans mon île; & il y en avoit assez, selon mon calcul, pour les tenir propres pour plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas; il y en avoit environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il falloit pour des lits, & la batterie de cuisine, pots, chaudrons, & du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à peu près 500 liv. pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toutes sortes, crochets, gonds, serrures, &c.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, & deux pièces de canon de bronze, & comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma colonie pouvoit être engagée un jour, j'avois encore chargé le vaisseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres, & de plusieurs fers de piques & de hallebardes. Outre cela, je priai mon neveu de prendre avec lui deux petits canons

de tillac, avec le nombre qu'il lui en falloit, afin de les laisser dans l'île, s'il étoit nécessaire d'y bâtir un fort & de se mettre en défense contre quelque ennemi. Cette précaution n'étoit pourtant pas inutile, comme j'eus lieu de le penser en y arrivant; & l'on verra par la suite de cette histoire, qu'il n'en falloit pas moins, si l'on vouloit se maintenir dans la possession de l'île.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avois faits par mer, & par conséquent je ne serai pas fort souvent obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidens fâcheux, le lecteur impatient apparemment de savoir l'état où se trouvoit ma colonie. Il est vrai cependant que nous eûmes d'abord des vents contraires, & quelques autres contre-tems, qui firent durer le voyage plus que je n'avois espéré. Mon voyage de Guinée avoit été jusques-là l'unique dont je fusse revenu comme je l'avois projeté; ce qui me fit croire que je serois toujours malheureux dans mes courses: ma destinée étoit de n'être jamais content à terre, & d'avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires, qui nous poussèrent au commencement vers le nord, nous forcèrent à entrer dans le port de Gollowaye en Irlande, & nous y retinrent pendant vingt-trois jours; mais nous avions cet agrément dans ce petit désastre,

que les vivres y étoient abondantes, & à bon marché; en sorte que, bien loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs cochons & veaux, avec deux vaches, que j'avois dessein, si nous avions eu un heureux passage, de débarquer dans mon île: mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le cinq de Février avec un vent frais qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune mauvaise rencontre, excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances. Le soir du vingt Février nous vîmes entrer le matelot qui étoit en sentinelle; il nous dit qu'il avoit vu de loin un éclat de lumière suivi d'un coup de canon; & immédiatement après, un mousse vint nous dire que le Bosseman en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac, où, pendant quelques momens, nous n'entendîmes rien; mais peu de minutes après nous découvrîmes une grande lumière, & nous conjecturâmes de-là que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre estime, qui nous fit connoître unanimement qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté là aucune terre dans l'espace de cinq cents lieues; car le feu paroissoit à l'ouest

l'ouest nord-ouest de nous. Nous conclûmes de-là, que le feu devoit avoir pris à quelque vaisseau; les coups de canon qu'on venoit d'entendre nous persuadèrent que nous n'en étions pas loin, & nous étions sûrs qu'en suivant notre cours, nous en approchions, parce que de moment à autre la flâme nous paroissoit plus grande. Cependant, le tems se trouvoit nebuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu: mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoiqu'assez petit, & le tems s'étant un peu éclairci, nous apperçûmes distinctement un grand vaisseau dévoré par le feu, au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'intéressât aux personnes qui étoient en danger, que les liens ordinaires de l'humanité. Ces sentimens de compassion furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois, lorsque le capitaine portugais me prit dans son bord au milieu de l'océan: état qui n'étoit pas, à beaucoup près, aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du vaisseau en question, s'il n'y avoit aucun autre bâtiment qui allât avec eux de conserve. J'ordonnai dans le moment qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur faire savoir qu'il y avoit près de-là un navire prêt à les secourir, & qu'ils fissent leurs efforts pour

se sauver de notre côté dans leur chaloupe ; car quoique nous pussions voir leur vaisseau par le moyen de la flâme, il ne leur étoit pas possible de nous appercevoir à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la cappe pendant quelque tems ; & en attendant le jour, nous laissâmes aller le vaisseau du côté où nous découvrîmes le bâtiment embrâsé ; mais pendant cette manœuvre nous vîmes, avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le navire sauter en l'air, & quelques momens après le feu s'éteindre, apparemment à cause que le reste du vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible & affligeant, sur-tout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux qui devoient être tous détruits par les flâmes, ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste océan ; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que je supposasse le second cas ; & pour les guider du mieux qu'il me fut possible, je fis descendre des lanternes de tous les côtés du vaisseau, & tirer le canon pendant toute la nuit, afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain, environ à huit heures, nous découvrîmes, par le moyen de nos lunettes d'approche, deux chaloupes accablées de monde, &

nous apperçûmes que ces pauvres gens, ayant le vent contraire, faisoient force de rames, & que nous ayant vus, ils faisoient toutes sortes de signaux pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, & en même tems nous fîmes plus de voiles, pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure, nous les joignîmes & les laissâmes tous entrer dans le vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante, tant hommes que femmes, & petits enfans; & il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le vaisseau sauté en l'air étoit de trois cents tonneaux, allant de Québec dans la rivière de Canada, vers la France; & le maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé par l'imprudence du timonier, dans la gésole ou cabinet où l'on met la boussole, les chandelles, &c. Tout le monde étant accouru au secours, on l'avoit cru absolument éteint; mais on s'appetçut dans la suite que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du vaisseau, où il étoit impossible d'atteindre. De-là il avoit gagné la quille, d'où il s'étoit répandu par tout le corps du bâtiment avec une telle violence, que ni le travail ni l'in-

dustrie n'avoient été capables de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre, avoit été d'abandonner le navire : par bonheur ils avoient deux chaloupes assez grandes, & un petit esquif, qui ne leur pouvoit servir qu'à mettre des provisions & de l'eau fraîche. Dans cette situation, toute leur consolation étoit d'être échappés du feu, sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver, étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur, dont ils pouvoient se flatter, étoit de trouver quelque bâtiment en mer qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles, des rames, une boussole, & ils se préparoient à retourner vers Terre-Neuve (1), avec un vent favorable; toute la provision qu'ils avoient, n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours, dans lequel espace de tems, s'ils avoient le vent favorable, ils espéroient de venir jusqu'au banc de ce pays-là, & de s'y soutenir par le moyen de la pêche, jusqu'à ce qu'ils pussent venir à terre; mais ils avoient à craindre tant de hasards, de tempêtes, de vent contraires, de pluies capables de les engloutir, que, s'ils se sauvoient, ce ne pouvoit être que par une espèce de miracle.

(1) Les Anglois l'appellent *Newfound-Land*.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout ranimé, &, conformément à mon intention, ils avoient compris par là qu'ils étoient à la portée d'un vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas les mâts & leurs voiles, parce que le vent ne leur permettoit pas de nous approcher, & quelque tems après, leurs espérances avoient été redoublées, par la vue de nos lumières & par nos coups de canon qui se suivoient par intervalles pendant toute la nuit : ils avoient tiré aussi trois coups de mousquet ; mais nous ne les avions point entendus à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau pour s'empêcher du moins d'être emportés par les vents, & afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étoient apperçus avec une satisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes, les extases & les postures variées avec lesquelles ces pauvres gens exprimoient la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction & la crainte peuvent être décrites assez facilement ; des soupirs, des larmes, des cris, quelques mouvemens de la tête

& des mains en font toute la variété ; mais un excès de joie, sur-tout d'une joie subite, emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens étoient noyés de larmes ; d'autres, furieux, déchiroient leurs habits, comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir ; les uns paroissoient fous à lier, ils couroient çà & là, frappoient du pied & se tordoient les mains ; les autres dansoient, chantoient, faisoient des éclats de rire, & poussoient des cris de joie ; ceux-ci étoient tout stupéfaits, étourdis & incapables de prononcer une parole : ceux-là étoient malades, & sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la croix, & remercioit dieu de sa délivrance.

Je ne rapporte pas cette dernière circonstance pour donner mauvaise opinion d'eux ; je ne doute pas que dans la suite ils n'ayent rendu graces au ciel du fond de leur ame : mais ils étoient au commencement si passionnés, qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens & de leurs pensées ; ils étoient plongés dans une espèce de frénésie, & il y en avoit peu parmi eux qui eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.

Il se peut bien que leur tempérament contribuât

à l'excès de leurs transports ; c'étoient des François, peuple plus vif, plus passionné, & plus propre que tout autre à aller aux extrémités contraires, à cause du feu qui excite leurs esprits animaux. Je ne suis pas assez philosophe pour raisonner là-dessus à fond : mais je puis dire que je n'avois jamais vu une pareille expression de joie. Rien n'en approche davantage, que les extravagances où se laissa emporter mon fidèle Vendredi en trouvant son père (1) lié dans le canot ; j'avoue encore, qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du capitaine anglois & de ses deux compagnons que je délivrai (2) autrefois des mains des traîtres qui vouloient les abandonner dans mon île ; mais dans le fond, tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore, que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces François, de la manière que je l'ai dépeint. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu ; celui qui dans un moment paroissoit étourdi & stupide comme un homme frappé de la foudre, se mettoit l'instant d'après à danser, à sauter, & à crier comme un fou ; tan-

(1) *Deuxième partie.* (2) *Ibid.*

tôt il s'arrachoit les cheveux, déchiroit ſes habits, & les fouloit aux pieds, comme un habitant des petites-maiſons ; tantôt il verſoit un torrent de larmes, le cœur lui manquoit, il tomboit en défaillance ; & ſi on ne l'avoit ſecouru, la mort auroit ſuivi la violence de tous ces mouvemens. Il n'en étoit pas ainſi de quelques-uns, ou du moindre nombre, mais de preſque tous autant qu'ils étoient, &, ſi je m'en ſouviens bien, notre chirurgien fut obligé d'en ſaigner une trentaine.

Il y avoit deux prêtres parmi eux, l'un encore jeune, l'autre avancé en âge ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, le plus vieux étoit le moins ſage. Dès qu'il mit le pied ſur le bord de notre vaiſſeau, il tomba tout roide, comme s'il étoit mort. Notre chirurgien mit d'abord en œuvre des remèdes propres à le faire revenir à lui, étant le ſeul dans le vaiſſeau qui lui crût encore un ſouffle de vie : enſuite lui ayant frotté le bras pour le réchauffer, & pour y faire venir le ſang, il le ſaigna. Le ſang ne coula d'abord que goutte à goutte ; mais il ſortit enſuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bon homme ouvrit les yeux, & dans un quart-d'heure de tems il parla, & fut entièrement rétabli. Dès que le ſang fut arrêté, il commença à ſe promener, en nous aſſurant qu'il ſe portoit bien, & le chirurgien

trouva bon de lui donner un verre de liqueur cordiale. Après un quart-d'heure d'intervalle, quelques François vinrent dans la chambre où le chirurgien étoit occupé à saigner une femme, disant que le prêtre avoit absolument perdu l'esprit; peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention sur le changement subit de son état, cette réflexion l'avoit jeté dans une nouvelle extase de joie, & ses esprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaisseaux fussent capables de les conduire comme il faut: là-dessus son sang étoit devenu chaud & fiévreux, & certainement il avoit acquis en moins de rien toutes les qualités requises pour habiter l'hôpital des fous. Le chirurgien ne trouva pas à propos de redoubler la saignée; mais il lui donna quelque chose pour l'assoupir; ce qui opéra quelque tems après, & le lendemain il s'éveilla également sain de corps & d'esprit.

Le jeune prêtre modéra ses passions avec une grande fermeté, & nous donna le véritable modèle d'un esprit sensé, & maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord, il se prosterna pour rendre graces à dieu de son heureuse délivrance: je fus assez malheureux de le troubler dans cette louable action, le croyant évanoui. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille, qu'il étoit occupé à témoigner sa reconnoissance à dieu:

Je vous conjure, ajouta-t-il, de me permettre de continuer encore quelques momens, j'aurai l'honneur ensuite de vous remercier comme celui à qui, après le ciel, je suis redevable de la vie.

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu, & non-seulement je le laissai en repos, mais j'empêchai les autres de troubler sa dévotion.

Après être demeuré dans cette posture pendant quelques minutes, il vint me joindre, & d'une manière tendre & grave en même tems, les yeux pleins de larmes, il me remercia, & rendit graces à dieu de s'être servi de moi pour sauver la vie à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnoissance envers dieu, que je n'avois rien fait que ce que la raison & l'humanité devoient inspirer à tous les hommes, & que je croyois devoir de mon côté remercier dieu de ce qu'il s'étoit servi de moi pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation, cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes, par des exhortations, des prières, des raisonnemens, enfin par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes de la modération. Il réussit assez bien avec quelques uns; la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit, parce que le lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur, de la colère & de la rage ; & j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur ces mêmes passions, de quelque nature qu'elles puissent être ; puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous que les autres mouvemens de cœur, qui passent pour les plus dangereux.

Nous fûmes un peu dérangés le premier jour par l'extravagance de nos hôtes ; mais après leur avoir donné des logemens que notre vaisseau étoit en état de fournir, & après qu'ils eurent bien dormi, tout fut tranquille, & nous les vîmes tout autres.

Ils nous donnèrent toutes les marques de reconnoissance, que les sentimens & la politesse sont capables de dicter à un peuple qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le capitaine & un de mes religieux me vinrent voir le lendemain, pour me dire qu'ils souhaitoient fort de me parler, aussi-bien qu'à mon neveu, qui commandoit le vaisseau, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon neveu fut venu, ils commencèrent par nous dire, que tout ce qu'ils avoient au monde n'étoit pas capable de nous récompenser du ser-

vice important que nous leur avions rendu. Le capitaine prit alors la parole, & me dit, qu'ils avoient sauvé de l'argent, qu'ils avoient dans leurs chaloupes d'autres choses de prix sauvées des flammes à la hâte, & qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela, si nous voulions bien l'accepter; qu'ils nous conjuroient seulement de les mettre à terre en quelque endroit d'où il leur fût possible de gagner la France.

Mon neveu parut d'abord assez porté à accepter leurs présens, quitte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur; mais j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'en détourner, sachant ce que c'est que d'être abandonné dans un pays étranger sans argent. Je me ressouvins que, si le (1) capitaine portugais en avoit usé de cette manière avec moi, & m'avoit fait acheter son bienfait de tout ce que j'avois au monde, je serois mort de faim, à moins que de rentrer dans un esclavage pareil à celui que j'avois souffert en Barbarie, & peut-être pire, puisqu'il n'est pas trop sûr qu'un Portugais soit un meilleur maître qu'un Turc.

Je répondis donc au capitaine françois, que, si nous l'avions secouru lui & ses gens dans leur

(1) *Première partie.*

malheur, nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit bien que nous fissions pour notre prochain, & que nous souhaitions qu'on nous fît de même en pareille extrémité. » Nous sommes » persuadés, lui dis-je, que vous nous auriez » donné la même assistance, si vous aviez été » dans notre situation, & nous dans la vôtre, & » que vous nous l'auriez donnée sans aucune vue » d'intérêt. Nous vous avons pris sur notre bord, » monsieur, poursuivis-je, pour vous conserver, & » non pas pour jouir de vos dépouilles; & je ne » trouverois rien de plus barbare, que de vous » mettre à terre après vous avoir pris les pauvres » restes que vous avez arrachés aux flâmes: ce » seroit vous sauver la vie pour vous ôter ensuite » nous-mêmes; ce seroit vous empêcher de vous » noyer, pour vous faire mourir de faim: ne » croyez donc pas que je permette qu'on accepte » la moindre chose de ce que votre reconnoissance vous porte à nous offrir. Pour ce qui » regarde le parti que vous nous proposez de » vous mettre à terre, la chose est d'une grande » difficulté; notre vaisseau est destiné pour les » Indes Orientales, quoique nous nous soyons » détournés considérablement de notre cours » du côté de l'ouest, dirigés sans doute par la pro- » vidence pour vous tirer d'un danger si terri- » ble: nous ne sommes pas les maîtres de chan-

» ger notre route de propos délibéré, pour
» l'amour de vous : mon neveu le capitaine n'en
» pourroit jamais répondre devant les propriétai-
» res, à qui il s'eſt engagé de continuer ſon
» voyage, après avoir touché au Bréſil. Tout ce
» qu'il nous eſt poſſible de faire pour vous, c'eſt
» de prendre notre route du côté où nous pou-
» vons nous attendre à rencontrer des navires
» qui retournent des Indes Occidentales, & de
» vous procurer par-là le moyen de paſſer en
» Angleterre ou en France.

La première partie de ma réponſe étoit ſi pleine d'humanité, & de généroſité même, que ces meſſieurs ne pouvoient qu'en être extrémement ſatisfaits : mais il n'en étoit pas ainſi par rapport au reſte, & les paſſagers ſur-tout étoient fort conſternés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous juſqu'aux Indes Orientales. Ils me conjurèrent que, puiſque nous étions tellement dérivés du côté de l'oueſt avant que de les rencontrer, j'euſſe du moins la bonté de ſuivre le même cours juſqu'au banc de Terre-Neuve, où peut-être ils pourroient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette propoſition raiſonnable, & j'étois fort porté à la leur accorder ; je conſidérois que de traîner tout cet équipage juſqu'aux Indes, ne ſeroit pas ſeulement un parti triſte &

insupportable pour ces pauvres gens ; mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre voyage, en faisant une brèche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avoit fait avec ses marchands, en me prêtant à un accident imprévu. Certainement ni les loix de la nature, ni les loix révélées, ne pouvoient nous permettre d'abandonner à une mort presqu'inévitable un si grand nombre de gens, & puisque nous les avions pris à notre bord, notre propre intérêt, aussi-bien que le leur, nous obligeoit à les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route, comme ils le souhaitoient, & si les vents rendoient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique, dans les Indes Occidentales.

Le tems cependant continua à être beau avec un vent assez vigoureux qui resta quelque tems entre le nord-est, & le sud-est ; ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs vaisseaux destinés pour l'Europe : mais ils avoient lutté si long tems avec les vents contraires qu'ils n'osèrent se charger de passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette manière nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux bancs de Terre Neuve. C'est-là que nous

mîmes nos François dans une barque, qu'ils avoient louée en pleine mer, pour les mettre à terre, & pour, de-là, les conduire en France, s'il leur étoit possible de trouver-là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul passager françois qui resta à notre bord, étoit le jeune prêtre, qui ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes, souhaita de faire voyage avec nous, & d'être mis à terre sur la côte de Coromandel. J'y consentis avec plaisir.

Cet homme-là me revenoit extraordinairement, & non sans raison, comme on verra dans la suite. D'ailleurs, quatre matelots s'engagèrent avec nous; c'étoit de braves gens, qui nous furent d'un grand service.

De-là nous prîmes la route des Indes Occidentales, en faisant cours du côté du sud, & du sud-quart à l'est, sans avoir beaucoup de vent, pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation, quand nous rencontrâmes de nouveau de quoi exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de Mars 1695, nous trouvant dans la latitude septentrionale de 27 degrés, 5 minutes, & faisant cours sud-est & sud-est quart au sud, nous découvrîmes un grand vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement; mais en étant plus près, nous apperçûmes qu'il avoit perdu

perdu le perroquet du grand mât, le mât d'artimon, & le beau-pré. Il tira d'abord un coup de canon, pour nous faire ſavoir qu'il étoit en détreſſe. Nous avions un vent frais nord-nord-eſt, & en peu de tems nous fûmes à portée de l'arraiſonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Briſtol, & qu'il revenoit des Barbades ; mais qu'aux Barbades mêmes il avoit été jeté hors de la route, par un furieux ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile ; & dans le tems que le capitaine & le premier contre-maître étoient à terre : de manière qu'outre la violence de la tempête, il avoit manqué au vaiſſeau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un ſecond orage, qui l'avoit abſolument dérouté du côté de l'oueſt, & réduit dans le triſte état où nous le rencontrâmes. L'équipage s'étoit attendu de découvrir les îles de Bahama, mais il s'en étoit vu éloigné & jeté vers le ſud-eſt, par un vent gaillard de nord-nord-eſt, qui étoit préciſément celui que nous avions alors : & n'ayant qu'une voile au grand mât, & une autre quarrée attachée à une eſpèce de mât d'artimon dreſſée à la hâte, il n'avoit pas eu le moyen de ſerrer le vent ; de ſorte, qu'ils avoient fait tous les efforts poſſibles pour atteindre les îles Canaries.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces

gens, c'eſt qu'outre la fatigue que leur avoient donné ces deux tempêtes, ils mouroient de faim. Il ne leur reſtoit pas une ſeule once de pain, ou de viande, depuis plus d'onze jours, & leur ſeule conſolation étoit qu'ils n'avoient pas entièrement conſommé leur eau, & qu'ils avoient encore environ un demi-tonneau de farine. Pour du ſucre il leur en reſtoit abondamment; outre ſept barils de rum. Ils avoient dévoré une aſſez grande quantité de confitures.

Il y avoit à bord, comme paſſagers, un jeune homme avec ſa mère, & une ſervante. Croyant le vaiſſeau prêt à mettre à la voile, ils s'étoient embarqués par malheur le ſoir avant ce terrible ouragan, & n'ayant plus rien de leurs proviſions particulières, ils s'étoient trouvés dans une ſituation plus déplorable que les matelots, qui, réduits à la dernière extrémité eux-mêmes, n'avoient pas été ſuſceptibles de compaſſion. On peut juger s'il eſt facile de décrire la malheureuſe ſituation où s'étoit trouvée cette infortunée famille.

Peut-être n'aurois-je jamais ſu cette particularité, ſi, le tems étant doux & la mer calme, ma curioſité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux navire. Le ſecond contre-maître, qui étoit forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du vaiſſeau, étant venu à

notre bord, m'avoit parlé de ces passagers, comme de gens qu'il croyoit morts ; il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours, parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misère.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux équipage tout le secours qui nous fut possible, & j'avois assez de pouvoir sur l'esprit de mon neveu pour le porter à les avitailler entièrement, quand même nous aurions été par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie, ou sur quelqu'autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusques-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un nouveau danger ; & il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le contre-maître nous en amena six dans sa chaloupe, qui paroissoient autant de squélettes, & qui avoient à peine la force de remuer leurs rames. Il étoit lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui, & s'étant contenté de la même portion, qui avoit été donnée pour la subsistance du moindre matelot.

En mettant quelques mets devant lui, je l'avertis d'en manger avec lenteur & avec sobriété ; mais

à peine en eut-il mangé trois bouchées qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord, & notre chirurgien lui prépara un bouillon propre à lui servir de remède, & de nourriture en même-tems; il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliois pas cependant ses compagnons, à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils le dévorèrent véritablement, étant si affamés, qu'ils en avoient contracté une espèce de rage, qui les empêchoit d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangèrent avec tant d'avidité que le jour suivant ils en faillirent mourir.

Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi, & me rappeloit dans l'esprit la misère à laquelle je m'attendis autrefois, en mettant le pied sur le rivage de mon île, sans avoir la moindre provision, & sans m'appercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée; exposé d'ailleurs, à ce que je croyois, à servir bientôt moi-même, de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le tems que le contre-maître étoit occupé à me réciter tout le détail de la misère de l'équipage, mes pensées rouloient sans discontinuation sur le sort des trois passagers, la mère, le fils & la servante, dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours, & que la disette

extrême de ſes propres gens l'avoit forcé à négliger, ſelon ſon propre aveu. Je compris par-là qu'à la fin il ne leur avoit donné aucune nourriture, & j'en concluois qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-deſſus le contre-maître, que nous appellions alors le capitaine, à notre bord, avec ſes gens pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens; & ſongeant en même-tems à rendre le même ſervice au reſte de l'équipage, je fis conduire à leur navire notre contre-maître avec la chaloupe montée de douze hommes, & chargée d'un ſac plein de pain, & de ſix groſſes pièces de bœuf. Notre chirurgien donna ordre à mes matelots de faire bouillir cette viande en leur préſence, & de placer des ſentinelles dans la chambre du cuiſinier, pour détourner ces gens affamés de dévorer la viande toute crûe, ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût cuite comme il faut; & de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'eſt cette ſage précaution qui leur conſerva la vie: & ſi on avoit été négligent à cet égard, ils ſe ſeroient tués par le moyen de ces mêmes alimens, qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même-tems à notre contre-maître d'aller dans la chambre des paſſagers, pour voir dans quel état ils étoient, & pour leur

donner les rafraîchissemens nécessaires, s'ils étoient encore en vie. Le chirurgien l'avoit pourvu pour cet effet d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé, qui avoit fait tant de bien à notre pauvre contre-maître, & qui, selon lui, étoit capable de les rétablir par degrés.

Peu satisfait encore de toutes ces mesures, & ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce vaisseau pouvoit me fournir d'une manière plus vive que ne pourroit jamais le faire aucun récit, je pris avec moi celui que nous appellions alors le capitaine du vaisseau, & je suivis nos gens avec sa chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espèce de sédition, & prêts à arracher la viande du chaudron par force; mais mon contre-maître, faisant son devoir, avoit placé un garde à la porte de la chambre du cuisinier; & voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations, il employa la violence pour faire du bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot, & de leur en faire donner à chacun un, pour appaiser un peu la fureur de leur appétit: les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à la fois. Mais tout cela n'avoit pas été capable de les appaiser: si je n'y étois,

pas survenu avec leurs propres officiers, & si à mes exhortations je n'avois pas ajouté la terrible menace de ne leur donner rien, s'ils ne se tenoient en repos, je crois en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du cuisinier, & qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pouvoit voir parfaitement bien dans ce cas que ventre affamé n'a point d'oreilles. Nous les appaisâmes pourtant, & commençant à les nourrir par degrés, nous leur permîmes à la fin de manger tout leur sou, & tout alla mieux que je n'eusse pensé.

Pour la misère des passagers, elle étoit tout autrement terrible que celle de l'équipage. Comme les matelots avoient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes, ils leur avoient donné des portions extrêmement petites; à la fin ils les avoient absolument négligés; de manière que, depuis six ou sept jours, ils n'avoient eu rien du tout à manger, & fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre mère, à ce que l'équipage nous rapporta, étoit une femme de bon sens & très-bien élevée, qui ayant épargné pour son fils, avec une tendresse véritablement maternelle, tout ce qu'elle pouvoit, avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre contre-maître entra dans sa chambre, il la vit assise à terre, appuyée contre un des côtés du

vaisseau, entre deux chaises liées ensemble, la tête enfoncée entre ses épaules, & semblable à un cadavre, quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle, & pour lui fortifier le cœur, il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuiller; elle ouvrit les lèvres, & leva une de ses mains; elle s'efforça enfin de parler. Elle entendit ce qu'il lui disoit; mais en lui faisant signe que ce secours venoit trop tard pour elle, elle lui montra du doigt son fils, comme si elle vouloit le prier d'en avoir soin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mère, il fit tous ses efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon, &, à ce qu'il crut, il en fit descendre dans son estomac deux ou trois cuillerées : je doute fort qu'il en fut bien sûr : quoi qu'il en soit, il ne prit que des peines inutiles; puisque la nuit d'après elle mourut.

Le jeune-homme dont elle avoit conservé la vie aux dépens de la sienne, n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait aussi grande; il étoit cependant étendu roide dans un petit lit, & sembloit à moitié mort. Il avoit dans sa bouche une piece d'un vieux gant, dont il avoit mangé le reste. Néanmoins étant jeune, & ayant plus de force que sa mère, le contre-maître réussit à lui faire avaler quelque chose, & il sembla se ranimer; mais lorsque

quelques momens après il lui en fit avaler trois ou quatre cuillerées, le pauvre garçon en eut mal au cœur, & les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante elle étoit toute étendue auprès de sa maîtresse, comme si elle étoit tombée en apoplexie; elle luttoit avec la mort. Tous ses membres étoient tors; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise, & le tenoit si ferme qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise: son autre bras étoit tout étendu au-dessus de sa tête, & ses deux pieds étoient appuyés avec force contre une table. En un mot, elle sembloit être à l'agonie; mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement affoiblie par la famine, & effrayée par la pensée d'une mort prochaine; mais, comme nous apprîmes encore dans la suite par les gens du vaisseau, elle étoit extrêmement inquiette pour sa maîtresse, qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours, & pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne savions comment faire avec cette malheureuse fille: car lorsque notre chirurgien, homme savant & expérimenté, lui eut rendu, pour ainsi dire, la vie; il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau, qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident, doit son-

ger qu'il n'eſt pas poſſible, quelque humanité que l'on ait, de faire ſur mer ce que l'on auroit pu faire ſur terre, où l'on reſte quelquefois trois ſemaines. Il s'agiſſoit ici de donner du ſecours à ce malheureux équipage, mais non pas de reſter avec lui; & quoiqu'il deſirât fort d'aller de conſerve avec nous pendant quelques jours, cependant nous n'avions pas le loiſir d'attendre un vaiſſeau qui avoit perdu ſes mâts. Néanmoins, lorſque le capitaine nous conjura de l'aider à dreſſer un perroquet au grand mât, & un autre à ſon artimon, nous voulûmes bien mettre à la cappe pendant trois ou quatre jours. Enſuite après lui avoir donné cinq ou ſix tonneaux de bœuf, un de lard, une bonne proviſion de biſcuits, de la farine & des pois, & avoir pris pour paiement trois caiſſes de ſucre, une quantité aſſez grande de rum, & quelques piéces de huit, nous les quittâmes en prenant dans notre bord, à leur inſtante prière, un prêtre, avec le jeune-homme, la ſervante, & tout ce qui leur appartenoit.

Le jeune homme étoit un garçon de dix-ſept ans, bien fait, modeſte, & fort raiſonnable. Il paroiſſoit accablé de la mort de ſa mère, ayant encore depuis peu perdu ſon père dans les Barbades.

Il s'étoit adreſſé au chirurgien pour me prier de le prendre dans mon vaiſſeau, & de le tirer

d'avec ceux qu'il appeloit les meurtriers de sa mère. Aussi peut-on dire qu'ils l'étoient en quelque sorte ; car ils auroient pu épargner de leur portion quelque petite chose pour soutenir la vie de cette misérable veuve, quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim : mais la faim ne connoît ni humanité, ni parenté, ni amitié, ni justice. Elle est sans pitié, & incapable de remords.

Le chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur du voyage, qui devoit le séparer de tous ses amis, & qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de sortir ; il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il allât, pourvû qu'il se séparât de ce cruel équipage, & que le capitaine (c'est de moi qu'il entendoit parler, ne connoissant pas encore mon neveu), seroit trop honnête homme pour lui donner le moindre chagrin, après lui avoir sauvé la vie ; que pour la servante, si elle revenoit dans son bon sens, elle nous suivroit volontiers partout, & qu'elle recevroit comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre navire.

Le chirurgien me fit cette proposition d'une manière si pathétique, que je l'acceptai, & que je les pris tous deux avec tout leur bien, excepté onze pièces de sucre, où il étoit impossible d'at-

teindre : mais comme le jeune-homme en avoit une reconnoissance, je fis signer un billet au commandant, par lequel il s'engageoit d'aller, dès qu'il seroit arrivé à Bristol, chez un certain M. Roger, parent du jeune-homme, & marchand de cette ville, & de lui donner une lettre de ma part, avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est apparent que toutes ces précautions ont été inutiles; car je n'ai jamais appris que ce vaisseau fut arrivé à Bristol. Il est très-probable, qu'étant si fort endommagé, & faisant eau de plusieurs côtés, il ait coulé à fond à la première tempête.

Nous étions d'abord à la latitude de dix-neuf dégrés trente-deux minutes, & nous avions eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au tems, excepté qu'au commencement nous avions eu des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le public du récit de quelques incidens peu considérables, comme changement de vents, ouragans, beau-tems & pluies, &c. Pour m'accommoder à l'impatiente curiosité du lecteur, je dirai que je découvris mon île le 10 Avril 1695. Ce ne fut pas sans de fort grandes difficultés que je la trouvai; j'y étois entré autrefois, & j'en étois sorti du côté du sud-est vers le Brésil : mais faisant notre route alors entre l'île & le continent,

& n'ayant point de carte de cette côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnoître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant long-tems de côté & d'autre; nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées à l'embouchure du fleuve Orénoque, mais sans parvenir à notre but; j'appris seulement, en suivant ces côtes que j'avois été autrefois dans l'erreur, en croyant que la terre que je découvrois étoit le continent. C'étoit une île fort longue, ou plutôt une longue suite d'îles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les sauvages qui abordoient de tems en tems à mon île, n'étoient pas proprement des caraïbes, mais des insulaires, & d'autres barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces îles; j'en trouvai quelques-unes habitées & d'autres désertes. Dans une, entr'autres, je vis quelques espagnols; & je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois fait venir dans mes domaines; mais en leur parlant je sus qu'ils avoient près de là une petite chaloupe dans une petite baie, & qu'ils étoient venus là pour aller chercher du sel, & quelques huitres à perles: en un mot, j'appris qu'ils n'étoient point de mes sujets, & qu'ils appartenoient à l'île de la Trinité, qui est plus

du côté du nord de dix ou onze degrés de latitude.

Enfin allant d'une île à l'autre, tantôt avec le vaisseau, & tantôt avec la chaloupe du vaisseau françois, qui étoit parfaitement bonne, & qu'on nous avoit cédée avec plaisir, je vins au côté méridional de mon île, & d'abord j'en reconnus toute la figure. Je mis aussi-tôt mon vaisseau à l'ancre dans une rade sûre vis-à-vis de la petite baie, près de laquelle étoit mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appellai Vendredi, & je lui demandai s'il savoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque tems, & puis frappant de joie ses mains l'une contre l'autre; il s'écria: oui, oui, oh! voilà, oh! voilà! & montrant du doigt mon château, il commença à chanter & à faire des gambades comme un fou: j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer, & d'aller à terre à la nage.

Eh bien! Vendredi, lui dis-je, qu'en dis-tu? trouverons-nous quelqu'un ou non? ton père y sera-t-il? Au nom de son père, le pauvre garçon, dont le cœur étoit si sensible, parut tout troublé, & je vis les larmes couler de ses yeux en abondance. Qu'y a-t il donc, Vendredi, lui dis-je? es-tu af-

fligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton père? « Non, non, non, non, répondit-il, en » secouant la tête, moi ne le voir plus. Eh! que » fais-tu mon enfant? lui dis je. Oh! répra- » tit-il, lui mort long-tems, lui beaucoup vieux » homme ». La chose n'est pas encore sûre, lui dis-je: mais enfin crois tu que nous trouverons quelqu'autre de nos gens? Il avoit sans doute les yeux meilleurs que moi: car quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon château, il s'écria: moi voir, moi voir beaucoup d'hommes, là, là & là. Je tournai les yeux vers cet endroit; mais je ne vis rien, pas même avec ma lunette d'approche, ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne laissoit pas d'avoir raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose: ils avoient été cinq ou six en cet endroit pour voir le vaisseau ne sachant qu'en penser.

Dès que Vendredi m'eut dit qu'il voyoit des gens, je fis mettre pavillon anglois & tirer deux coups de canon, pour leur faire entendre que nous étions amis, & un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée s'élever du côté de la petite baie. J'ordonnai en ce moment qu'on mît la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, & prenant Vendredi avec moi & le jeune prêtre,

je me fis mettre à terre. C'étoit ce prêtre françois dont j'ai déja fait mention plusieurs fois. Je lui avoit fait un récit exact de la manière dont j'avois vécu dans cette île, sans oublier aucune particularité, tant par rapport à moi, qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés, & cette histoire lui avoit donné une fort grande envie de m'accompagner. J'avois de plus seize hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur de rencontrer quelques nouveaux hôtes qui ne fussent pas de mes sujets; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le tems que la marée étoit presque haute, nous entrâmes tout droit dans une petite baie, & le premier homme sur lequel je fixai mes yeux, étoit l'espagnol à qui j'avois sauvé la vie: j'en reconnus parfaitement bien les traits; pour son habit, j'en ferai la description dans la suite. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, & que personne ne me suivît à terre; mais il n'y eut pas moyen de retenir Vendredi. Ce tendre fils avoit découvert son père à une si grande distance des autres espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir; & il est certain que, si on avoit voulu l'empêcher d'aller à terre, il se seroit jetté dans la mer, pour y aller à la nâge. A peine y avoit-il mis le pied, qu'il vola du côté du sauvage avec

la

la viteſſe d'une fléche qu'un bras vigoureux fait ſortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pas pu s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les tranſports de joie où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant ſon père. Il l'embraſſa, le baiſa, le prit entre ſes bras pour le mettre à terre ſur le tronc d'un arbre, le regarda fixement pendant plus d'un quart d'heure, comme un homme qui conſidère avec étonnement un tableau extraordinaire; enſuite il ſe mit près de lui, le baiſa de nouveau, ſe remit ſur ſes pieds, & continua à le regarder avec attention, comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ſes tendres extravagances prirent un autre cours. Il ſe promena avec lui pluſieurs heures ſur le rivage, en le tenant par la main, comme ſi c'étoit une demoiſelle, & de tems en tems il lui alloit chercher quelque choſe dans la chaloupe, tantôt un morceau de ſucre, tantôt un verre de liqueur, & tantôt un biſcuit; enfin tout ce qu'il croyoit capable de faire plaiſir au bon vieillard.

L'après-dînée il s'y prit encore d'une nouvelle manière: il mit le bon-homme à terre, & commença à danſer autour de lui avec mille poſtures, plus burleſques les unes que les autres, & en même tems il lui parloit, & lui racontoit, pour le divertir, quelques particularités de ſes voyages.

En un mot, si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les chrétiens, on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le quatrième commandement.

Mais laissant là toute digression, j'en viens à la manière dont je fus reçu par les habitans de l'île. Je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les espagnols. Le premier, que je reconnoissois parfaitement bien, comme j'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe portant un drapeau de paix, & accompagné d'un de ses compatriotes. Non seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avoit pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. Comment! Signor, lui dis-je d'abord en portugais, vous ne me reconnoissez pas? Il ne me répondit pas un mot; mais donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, & vint m'embrasser, en disant plusieurs choses en espagnol dont je n'entendois qu'une partie. Il me serra entre ses bras, & me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses, que la politesse espagnole fournissoit à son cœur véritablement reconnoissant; & ensuite se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de

Comment! Signor, vous ne me reconnoissez pas?

Marillier. del.

de Ligmon Sculp.

faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon château, afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession, sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations & les embelissemens où je devois naturellement m'attendre.

Je le voulus bien; mais il me fut aussi impossible de trouver ma demeure, que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avoient arrangés d'une manière si bisarre, & les avoient placés si près l'un de l'autre, qu'étant extrêmement crûs pendant les dix années de mon absence, ils rendoient mon château absolument inaccessible. On n'en pouvoit approcher que par des chemins si tortueux, que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitans.

Quand je lui demandai, quelle raison l'avoit porté à faire tant de fortifications; il me dit que j'en verrois assez la nécessité, quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des espagnols dans mon île. « Quoi-» qu'alors, poursuivit-il, je fusse dans une grande » consternation de votre départ, je ne laissai pas » d'être charmé de votre bonheur; qui vous avoit » procuré si à propos un bon navire pour vous » tirer de ce désert. J'ai eu fort souvent, continua-» t-il, certains mouvemens dans l'esprit qui me

» persuadoient que vous y reviendriez un jour. » Mais je dois avouer, que rien ne m'est jamais » arrivé dans le cours de ma vie de plus triste & » de plus mortifiant, que d'apprendre votre « départ, quand j'ai conduit ici mes compa- » triotes ».

Il me dit encore, qu'il avoit une longue histoire à nous conter, touchant les trois barbares que j'avois laissés dans l'île. Il entendoit par-là les trois matelots séditieux, & il m'assura que les espagnols s'étoient trouvés moins à leur aise avec eux, qu'avec les sauvages parmi lesquels ils avoient mené une si triste vie, excepté que les premiers étoient moins à craindre à cause de leur petit nombre. « Mais dit-il, en faisant le signe de » la croix, s'ils avoient été plus nombreux, il » y a du tems que nous serions dans le purgatoire. » J'espère, monsieur, ajouta-t-il, que vous ap- » prendrez sans chagrin, qu'une nécessité absolue, » & le soin de notre propre conservation, nous a » forcés de les désarmer, & de nous les assujettir. » Vous nous pardonnerez cette action assuré- » ment, quand vous saurez que non seulement » ils ont voulu être nos maîtres, mais encore » nos meurtriers ». Je lui répondis, que j'avois déjà craint tout, de la scélératasse de ces drôles, en quittant l'île, & que j'aurois fort souhaité de le voir auparavant de retour avec ses com-

pagnons, & de les mettre en poſſeſſion de l'île, en leur ſoumettant les anglois, comme ils ne l'avoient que trop mérité; que j'étois ravi qu'ils y euſſent ſongé pour moi, bien loin d'y trouver à redire, & que je ne ſavois que trop que c'étoient des coquins opiniâtres, incorrigibles, & capables de toutes ſortes de crimes.

Pendant ce diſcours nous vîmes approcher l'homme qu'il avoit envoyé pour avertir ſes compagnons, de mon arrivée. Il étoit ſuivi de onze eſpagnols, qu'à leur habillement il étoit impoſſible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connoître les uns aux autres; il ſe tourna d'abord de mon mon côté en me diſant: Monſieur, voilà quelques-uns de ces gentilshommes qui vous ſont redevables de la vie, & enſuite il leur dit qui j'étois, & quelle obligation ils m'avoient. Là-deſſus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de ſimples matelots qui voudroient faire connoiſſance avec un homme de mer comme eux; mais comme des ambaſſadeurs pour haranguer un monarque, ou un conquérant. Toutes leurs manières étoient obligeantes & polies, avec un noble mélange de gravité majeſtueuſe, qui donnoit un air de bienſéance & de grandeur à leur ſoumiſſion même. Je puis proteſter qu'ils ſavoient beaucoup mieux

leur monde que moi, & que j'étois fort embarrassé sur la manière de recevoir leurs complimens, bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée & de leur conduite dans l'île est tellement remarquable; il y a tant d'incidens qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans ma première partie, que je ne saurois m'empêcher de la donner ici toute entière avec toutes les particularités, qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier tous les faits autant que ma mémoire me le permettra, d'une manière historique, sans troubler davantage la tête du lecteur d'un nombre infini de *dis-je*, *dit-il*, *répartis-je*, *répondit-il*, qui ne servent qu'à faire languir la narration.

Pour le faire succinctement & clairement, il faut que je fasse quelques pas en arrière, & que je rappelle au souvenir du lecteur les circonstances dans lesquelles se trouvèrent ces gens à mon départ de l'île. On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un espagnol, & le père de Vendredi, que j'avois sauvés tous deux des dents des cannibales, pour aller dans un grand canot chercher dans le continent les autres espagnols, & pour les transporter dans l'île, afin de les

tirer du triste état où ils étoient, & de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les chrétiens.

Dans ce tems-là je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance, que je n'en avois vingt ans auparavant, de voir la moindre apparence de l'arrivée d'un vaisseau anglois, par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent, lorsque mes gens revinrent, ils ne purent qu'être extraordinairement étonnés en voyant que je m'en étois allé, & que j'avois laissé dans l'île trois étrangers en possession de tout ce qui m'appartenoit : leur surprise fut d'autant plus grande, qu'ils s'attendoient à le partager avec moi.

Pour le voyage qu'avoit fait mon espagnol avec le pere de Vendredi, il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier, le tems s'étant trouvé fort doux & la mer calme. Ses compagnons, comme il est aisé de croire, furent charmés de le revoir ; aussi étoit-il le principal d'entr'eux, & leur commandant, depuis que le capitaine du vaisseau dans lequel ils avoient fait naufrage, étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir, qu'ils savoient qu'il étoit tombé entre les mains des sauvages, & qu'ils supposoient qu'il en avoit été dévoré, selon leur affreuse coutume.

L'histoire qu'il leur fit de sa délivrance, & de la manière dont je l'avois pourvu, pour le transporter commodément, leur parut un songe : leur étonnement étoit semblable, à ce qu'il m'a dit ensuite, à celui des fils de Jacob, quand Joseph se fit connoître à eux, & leur raconta son élévation dans la cour du roi d'Egypte. Mais lorsqu'il leur montra les provisions qu'il leur apportoit pour le voyage, les armes, la poudre & le plomb, ils furent ravis de leur surprise ; ils se formèrent une idée juste de leur sort, & firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon île.

Leur premier soin fut d'avoir des canots, & étant obligés de passer les bornes de la probité, en trompant leurs amis les sauvages, ils leur empruntèrent deux grandes barques, sous prétexte d'aller se divertir en mer, ou d'aller à la pêche.

C'est dans ces canots qu'ils s'embarquèrent le lendemain. Il ne leur falloit pas beaucoup de temps pour emballer leurs richesses, n'ayant ni bagage, ni habits, ni vivres, ni rien en un mot que ce qu'ils avoient sur le corps, & quelques racines dont ils étoient accoutumés de se servir au lieu de pain.

Mes deux envoyés ne furent absens en tout que pendant trois semaines, & dans cet intervalle je trouvai l'occasion de me tirer de l'île,

comme j'ai rapporté au long dans ma première partie, laissant mon domaine en proie à trois scélérats, les plus effrontés, les plus déterminés, & les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes espagnols ne s'en apperçurent que trop à leurs dépens.

La seule chose équitable que firent ces coquins, ce fut de donner d'abord ma lettre aux espagnols, & de leur mettre mes provisions entre les mains, comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonstancié, contenant mes directions sur la manière dont j'avois songé à ma subsistance & à mes commodités, pendant mon séjour dans l'île. Il contenoit la manière dont j'avois fait mon pain, élevé mes chèvres apprivoisées, semé mon bled, seché mes raisins, fait mes pots, en un mot, toute ma conduite dans cette déplorable situation.

Nommément ils livrèrent cet écrit aux espagnols, dont deux savoient assez d'anglois pour en profiter, mais ils leur donnèrent toutes sortes de secours; & dans le commencement il regna entre mes deux peuples une assez grande union. Ils partagèrent d'abord avec eux mon château, & vivoient en frères avec les espagnols, dont le chef avoit déjà une idée de ma manière de vivre; ce qui le rendoit capable de ménager toutes les af-

faires de la colonie avec le secours du père de Vendredi.

Pour les anglois, ils étoient trop grands seigneurs pour se mêler d'une occupation si basse; ils ne songeoient qu'à parcourir l'île, à tuer des perroquets, & à tourner des tortues; & quand le soir ils revenoient au logis, ils trouvoient le souper tout prêt, graces aux soins des espagnols.

Ceux-ci s'en feroient fort consolés, si les autres avoient seulement voulu les laisser en repos; mais ils n'étoient pas gens à vivre long-tems en paix : ils n'avoient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite république, & ils ne vouloient pas souffrir que les autres les déchargeassent de ce soin; semblables au chien du jardinier qui ne vouloit pas manger lui-même, ni permettre que les autres mangeassent.

Leurs différens, d'abord peu considérables, ne valent pas la peine d'être rapportés; mais tout d'un coup la scélératesse de mes coquins éclata le plus extraordinairement qu'il est possible d'imaginer. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux espagnols avec toute l'insolence imaginable, d'une manière contraire à la raison, à leurs intérêts, à la justice & même au sens commun, n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite.

Il est vrai que je n'en ai su d'abord toutes les particularités que des espagnols, qui étoient, pour ainsi dire, leurs accusateurs, & dont le témoignage pouvoit être suspect; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation, ils n'en osèrent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je supplée ici à une négligence, dont j'ai été coupable dans ma première partie, en oubliant d'instruire le lecteur d'une particularité qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon île, il arriva une petite querelle dans le vaisseau anglois, & il étoit fort à craindre que l'équipage n'en vînt à une seconde sédition.

La chose en seroit venue là peut-être, si le capitaine, s'animant de tout son courage, & aidé de moi & de ses autres amis, n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres, & s'il ne les avoit fait mettre dans les fers, en les menaçant, comme des rebelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime, & qui excitoient les autres par leurs discours séditieux, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fît pendre en Angleterre.

Quoique le capitaine n'eût pas cette intention,

il effraya par-là pluſieurs matelots coupables de la première mutinerie, & ils perſuadèrent à tout le reſte qu'on les amuſoit ſeulement par de bonnes paroles, mais qu'on les mettroit entre les mains de la juſtice dans le premier port d'Angleterre où le vaiſſeau entreroit.

Le contre-maître en eut vent, & nous en avertit; ſur quoi il fut réſolu, que moi qui paſſois toujours pour un homme de conſéquence, j'irois leur parler avec le contre-maître, & que je les aſſurerois que, s'ils ſe comportoient bien pendant le reſte du voyage, il ne ſeroit jamais parlé du paſſé. Je m'acquittai de cette commiſſion, & je leur donnai ma parole d'honneur, qu'ils n'avoient rien à craindre du reſſentiment du capitaine. Ce procédé les appaiſa, ſur-tout quand ils virent relâchés à mon interceſſion les deux mutins à qui on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit, & le vent s'étant abattu, nous fumes le lendemain que les priſonniers qu'on avoit relâchés avoient volé chacun un mouſquet, & quelques autres armes, comme auſſi apparemment de quoi tirer, & que s'étant gliſſés dans la pinace, ils s'étoient ſauvés à terre pour ſe joindre aux autres mutins, leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je

fis mettre la chaloupe en mer, avec le contre-maître & douze hommes, pour chercher ces coquins ; mais ils ne se trouvèrent pas non plus que les trois autres ; car ils avoient tous fui ensemble dans les bois, dès qu'ils avoient vu approcher la chaloupe.

Le contre-maître étoit sur le point de les punir, une fois pour toutes, de leurs mavaises actions, en détruisant la plantation, & en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister ; mais n'osant pas le faire sans ordre, il laissa tout dans l'état où il l'avoit trouvé, & se contenta de revenir au vaisseau en ramenant la pinace.

Par cette nouvelle recrue, le nombre des anglois dans l'île montoit jusqu'à cinq : mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'après avoir vécu deux jours avec eux, ils les chassèrent de la maison pour aller pourvoir à leur propre subsistance, & pendant quelque tems ils poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des espagnols.

Quand ceux ci furent venus dans l'île, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, & à les reprendre dans leur demeure, pour faire une seule famille ensemble ; mais ces scélérats ne voulurent pas seulement en entendre parler.

Ainſi les deux malheureux furent forcés de faire bande à part; & voyant qu'il n'y avoit que l'induſtrie & l'application qui fuſſent capables de les faire ſubſiſter à leur aiſe, ils établirent leur demeure dans la partie ſeptentrionale de l'île, mais un peu du côté de l'oueſt, de peur des ſauvages, qui d'ordinaire débarquoient dans l'île du côté de l'eſt.

C'eſt là qu'ils conſtruiſirent deux cabanes, l'une pour eux, & l'autre pour leur magaſin; & les eſpagnols leur ayant donné du bled pour ſemer, & une partie des pots que je leur avois laiſſés, ils ſe mirent à creuſer, à planter, & à faire des enclos, d'après le modèle que je leur avois preſcrit; & dans peu de tems ils ſe trouvèrent dans une condition aſſez ſupportable. Quoiqu'ils n'euſſent d'abord enſemencé qu'une très-petite portion de terre, ils eurent aſſez de bled pour avoir du pain; & comme un des deux avoit été ſecond cuiſinier dans le vaiſſeau, il étoit fort habile à faire des ſoupes, des puddings, & d'autres mets, autant que leur riz, leur lait & leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette ſituation, quand les trois coquins, dont j'ai parlé, les vinrent inſulter, uniquement pour ſe divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'île appartenoit, & que le gouverneur leur en avoit donné la poſſeſſion; que perſonne n'y avoit le moindre droit qu'eux, & qu'ils ne

bâtiroient point de maison sur leur terrein à moins que de leur en payer les rentes, ou que le diable y auroit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler; ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer, pour voir à leur aise les beaux palais qu'ils avoient bâtis, & pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandoient. L'un, voulant badiner à son tour, leur dit que, s'ils étoient les maîtres du terrein, il espéroit que, s'ils faisoient valoir leurs terres comme il faut, ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres seigneurs, & il les pria de faire venir un notaire pour dresser un contrat. Un de mes trois marauds, en jurant & en blasphêmant, répondit qu'ils alloient voir si tout ceci n'étoit qu'une raillerie, & s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour apprêter leur dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, & y met le feu. Elle auroit été consumée, si un des propriétaires n'avoit couru à ce coquin, ne l'avoit éloigné par force de sa pauvre hutte, & n'avoit éteint le feu en marchant dessus: encore eut-il bien de la peine à réussir.

Ce scélérat étoit dans une telle rage, en voyant le mauvais succès de sa barbarie, qu'il s'avança sur celui qui en étoit la cause, avec une perche

qu'il tenoit dans la main, & il l'auroit assommé, si celui-ci n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit, vint d'abord à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, & celui qui avoit été attaqué le premier jeta son ennemi à terre d'un coup de crosse, avant que les deux autres scélérats fussent à portée, & voyant les deux autres se préparer à les insulter, ils se joignirent, & leur présentant les bouts de leurs fusils, ils les menacèrent de leur mettre la bourre dans le ventre, s'ils ne se retiroient.

Les autres avoient des armes à feu : mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade, & désespéré par le danger où il se trouvoit, leur dit, que, s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue, ils étoient morts, & leur commanda, avec fermeté, de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; mais voyant les autres si déterminés, ils en vinrent à une capitulation, & consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement & dangereusement même ; mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués, voyant leur avantage, avoient eu tort de ne les pas désarmer réellement, comme ils étoient les maîtres de le faire, & de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux espagnols. Car dans la suite les trois malheureux ne songèrent qu'à avoir leur

revanche,

revanche, & ils le dissimulèrent si peu, qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécutèrent nuit & jour, & à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur bled, tuèrent à coups de fusil trois boucs & une chèvre que ces pauvres gens élevoient pour leur subsistance; en un mot, ils les traitèrent avec tant de cruauté & de barbarie, que ceux-ci, poussés à bout, prirent la résolution désespérée de les combattre à la première occasion. Dans ce dessein, ils prirent le parti d'aller au château où les trois coquins demeuroient avec les espagnols, & de leur livrer le combat en honnêtes gens, en présence des étrangers.

Pour exécuter cette entreprise, ils se levèrent le matin avant le jour, & s'étant approchés du château, ils se mirent à appeller les trois scélérats par leurs noms, & dirent à un espagnol, qui leur répondit, qu'ils avoient à leur parler en particulier.

Il étoit arrivé justement, le jour d'auparavant, que les deux espagnols avoient rencontré dans le bois un de ces anglois honnêtes gens, & qu'ils avoient entendu de terribles plaintes sur les affronts & les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes, qui avoient ruiné leur plantation, détruit leur moisson, & tué leur

bétail ; ce qui étoit capable de les faire mourir de faim, ſi les eſpagnols ne les ſecouroient.

Ces derniers étant de retour au logis, & ſe trouvant à table avec les ſcélérats, prirent la liberté de les cenſurer, quoique d'une manière douce & honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvoient être ſi cruels & ſi inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes, qui ne les avoient jamais offenſés, & qui ne ſongeoient qu'à trouver, de quoi ſubſiſter; quelle raiſon ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens qui leur avoient coûté des travaux ſi fatigans ?

Un des anglois répliqua brufquement que ces gens n'avoient rien à faire dans l'île, qu'ils y étoient venus ſans permiſſion, que la terre ne leur appartenoit pas, & qu'il ne ſouffriroit abſolument pas qu'ils y bâtiſſent, ni qu'ils y fiſſent des plantations. Mais, ſeigneur anglois, dit l'eſpagnol d'un ton fort modéré, ils ne doivent pas mourir de faim. « Qu'ils meurent de faim, & » qu'ils aillent à tous les diables, répondit l'an- » glois, comme un vrai barbare. « Ils ne bâtiront » ni ne planteront point ici ». Que voulez-vous donc qu'ils faſſent, ſeigneur anglois, répliqua cet honnête homme? » Ce que je veux qu'ils faſ- » ſent, dit l'autre animal féroce, qu'ils ſoient » nos eſclaves, & qu'ils travaillen pour nous ».

Mais quelle raison avez vous pour attendre cette soumission d'eux ? Vous ne les avez pas achetés de votre argent, & vous n'avez pas le moindre droit de les réduire à l'esclavage. Le même coquin lui répondit que l'île leur appartenoit à eux trois ; que le gouverneur la leur avoit laissée, & que personne n'y avoit la moindre chose à dire qu'eux ; que, pour le faire voir, ils alloient brûler les huttes de leurs ennemis, & que, quelque chose qu'il pût arriver, ils n'y souffriroient ni leurs cabanes, ni leurs plantations.

S'il est ainsi, seigneur, dit l'espagnol, nous devrions être vos esclaves aussi. » Vous avez » raison, répliqua l'impudent coquin ; nous » comptons bien là-dessus, & vous vous en » appercevrez bientôt ». Cet insolent discours étoit relevé par une centaine d'imprécations placées éloquemment dans les endroits les plus convenables. L'espagnol se contenta d'y répondre par un souris moqueur, & ne daigna pas seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation cependant avoit échauffé la bile à ces coquins, & se levant avec fureur, l'un d'entr'eux (nommé Guillaume Atkins) dit aux autres : allons, morbleu, finissons avec ces chiens-là ; démolissons leur château, & ne souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos domaines.

Là-dessus ils s'en allèrent tous trois, chacun armé d'un fusil, d'un pistolet, & d'un sabre, en disant à demi-bas mille choses insolentes sur la manière dont ils espéroient de traiter les espagnols à leur tour, dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement : ils parurent juger seulement qu'il, les menaçoient pour avoir pris le parti des anglois honnêtes gens.

On ne sait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit ; mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, & qu'enfin fatigués, ils s'étoient mis à dormir dans l'endroit que j'appelois autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On sut après que leur but avoit été de surprendre les deux anglois dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y seroient couchés, & de les y brûler, ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir pour éviter le feu. La malignité dort rarement d'un profond sommeil ; & je m'étonne qu'ils n'eurent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant les autres ayant en même-tems résolu une entreprise contr'eux, mais plus digne de braves gens que l'incendie & le meurtre, il

arriva fort heureusement pour les uns & pour les autres, que ceux de la cabane étoient déjà en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent la hutte vide. Atkins, qui étoit le plus déterminé, cria à ses camarades : voici le nid, mais les oiseaux s'en sont envolés ; que le diable les emporte. Là dessus ils s'arrêtèrent pendant quelques instans pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis de sortir de si bonne heure, & ils convinrent tous que les espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés. Après cette conjecture, ils se donnèrent la main tous trois, & s'engagèrent par des sermens horribles, à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après, ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres anglois, ils les abattirent toutes deux, & n'en laissèrent pas une pièce entière ; de manière qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été ; ils en réduisirent, pour ainsi dire, en poussière tous les meubles, & en répandirent tellement les débris au long & au large, qu'ensuite ces bonnes gens trouvèrent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur habitation.

Après cette expédition, ils arrachèrent tous

les arbres que leurs ennemis avoient plantés, l'enclos dans lequel ils tenoient leur bétail & leur blé; en un mot, ils saccagèrent tout aussi parfaitement qu'auroit pu le faire une horde de tartares.

Pendant ce bel exploit les deux anglois étoient allés pour les chercher & pour les combattre par-tout où ils les trouveroient; & quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y auroit eu du sang répandu; car ils étoient tous également déterminés, & incapables de s'épargner en aucune manière.

Mais la providence fut plus soigneuse de les séparer, qu'ils n'étoient ardens à se joindre; car comme ils avoient voulu se croiser à dessein, lorsque les trois étoient allés du côté des huttes, les deux marchoient du côté du château; & lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher, les trois étoient revenus du côté de ma vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns & des autres.

Les trois revinrent vers les espagnols la fureur peinte sur le visage, & échauffés de l'expédition qu'ils avoient faite avec tant d'animosité; ils se vantèrent hautement de leur action, comme si elle avoit été la plus héroïque du monde, & l'un d'eux avançant sur un des espagnols

d'un air arrogant, il lui saisit le chapeau, & le lui faisant pirouetter sur la tête, il lui dit insolemment, en lui riant au nez : Et vous, seigneur, nous vous donnerons la même sauce, si vous n'avez pas soin d'avoir du respect pour nous.

L'Espagnol, quoique doux & fort honnête, étoit un homme aussi courageux qu'on puisse l'être ; d'ailleurs il étoit adroit & robuste au suptême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, & du premier coup de poing il le jeta à terre, comme un bœuf qu'on assomme ; sur quoi un autre anglois, aussi insolent que le premier, lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pourtant pas, les balles passèrent au travers de ses cheveux, mais l'une lui toucha le bout de l'oreille & le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol voyant couler son sang abondamment, crut être blessé plus dangereusement qu'il ne l'étoit ; & quoique jusques-là il eût agi avec toute la modération possible, il commença à s'échauffer, & crut qu'il étoit tenu de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi braves gens qu'eux : il arracha le fusil à celui qu'il avoit jeté à terre, & il alloit faire sauter la cervelle au coquin, qui l'avoit voulu

tuer, quand les autres espagnols, se montrant, le prièrent de ne point tirer sur lui, & se jetant sur mes drôles, les désarmèrent, & les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ces maraudS se virent sans armes, & les espagnols autant animés contr'eux que les anglois, ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur vin, & à les prier avec assez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais considérant l'inimitié qu'il y avoit entr'eux & les deux habitans des huttes, & persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinssent aux mains ensemble, étoit de laisser ceux-ci désarmés, ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal, & qu'ils continueroient à leur donner toute sorte d'assistance, s'ils vouloient vivre paisiblement; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes, pendant qu'ils étoient animés contre leurs propres compatriotes, & qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur dessein de faire esclaves tous les espagnols.

Ces gens abominables, hors d'état d'entendre raison & d'agir raisonnablement, voyant qu'on leur refusoit leurs armes, sortirent de cet endroit, la rage dans le cœur, & menaçant qu'ils sauroient bien se venger des espagnols, quoiqu'on leur eût ôté leurs armes à feu. Mais

ceux-ci mépriſant leurs bravades, leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations & contre leur bétail ; que s'ils étoient aſſez hardis pour le faire, ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient ; & que, ſi après une telle hoſtilité, ils tomboient vifs entre leurs mains, ils les pendroient ſans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur, & ils s'en allèrent jetant feu & flâmes, & jurant de la manière du monde la plus terrible.

A peine les avoit-on perdus de vue, que voilà nos deux autres, tout auſſi enragés qu'eux, mais à bien plus juſte titre ; car ayant été à leur plantation, & la voyant détruite de fond-en-comble, ils avoient de juſtes raiſons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouvèrent que difficilement le tems de raconter leur malheur aux eſpagnols, tant ceux-ci s'empreſſoient de les informer de leur propre aventure. Il faut avouer que c'étoit une choſe très-extraordinaire de voir ainſi trois inſolens inſulter dix-neuf braves gens, ſans recevoir la moindre punition.

Il eſt vrai que les eſpagnols les mépriſoient, ſur-tout après les avoir déſarmés, & rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les anglois étoient

plus animés, & réſolurent d'en tirer vengeance, quoiqu'il en pût arriver.

Cependant les eſpagnols les appaiſèrent en leur diſant que, puiſqu'ils leur avoient ôté leurs armes, ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaquât & qu'on les tuât à coups de fuſil. De plus, l'eſpagnol qui étoit alors comme gouverneur de l'île, les aſſura qu'il leur procureroit une ſatisfaction entière. Car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur aura eu le tems de ſe ralentir, puiſqu'ils ne ſauroient ſubſiſter ſans notre ſecours, & nous vous promettons en ce cas qu'ils vous ſatisferont, à condition que, de votre côté, vous vous engagiez à n'exercer aucune violence contr'eux, que pour votre propre défenſe.

Les deux anglois s'y accordèrent, mais avec beaucoup de peine : les eſpagnols leur proteſtèrent qu'ils n'avoient point d'autre but que d'empêcher l'effuſion du ſang parmi eux, & de les rendre tous plus heureux. » Car, dirent-ils, » nous ne ſommes pas ſi nombreux, qu'il n'y » ait de la place ici pour nous tous, & c'eſt » une grande pitié que nous ne puiſſions être » tous amis ». Ces paroles les adoucirent à la fin entièrement ; ils s'engagèrent à tout ce que les eſpagnols voulurent, & reſtèrent quelques

jours avec eux à cause que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de se promener & à moitié morts de faim, ne s'étant soutenus que par quelques œufs de tourterelles, revinrent vers le château, & voyant le commandant espagnol avec deux autres se promener sur le bord de la petite baie, ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise, & lui demandèrent en grace & avec humilité, d'être reçus de nouveau dans la famille. Mon honnête homme d'espagnol les reçut gracieusement : mais il leur dit qu'ils avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière si grossière, & avec ses gens à lui d'une manière si brutale, qu'il lui étoit impossible d'accorder leur demande, sans délibérer là dessus auparavant avec les anglois & avec les autres espagnols ; qu'il alloit dans le moment leur en faire la proposition, & qu'il leur donneroit réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paroître la condition d'attendre une demi-heure hors du château, extrêmement dure ; & n'en pouvant plus, ils supplièrent le gouverneur de leur faire apporter un peu de pain, ce qu'il fit : il leur envoya en même tems une grosse pièce de chevreau & un perroquet rôti ; & ils mangèrent le tout avec un très-grand appétit.

Après avoir attendu le réſultat de la délibération pendant la demi-heure ſtipulée, on les fit entrer, & il y eut une grande diſpute entr'eux & leurs compatriotes qui les accuſoient de la ruine totale de leur plantation, & du deſſein de les aſſaſſiner. Comme ils s'en étoient vantés auparavant, ils ne purent pas le nier alors. Le chef des eſpagnols fit le médiateur, & comme il avoit porté les deux anglois à ne point attaquer les trois autres pendant qu'ils ſeroient déſarmés & hors d'état de leur nuire, auſſi il obligea les trois ſcélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées, l'une préciſément comme elle avoit été, & l'autre plus ſpacieuſe; à faire de nouveaux enclos, à planter de nouveaux arbres, à ſemer du blé pour remplir celui qu'ils avoient ruiné: en un mot, à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé, autant qu'il leur étoit poſſible; car il n'étoit pas faiſable de ſuppléer exactement au blé qui étoit déjà fort avancé; & aux arbres qui avoient déjà commencé à croître conſidérablement.

Ils ſe ſoumirent à toutes ces conditions; & comme on leur donnoit des vivres en abondance, ils commencèrent à vivre paiſiblement, & toute la colonie étoit fort unie. Il n'y manquoit rien, ſinon qu'il étoit impoſſible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les eſpagnols furent aſſez obligeans pour leur déclarer que, pourvu qu'ils ne troublaſſent plus le repos de la ſociété, & qu'ils vouluſſent prendre à cœur le bien général de la plantation, ils travailleroient pour eux avec plaiſir, & qu'ils leur permettroient de ſe promener à leur fantaiſie, d'être auſſi fainéans qu'ils le trouveroient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux; après quoi les eſpagnols furent aſſez bons de leur rendre leurs armes, & de leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de généroſité de la part des eſpagnols, ces ſcélérats, incapables de la moindre reconnoiſſance, recommencèrent leurs inſolences, & ſe mirent dans la tête le deſſein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécutèrent pourtant pas alors, à cauſe d'un accident qui mit toute la colonie également en danger, & força les uns & les autres à renoncer à tout reſſentiment particulier, pour ſonger à leur propre conſervation.

Il arriva pendant une nuit que le gouverneur ou le chef des eſpagnols ne put fermer les yeux, de quelque côté qu'il ſe tournât. Il ſe portoit très-bien par rapport au corps, comme il m'a dit; mais il ſe ſentoit agité par des penſées tumultueuſes, quoique parfaitement éveillé;

son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient & qui se tuoient les uns les autres. En un mot étant resté quelque tems au lit dans cette inquiétude, & sentant son agitation redoubler de plus en plus, il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chèvres, placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes, & non pas dans des branles comme moi, ils avoient peu de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds, & mettre un juste-au-corps & leurs escarpins, & ils étoient en état de sortir & de vaquer à leurs affaires.

S'étant donc ainsi levés, l'espagnol sortit; mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir d'une manière distincte; d'ailleurs il étoit empêché par les arbres que j'avois plantés, & qui, étant parvenus à une grande hauteur, lui barroient la vue; de sorte qu'il ne pouvoit que regarder en haut & remarquer que le ciel étoit serein & parsemé d'étoiles. Il n'entendoit point le moindre bruit, & là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même chose; il ne pouvoit ni dormir, ni se tranquiliser l'esprit; il sentoit toujours une également troublée sans en appercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant & en se couchant, en sortant & en rentrant, un de ses

gens s'éveilla, & demanda qui étoit celui qui faiſoit du bruit : ſur quoi le gouverneur lui dépeignit la ſituation où il ſe trouvoit. Ecoutez donc, lui dit l'eſpagnol ; de tels mouvemens ne ſont pas à négliger, je vous en aſſure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pend ſur la tête. Où ſont les anglois ? pourſuivit-il. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit le gouverneur ; ils ſont dans leurs huttes. Il eſt apparent que depuis leur dernière mutinerie les eſpagnols s'étoient réſervé mon château, & qu'ils avoient logé les anglois dans un quartier à part d'où ils ne pouvoient pas venir à eux ſans qu'ils y conſentiſſent.

N'importe, répondit l'eſpagnol ; il y a ici quelque choſe qui ne va pas bien, j'en ſuis sûr par ma propre expérience. Je ſuis très-convaincu ajoûta-t-il, que nos eſprits ont de la communication avec des eſprits dégagés de la matière, qui habitent le monde inviſible, & qu'ils en reçoivent des avertiſſemens avantageux, pourvu qu'ils s'en veuillent ſervir. Allons, dit-il, ſortons d'ici, examinons tout ; & ſi nous n'y trouvons rien qui puiſſe juſtifier vos appréhenſions ; je vous conterai une hiſtoire fort convenable au ſujet, & qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot, ils allèrent enſemble ſur la col-

line, d'où j'avois autrefois reconnu le pays en pareil cas en y montant par le moyen d'une échelle que je tirois après moi, afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'île, ils ne s'avisèrent pas de toutes ces précautions; ils s'y en furent tout droit par le bois; mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumière venant de quelque feu, & en entendant la voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les sauvages débarquer dans mon île, j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île étoit habitée; & quand ils venoient à le découvrir, je le leur faisois sentir d'une manière assez rude, que ceux qui s'en échappoient n'en pouvoient pas donner un récit fort exact, & que les seuls qui m'avoient vu, & qui s'en étoient allés en état de le raconter, étoient les trois sauvages qui, dans notre dernière rencontre, s'étoient sauvés dans un des trois canots, & dont la fuite m'avoit fort allarmé.

Il n'étoit pas possible à ma colonie de savoir si les sauvages étoient abordés à l'île dans un si grand nombre, & s'ils avoient quelque dessein contre elle sur le rapport de ces trois, ou si c'étoit par la même raison qui les y avoit fait venir autrefois. Mais quoi qu'il en soit, il n'y avoit pour

elle

elle que deux partis à prendre, ou de se cacher soigneusement & de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces cannibales que l'île étoit habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il n'en échappât pas un seul : ce qui ne se pouvoit faire qu'en coupant le chemin à leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit ; ce qui troubla leur tranquillité pendant un tems considérable.

On croira facilement que le gouverneur & les deux hommes, surpris de ce qu'ils voyoient, s'en retournèrent dans le moment pour éveiller leurs camarades, & pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'allarme ; mais il fut impossible de leur persuader de se tenir clos & couverts. Ils sortirent d'abord pour voir de leurs propres yeux ce dont il s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand tant qu'il faisoit obscur, & ils eurent tout le loisir pendant quelques heures de considérer les sauvages, par le moyen de la lumière répandue de trois feux qu'ils avoient faits sur le rivage à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, & ils ne savoient à quoi se résoudre eux-mêmes. Les ennemis étoient en grand nombre ; & ce qu'il y avoit de plus chagrinant, c'est que, bien loin d'être ensemble,

ils étoient séparés en plusieurs bandes assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jeta les Espagnols dans une terrible consternation ; ils les voyoient roder par-tout, & appréhendoient fort que par quelque accident, ils ne vinssent à découvrir leur habitation, ou qu'ils ne fussent assurés par quelque marque que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau, qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols & trois Anglois, avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où étoit ma grotte, & de le faire entrer dans la grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent en même tems, s'il arrivoit que les sauvages s'assemblassent tous en une seule troupe, & s'éloignassent de leurs canots, de tomber sur eux quand ils seroient une centaine. Mais c'est à quoi il ne falloit pas s'attendre ; il y avoit entre leurs petites bandes la distance d'une grande demi-lieue ; &, comme il parut ensuite, elles étoient de deux nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque tems pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture, il résolurent d'envoyer le vieux sauvage, père de Vendredi, pour reconnoître pendant qu'il faisoit encore obscur.

& pour se mêler avec eux, afin de savoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers; & s'étant mis nud comme la main, il partit dans le moment. Après deux heures d'absence, il vint rapporter qu'il avoit trouvé que c'étoient deux partis différens de deux nations qui étoient en guerre l'une contre l'autre; qu'ils avoient donné une grande bataille dans leur pays, & qu'ayant fait quelques prisonniers de côté & d'autre, ils étoient venus par hasard dans la même île pour faire leur festin, & pour se divertir; que dès qu'ils s'étoient découverts mutuellement, leur joie avoit été extrêmement troublée, & qu'ils paroissoient dans une si grande rage, qu'il ne falloit pas douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'approche du jour. Il n'avoit pas vu d'ailleurs la moindre apparence qu'ils soupçonnassent l'île d'être habitée, & qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bonhomme eut-il fini son rapport, qu'un terrible bruit fit comprendre à nos gens que les deux armées en étoient aux mains, & que le combat devoit être furieux.

Le père de Vendredi employa toute son éloquence à persuader à nos gens de se tenir en repos, & de ne pas se montrer. Il leur dit que c'étoit en cela seul que consistoit leur sûreté, que les sauvages ne manqueroient pas de se

tüer les uns les autres, & que ceux qui échapperoient du combat, s'embarqueroient tout auſſitôt. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ſes circonſtances.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raiſon, particulièrement les Anglois, qui ſacrifiant, leur prudence à leur curioſité, ſortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laiſſèrent pas néanmoins de ſe ſervir de quelque précaution; & au lieu d'avancer à découvert pardevant leur habitation, ils prirent un détour par le bois & ſe placèrent avantageuſement dans un endroit où ils pouvoient voir tout ce qui ſe paſſoit ſans être apperçus, à ce qu'ils penſoient. Mais la ſuite fit croire qu'ils avoient été découverts par les ſauvages.

La bataille cependant étoit auſſi terrible qu'opiniâtre, & ſi je puis ajoûter foi aux Anglois, il paroiſſoit dans un des partis une bravoure extraordinaire, une fermeté invincible, & beaucoup d'adreſſe à ménager le combat. Il dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté ſe déclareroit la victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglois commença à s'affoiblir, à ſe mettre en déſordre, & à s'enfuir peu de tems après.

Nos gens craignoient fort que quelques-uns des fuyards ne ſe jetaſſent, pour ſe dérober à la

fureur de leurs ennemis, dans la caverne qui étoit devant leur habitation, & qu'ainſi ils ne découvriſſent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les victorieux ne les y ſuiviſſent, & là-deſſus ils réſolurent de ſe tenir avec leurs armes au dedans du retranchement, de faire une ſortie ſur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne, dans l'intention de les tuer tous, & de les empêcher de donner des nouvelles de leurs découvertes. Leur deſſein étoit de ne ſe ſervir pour cet effet que de leurs ſabres, ou des croſſes de leurs fuſils, de peur de faire du bruit & d'en attirer par-là un plus grand nombre.

La choſe arriva préciſément comme ils s'y étoient attendus; trois d'entre les vaincus s'enfuyant de toutes leurs forces, & traverſant la baie, vinrent directement vers cet endroit, ne ſongeant à autre choſe qu'à chercher un aſyle dans ce qui leur paroiſſoit un bois épais. La ſentinelle de mes gens vint auſſi-tôt les avertir, en ajoûtant, à leur grande ſatisfaction, que les vainqueurs ne les pourſuivoient pas, & ſembloient ignorer de quel côté ils s'étoient ſauvés, ſurquoi le gouverneur Eſpagnol, trop humain pour ſouffrir qu'on maſſacrât ces pauvres fugitifs, ordonna à trois de nos gens de paſſer par-deſſus la colline, de ſe gliſſer derrière eux, de les

surprendre, & de les faire prisonniers : ce qui fut fait.

Le reste du peuple s'enfuit du côté de leurs canots, & se mit en mer. Pour les victorieux, ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur, & s'étant tous mis ensemble, ils jetèrent deux grands cris pour célébrer leur triomphe, selon toutes les apparences. Le même jour, à peu-près à trois heures de l'après-dînée, ils rentrèrent dans leurs barques, & de cette manière ma colonie s'en vit délivrée, & ne revit pas ces hôtes incommodes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés, les Espagnols sortirent de leur embuscade pour aller examiner le champ de bataille. Ils y trouvèrent à-peu-près une trentaine de morts, dont quelques-uns avoient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyoit encore dans le corps; mais la plupart avoient perdu la vie par des coups terribles de certains sabres de bois, dont mes gens trouvèrent seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs & de javelots. Ces sabres étoient d'une grosseur & d'une pesanteur terrible, & il falloit avoir une force extraordinaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par ces instrumens avoient la tête brisée, &, comme l'on dit, en marmelade. D'autres avoient les jambes & les bras cassés; ce qui marque clairement

qu'ils se battent avec la dernière animosité. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût roide mort. Car la coutume est parmi eux de faire tête à l'ennemi, quoique blessé, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés, & ceux d'entre les ennemis que leurs blessures empêchent de prendre la fuite.

Cet accident apprivoisa mes Anglois, pendant quelque tems : ce spectacle leur avoit donné de l'horreur, & ils trembloient à la seule idée de ces cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber sans être tués comme ennemis, & sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent ensuite que la pensée d'être mangés en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après leur mort, avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient horreur ; & que pendant plusieurs semaines, les images affreuses qui leur rouloient dans l'esprit, les avoient presque rendus malades.

Ils furent quelque tems de suite fort traitables, & vaquèrent aux affaires communes de la colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson, comme s'ils avoient vécu dès-leur enfance dans ce lieu : mais cette bonne conduite n'eut point de durée, & ils prirent bientôt de nouvel-

les mesures pour se venger de leurs compatriotes, & se précipitèrent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois prisonniers, comme j'ai dit : c'étoient de jeunes gens, alertes & robustes, qui les servirent en qualité d'esclaves, & qui leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas, pour gagner leur cœur, de la même manière dont j'avois usé avec Vendredi. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien loin de leur donner quelques principes de religion, ils ne songèrent pas seulement à les civiliser, & à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages & accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient, mais en recompense ils les employoient au travail le plus rude, & ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette manière ils ne pouvoient pas compter sur eux quand il s'agiroit de hazarder leur vie pour leurs maîtres; au lieu que Vendredi étoit homme à se précipiter dans une mort certaine, pour me tirer du danger.

Quoi qu'il en soit, toute la colonie paroissoit liée alors par une sincère amitié; le péril commun en ayant banni pour un tems toute animosité particulière. Dans cette situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts, & la

première chose qui leur parut digne d'attention, ce fut d'examiner, si, instruits par l'expérience que le côté de l'île qu'ils occupoient étoit le plus fréquenté par les sauvages, ils ne feroient pas bien de se retirer dans un endroit plus éloigné, tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre, & infiniment plus capable de mettre en sûreté leur bled & leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour & contre ce projet, on résolut de ne point changer de demeure, parce qu'il pourroit arriver un jour que le vieux gouverneur leur envoyât quelqu'un de sa part, qui ne pourroit que les chercher en vain, s'ils s'éloignoient de son ancienne demeure; & qui les croiroit tous péris, s'il voyoit son château détruit: ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'aurois la bonté de leur donner. Mais pour leur bled & leur bétail, il tombèrent d'accord de les reculer dans la vallée où étoit ma grotte, & où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant après y avoir pensé plus mûrement, ils changèrent de dessein, & prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail, & de n'y semer que la moitié de leur bled, afin que, si par quelque désastre une partie en étoit détruite, le reste pût être hors d'insulte, & leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs ils prirent un parti fort prudent à mon avis, par rapport à leurs prisonniers. Ce fut de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette vallée, & la plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Surtout ils ne les laissèrent jamais approcher de la grotte, qu'ils considéroient comme un asyle sûr, en cas d'extrême nécessité, & où ils avoient caché les deux barils de poudre que je leur avois laissés en partant.

Comme j'avois mis mon château à couvert par un retranchement, & par un bois assez épais, ils virent aussi-bien que moi que toute la sûreté consistoit à n'être pas découverts, & conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invisible de plus en plus. Pour cet effet, voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure, ils suivirent le même plan, & en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon bocage & le côté de la baie où autrefois j'avois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leur plantation jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit, sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer, ni la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que les arbres de cette espèce croissent en fort peu de tems; & comme ils les

plantoient beaucoup plus grands & plus avancés que je ne l'avois fait, n'ayant que le dessein de mettre des palissades devant ma fortification, à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans, qu'étant fort près l'un de l'autre, ils firent une haie impénétrable à la vue même. A l'égard de ceux que j'avois plantés, & dont le tronc étoit de la grosseur d'une cuisse d'homme ils en mirent un si grand nombre de jeunes, & les placèrent si serrés, que pour pénétrer par force dans le château il auroit fallu une armée entière pour s'y faire une entrée à coups de hache; car à peine un petit chien auroit-il pu passer au travers.

Ils firent la même chose des deux côtés de mon habitation, & par derrière; & ils couvrirent d'arbres toute la colline, ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie, sinon par le moyen de mon échelle qu'ils tiroient après eux pour monter sur le second étage de cette hauteur; précisément comme je m'y étois pris autrefois moi-même. Ainsi, quand l'échelle n'y étoit pas, il falloit des aîles ou du sortilège pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé; & ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là que, comme la prudence humaine

eſt autoriſée par la providence divine, ainſi c'eſt la direction de la providence qui la met à travailler; & ſi nous voulions bien en écouter la voix, je ſuis sûr que ce ſeroit le moyen d'éviter un grand nombre de déſaſtres, auxquels notre négligence eſt accoutumée d'aſſujettir notre vie.

Ils vécurent de cette manière deux années de ſuite dans une parfaite tranquillité, ſans recevoir la moindre viſite de leurs incommodes voiſins. Il eſt vrai qu'un matin ils eurent une allarme bien chaude. Elle leur fut donnée par quelque Eſpagnols, qui ayant été de fort bonne-heure du côté occidental de l'île, où je n'avois jamais mis le pied, de peur d'être découvert, avoient été ſurpris par la vue d'une vingtaine de canots qui paroiſſoient ſur le point d'aborder; ils étoient revenus au logis à toutes jambes dans une grande conſternation, & ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroiſſoit les menacer.

Là-deſſus ils ſe tinrent clos & couverts, pendant tout ce jour, & le jour ſuivant, ne ſortant que la nuit pour aller à la découverte; mais heureuſement pour eux l'allarme étoit fauſſe, les ſauvages n'étoient pas débarqués, ils avoient apparemment pouſſé plus loin pour exécuter quelqu'autre entrepriſe.

Peu de tems après, ces Eſpagnols eurent avec les trois Anglois une nouvelle querelle, dont

voici la cauſe. Un d'entr'eux, le plus violent de tous les hommes, enragé contre un eſclave, de ce qu'il n'avoit pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné, & qu'il avoit marqué quelque dépit, lorſqu'il avoit voulu le redreſſer, ſaiſit une hache, non pas pour le punir, mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête; mais la rage ne lui permettant pas de bien diriger ſon coup, il tomba ſur l'épaule du pauvre homme; ſur quoi un des Eſpagnols, croyant qu'il lui avoit coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas maſſacrer ce malheureux, & pour l'en empêcher par force, s'il étoit néceſſaire. Ce furieux là-deſſus ſe jeta ſur l'Eſpagnol lui-même en jurant qu'il le tueroit en la place du ſauvage; mais l'autre évita le coup, & avec une pelle qu'il avoit à la main, (car ils étoient tous occupés au labourage,) il le terraſſa. Un autre Anglois voyant ſon compagnons à terre, ſe rua ſur l'Eſpagnol, & le terraſſa à ſon tour. Deux autres Eſpagnols vinrent au ſecours de celui-ci, & le troiſième Anglois ſe rangea du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu, ni les uns ni les autres, mais aſſez de haches, & d'autres outils propres à s'aſſommer. Il eſt vrai qu'un des Anglois avoit un ſabre caché ſous ſes habits, avec lequel il bleſſa les deux Eſpagnols, qui

étoient venus pour seconder leurs compagnons. Là-dessus toute la colonie fut en confusion, & les Anglois furent faits prisonniers tous trois. On délibéra d'abord sur ce qu'on en feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles, ils étoient si furieux, & de plus de si grands fainéans, qu'ils étoient pernicieux à cette petite société, sans lui être en aucune maniere utiles; d'ailleurs c'étoient des traîtres & des perfides, à qui le crime ne coûtoit rien.

Le gouverneur leur déclara ouvertement, que s'ils étoient de son pays, ils les feroit tous pendre sans quartier, puisque les loix de tous les gouvernemens tendent à la conservation de la société, & qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire; mais qu'étant Anglois, il vouloit les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur nation, à qui ils devoient tous la vie, & qu'ils les abandonneroient au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva, & pria qu'on le dispensât de cette commission, puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il conta comment Guillaume Atkins leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq, pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le gouverneur entendant une entreprise si horrible, se tourna vers le scélérat qu'on venoit d'accuser ; comment donc, seigneur Atkins, lui dit-il, vous nous avez voulu assassiner tous tant que nous sommes ? Qu'avez-vous à répondre à cela ? Ce malheureux étoit si éloigné de le nier, qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

Mais, Atkins, reprit l'Espagnol, qu'est-ce que nous vous avons fait pour mériter un pareil traitement, & que gagneriez-vous en nous massacrant ? Que faut-il que nous fassions pour vous en empêcher ? Pourquoi faut-il que vous nous mettiez dans la nécessité, ou de vous tuer, ou d'être tués par vous ? Vous avez grand tort de nous mettre dans cette cruelle situation.

La manière calme & douce dont l'Espagnol prononça ces paroles, fit croire à Atkins qu'il se mocquoit de lui ; sur quoi il se mit dans une telle fureur, que, s'il avoit eu des armes, & s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes, il est à croire qu'il auroit tué le gouverneur au milieu de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel parti ils prendroient à l'égard de ces furieux. Les deux Anglois, & l'Espagnol qui avoit empêché la mort de l'esclave, opinèrent qu'il en falloit pendre un, pour servir

d'exemple aux autres ; & que ce devoit être celui qui dans le moment avoit voulu faire deux meurtres avec sa hache. Il est effectivement apparent qu'il avoit eu ce dessein là ; car il avoit si cruellement blessé le pauvre sauvage, qu'on croyoit impossible qu'il en réchappât.

Le gouverneur néanmoins ne fut pas de cet avis là ; il répéta encore que c'étoit à un Anglois qu'ils étoient tous redevables de la vie, & qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul, quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajoûta que, s'il étoit assassiné lui-même par un Anglois, il emploieroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grace.

Il insista là-dessus avec tant de force, qu'il fut inutile de l'en dissuader ; & comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence, prévaut dans un conseil, quand elle est soutenue avec vigueur, ils entrèrent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, & de délivrer une fois pour toutes cette petite société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention, & l'on convint à la fin unanimement de ces articles.

» Qu'ils seroient désarmés, & qu'on ne leur » permettroit pas d'avoir ni fusil, ni poudre,

» ni

» ni plomb, ni fabre, ni aucune chose capable
» de nuire.

» Qu'il seroit défendu, tant aux Espagnols
» qu'aux Anglois, de leur parler, où d'avoir le
» moindre commerce avec eux.

» Qu'ils seroient chassés pour toujours de la
» société; permis à eux de vivre, où, & de
» quelle manière ils le trouveroient à propos.

» Qu'ils se tiendroient toujours à une certaine
» distance du château, & que, s'ils commet-
» toient le moindre désordre dans la plantation,
» le bled, ou le bétail appartenant à la société,
» il seroit permis de les tuer comme des chiens,
» par-tout où on les trouveroit ».

Le gouverneur, dont l'humanité étoit au-dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur le contenu de leur sentence, se tourna du côté des deux Anglois, & les pria de considérer que ces malheureux ne pouvoient pas avoir d'abord du grain & du bétail; que par conséquent il falloit leur donner quelques provisions pour ne les pas réduire à mourir de faim. On en convint, & on résolut de leur donner suffisamment du bled pour subsister pendant huit mois, & pour avoir de quoi semer, afin qu'ils en eussent après ce tems-là de leur crû. On y ajoûta six chèvres, qui donnoient du lait, quatre boucs, & six chevreaux destinés en partie à leur nourriture, &

en partie à servir de commencement à un nouveau troupeau. On y ajoûta encore tous les outils néceſſaires, ſix haches, un mailler & une ſcie; mais à condition qu'ils s'engageroient par un ſerment ſolemnel, à ne les employer jamais contre leurs compatriotes, ni contre les Eſpagnols, & qu'ils ne ſongeroient de leur vie à leur cauſer le moindre dommage.

C'eſt ainſi qu'ils furent chaſſés de la ſociété, pour aller s'établir à part. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, ſans vouloir prêter le ſerment qu'on exîgeoit d'eux avec tant de juſtice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir, & pour y faire une plantation; & on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des proviſions, & ils indiquèrent au gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer, & pour y planter. C'étoit un lieu fort convenable, dans l'endroit le plus éloigné de l'île, du côté du nord-eſt, peu éloigné de la côte où j'avois abordé dans mon premier voyage, après avoir été emporté par les courans en pleine mer.

C'eſt-là qu'ils ſe bâtirent deux jolies cabanes ſur le modèle de mon château, au pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres de

plusieurs côtés ; de manière qu'en y plantant un petit nombre d'autres, ils se mettoient entièrement à couvert, à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils demandèrent quelques peaux de chèvres pour leur servir de lits & de couvertures, & elles leur furent données. Etant alors d'une humeur plus pacifique, ils s'engagèrent solemnellement à ne rien entreprendre contre la colonie ; & à cette condition, on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajoûta des pois, du millet, & du riz, pour semer ; en un mot, tout ce dont ils pouvoient avoir besoin, excepté seulement des armes & des munitions.

Ils vécurent dans cet état environ six mois, & ils firent leur moisson, qui étoit peu considérable, parce qu'ayant tant d'autres choses à faire, ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrein.

Quand ils se mirent à faire des planches & des pots, ils furent terriblement embarrassés, & ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux, quand la saison pluvieuse vint, n'ayant point de cavé pour mettre leur grain à couvert & pour le tenir sec ; ce qui faillit à le gâter absolument. Cet inconvénient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols, qui le leur accordèrent très-volontiers. Dans

l'espace de quatre jours ils en creusèrent une dans un des côtés de la colline, suffisamment grande pour mettre leur grain & leurs autres provisions à l'abri; mais c'étoit peu de chose comparée à la mienne, sur-tout dans l'état où elle fut, lorsque les Espagnols l'eurent élargie considérablement, & qu'ils y eurent ajouté plusieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette séparation, il prit un nouveau caprice à ces coquins dont les suites jointes à celles de leurs crimes passés, les mirent dans un grand danger, aussi bien que toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse, sans la moindre espérance d'une plus heureuse situation pour l'avenir, ils se mirent en tête de faire un voyage dans le continent d'où les sauvages étoient venus: & cela pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas si mauvais, s'ils s'y étoient pris avec modération; mais ces malheureux ne faisoient rien sans qu'il y eût quelque crime, ou dans le projet, ou dans l'exécution. A mon avis, ils étoient sous une espèce de malédiction du ciel, qui, pour les punir de leurs crimes, leur en laissoit faire de nouveaux, dont il les châtioit par de nouvelles catastrophes. Du moins mon sentiment est que, si l'on ne veut pas admettre que des crimes visibles s'attirent dans le monde des châtimens visibles, il est difficile d'accorder ce qui

arrive dans le monde, avec la juſtice divine. Dans l'occaſion dont il s'agit ici, la choſe parut évidemment; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits; & les réduiſit dans le triſte état où ils ſe trouvèrent dans la ſuite. Au lieu d'avoir quelques remords du premier crime, ils y en ajoûtèrent d'autres, comme, par exemple, la monſtrueuſe cruauté de bleſſer un pauvre eſclave, qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné, parce que la choſe lui étoit impoſſible, & de le bleſſer de manière à l'eſtropier pour toute ſa vie. Je ne parle pas de l'intention de le tuer, dont il eſt difficile de douter quand on conſidère leur affreux projet de tuer de ſang-froid tous les Eſpagnols, pendant qu'ils ſeroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon hiſtoire, ces trois compagnons en ſcélérateſſe vinrent un matin à mon château, en demandant, avec beaucoup d'humilité, qu'il leur fût permis de parler aux Eſpagnols. Ceux-ci le voulant bien, les trois Anglois leur dirent qu'ils étoient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils n'étoient pas aſſez adroits pour faire les choſes qui leur étoient néceſſaires, & que n'ayant aucun ſecours, pour en venir à bout, ils mourroient de faim indubitablement; que ſi les Eſpagnols leur vouloient permettre de

prendre un des canots qui avoient ſervi à les tranſporter, & leur donner des armes & des munitions pour pouvoir ſe défendre, ils iroient chercher fortune dans le continent, & qu'ainſi ils les délivreroient de l'embarras de leur fournir des proviſions.

Les Eſpagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits ; mais ils ne laiſsèrent pas de leur repréſenter charitablement qu'ils alloient ſe perdre de propos délibéré, & qu'ils ſavoient par leur propre expérience, ſans avoir beſoin d'un eſprit de prophétie, qu'ils devoient s'attendre à mourir de miſère dans le continent.

Ils répondirent, d'une manière déterminée, qu'ils périroient tous dans l'île : car ils ne pouvoient, ni ne vouloient travailler ; & que s'ils avoient le malheur d'être maſſacrés, ils mettroient par-là fin à toutes leurs misères ; que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdiſſent quelque choſe par leur mort ; en un mot, qu'ils étoient réſolus de partir, quand on leur refuſeroit des armes.

Les Eſpagnols leur répliquèrent avec beaucoup d'honnêteté, que, s'il vouloient ſuivre ce deſſein abſolument, ils ne permettroient pas qu'ils le fiſſent ſans avoir de quoi ſe défendre ; & que, malgré la diſette d'armes à feu où ils

étoient eux-mêmes, ils leur donnetoient deux mousquets, un pistolet, un sabre & trois haches; ce qui étoit tout ce qu'il leur falloit.

Les trois aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois; autant de chevreau frais qu'ils en pouvoient manger, pendant qu'il seroit bon; un grand pannier rempli de raisins secs, un pot rempli d'eau fraîche, & un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions ils se mirent hardiment dans un canot, quoique le passage fût au moins large de quarante milles d'Angleterre.

Il est vrai que la barque étoit assez grande pour porter une vingtaine d'hommes; & par conséquent, elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion, que trop petite; mais comme ils avoient un vent frais & la marée favorable, ils la manièrent assez bien. Ils avoient mis, en guise de mât, une grande perche, avec une voile de quatre peaux de chèvres sechées & cousues ensemble. De cette sorte ils quittèrent le rivage de fort bonne grace, & les Espagnols leurs souhaitèrent un bon voyage sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'île, Anglois & Espagnols, ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de tems en tems, de la manière paisible dont ils vivoient ensemble, depuis que ces gens

intraitables s'en étoient allés ; & leur retour étoit la chose du monde où ils s'attendoient le moins ; quand, après une absence de vingt-deux jours, un des Anglois, s'occupant dans sa plantation, apperçut tout d'un coup trois étrangers avançant de leur côté, avec des armes à feu.

D'abord l'Anglois se mit à fuir comme le vent, & tout effrayé il fut dire au gouverneur Espagnol que c'en étoit fait d'eux, & qu'il y avoit des étrangers qui étoient débarqués dans l'île, sans qu'il pût dire quels gens c'étoient. L'Espagnol après avoir réfléchi pendant quelques momens, lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là ; qu'il ne savoit pas quels gens c'étoient, & que ce devoient être assurément des sauvages. Non, non, répondit l'Anglois ; ce sont des gens habillés, avec des armes à feu. » Eh bien ! dit l'Espagnol, de quoi » vous troublez vous donc, si ce ne sont pas des » sauvages ? Ils sont donc nos amis ; car il n'y » a point de nation chrétienne au monde qui ne » soit plutôt portée à nous faire du bien que du » mal.

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation, voilà les Anglois qui, se tenant derrière les arbres nouvellement plantés, se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnut d'abord leur voix, & la première surprise fit aussi-tôt place à une autre.

On commença à s'étonner d'un si prompt retour, dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant de les faire entrer, on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été & sur ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots, qu'ils avoient fait le passage en deux jours de tems; qu'ils avoient vu sur le rivage où ils avoient dessein d'aborder, une prodigieuse quantité d'hommes qui paroissoient allarmés de les voir, & qui se préparoient à les recevoir à coups de flèches & de javelots, s'ils avoient osé mettre pied-à-terre; qu'ils avoient rasé les côtes du côté du nord, l'espace de six ou sept lieues, & qu'ils s'étoient apperçus que ce que nous prenions pour le continent, étoit une île; que bientôt après ils avoient découvert une autre île à main droite du côté du nord, & beaucoup d'autres du côté de l'oueſt; & qu'étant résolus d'aller à terre à quelque prix que ce fût, ils étoient passés du côté d'une de ces îles occidentales, & y avoient débarqué hardiment; qu'ils avoient trouvé le peuple fort honnête & fort sociable, & qu'ils en avoient reçu plusieurs racines & quelques poissons secs; les femmes paroissoient disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres, qu'elles étoient obligées de porter sur leur tête pendant un assez long chemin.

Ils restèrent là quatre jours, & demandèrent

par signes, du mieux qu'ils purent, qu'elles nations il y avoit là aux environs. On leur fit entendre que c'étoient des peuples cruels, habitués à manger les hommes; mais que pour eux, ils ne mangeoient ni hommes ni femmes, excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur fournissoit un festin de triomphe.

Les Anglois leur demandèrent de la même manière quand ils avoient eu un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois, en étendant la main du côté de la lune, & montrant deux de leurs doigts. Ils y ajoutèrent que leur grand roi avoit deux cens prisonniers qu'il avoit faits dans une bataille, & qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglois parurent là-dessus fort curieux de voir ces prisonniers; mais les sauvages les entendant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitoient d'en avoir quelques-uns pour les manger; & montrant du doigt le couchant & ensuite l'orient, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent leur parole, & leur amenèrent cinq femmes & onze hommes, dont ils leur firent présent; de la même manière que nous amenons vers quelque port de mer, des bœufs & des vaches pour avitailler un vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre île les plus grandes marques de barbarie, l'idée

seule de manger ces prisonniers leur fit horreur. Le grand nombre de ces pauvres gens étoit embarrassant : cependant ils n'osèrent refuser un présent de cette valeur ; ç'auroit été faire un cruel affront à cette nation sauvage. Ils se déterminèrent enfin à l'accepter, & donnèrent en récompense à ceux qui le leur avoient fait une de leurs haches, une vieille clef, un couteau & cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage. Ensuite les sauvages liant les pauvres captifs les mains derrière le dos, les portèrent eux-mêmes dans le canot.

Les Anglois furent obligés de quitter le rivage dans le moment, de peur que, s'ils fussent restés à terre la bienséance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens, à les mettre à la broche, & à prier à dîner ceux qui avoient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

Ayant donc pris congé des gens de l'île, avec toutes les marques de reconnoissance qu'il est possible de faire par signes, ils remirent en mer, & s'en retournèrent vers la première île, où ils donnèrent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre qu'ils en avoient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage, ils firent de leur mieux, pour lier quelque commerce avec leurs sauvages ; mais il fut impossible de leur faire comprendre

quelque chose. Ces gens s'étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bientôt servir de pâture à leurs possesseurs, qu'ils croyoient que tout ce qu'on leur disoit, & tout ce qu'on leur donnoit, tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier; ce qui leur fit pousser des cris terribles, sur-tout aux femmes, comme si elles avoient déjà le couteau sous la gorge. Car, à s'en rapporter aux coutumes de leur pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient guères moindres quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglois fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'une de ces misérables créatures, celui sur qui ces regards tomboient s'imaginoit tout aussi-tôt qu'on le trouvoit le plus gras & le plus propre à être mis en pièces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre île, & qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur, ils s'attendoient tous les jours, pendant quelque tems, à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois aventuriers eurent fini le merveilleux journal de leur voyage, le gouverneur leur demanda où étoient leurs nouveaux domestiques. Et ayant appris qu'ils les avoient amenés

dans une de leurs cabanes, & qu'ils venoient exprès pour demander des vivres pour eux, il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols, & les deux Anglois honnêtes, en un mot avec toute la colonie, sans oublier le père de Vendredi.

Ils les trouvèrent dans la hutte, tous liés; car leurs maîtres avoient jugé nécessaire d'user de précaution, de peur que, pendant leur absence, ils ne prissent le parti de se sauver avec le canot. Ils étoient assis à terre, tout nuds comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans, tous bien tournés, & ayant la mine d'être adroits & robustes. Le reste consistoit en cinq femmes, parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six ans, & une grande fille bien faite de seize ou dix sept ans: elles étoient toutes bien proportionnées pour la taille & pour les traits, mais d'une couleur un peu tannée: il y en avoit deux, qui, si elles avoient été parfaitement blanches, auroient pu passer pour de belles femmes à Londres même: elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage, & toute leur contenance étoit fort modeste: ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eût habillées, quoique dans le fond leurs habits ne

fussent guères propres à relever les agrémens du beau sexe.

La vue de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance, particulièrement aux Espagnols, qui, outre leur modération, leur intégrité & la douceur de leur naturel, se distinguoient encore par leur modestie ; d'ailleurs ils avoient toute la pitié possible de ces pauvres gens, les voyant dans la plus triste situation, & dans la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer, puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traînés hors de la cabane pour être assommés, & pour servir d'un mets délicat à leurs maîtres.

Pour tâcher de les tranquilliser, ils ordonnèrent au vieux sauvage, père de Vendredi, d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un, & s'il entendoit quelque chose à leur langage. Le bon-homme le fit, les regarda fort attentivement, mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau parler, personne ne comprit rien à ses paroles ni à ses signes, excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols, & pour les assurer que leurs maîtres étoient chrétiens, qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine, & qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès-qu'ils en furent instruits, ils marquèrent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes; ce qui faisoit voir qu'ils étoient de différentes nations.

La femme qui faisoit l'office d'interprète eut ordre de leur demander s'ils vouloient bien être esclaves, & travailler pour les hommes qui les avoient amenés pour leur sauver la vie: sur quoi ils se mirent tous à danser, & à prendre l'un une chose, l'autre une autre, & à les porter vers la cabane, pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le gouverneur, craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles, & peut être à quelque effusion de sang, demanda aux trois Anglois ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes, & s'ils avoient intention de les employer comme servantes ou comme femmes; l'un & l'autre, répondit un d'eux: » Je ne prétends pas vous en empêcher, répartit l'Espagnol; » vous en êtes les maîtres: mais je crois qu'il est » juste, pour éviter des désordres, que vous » n'en preniez chacun qu'une seule, & que vous » vous y teniez sans avoir aucun commerce avec » les autres. Je sais bien que je ne suis pas qualifié pour vous marier légitimement; mais il » me paroît raisonnable que, pendant que vous » serez ici, vous viviez avec la femme qui vous

» ſera tombée en partage, comme ſi elle étoit » réellement votre épouſe, & que vous la main- » teniez comme telle, en l'empêchant de ſon » côté d'avoir aucun commerce ſcandaleux avec » tout autre homme. » Cette propoſition leur parut à tous ſi juſte & ſi équitable, qu'ils l'acceptèrent ſans la moindre difficulté.

Les trois Anglois ſe trouvèrent même d'une humeur aſſez douce alors; ils demandèrent aux Eſpagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour eux. Ils répondirent tous que non. Les uns dirent qu'ils avoient des femmes en Eſpagne; & les autres, qu'ils n'avoient pas envie de ſe joindre à des femmes qui n'étoient pas chrétiennes: en un mot, ils déclarèrent tous qu'ils avoient la conſcience trop délicate pour avoir le moindre commerce avec elles: ce qui eſt un exemple d'une vertu ſi rigide, que je n'en ai pas rencontré un pareil dans tous mes voyages.

Enfin, les cinq Anglois convinrent d'en prendre chacun une, & ainſi ils vécurent d'une manière toute nouvelle. Les Eſpagnols & le père de Vendredi continuèrent à demeurer dans ma vieille habitation, qu'ils avoient élargie conſidérablement en dedans. Ils avoient avec eux les trois eſclaves qui avoient été pris, lorſque les ſauvages s'étoient donné bataille: c'étoit-là, pour ainſi dire la capitale de la colonie, dont les autres tiroient

tiroient des vivres, & toutes sortes de secours, selon que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveilleux dans toute cette histoire, que la facilité avec laquelle se fit le choix des femmes dont j'ai parlé, parmi ces cinq compagnons presque tous également insolens, & difficiles à gouverner. Il est étonnant sur-tout qu'il n'arrivât pas que deux s'attachassent à la même personne, puisqu'il y en avoit deux beaucoup plus aimables que les autres. Il est vrai qu'ils trouvèrent un assez bon biais pour éviter les querelles; car, ayant mis les cinq femmes ensemble dans une des huttes, ils s'en furent tous dans l'autre, & tirèrent au sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est que celui à qui il échut de choisir avant tous les autres, étant entré dans la cabane où se trouvoient ces femmes toutes nues, il prit celle qui passoit avec raison pour la moins agréable de toutes, puisqu'elle étoit la plus laide & la plus vieille, ce qui excita de grands éclats de rire parmi les quatre aussi-bien que parmi les Espagnols. Mais il raisonnoit mieux qu'eux tous, & comprit que dans ce choix il ne falloit pas seulement avoir égard à l'agrément, mais encore au secours qu'ils pouvoient tirer de leurs femmes dans l'économie de leurs affaires; & effective-

ment le succès le justifia, & sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure, & la plus utile de toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à fait aussi divertissante pour les pauvres prisonnières; car lorsqu'elles se virent de cette manière toutes ensemble, & qu'on les venoit chercher une à une, leurs anciennes frayeurs se renouvellèrent avec plus de force, & elles crurent fermement que le moment d'être dévorées étoit venu alors. Conformément à cette terrible prévention, lorsque le premier matelot entra pour emmener la plus vieille, les autres poussèrent les cris les plus lamentables, & environnèrent leur pauvre compagne pour l'embrasser, & prendre congé d'elle. Elles le firent avec de si grands transports de douleur, qu'elles auroient touché le cœur le plus dur, & il fut impossible aux Anglois de les tirer de l'opinion qu'on les alloit tuer sans délai, jusqu'à ce qu'on eût fait venir le père de Vendredi, qui leur apprit que les cinq hommes avoient volonté d'en prendre chacun une pour en faire sa femme.

Lorsque cette cérémonie fut faite, & que la frayeur des nouvelles mariées fut un peu appaisée, les Anglois se mirent à travailler; & aidés par les Espagnols, ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles cabanes pour y loger, les autres

étant, pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils, & de leurs provisions. Les trois vauriens avoient choisi l'endroit le plus éloigné, & les deux autres le plus voisin de mon château; mais les uns & les autres vers le nord de l'île; de manière qu'ils continuèrent à faire bande à part, & qu'il y avoit dans mon île le commencement de trois villes différentes.

Pour remarquer ici combien il est difficile aux hommes de pénétrer les secrets de la providence divine, il arriva justement que les deux honnêtes gens eurent en partage les femmes qui avoient le moins de mérite: au lieu que les trois scélérats, qui n'étoient bons à rien, incapables de faire du bien aux autres, & à eux mêmes; en un mot, qui ne valoient presque pas la peine d'être pendus, échurent à des femmes adroites, diligentes, industrieuses, & parfaitement bonnes ménagères, je ne veux pas dire par-là que les autres fussent d'un mauvais naturel; elles étoient toutes cinq également douces, patientes, tranquilles & soumises, plutôt comme esclaves, que comme femmes. Je veux seulement faire entendre que les deux dont il s'agit ici, étoient moins habiles que les autres, moins laborieuses & moins propres.

Je dois faire ici encore une remarque à l'honneur d'un esprit appliqué, & à la honte d'un naturel paresseux & négligent. Lorsque j'allai voir

les différentes plantations, & la manière dont chaque petite colonie les ménageoit, je trouvai que celle des Anglois, honnêtes gens, surpassoit tellement celle des trois vauriens, qu'il n'y avoit pas la moindre comparaison à faire. Il est vrai que les uns & les autres avoient cultivé autant de terre qu'il étoit nécessaire pour y semer du bled suffisamment; mais d'ailleurs, rien n'étoit plus aisé que de remarquer une très-grande différence dans la manière dont chaque petite colonie s'y étoit prise pour rendre les terres fertiles, & pour les enfermer dans des enclos.

Les deux honnêtes gens avoient planté autour de leur cabane une quantité prodigieuse d'arbres qui la rendoient inaccessible, & qui en cachoient la vue, & quoique leur plantation eût été deux fois ruinée, la première fois par leurs propres compatriotes, & la seconde par les sauvages, comme on va le voir, tout étoit rétabli déjà & aussi florissant que jamais. Leurs vignes étoient arrangées comme si elles étoient nées dans le pays où elles sont d'ordinaire, & les raisins en étoient aussi bons que ceux de l'île, quoique leurs vignes fussent beaucoup plus jeunes que celles des autres pour les raisons que je viens d'alléguer. De plus, ils s'étoient fait une retraite dans le plus épais du bois, où par un travail assidu ils s'étoient creusé une cave qui leur servit extrêmemnt dans la suite

pour y cacher leur famille, quand ils furent attaqués par les barbares. Ils avoient planté tout autour un si grand nombre d'arbres, qu'elle étoit inaccessible, sinon par de petits chemins qu'ils étoient seuls capables de trouver.

Pour les trois vauriens, quoique leur nouvel établissement les eût fort civilisés, en comparaison de leur brutalité passée, & qu'ils ne donnassent plus de si fortes marques de leur humeur mutine & querelleuse, il leur restoit toujours un des caractères d'un cœur vicieux, je veux dire la paresse. Il est vrai qu'ils avoient semé du bled, & qu'ils avoient fait des enclos; mais ils avoient parfaitement vérifié ces paroles de Salomon : *Je passai dans la vigne du paresseux, & elle étoit toute couverte d'épines.* Quand les Espagnols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglois, ils ne la purent découvrir qu'à peine, à travers les mauvaises herbes. Il y avoit dans leur haie plusieurs trous, que les boucs sauvages y avoient faits pour manger les épis, & quoiqu'ils les eussent bouchés comme ils l'avoient pu, cela s'appeloit fermer l'écurie après que le cheval a été volé.

La plantation des deux autres, au contraire, avoit par-tout un air d'application & de succès. On ne découvroit pas une mauvaise herbe entre leurs épis, ni la moindre ouverture dans leur haie. Ils vérifioient cet autre passage de Salomon :

La main diligente enrichit : tout germoit, tout croiſſoit chez eux : ils jouiſſoient d'une pleine abondance ; ils avoient plus de bétail que les autres, plus de meubles, plus d'uſtenſiles, & en même tems plus de moyens de ſe divertir.

Il eſt vrai que les femmes des trois premiers étoient très-propres, très-adroites, qu'elles ménageoient parfaitement tout ce qui regardoit l'économie intérieure, & qu'ayant appris la manière Angloiſe de faire la cuiſine, d'un des deux autres Anglois qui avoit été ſecond cuiſinier du vaiſſeau, elles donnoient fort proprement à manger à leurs maris ; au lieu qu'il avoit été impoſſible d'y dreſſer les deux autres femmes ; mais en récompenſe, le ſecond cuiſinier s'en acquittoit très-bien lui-même, ſans négliger aucune de ſes autres occupations. Celle des trois autres n'étoit que d'aller roder par toute l'île, de chercher des œufs de tourterelles, de pêcher & de chaſſer ; en un mot, ils s'occupoient à tout, excepté à ce qui étoit néceſſaire. En récompenſe, ils vivoient comme des gueux ; au lieu que la manière de vivre des autres étoit agréable & aiſée.

J'en viens à préſent à une ſcène tragique différente de tout ce qui étoit arrivé auparavant à la colonie & à moi-même ; en voici le récit fidèle & circonſtancié.

Il arriva un jour, de fort bon matin, que cinq

ou six canots pleins de sauvages abordèrent sans doute dans la vue ordinaire de faire quelque festin. Cet accident étoit devenu si familier à la colonie, qu'elle ne s'en mettoit plus en peine, & qu'elle ne songeoit qu'à se tenir cachée, persuadée que, si elle n'étoit pas découverte par les sauvages, ils se rembarqueroient dès qu'ils auroient mangé leurs provisions, puisqu'ils n'avoient pas la moindre idée des habitans de l'île. Celui qui avoit fait une pareille découverte se contentoit d'en donner avis à toutes les différentes plantations, afin qu'on se tînt clos & couvert en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des sauvages.

Ces mesures étoient justes, sans doute : mais un désastre imprévu les rendit inutiles, & faillit être la ruine de toute la colonie, en la découvrant aux barbares. Dès que les canots des sauvages eurent remis en mer, les Espagnols sortirent de leurs niches, & quelques-uns d'entre eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement, ils y trouvèrent trois sauvages étendus à terre, & ensevelis dans un profond sommeil; apparemment ils s'étoient tellement remplis de leurs mets horribles, qu'ils s'étoient mis à dormir comme des bêtes, sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons avoient

été prêts à partir : ou bien ils s'étoient peut-être égarés dans les bois, & ils n'étoient pas venus assez à tems pour se rembarquer avec les autres.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols en étoient fort embarrassés, & le gouverneur, consulté sur cet accident, étoit tout aussi embarrassé que les autres. Ils avoient des esclaves autant qu'il leur en falloit, & ils n'étoient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid. Les pauvres gens ne leur avoient pas fait le moindre tort, & ils n'avoient aucun sujet de guerre légitime contre eux qui pût les autoriser à les traiter en ennemis.

Je dois rendre ici cette justice à ces Espagnols, que, malgré tout ce qu'on raconte des cruautés que cette nation a exercées dans le Mexique & dans le Péron, je n'ai de ma vie vu, dans aucun pays, dix-sept hommes, de quelque nation que ce fût, si modestes, si modérés, si vertueux, si civils & d'un si bon naturel. Ils n'étoient pas susceptibles de la moindre inhumanité, ni d'aucune passion violente, & cependant ils avoient tous une valeur extraordinaire, & une noble fierté.

La douceur de leur tempérament, & l'empire qu'ils avoient sur leurs passions, avoient suffisamment paru dans la manière dont ils s'étoient conduits avec les trois Anglois ; & dans ce cas-ci, ils donnèrent la plus belle preuve

imaginable de leur humanité & de leur juſtice.

Le parti le plus naturel qu'il y avoit à prendre, c'étoit de ſe retirer, & de donner par-là le tems à ces Indiens de s'éveiller & de ſortir de l'île; mais une circonſtance rendoit ce parti inutile. Ces pauvres gens n'avoient point de barque, & s'ils ſe mettoient à roder par l'île, ils pouvoient découvrir les plantations, & par-là, cauſer la ruine de la colonie.

Là-deſſus, voyant que ces malheureux ſauvages continuoient toujours à dormir, ils réſolurent de les éveiller & de les faire priſonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement ſurpris quand ils ſe virent ſaiſis & liés, & ils furent agités d'abord par les mêmes craintes qu'on avoit remarquées dans les femmes de nos Anglois, car il ſemble que ces peuples s'imaginent que leur coutume de manger les hommes eſt généralement répandue par toutes les nations. Mais on les délivra bientôt de ces frayeurs, & on les mena, dans le moment même, à une des plantations.

Par bonheur on ne les conduiſit pas à mon château; ils furent d'abord menés à ma maiſon de campagne, qui étoit la ferme principale, & enſuite on les tranſporta à l'habitation des deux Anglois.

Là, on les fit travailler, quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à faire pour eux : & n'y prenant pas garde de si près, parce qu'ils n'en avoient guères besoin, ou qu'ils les trouvoient incapables de bien apprendre le labourage, ils s'apperçurent un jour qu'un des trois s'étoit échappé, & quelque recherche qu'on en fît, on n'en entendit plus parler dans la suite.

Tout ce qu'ils purent croire quelque tems après, c'est qu'il avoit trouvé le moyen de revenir chez lui avec les canots de quelques sauvages qui, par les motifs ordinaires, avoient fait deux mois après quelque séjour dans l'île.

Cette pensée les effraya extrêmement ; ils en conclurent, avec beaucoup de raison que, si ce drôle revenoit parmi ses compatriotes, il ne manqueroit pas de les informer que l'île étoit habitée. Par bonheur il n'avoit jamais été instruit du nombre des habitans, & de leurs différentes plantations. Il n'avoit jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu, & ils n'avoient eu garde de lui découvrir aucune de leurs retraites, telle que ma grotte dans la vallée, & la cave que les Anglois s'étoient creusée eux-mêmes.

La première certitude qu'ils eurent de n'avoir que trop bien conjecturé, c'est que deux mois après, six canots remplis chacun de sept, huit, ou dix sauvages, vinrent raser la côte septen-

trionale de l'île, où ils n'étoient jamais venus auparavant, & qu'ils y débarquèrent une heure après le lever du soleil, à un mille de distance de l'habitation des deux Anglois, où avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la colonie s'étoit trouvée de ce côté-là, le mal n'auroit pas été grand; &, selon toutes les apparences, aucun des ennemis n'auroit échappé. Mais il n'étoit pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, & de les combattre avec succès.

Les deux Anglois les avoient découverts en mer à une lieue de distance, & par conséquent il se passa une grosse heure avant qu'ils fussent à terre; & comme ils avoient débarqué à un mille de leur habitation, il leur falloit du tems pour revenir jusques-là. Nos pauvres Anglois, ayant toute la raison imaginable de se croire trahis, prirent d'abord le parti de garotter les deux qui leur restoient, & d'ordonner à deux des trois autres qui avoient été emmenés avec les femmes, & qui avoient donné à leurs maîtres des marques de leur fidélité, de conduire dans la cave susdite les deux nouveaux venus avec les femmes, & tous les meubles dont ils pouvoient se charger. Ils leur commandèrent encore de tenir là ces deux sauvages pieds & poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite voyant tous les sauvages débarqués

venir droit du côté de leurs huttes, ils ouvrirent leur enclos, où leurs chèvres apprivoisées étoient gardées : ils les chassèrent toutes dans les bois, aussi bien que les chevreaux, afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avoient été toujours sauvages. Mais l'esclave qui étoit leur guide, les avoit trop bien instruits pour en être les dupes; car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglois.

Après que ceux-ci eurent mis de cette manière en sûreté leurs femmes & leurs ustensiles, ils envoyèrent le troisième esclave qui étoit venu dans l'île avec les femmes, vers les Espagnols, pour les aller avertir au plus vîte du danger qui les menaçoit, & pour leur demander un prompt secours. En même tems ils prirent leurs armes & leurs munitions, & se retirèrent dans le même bois où étoit la cave qui servoit d'asyle à leurs femmes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de-là, pour voir, s'il étoit possible, le chemin que prendroient les sauvages.

Au milieu de leur retraite, ils virent d'une colline un peu élevée toute la petite armée de leurs ennemis approcher de leurs cabanes, & un moment après ils les virent dévorées des flâmes de tous côtés, ce qui leur donna la plus cruelle mortification. C'étoit pour eux une perte irréparable, du moins pour fort long-tems.

Ils s'arrêtèrent pendant quelque-tems sur cette petite colline, jusqu'à ce qu'ils virent les sauvages se répandre par-tout comme une troupe de bêtes féroces, & rodant pour trouver quelque butin, sur-tout pour déterrer les habitans, dont il étoit aisé de voir qu'ils avoient connoissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglois qu'ils n'étoient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvoient, parce qu'il étoit fort naturel de penser que quelques-uns des ennemis enfileroient cette route; & dans ce cas, ils auroient pu y venir en trop grand nombre pour pouvoir leur résister.

Pour cette raison, ils trouvèrent à propos de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin; s'imaginant que plus les sauvages se répandroient au long & au large, & plus leurs pelotons seroient petits.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie du bois fort épaisse, où se trouvoit le tronc d'un vieux arbre fort touffu & entièrement creux. Ils s'y mirent l'un & l'autre, résolus d'attendre là l'événement de toute cette triste aventure.

Ils ne s'y étoient pas tenus long-tems, quand ils apperçurent deux sauvages s'avancer tout droit de ce côté-là, comme s'ils les avoient découverts & les alloient attaquer; & à quelque distance ils en virent trois autres, suivis de cinq autres en-

core, & tenant tous la même route. Outre ceux-là, ils virent à une plus grande distance sept autres sauvages qui prenoient un chemin différent, car toute la troupe s'étoit répandue dans l'île, comme des chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les pauvres Anglois se trouvèrent alors dans un grand embarras, ne sachant pas s'il valoit mieux s'enfuir, ou garder leur poste; mais après une courte délibération, ils considérèrent que si les ennemis continuoient à roder par-tout de cette manière, avant l'arrivée du secours, ils pourroient bien découvrir la cave, ce qu'ils regardoient comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre; & s'ils étoient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'au haut de l'arbre, d'où ils pouvoient se défendre tant que leurs munitions dureroient, quand même ils se trouveroient environnés de tous les sauvages qui étoient débarqués, à moins qu'ils ne s'avisassent de mettre le feu à l'arbre.

Ayant pris ce parti, ils considérèrent encore s'il seroit bon de faire d'abord feu sur les deux premiers, ou s'ils attendroient la venue des trois pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui suivoient les trois du milieu. Ce parti leur parut le meilleur, & ils résolurent de laisser passer les deux premiers, à moins qu'ils ne vinssent les at-

taquer. Ils furent confirmés dans cette réſolution par le procédé de ces deux ſauvages qui prirent un peu du côté de l'arbre, en avançant vers une autre partie du bois; mais les trois & les cinq qui les ſuivoient, continuèrent leur chemin directement vers eux, comme s'ils avoient été inſtruits du lieu de leur retraite.

Comme ils ſe ſuivoient tous l'un après l'autre, les Anglois qui trouvoient bon de ne tirer qu'un à un, crurent qu'il n'étoit pas impoſſible d'abattre les trois premiers d'un ſeul coup. Là-deſſus celui qui devoit tirer le premier, mit trois ou quatre balles dans ſon mouſquet, & le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à aſſurer le coup, il attendit qu'ils fuſſent venus à trente verges de diſtance pour ne les pas manquer.

Pendant que l'ennemi avançoit, ils virent diſtinctement, parmi les trois premiers, leur eſclave fugitif, & ils réſolurent qu'il n'échapperoit pas, quand ils devroient tirer l'un immédiatement après l'autre. Ainſi, l'un ſe tint prêt pour ne le pas manquer, ſi par haſard il ne tomboit pas du premier coup.

Mais le premier ſavoit viſer trop juſte pour perdre ſa poudre; il fit feu, & en toucha deux de la bonne manière. Le premier tomba roide mort, la balle lui ayant paſſé tout au travers de la tête. Le ſecond, qui étoit l'eſclave fugitif,

avoit la poitrine percée d'outre en outre, & tomba par terre, quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait mort; pour le troisième, il n'avoit qu'une légère blessure à l'épaule, causée apparemment par la même balle qui étoit passée par le corps du second. Cependant, effrayé mortellement, il s'étoit jeté à terre, en poussant des cris & des hurlemens épouventables.

Les cinq qui les suivoient, plus étonnés du bruit, qu'instruits du danger, s'arrêtèrent au commencement. Les bois avoient rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le rendoient de toutes parts, & les oiseaux se levant de tous côtés, y mêloient toutes sortes de cris, chacun selon sa différente espèce. En un mot, c'étoit précisément la même chose que lorsque la première fois de ma vie j'avois tiré un coup de fusil dans l'île.

Cependant, voyant que tout étoit rentré dans le silence, & ne sachant pas de quoi il s'agissoit, ils s'avancèrent sans doute sans donner la moindre marque de crainte; mais quand ils furent venus à l'endroit où leurs pauvres compagnons avoient été si maltraités, ils se pressèrent tous autour du sauvage blessé, & lui parloient apparemment, en le questionnant touchant la cause de son malheur, sans savoir qu'ils étoient exposés au même danger.

Il leur répondit, sans doute, qu'un éclat de feu, suivi d'un affreux coup de tonnerre, descendu du ciel, avoit tué deux de ses camarades, & l'avoit blessé lui-même. Cette réponse du moins étoit fort naturelle; car, comme il n'avoit vu aucun homme près de lui, & qu'il n'avoit jamais entendu un coup de fusil, bien loin d'en connoître les terribles effets, il lui étoit difficile de faire quelque autre conjecture là-dessus. Ceux qui le questionnoient étoient certainement aussi ignorans que lui; sans cela, ils ne se seroient pas amusés à examiner, d'une manière si tranquille, la destinée de leurs compagnons, sans s'attendre à un sort pareil.

Nos deux Anglois étoient bien fâchés, comme ils m'ont dit, de se voir obligés de tuer tant de pauvres créatures humaines, qui n'avoient pas la moindre idée du péril qui les menaçoit de si près; cependant, y étant forcés par le soin de leur propre conservation, & les voyant tous, pour ainsi dire, sous leur pouvoir, ils résolurent de leur lâcher une décharge générale; car le premier avoit tout le tems nécessaire pour recharger son fusil. Ils convinrent ensemble des différens côtés où ils viseroient pour rendre l'exécution plus terrible, & faisant feu en même tems, ils tuèrent & blessèrent quatre de leur troupe, & le cinquième, quoiqu'il ne fût touché en aucune ma-

nière, tomba à terre, avec le reste, comme mort de peur ; de manière que nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé, ce qui étoit une démarche fort imprudente ; & ils furent bien étonnés, en approchant de l'endroit, d'en voir quatre en vie, parmi lesquels il y en avoit deux blessés assez légèrement, & un autre sain & sauf. Cette découverte les obligea à donner dessus avec la crosse du fusil. Ils dépêchèrent d'abord l'esclave qui étoit la cause de tout ce désastre, & un autre qui étoit blessé au genou. Ensuite le sauvage qui n'avoit pas reçu la moindre blessure, se mit à genoux devant eux, tendant ses mains vers le ciel, & par un murmure lamentable, & d'autres signes aisés à comprendre, il demanda la vie ; pour les paroles qu'il prononçoit, elles leur étoient absolument inintelligibles.

Ils lui répondirent par signes, de s'asseoir au pied d'un arbre, & un des Anglois ayant par hasard sur lui une corde, lui lia les pieds & les mains, & le laissant là dans cette situation, ils se mirent l'un & l'autre aux trousses des deux premiers, avec toute la vivacité possible, craignant qu'ils ne découvrissent la cave qui cachoit leurs femmes, & tout le bien qui leur restoit. Ils les eurent en vue une fois, mais à une grande dis-

tance. Ce qui leur plaisoit fort pourtant, c'étoit de les voir traverser une vallée du côté de la mer, par un chemin qui étoit tout à-fait à l'opposite de la cachette pour laquelle ils craignoient si fort. Satisfaits de cette découverte, ils s'en retournèrent vers l'arbre où ils avoient laissé leur prisonnier; mais ils ne l'y trouvèrent point. Les cordes dont il avoit été lié, étoient à terre au pied du même arbre, & ils crurent qu'il avoit été trouvé & délié par les autres sauvages.

Ils étoient alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant, ne sachant quelle route prendre ni où étoit l'ennemi, ni en quel nombre. Là-dessus ils prirent le parti de s'en aller vers la cave, pour voir si tout y étoit en bon état, & pour calmer la frayeur de leurs femmes qui, quoique sauvages elles-mêmes, craignoient mortellement leurs compatriotes, parce qu'elles connoissoient parfaitement leur naturel.

Y étant arrivés, ils virent que les Indiens avoient été dans le bois, & fort près de l'endroit en question, mais qu'ils ne l'avoient pas déterré. Il ne faut pas s'en étonner; les arbres y étoient si touffus & si serrés, qu'il n'étoit pas possible d'y pénétrer sans un guide qui connût les chemins; &, comme nous l'avons vu, celui qui conduisoit les Indiens étoit là-dessus aussi ignorant qu'eux.

Nos Anglois trouvèrent donc toutes choſes comme ils le ſouhaitoient ; mais leurs femmes étoient dans une terrible frayeur : dans le même tems ils virent arriver à leur ſecours ſept Eſpagnols : les dix autres, avec leurs eſclaves & le père de Vendredi, avoient fait un petit corps pour défendre la ferme, que j'appelle ma maiſon de campagne, & où ils avoient leur bled & leur bétail ; mais les ſauvages ne s'étoient pas étendus juſques-là. Ces ſept Eſpagnols étoient accompagnés de l'eſclave que les Anglois leur avoient envoyé, & du ſauvage qu'ils avoient laiſſé lié au pied de l'arbre. Ils virent alors qu'il n'avoit pas été délié par ſes compagnons, mais bien par les Eſpagnols, qui avoient été dans cet endroit, où ils avoient vu ſept cadavres, & ce pauvre malheureux, qu'ils avoient trouvé bon d'emmener avec eux. Il fut pourtant néceſſaire de le lier de nouveau, & de lui faire tenir compagnie aux deux qui étoient reſtés, lorſque le troiſième, auteur de tout le mal, avoit fait ſon eſcapade.

Les priſonniers commencèrent alors à leur être à charge, & ils craignoient ſi fort qu'ils n'échappaſſent, qu'ils réſolurent une fois de les tuer tous, perſuadés qu'ils y étoient contraints par l'amour qu'ils ſe devoient à eux-mêmes. Le gouverneur eſpagnol ne voulut pourtant pas y conſentir, & ordonna, en attendant mieux, qu'on

les envoyât à ma vieille grotte, dans la vallée, avec deux Eſpagnols pour les garder & pour leur donner la nourriture néceſſaire. On le fit, & ils reſtèrent-là toute la nuit ſuivante, liés & garottés.

Les deux Anglois voyant les troupes auxiliaires des Eſpagnols, en furent ſi fort encouragés, qu'ils ne voulurent pas en reſter-là; ils prirent avec eux cinq Eſpagnols; & ayant à eux tous, cinq mouſquets, un piſtolet, & deux bâtons à deux bouts, ils partirent auſſi-tôt pour aller à la chaſſe des ſauvages. Ils s'en furent du côté de l'arbre, où ils avoient d'abord fait tête aux ſauvages, & ils virent ſans peine qu'il en étoit venu d'autres depuis ce tems-là, & qu'ils avoient faits quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avoient perdu la vie, puiſqu'en ayant traîné deux aſſez loin de-là, ils avoient été obligés de ſe déſiſter de leur entrepriſe. De-là ils avancèrent vers la colline qui avoit été leur premier poſte, & d'où ils avoient eu la mortification de voir leurs maiſons en feu. Ils eurent le déplaiſir de les voir encore toutes fumantes, mais ils ne découvrirent aucun de leurs ennemis.

Ils réſolurent alors d'aller, avec toute la précaution poſſible, vers leurs plantations ruinées; mais en chemin faiſant, étant à portée de voir le

rivage de la mer, ils virent distinctement les sauvages empressés à se jeter dans leurs canots pour se retirer de cette île, qui leur avoit été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge ; mais en examinant la chose avec plus de sang-froid, ils furent ravis d'en être quittes.

Ces pauvres Anglois étant ruinés alors pour la seconde fois, & privés de tout le fruit de leur travail, les autres s'accordèrent tous à les aider à relever leurs habitations, & à leur donner tous les secours possibles. Leurs trois compatriotes mêmes, qui, jusques-là, n'avoient pas marqué la moindre inclination pour eux, & qui n'avoient rien su de toute cette affaire, parce qu'ils s'étoient établis du côté de l'est, vinrent offrir leur assistance, & travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle. De cette manière, en fort peu de tems, ces pauvres Anglois furent de nouveau en état de subsister par eux mêmes.

Deux jours après, la colonie eut la satisfaction de voir trois canots des Indiens portés sur le rivage, & près de-là, deux hommes noyés ; ce qui fit croire, avec beaucoup de fondement, que les ennemis avoient eu une tempête en mer, & que quelques-unes de leurs barques avoient

été renverſées ; cela étoit confirmé par un vent violent qu'on avoit ſenti dans l'île, la nuit même d'après le départ des ennemis.

Cependant, ſi quelques-uns étoient péris par la tempête, il en reſtoit aſſez pour informer leurs compatriotes de ce qu'ils avoient fait, & de ce qui leur étoit arrivé, & pour les porter à une ſeconde entrepriſe, où ils pourroient employer aſſez de forces pour n'en avoir pas le démenti.

Il eſt vrai qu'ils n'étoient pas en état d'ajouter des particularités fort eſſentielles au récit que leur guide avoit fait des habitans. Ils n'avoient vu eux-mêmes aucun homme ; & leur guide étant mort, il n'étoit pas impoſſible qu'ils ne commençaſſent à révoquer en doute la fidélité de ſon rapport. Du moins rien ne s'étoit offert à eux, capable d'en confirmer la vérité.

Cinq ou ſix mois ſe paſsèrent avant qu'on entendît parler dans l'île de quelque nouvelle entrepriſe des ſauvages ; & mes gens commençoient à eſpérer que les Indiens avoient oublié leurs malheureux ſuccès, ou bien qu'ils déſeſpéroient de les réparer, quand tout-à-coup ils furent attaqués par une flotte formidable de tout au moins vingt-huit canots remplis de ſauvages armés d'arcs & de flèches, de maſſues, de ſabres de bois & d'autres pareilles armes. Leur nombre étoit ſi grand, qu'il jeta toute

la colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquèrent vers le soir dans la partie orientale de l'île, nos gens eurent toute cette nuit pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Sachant que leur sûreté avoit consisté entièrement à n'être pas découverts, ils crurent qu'ils y étoient portés alors par des motifs d'autant plus forts, que le nombre de leurs ennemis étoit plus grand.

Conformément à cette opinion, ils résolurent d'abord d'abattre les cabanes des deux Anglois, & de renfermer le bétail dans la vieille grotte; car ils supposoient que les sauvages tireroient tout droit de ce côté-là, pour jouer encore le même jeu, quoiqu'ils fussent abordés à plus de deux lieues de l'habitation de ces deux Anglois infortunés.

Ensuite ils emmenèrent tout le bétail qui étoit dans ma vieille maison de campagne, & qui appartenoit aux Espagnols; en un mot ils ôtèrent, autant qu'il fut possible, tout ce qui étoit capable de faire croire l'île habitée. Le jour d'après ils se postèrent de bon matin, avec toutes leurs forces, devant la plantation des deux Anglois, pour y attendre l'ennemi de pied ferme.

La chose arriva précisément comme ils l'avoient conjecturé. Les sauvages laissant leurs

canots près de la côte orientale de l'île, s'avancèrent sur le rivage, directement vers le lieu en question, au nombre d'environ deux cents cinquante, selon que nos gens en pouvoient juger.

Notre armée étoit fort petite en comparaison; &, ce qui étoit le plus fâcheux, il n'y avoit pas de quoi lui fournir suffisamment d'armes.

Voici le compte des hommes :

Dix-sept espagnols,	17
Cinq anglois,	5
Le père de Vendredi,	1
Trois esclaves venus dans l'île avec les femmes sauvages, & qui s'étoient montrés fort fidèles,	3
Trois autres esclaves qui servoient les espagnols,	3
Nombre total,	29

Pour armer ces combattans, il y avoit :

Onze mousquets,	11
Cinq pistolets,	5
Trois fusils de chasse,	3
Cinq fusils que j'avois ôtés aux matelots mutins en les désarmant,	5
Deux sabres,	2
Trois vielles hallebardes,	3
Nombre total,	29

Pour en tirer tout l'usage possible, ils ne don-

nèrent point d'armes à feu aux eſclaves ; mais ils les armèrent chacun d'une hallebarde, ou d'un bâton à deux bouts, avec une hache. Chaque combattant européen en prit une auſſi. Il y avoit encore deux femmes qu'il ne fut pas poſſible de détourner d'accompagner leurs maris au combat. On leur donna les arcs & les flèches que les Eſpagnols avoient priſes des ſauvages à la bataille qui s'étoit donnée dans l'île, il y avoit quelque tems, entre deux différentes troupes d'Indiens. On donna encore une hache à chacune de ces amazones.

Le gouverneur eſpagnol, dont j'ai déjà parlé ſi ſouvent, étoit généraliſſime ; & Guillaume Atkins, qui, quoiqu'un terrible homme quand il s'agiſſoit de commettre quelque crime, étoit cependant plein de valeur, commandoit ſous lui. Les ſauvages avancèrent ſur les nôtres comme des lions ; & ce qu'il y avoit de fâcheux, c'eſt que nos gens ne pouvoient pas tirer le moindre ſecours du lieu où ils étoient poſtés, excepté que Guillaume Atkins, qui, dans cette occaſion rendit de grands ſervices, étoit caché avec ſix hommes derrière quelques brouſſailles, comme d'une garde avancée, avec ordre de laiſſer paſſer les premiers des ennemis, de faire feu enſuite au beau milieu de la troupe, & de ſe retirer après, avec toute la promptitude

possible, en faisant un détour dans le bois pour se placer derrière les Espagnols, qui avoient une rangée d'arbres devant eux.

Les sauvages s'avançant par petits pelotons sans aucun ordre, Atkins en laissa passer une cinquantaine; & voyant que le reste faisoit une troupe aussi épaisse que dérangée, il fit faire feu à trois de ses gens qui avoient chargé tous leurs fusils de six ou sept balles, à peu près du calibre d'un pistolet. Il n'est pas possible de dire combien ils en tuèrent & blessèrent; mais leur surprise & leur consternation n'est pas exprimable. Ils étoient dans un étonnement & dans une frayeur terrible d'entendre un bruit si inouï, & de voir leurs gens tués & blessés, sans en pouvoir découvrir la cause; quand Atkins lui-même & les trois autres firent une nouvelle décharge dans le plus épais de leur bataillon; & en moins d'une minute, les trois premiers ayant eu le tems de charger de nouveau leurs fusils, leur donnèrent une troisième décharge.

Si alors Atkins & ses gens s'étoient retirés immédiatement, comme on leur avoit ordonné, ou si les autres avoient été à portée de continuer le feu, les sauvages étoient défaits indubitablement; car la consternation dans laquelle ils étoient, venoit principalement de ce qu'ils

s'imaginoient que c'étoient les dieux qui les tuoient par le tonnerre & par la foudre. Mais Guillaume Atkins s'arrêtant-là pour recharger de nouveau, les tira d'erreur. Quelques-uns des ennemis les plus éloignés, le découvrirent, & le vinrent prendre par derriere, & quoiqu'Atkins fît encore feu sur ceux-là deux ou trois fois, & qu'il en tuât une vingtaine, il fut cependant blessé lui-même; un de ses gens anglois fut tué à coup de flèches, & le même malheur arriva quelque tems après à un Espagnol, & à un des esclaves qui étoient venus dans l'île avec les épouses des Anglois. C'étoit un garçon d'une bravoure étonnante; il s'étoit battu en déséspéré, & il avoit dépêché lui seul cinq ennemis, quoiqu'il n'eût d'autres armes qu'un bâton à deux bouts, & une hache.

Nos gens étant pressés de cette manière-là, & ayant souffert une perte si considérable, se retirèrent vers une colline dans le bois, & les Espagnols, après avoir fait trois décharges, firent la retraite aussi.

Le nombre des ennemis étoit terrible, & ils se battoient tellement en déséspérés, que, quoiqu'il y en eût une cinquantaine de tués & autant de blessés au moins, ils ne laissoient pas d'enfoncer nos gens sans se mettre en peine du danger, & leur envoyoient continuellement des nuées de flèches. On observa même que leurs

blessés, qui étoient encore en état de combattre, en devenoient plus furieux, & qu'ils étoient plus à craindre que les autres.

Lorsque nos gens commencèrent leur retraite, ils laissèrent leurs morts sur le champ de bataille, & les sauvages maltraitèrent ces cadavres de la manière du monde la plus cruelle, leur cassant les bras, les jambes & la tête, avec leurs massues & leurs sabres de bois, comme de vrais barbares qu'ils étoient.

Voyant que nos gens s'étoient retirés, ils ne songèrent pas à les suivre; mais s'étant rangés en cercle, selon leur coutume, ils poussèrent deux grands cris en signe de victoire. Leur joie fut pourtant modérée, peu après, par plusieurs de leurs blessés, qui tombèrent à terre, & qui perdirent la vie à force de perdre du sang.

Le gouverneur ayant retiré sa petite armée sur un terrre un peu élevé, Atkins, tout blessé qu'il étoit, fut d'avis qu'on marchât, & qu'on donnât de nouveau avec toutes les forces unies. Mais le gouverneur lui répliqua : « Seigneur Atkins, » vous voyez de quelle manière désespérée leurs » blessés combattent; laissons-les en repos jus- » qu'à demain; tous ces malheureux seront tous » roides de leurs blessures, ils seront trop af- » foiblis par la perte de leur sang pour en venir

» aux mains de nouveau, & nous aurons meil-
» leur marché du reſte ».

C'eſt fort bien dit à vous, ſeigneur, répliqua Atkins, avec une gaiété bruſque ; mais parbleu il, il en ſera de moi préciſément comme des ſauvages ; je ne ſerai bon à rien demain, & c'eſt pour cela que je voudrois recommencer la danſe pendant que je ſuis encore échauffé. « Vous parlez
» en brave homme, ſeigneur Atkins, répartit
» l'Eſpagnol, & vous avez agi de même ; vous
» avez fait votre devoir, & nous nous battrons
» pour vous demain, ſi vous n'êtes pas en état
» d'être de la partie. Attendons juſqu'à demain,
» je crois que ce ſera le parti le plus ſage. »

Néanmoins, comme il faiſoit un fort beau clair de lune, & que nos gens ſavoient que les ſauvages étoient dans un grand déſordre, courant confuſément de côté & d'autre, près de l'endroit où étoient leurs morts & leurs bleſſés, ils réſolurent de tomber ſur eux pendant la nuit, perſuadés que s'ils pouvoient donner une ſeule décharge avant que d'être découverts, leurs affaires iroient bien. L'occaſion étoit très-favorable, car un des Anglois, près de l'habitation duquel le combat avoit commencé, ſavoit un moyen sûr pour les ſurprendre. Il fit faire à nos gens un détour dans le bois, du côté

de l'oueſt, puis tournant du côté du ſud, il les mena ſi près du lieu où étoit le plus grand nombre des ſauvages, qu'avant d'avoir été vus, ou entendus, huit d'entre eux firent une décharge ſur les ennemis avec un ſuccès terrible. Une demi-minute après, huit autres les ſaluèrent de la même manière, & répandirent parmi eux une ſi grande quantité de groſſe dragée, qu'il y en eut un grand nombre de tués & de bleſſés; &, pendant tout ce tems-là, il ne leur fut pas poſſible de découvrir d'où venoit ce carnage, & de quel côté ils devoient fuir.

Les nôtres ayant chargé leurs armes de nouveau, avec toute la promptitude poſſible, ſe partagèrent en trois troupes, réſolus de tomber ſur les ennemis tous à la fois. Dans chaque petite troupe il y avoit huit perſonnes, car ils étoient en tout vingt-quatre; ſi l'on compte les deux femmes qui, pour le dire en paſſant, combattirent avec toute la fureur imaginable.

Ils partagèrent les armes à feu également à toutes les troupes, comme auſſi les hallebardes & les bâtons à deux bouts. Ils vouloient laiſſer les femmes derrière; mais elles dirent qu'elles étoient réſolues de mourir avec leurs maris. S'étant mis ainſi en bataille, ils ſortirent du bois en pouſſant un cri de toutes leurs forces. Les ſauvages tinrent tous ferme; mais ils étoient

dans la dernière consternation, en entendant nos gens pousser leurs cris de trois différens côtés. Ils étoient assez courageux pour nous combattre s'ils nous avoient vus, & effectivement, dès que nous approchâmes, ils tirèrent plusieurs flèches, dont l'une blessa le pauvre père de Vendredi, mais pas dangereusement. Nos gens ne leur donnèrent guère de tems, & se ruant sur eux, après avoir fait feu de trois côtés différens, ils se mêlèrent avec eux, & à coups de crosses, de sabres, de haches & de bâtons à deux bouts, ils remuèrent si bien les mains, que les ennemis se mirent à hurler affreusement & à s'enfuir, l'un d'un côté & l'autre de l'autre, ne songeant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nos gens étoient fatigués de les assommer, & il ne faut pas en être surpris, puisque dans les deux actions ils en avoient tué ou blessé mortellement cent quatre-vingt tout au moins. Les autres saisis d'une frayeur inexprimable, couroient par les collines & les vallées avec toute la rapidité que la peur pouvoit ajouter à leur vîtesse naturelle.

Comme nous ne nous mettions guère en peine de les poursuivre, ils gagnèrent tous le rivage sur lequel ils avoient débarqué ; mais ce n'étoit pas là encore la fin de leur malheur, car il faisoit cette nuit un terrible vent qui, venant du

côté

côté de la mer, les empêchoit de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit, & quand la marée monta, leurs canots furent poussés si avant sur le rivage, qu'il auroit fallu une peine infinie pour les remettre à flot, & quelques-uns en heurtant contre le sable, ou les uns contre les autres, avoient été mis en pièces.

Nos gens, quoique charmés de leur victoire, eurent peu de repos tout le reste de la nuit; mais s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur étoit possible, ils prirent le parti de marcher vers cette partie de l'île où les sauvages s'étoient retirés. Ce dessein les força de passer au travers du champ de bataille, où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore en vie, mais hors d'espérance d'en revenir : spectacle désagréable pour des cœurs bien placés, car une ame véritablement grande, quoique forcée par les loix naturelles à détruire ses ennemis, est fort éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'inquiéter à l'égard de ces pauvres sauvages, car leurs esclaves eurent soin d'en finir les misères à grands coups de haches.

Ils parvinrent enfin à un endroit où ils virent les restes de l'armée des sauvages qui consistoit encore dans une centaine d'hommes. Ils étoient

assis à terre, le menton appuyé sur les genoux, & la tête soutenue par les deux mains.

Dès que nos gens furent éloignés d'eux de la distance de deux portées de mousquet, le gouverneur ordonna qu'on tirât deux mousquets sans balles pour leur donner l'allarme, & pour voir leur contenance. Il avoit envie de découvrir par-là s'ils étoient d'humeur à se battre encore, ou s'ils étoient entièrement découragés par leur défaite. C'est selon ce qu'il découvriroit qu'il vouloit prendre ses mesures.

Ce stratagême réussit; car dès que les sauvages eurent entendu le premier coup, & qu'ils virent le feu du second, ils se levèrent sur leurs pieds avec toute la frayeur imaginable, & ils s'enfuirent vers le bois, en faisant une sorte de hurlement que nos gens n'avoient pas encore entendu jusques-là, & dont ils ne purent pas deviner le sens. D'abord nos gens auroient mieux aimé que le tems eût été tranquille, & que leurs ennemis eussent pu se rembarquer; mais ils ne considéroient pas alors que leur retraite pût être la cause d'une nouvelle expédition, & qu'ils seroient peut-être revenus avec des forces auxquelles il n'auroit pas été possible de résister, ou bien qu'ils auroient pu revenir si souvent, que la colonie, uniquement occupée à les repousser, auroit été obligée de périr de faim.

Guillaume Atkins qui, malgré sa blessure, n'avoit pas voulu quitter la partie, donna le meilleur conseil de tous; il étoit d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les couper d'avec leurs barques, & pour les empêcher de regagner jamais leur patrie.

Ils consultèrent long-tems là-dessus; quelques-uns s'opposoient à cette opinion, craignant que l'exécution de ce projet ne poussât les barbares désespérés à se cacher dans le bois, ce qui forceroit les nôtres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces, les empêcheroit de travailler, pour ne s'occuper qu'à garder leur bétail & leurs plantations, & les feroit vivre dans des inquiétudes continuelles.

Atkins répondit qu'il valoit mieux avoir affaire à cent hommes qu'à cent nations, & qu'il falloit absolument détruire, & les canots, & les ennemis, s'ils vouloient n'être pas détruits eux-mêmes; en un mot, il leur montra si bien l'utilité de son sentiment, qu'ils y entrèrent tous. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & ayant ramassé du bois sec, ils essayèrent de mettre quelques-uns des canots en feu; mais ils étoient trop mouillés. Néanmoins le feu en gâta tellement les parties supérieures, qu'il n'étoit plus possible de s'en servir.

Quand les Indiens eurent remarqué le dessein

de nos gens, quelques-uns d'entr'eux sortirent du bois, & s'approchant, ils se mirent à genoux, en criant: *Oa*, *Oa*, *Waramaka*, & en prononçant quelques autres paroles; dont les nôtres ne purent rien entendre; mais comme ils étoient dans une posture suppliante, les cris qu'ils poussoient étoient destinés, sans doute, à prier que l'on épargnât leurs canots, & qu'on leur permît de s'en retourner.

Mais nos gens étoient alors absolument persuadés que l'unique moyen de conserver la colonie étoit d'empêcher qu'aucun des sauvages ne retournât chez lui; persuadés que s'il en échappoit un seul, pour aller raconter la triste aventure de ses camarades, c'étoit fait d'eux. Ainsi, faisant signe aux barbares qu'il n'y avoit point de quartier pour eux, ils poussèrent leur pointe, en détruisant toutes les barques que les tempêtes avoient épargnées. A la vue de ce spectacle, les sauvages qui étoient dans le bois firent des hurlemens épouvantables, que les nôtres entendirent distinctement; & ensuite ils se mirent à courir dans l'île comme des hommes qui avoient perdu l'esprit. Ce qui troubla beaucoup nos gens, indéterminés sur ce qu'ils devoient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols même, malgré toute leur prudence, ne considéroient pas qu'en portant ces

sauvages au désespoir, ils devoient placer des gardes auprès de leurs plantations. Il est vrai qu'ils avoient mis leurs troupeaux en sûreté, & qu'il étoit impossible aux Indiens de trouver la capitale de l'île; je veux dire mon vieux château, non plus que ma grotte dans la vallée; mais malheureusement ils déterrèrent la grande ferme, la mirent toute en pièces, ruinèrent l'enclos & la plantation qui étoit à l'entour, foulèrent le bled aux pieds, arrachèrent les vignes, & gâtèrent les raisins qui étoient en maturité; en un mot, ils firent des dommages inestimables, quoiqu'ils n'en profitassent pas eux-mêmes.

Nos gens étoient, à la vérité, en état de les combattre par-tout où ils les trouveroient; mais ils étoient fort embarrassés sur la manière de leur donner la chasse. Quand ils les trouvoient un à un, ils les poursuivoient en vain; ils trouvoient aisément leur sûreté dans la vîtesse extraordinaire de leur pieds; & d'un autre côté, nos gens n'osoient pas aller un à un pour les surprendre; de peur d'être environnés & accablés par le nombre.

Ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que les sauvages n'avoient point d'armes; leurs arcs leur étoient inutiles, faute de flèches & de matériaux, pour en faire de nouvelles; & ils n'avoient aucune arme tranchante parmi toute leur troupe.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits étoit certainement déplorable ; mais la situation dans laquelle ils avoient mis la colonie, n'étoit guères meilleure. Car quoique nos retraites fussent conservées, nos provisions étoient ruinées pour la plupart ; nôtre moisson étoit détruite, & la seule ressource qui restoit étoit le bétail qui étoit dans la vallée, près de la grotte, un petit champ de bled qui étoit aussi de ce côté là, & les plantations de Guillaume Atkins & de son camarade ; car l'autre avoit perdu la vie dans la première action, par une flèche qui lui avoit percé la tête sous la temple. Il est à remarquer que c'étoit le même scélérat inhumain qui avoit donné cet affreux coup de hache au pauvre esclave, & qui avoit projeté ensuite de faire main-basse sur tous les Espagnols.

A mon avis, ces gens furent alors dans un cas plus triste que je n'avois été depuis que je m'avisai de semer du millet & du riz, & que je commençai à réussir à apprivoiser des chêvres. Ils avoient dans les indiens une centaine de loups dans l'île, qui dévoroient tout ce qu'ils pouvoient trouver, & qu'il étoit impossible d'atteindre.

La première chose dont ils purent convenir dans cet embarras, c'étoit de pousser les ennemis vers le sud-oest, dans l'endroit le plus reculé de l'île, afin que si d'autres sauvages abordoient

dans ces entrefaites, ils ne pussent pas découvrir ceux-ci. Ils résolurent encore de les haraſſer continuellement, d'en tuer autant qu'ils pourroient pour en diminuer le nombre, & s'ils pouvoient réuſſir à la fin, de les apprivoiſer, de leur enſeigner à ſemer, & de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces réſolutions, il les pourſuivirent avec tant de chaleur, & les effrayèrent tellement par leurs armes à feu, dont le ſeul bruit faiſoit tomber les indiens à terre, qu'ils s'éloignoient de plus en plus; leur nombre diminuoit de jour en jour, & enfin ils furent réduits à ſe cacher dans les bois & dans les cavernes, où pluſieurs périrent miſérablement de faim, comme il parut dans la ſuite, par leurs cadavres qu'on trouva.

La miſère de ces pauvres gens remplit les nôtres d'une généreuſe compaſſion, ſurtout le gouverneur eſpagnol, qui étoit l'homme du monde qui avoit le cœur le mieux placé & le plus digne d'un homme de naiſſance. Il propoſa aux autres de tâcher de prendre un des ſauvages pour lui faire entendre l'intention de la colonie, & pour l'envoyer parmi les ſiens, afin de les faire venir à une capitulation, qui aſſurât les ſauvages de la vie, & la colonie du repos qu'ils avoient perdu depuis la dernière invaſion.

Ils furent assez long-tems avant de pouvoir parvenir à leur but; mais enfin la disette les ayant affoiblis, on en saisit un. Il étoit au commencement tellement accablé de son malheur, qu'il ne voulut ni manger ni boire; mais voyant qu'on le traitoit avec douceur, & qu'on avoit l'humanité de lui donner ce qu'il falloit pour sa subsistance, sans lui faire le moindre chagrin, il revint de ses frayeurs, & se tranquillisa peu-à-peu.

On lui amena le père de Vendredi, qui entroit souvent en conversation avec lui, & qui l'assuroit de l'intention qu'on avoit, non-seulement de sauver la vie à lui & à tous ses compagnons, mais encore de leur donner une partie de l'île, à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites, sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la colonie. Il lui promit aussi qu'on leur donneroit du grain pour ensemencer des terres, & qu'on leur fourniroit du pain, en attendant qu'ils fussent en état d'en faire pour eux-mêmes. De plus, il lui ordonna d'aller parler à ses compatriotes, & de leur déclarer que, s'ils ne vouloient pas accepter des conditions si avantageuses, ils seroient tous détruits.

Les malheureux sauvages, extrêmement humiliés par leur misère, & réduits au nombre d'environ trente-sept, reçurent cette proposition sans balancer, & demandèrent qu'on leur donnât quel-

ques alimens. Là-dessus douze espagnols & deux anglois bien armés, marchèrent vers l'endroit où les indiens se trouvoient alors, avec trois esclaves & le père de Vendredi. Ces derniers leur portoient une bonne quantité de pain, quelques gâteaux de riz séché au soleil & trois chevreaux en vie. On leur ordonna de se placer au pied d'une colline pour manger ensemble; ce qu'ils firent avec toutes les marques possibles de reconnoissance, & dans la suite ils se montrèrent les observateurs les plus religieux de leur parole, qu'il est possible de trouver parmi les hommes. Ils ne sortoient jamais de leur territoire que quand ils étoient obligés de venir demander des vivres & des conseils pour diriger leur plantation.

C'est encore dans ce même endroit qu'ils vivoient quand je suis rentré dans l'île, & que je leur ai rendu une visite.

On leur avoit enseigné à semer du bled, à faire du pain, à traire des chèvres, &c. & rien ne leur manquoit que des femmes pour faire bientôt un peuple dans les formes. On leur avoit assigné une partie de l'île bordée de rochers par derrière, & de la mer par-devant. Elle étoit située du côté du sud-est, & ils avoient autant de terres fertiles qu'il leur en falloit; elles étoient étendues d'un mille & demi en largeur, & d'environ quatre en longueur.

Nos gens leur enseignèrent ensuite à faire des pelles de bois, comme j'en faisois autrefois pour moi-même, & firent présent à toute la troupe de douze haches & de trois couteaux; avec ces outils ils facilitoient leur travail & vivoient avec toute la tranquillité & avec toute l'innocence qu'on pouvoit désirer.

Après la fin de cette guerre, la colonie jouit d'une tranquillité parfaite, par rapport aux sauvages, jusqu'à ce que je revins la voir deux années après. Les canots des sauvages ne laissoient pas d'y aborder de tems en tems pour faire leurs repas inhumains; mais comme ils étoient de différentes nations, & qu'ils n'avoient apparemment jamais entendu parler de ce qui étoit arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver nos sauvages; & quand ils l'auroient fait, ç'auroit été un grand hasard s'ils les avoient trouvés.

C'est ainsi que j'ai donné un récit fidèle & complet de tout ce qui étoit arrivé de considérable à ma colonie pendant mon absence. Elle avoit extrêmement civilisé les indiens, & leur rendoit de fréquentes visites; mais elle leur défendoit, sous peine de la vie, de la venir voir à leur tour de peur d'en être trahie.

Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que nos gens avoient enseigné aux sauvages à faire

des paniers & d'autres ouvrages d'osier : mais bientôt ils avoient surpassé leurs maîtres. Ils savoient faire, en ce genre, les choses du monde les plus curieuses, des tamis, des cages, des tables, des gardes-mangers, des chaises, des lits, &c. étant extrêmement ingénieux dès qu'on leur avoit une fois donné l'idée de quelque chose.

Mon arrivée fut d'un grand secours à ces pauvres gens, puisque je les pourvus abondamment de couteaux, de ciseaux, de pelles, de bêches, de pioches; en un mot de tous les outils dont ils pouvoient avoir besoin. Ils s'en servirent bientôt avec beaucoup d'adresse, & ils eurent assez d'industrie pour se faire des maisons entières d'un tissu d'osier; ce qui, malgré son air comique, étoit d'une grande utilité contre la chaleur & contre toutes sortes de vermines.

Cette invention plut tant à mes gens, qu'ils firent venir les sauvages, pour faire la même chose pour eux; & quand je fus voir la colonie des deux anglois, leurs huttes parurent de loin à mes yeux être de grandes ruches. Pour Guillaume Atkins, qui commençoit à devenir sobre, industrieux, appliqué, il s'étoit fait une tente d'ouvrage de vanier, qui passoit l'imagination. Elle avoit cent vingt pas de circuit; les murailles en étoient aussi serrées que le meilleur panier; elles consistoient en trente-deux compartimens fort épais,

& de la hauteur de sept pieds. Il y avoit au milieu une autre hutte qui n'avoit pas au-delà de vingt-deux pas de contour. Elle étoit beaucoup plus forte & plus épaisse que la tente extérieure; la figure en étoit octogone, & chacun des huit coins étoit soutenu d'un bon poteau. Sur le haut de ces poteaux, il avoit posé de grandes pièces de même ouvrage, jointes ensemble par des chevilles de bois; ces pièces servoient de base à huit solives qui faisoient le dôme de tout le bâtiment, & qui étoient parfaitement bien unies, quoiqu'au lieu de clous, il n'eût que quelques chevilles de fer qu'il avoit trouvé moyen de faire avec de la vieille ferraille que j'avois laissée dans l'île.

Certainement ce drôle faisoit voir une grande industrie dans plusieurs choses où il n'avoit jamais eu occasion de s'appliquer. Il se fit non seulement une forge, avec deux soufflets de bois & de fort bon charbon, mais encore une enclume de médiocre grandeur, dont il avoit trouvé la matière dans un levier de fer, ce qui lui donna le moyen de forger des crochets, des gâches de serrure, des chevilles de fer, des verroux & des gonds.

J'en reviens à son bâtiment: après avoir dressé le dôme de sa tente intérieure, il remplit les vides entre les solives, d'ouvrages de vanier

aussi bien tissus qu'il fût possible, Il le couvrit d'un second tissu de paille de riz ; & sur le tout il mit encore des feuilles d'un certain arbre, fort larges ; ce qui rendoit tout le toît aussi impénétrable à la pluie, que s'il avoit été couvert de tuiles, ou d'ardoises : il fit tout cela lui-même, hormis l'ouvrage de vanier, que les sauvages avoient tissu pour lui.

La tente extérieure formoit comme une espèce de galerie couverte, & de ses trente-deux angles de solives s'étendoient les poteaux qui soutenoient le dôme, & qui étoient éloignés du circuit, de l'espace de vingt pieds ; de manière qu'il y avoit entre les murailles extérieures & intérieures, une promenade large de vingt pieds à peu près.

Il partagea tout l'intérieur en six appartemens par le moyen de ce même ouvrage de vanier, mais plus proprement tissu & plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plain pied, il y avoit une porte, par laquelle on entroit par la tente du milieu, & une autre qui donnoit dans la galerie extérieure, qui étoit aussi partagée en six pièces égales, non-seulement propres à servir de retraite, mais encore de décharge. Ces six espaces n'emportoient pas toute la circonférence, & les autres appartemens qu'il y avoit dans la tente extérieure, étoient arrangés de la manière que voici. Dès qu'on étoit entré

par la porte de dehors, on avoit tout droit devant soi un petit passage qui menoit à la porte de la maison intérieure ; à chaque côté du passage il y avoit une muraille d'ouvrage de vanier, avec une porte par où l'on entroit dans une espèce de magasin large de vingt pieds & long de quarante, & de là dans un autre un peu moins long. De manière que dans la tente extérieure il y avoit dix belles chambres, dans six desquelles on ne pouvoit entrer que par les appartemens de la tente intérieure, dont elles étoient, pour ainsi dire, les cabinets. Les autres quatre, comme je viens de dire, étoient de grands magasins, deux d'un côté, & deux de l'autre du passage qui menoit de la porte de dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil ouvrage de vanier, ni d'une hutte faite avec autant de propreté & d'arrangement. Cette grande ruche servoit de demeure à trois familles ; savoir, à celle d'Atkins, de son compagnon, & de la femme du troisième Anglois qui avoit perdu la vie dans la dernière guerre, & qui avoit laissé sa veuve avec trois enfans sur les bras.

Les autres en usèrent parfaitement bien avec cette famille, & lui fournirent, avec une charité libérale, tout ce dont elle avoit besoin, du

grain, du lait, des raisins secs, &c. S'ils tuoient un chevreau, ou s'ils trouvoient une tortue, elle en avoit toujours sa part; de manière que tous ensemble ils vivoient assez bien, quoique, comme j'ai déjà dit, il s'en fallût de beaucoup qu'ils n'eussent la même application que les Anglois qui faisoient une colonie à part.

Il y avoit une particularité dans la conduite de tous les Anglois, que je ne dois pas passer sous silence. La religion étoit une chose absolument inconnue parmi eux. Il est vrai qu'ils se faisoient souvenir assez souvent les uns les autres, qu'il y avoit un Dieu, en jurant à la manière des gens de mer; mais cette espèce d'hommage qu'ils rendoient à la divinité, étoit fort éloigné d'être un acte de dévotion, & leurs femmes, pour être mariées à des chrétiens, n'en étoient pas plus éclairées. Ils étoient eux-mêmes fort ignorans dans la religion, & par conséquent fort incapables d'en donner quelque idée à leurs femmes. Toutes les lumières qu'elles avoient acquises par le mariage, c'est que leurs maris leur avoient enseigné à parler l'Anglois passablement, comme aussi à leurs enfans, qui étoient environ au nombre de vingt, & qui apprenoient à s'énoncer en Anglois, dès qu'ils étoient en état de former des sons articulés, quoiqu'ils s'en acquittassent d'abord d'une

manière assez burlesque, aussi-bien que leurs mères.

Parmi tous ces enfans, il n'y en avoit pas un qui passât l'âge de six ans quand j'arrivai. A peine y en avoit-il sept que les Anglois avoient mené ces dames sauvages dans l'île. Elles étoient toutes fécondes, l'une plus, l'autre moins; celle qui étoit tombée en partage au second cuisinier du vaisseau, étoit grosse alors pour la sixième fois; il n'y en avoit pas une qui ne fut douce, modérée, laborieuse, modeste & prompte à secourir ses compagnes; elles étoient sur-tout extrêmement soumises à leurs maîtres, que je ne puis appeler leurs maris que très-improprement. Il ne leur manquoit plus rien que d'être instruites dans le christianisme, & mariées légitimement: elles y parvinrent bientôt par mes soins, ou du moins par une conséquence de mon arrivée dans l'île.

Ayant donné ainsi l'histoire générale de la colonie, & pareillement des cinq rebelles Anglois, il me reste à entrer en quelque détail touchant les Espagnols, qui constituoient le corps le plus puissant de mes sujets, & dont l'histoire est remarquable par des particularités dignes d'attention.

Ils m'informèrent, dans plusieurs de nos conversations, de la situation où ils s'étoient trouvés parmi

parmi les ſauvages. Ils me dirent naturellement qu'ils n'avoient pas ſongé ſeulement à chercher dans l'induſtrie quelque ſecours contre la misère ; & que, quand même, ils auroient été ſi fort accablés par le fardeau de leurs infortunes, ſi abîmés dans le déſeſpoir, qu'ils s'étoient abandonnés nonchalamment à la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim.

Un homme fort grave & fort ſenſé d'entre eux, me dit qu'il ſentoit bien qu'ils avoient eu tort ; puiſqu'un homme ſage, au lieu de ſe laiſſer entraîner à ſa misère, doit tirer du ſecours de tous les moyens que lui offre la raiſon, pour adoucir le malheur préſent, & pour ſe préparer une délivrance entière pour l'avenir. La douleur, continua-t il, eſt la paſſion du monde la plus inſenſée & la plus inutile ; elle ne roule que ſur des choſes paſſées, qu'on ne peut rappeler, & qui, d'ordinaire, ſont ſans remède ; elle ne ſe tourne preſque jamais du côté de l'avenir ; & bien loin de nous faire réfléchir ſur les moyens de finir nos malheurs, elle y met le comble, au lieu de les rendre ſupportables. Là-deſſus il m'allégua un proverbe eſpagnol qu'il m'eſt impoſſible de citer mot à mot, mais dont j'ai fait le proverbe que voici :

Etre troublé dans le trouble,
C'eſt rendre le trouble double.

Il porta enſuite ſes réflexions ſur toutes les commodités que je m'étois autrefois procurées dans ma ſolitude, & ſur les ſoins infatigables par leſquels, d'un état plus triſte que le leur n'avoit jamais été, j'en avois ſu faire un plus heureux que n'étoit le leur dans le tems même qu'ils ſe trouvoient tous enſemble dans l'île.

Il me dit encore qu'il avoit remarqué avec étonnement que les Anglois avoient plus de préſence d'eſprit dans l'infortune, que tout autre peuple qu'il eût jamais rencontré; & que ſa nation, & la Portugaiſe, étoient les gens du monde les plus malheureux quand il s'agiſſoit de lutter contre l'adverſité; puiſqu'après avoir fait inutilement les efforts ordinaires pour ſe tirer du malheur, leur premier pas étoit toujours le déſeſpoir, ſous lequel ils reſtoient affaiſſés, ſans avoir la force d'eſprit de former le moindre deſſein propre à mettre fin à leurs calamités.

Je lui répondis qu'il y avoit une grande différence entre leur cas & le mien, puiſqu'ils avoient été jetés à terre ſans aucune choſe néceſſaire pour ſubſiſter. Qu'en effet, mon malheur avoit été accompagné de ce déſavantage, que j'étois ſeul; mais qu'en récompenſe, les ſecours que la providence m'avoit mis entre les mains en pouſſant les débris du vaiſſeau ſi près du rivage, auroient été capables de ranimer le courage de l'homme

du monde le plus foible. Seigneur, répartit l'Espagnol, si nous avions été dans votre situation, nous n'aurions jamais tiré du vaisseau la moitié des choses utiles que vous sûtes en tirer; nous n'aurions jamais eu l'esprit de faire un radeau pour les porter à terre, ou de le faire aborder à l'île sans voiles & sans rames. Nous ne nous en serions pas avisés tous ensemble, bien loin qu'un seul d'entre nous eût été capable de l'entreprendre & de l'exécuter. Je le conjurai là-dessus de mettre des bornes à ses complimens, & de continuer le récit de leur embarquement dans l'endroit où ils avoient si mal passé leur tems. Il me dit que malheureusement ils étoient abordés dans une île où il y avoit du monde sans provisions, & que s'ils avoient été assez sensés pour remettre en mer, & aller vers une île peu éloignée de-là, ils auroient trouvé des provisions sans habitans. Que les Espagnols de l'île de la Trinité y ayant été fréquemment, n'avoient rien négligé pour la remplir de bœufs & de cochons; que d'ailleurs, les tourterelles & les oiseaux de mer y étoient dans une si grande abondance, que s'ils n'y avoient pas trouvé du pain, du moins ils n'auroient jamais pu manquer de viande. Dans l'endroit où ils avoient abordé, au contraire, ils n'avoient eu que quelques herbes & quelques racines sans goût & sans suc, dont la charité des sauvages

les avoit pourvus, encore fort ſobrement, parce que ces bonnes gens n'étoient pas en état de les nourrir mieux ; à moins qu'ils n'euſſent voulu avoir part à leurs feſtins de chair humaine.

Les Eſpagnols me firent encore le récit de tous les moyens qu'ils avoient employés pour civiliſer les ſauvages, leurs bienfaiteurs, & pour leur donner des ſentimens & des coutumes plus raiſonnables que ceux qu'ils avoient hérités de leurs ancêtres ; mais tous leurs ſoins avoient été inutiles. Les ſauvages avoient trouvé fort étrange que des gens qui étoient venus là, pour chercher de quoi vivre, vouluſſent ſe donner les airs d'inſtruire ceux qui leur procuroient de quoi ſubſiſter ; ſelon eux, il ne falloit ſe mêler de donner ſes idées aux gens, que quand on pouvoit ſe paſſer d'eux.

Les Eſpagnols avoient été expoſés ſouvent à de terribles extrémités, étant quelquefois abſolument ſans vivres. L'île où le malheur les avoit portés, étoit habitée par des ſauvages indolens, & par conſéquent plus pauvres & plus miſérables que d'autres peuples de cette même partie du monde. En récompenſe, ceux-ci étoient moins barbares & moins cruels que ceux qui étoient plus à leur aiſe.

Mes Eſpagnols trouvoient pourtant dans la triſte ſituation où ils avoient été, une démonſ-

tration évidente de la sageſſe & de la bonté de la providence qui dirige les événemens. Car ſi, animés par la misère & par la diſette qui les accabloient, ils avoient cherché un pays plus abondant, cette précaution même les auroit détournés de la route de ſe délivrer par mon moyen.

Les ſauvages, à ce qu'ils me racontèrent encore, avoient voulu, pour prix de leur hoſpitalité, les conduire avec eux à la guerre. Il eſt vrai qu'ils avoient des armes à feu, & s'ils n'avoient pas eu le malheur de perdre leurs munitions, non-ſeulement ils auroient été en état de rendre des ſervices conſidérables à leurs hôtes, mais encore de ſe faire reſpecter par leurs amis & par leurs ennemis. Mais n'ayant ni poudre ni plomb, obligés pourtant de ſuivre leurs bienfaiteurs dans les combats, ils y étoient plus expoſés que les ſauvages eux-mêmes. Ils n'avoient ni arcs, ni flèches, & ils ne ſavoient pas faire uſage de ces ſortes d'armes que leurs amis auroient pu leur fournir. Ainſi, ils étoient forcés à reſter dans l'inaction, en butte aux dards des ennemis, juſqu'à ce que les deux armées ſe ſerraſſent de près. Alors, effectivement ils étoient d'un grand ſervice. Avec trois hallebardes qu'ils avoient, & avec leurs mouſquets, dans le canon deſquels ils mettoient des morceaux de bois pointus au lieu de bayonnettes, ils rompoient quelquefois des bataillons

entiers. Il ne laiſſoit pas d'arriver fort ſouvent, qu'environnés par une grande multitude d'ennemis, ils ne ſe ſauvoient d'une grêle de flèches que par une eſpèce de miracle. Mais enfin, ils avoient ſu ſe garantir de ce danger, en ſe couvrant tout le corps de larges boucliers de bois couverts de peaux de certains animaux ſauvages dont ils ne ſavoient pas le nom. Un jour cependant le malheur avoit voulu que cinq d'entr'eux fuſſent jetés à terre par les maſſues des ſauvages, ce qui avoit donné occaſion à l'ennemi d'en faire un priſonnier; c'étoit préciſément l'Eſpagnol que j'avois eu la ſatisfaction d'arracher à la cruauté de ſes vainqueurs. Ses compagnons l'avoient cru mort dans le commencement; mais en apprenant qu'il avoit été pris, ils auroient haſardé volontiers leur vie tous, tant qu'ils étoient, pour le délivrer.

Dans le tems que ces Eſpagnols avoient été terraſſés, les autres les avoient renfermés au milieu d'eux ſans les abandonner, juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus à eux-mêmes. Alors, faiſant tous enſemble un petit bataillon, ils s'étoient fait jour au travers de plus de mille ſauvages renverſant tout ce qui s'oppoſoit à eux, & procurant à leurs amis une victoire entière, mais peu ſatisfaiſante pour eux-mêmes par la perte de leur compagnon.

On peut juger par-là, quelle avoit été leur joie en revoyant leur ami qu'ils avoient cru dévoré par les ſauvages, la plus mauvaiſe eſpèce d'animaux féroces. Cette joie étoit parvenue au plus haut degré, par la nouvelle qu'il y avoit près de-là un chrétien aſſez humain pour former le deſſein de finir leurs malheurs, & capable de l'exécuter.

Ils me firent encore la deſcription la plus pathétique de la ſurpriſe que leur avoit donnée le ſecours que je leur avois envoyé; le pain, ſur toute choſe, qu'ils n'avoient pas vu depuis tant d'années. Ils l'avoient béni mille & mille fois, comme un aliment deſcendu du ciel, & en le goûtant ils y avoient trouvé le plus reſtaurant de tous les cordiaux. Pluſieurs autres choſes que je leur avois envoyées pour leur ſubſiſtance, leur avoient cauſé à-peu-près le même raviſſement.

Mes Eſpagnols, en me faiſant ce récit, trouvoient des termes pour exprimer leurs ſentimens; mais ils n'en avoient point pour donner une idée de la joie qu'avoit excitée dans leur ame la vue d'une barque & de pilotes tout prêts à les tirer de cette île malheureuſe, & à leur faire voir le lieu & la perſonne deſquels ce ſecours leur étoit venu. Ils me dirent ſeulement que les extravagances où les avoit portés une délivrance ſi peu

attendue, n'avoient été guères éloignées d'une véritable frénésie ; que leur passion, qui étouffoit presque toutes les facultés de leur ame, s'étoit frayé plusieurs routes différentes, pour éclater dans l'un d'une telle manière, dans l'autre d'une manière toute opposée ; que les uns s'étoient évanouis, que les autres avoient pleuré, & que quelques uns étoient devenus pour un tems absolument fous.

Ce portrait me toucha beaucoup, & me rappela les transports de Vendredi en rencontrant son père ; ceux des François qui s'étoient sauvés à bord de leur navire embrâsé ; ceux de cet équipage que mon secours avoit empêchés de mourir de faim, & sur-tout la manière dont j'avois été saisi moi-même, en quittant le désert dans lequel j'avois vécu pendant vingt-huit ans. C'est ainsi que d'ordinaire nous nous intéressons aux sentimens d'autrui, à proportion que nous y reconnoissons nos propres sentimens.

Ayant donné ainsi une idée de l'état où je trouvai ma colonie, il est tems que j'entre dans le détail de ce que je fis pour elle, & de la situation où je la laissai en sortant de l'île. Ces gens étoient persuadés, aussi bien que moi, qu'ils ne seroient plus importunés par les visites des sauvages, & que s'ils revenoient, ils étoient en état de les repousser, quand ils seroient deux fois plus

nombreux qu'auparavant. Ainſi, il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important que je traitai avec l'Eſpagnol, que j'appele gouverneur, c'étoit leur demeure dans l'île. Mon intention n'étoit pas d'en emmener un ſeul avec moi : auſſi n'étoit-il pas juſte de faire cette grace à quelques-uns, & de laiſſer là les autres, qui auroient été au déſeſpoir d'y reſter, ſi j'euſſe diminué leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étois venu pour les établir dans l'île, & non pour les en faire ſortir ; que dans ce deſſein, j'avois fait des dépenſes conſidérables, afin de les pourvoir de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur ſubſiſtance, & pour leur sûreté : que de plus, je leur amenois des perſonnes non-ſeulement propres à augmenter avantageuſement leur nombre, mais encore à leur rendre de grands ſervices, étant artiſans, & capables de faire pour la colonie mille choſes néceſſaires qui lui avoient manqué juſqu'à préſent.

Avant de leur livrer tout ce que j'avois apporté pour eux, je leur demandai à chacun, l'un après l'autre, s'ils avoient abſolument banni de leur cœur leurs anciennes animoſités, & s'ils vouloient bien ſe toucher dans la main les uns aux autres, pour ſe promettre une amitié étroite,

& un attachement ſincère pour l'intérêt commun de toute la ſociété.

Guillaume Atkins répondit d'une manière gaie & cordiale, qu'ils avoient eu aſſez de malheurs pour devenir modérés, & aſſez de diſcordes pour devenir amis ; que pour ſa part il promettoit de vivre & de mourir avec les autres ; que, bien loin de nourrir quelque haine contre les Eſpagnols, il avouoit qu'il avoit mérité de reſte tout ce qu'ils avoient fait à ſon égard, & que s'il avoit été à leur place, & eux dans la ſienne, ils n'en auroient pas été quittes à ſi bon marché ; qu'il étoit prêt à leur demander pardon, s'ils le vouloient, de ſes folies & de ſes brutalités ; qu'il ſouhaitoit leur amitié de tout ſon cœur, & qu'il ne négligeroit aucune occaſion de les en convaincre ; qu'au reſte, il étoit content de ne pas revoir encore ſa patrie de vingt ans.

Pour les Eſpagnols, ils dirent qu'en effet ils avoient dans le commencement déſarmé & exilé Atkins & ſes compagnons, à cauſe de leur mauvaiſe conduite, & qu'ils s'en rapportoient à moi, s'ils l'avoient fait ſans raiſon : mais qu'Atkins avoit marqué tant de bravoure dans la grande bataille contre les ſauvages, & qu'enſuite il avoit donné tant de marques de l'intérêt qu'il prenoit dans toute la ſociété, qu'ils avoient oublié tout

le passé, & qu'ils le croyoient aussi digne d'être fourni d'armes & de tout ce qui lui étoit nécessaire que tout autre ; qu'ils avoient déjà fait voir jusqu'à quel point ils étoient satisfaits de lui, en lui confiant le commandement sous leur gouverneur ; qu'ils avoient parfaitement, lui & ses compagnons, mérité leur confiance par tout ce qui peut porter les hommes à se fier les uns aux autres ; enfin, qu'ils embrassoient avec plaisir l'occasion de m'assurer qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la colonie.

Sur ces déclarations qui paroissoient pleines de franchise & d'amitié, je les priai tous à dîner pour le lendemain ; & véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer, je fis venir à terre le cuisinier du vaisseau & son compagnon, & je leur donnai pour aide le second cuisinier qui étoit dans l'île. On apporta du vaisseau six pièces de bœuf, & quatre de porc, une grande jatte de porcelaine pour y faire du punch, avec les ingrédiens nécessaires ; dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux, & dix bouteilles de bière d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à mes convives, qu'ils n'avoient tâté de rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajoutèrent à nos mets cinq chevreaux entiers, que les cuisiniers firent rôtir, & dont on envoya trois bien couverts dans le

vaisseau, afin que l'équipage se régalât de viande fraîche dans le tems que mes insulaires faisoient bonne chère des provisions salées du vaisseau.

Après avoir goûté avec eux tous les plaisirs innocens de la table, je fis porter à terre toute la cargaison que j'avois destinée à mes gens; & pour empêcher qu'il y eût des disputes sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devoit servir à les vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour avoir quatre chemises, & j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six, à l'instante prière des Espagnols. Rien au monde n'étoit capable de leur faire plus de plaisir; il y avoit si long-tems qu'ils n'en avoient porté, que l'idée même leur en étoit presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre, dont j'ai parlé ci-dessus, à leur faire faire à chacun un habit en forme de fourreau; croyant cet habillement libre & peu serré, le plus propre pour la chaleur du climat. J'ordonnai en même tems qu'on leur en fît de nouveaux dès que ceux-ci seroient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardoit les escarpins, les souliers, les bas, & les chapeaux.

Il m'est impossible d'exprimer la joie & la sa-

tisfaction qui éclatoient dans l'air de tous ces pauvres gens, en voyant le ſoin que j'avois pris de leur fournir tant de choſes utiles & commodes. Ils me dirent que j'étois leur véritable père, & que, tant que, dans un endroit ſi éloigné de leur patrie, ils auroient un correſpondant comme moi, ils oublieroient qu'ils étoient dans un déſert. Là-deſſus ils déclarèrent tous qu'ils s'engageoient à ne jamais abandonner l'île ſans mon conſentement.

Je leur préſentai enſuite les gens que j'avois amenés avec moi, ſur tout le tailleur, le ſerrurier, les deux charpentiers, & mon artiſan univerſel qui leur étoit d'une plus grande utilité qu'aucune choſe au monde. Le tailleur, pour leur marquer le zèle qu'il avoit pour eux, ſe mit d'abord à travailler, & avec ma permiſſion, il commença par leur faire à chacun une chemiſe. En même tems il enſeigna aux femmes la manière de manier l'aiguille, de coudre & de piquer, & les employa même ſous lui à faire les chemiſes de leurs maris & de tous les autres.

Pour les charpentiers, il n'eſt pas néceſſaire de dire de quelle utilité ils furent à ma colonie. Ils mirent d'abord en pièces tout mes meubles groſſiers, & firent en leur place, en moins de rien, des tables fort propres, des chaiſes, des chalits, des buffets, &c.

Pour leur faire voir de quelle manière la nature avoit produit mes artisans, je menai mes charpentiers voir la maison d'Atkins. Ils m'avouèrent tous deux qu'ils n'avoient jamais vu un pareil exemple de l'industrie humaine : l'un des deux, même après avoir rêvé pendant quelques momens, se tournant de mon côté : En vérité, dit-il, cette homme n'a pas besoin de nous, il ne lui manque rien que des outils.

Ce mot me fit souvenir de produire ceux que j'avois apportés ; je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle & un rateau, afin de suppléer par là à la charrue & à la herse. Je donnai encore à chaque petite colonie à part, une pioche, un levier, une grande hache, & une scie, en leur permettant d'en prendre de nouveaux du magasin général, dès qu'ils seroient usés ou rompus.

J'avois mené avec moi à terre le jeune homme dont la mère étoit morte de faim, & la servante aussi. C'étoit une jeune fille douce, bien élevée & pieuse, & sa conduite charmoit tout le monde. Elle avoit vécu sans beaucoup d'agrément dans le vaisseau où il n'y avoit point d'autre femme qu'elle ; mais elle s'étoit soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnoit dans mon île, & l'air florissant qui y éclatoit par-tout, considérant qu'elle n'avoit aucune affaire dans les Indes orientales, elle me

pria de la laiſſer dans l'île, & de l'agréger comme un membre de ma famille. Le jeune homme me fit la même prière, & j'y conſentis avec plaiſir. Je leur donnai un petit terrein, où on leur fit trois tentes, entourées d'ouvrages de vanier, conſtruites à la manière de la maiſon d'Atkins.

Ces tentes étoient liées enſemble d'une telle manière, que chacun avoit ſon appartement, & que celle du milieu pouvoit ſervir de magaſin & de ſalle à manger pour l'uſage de l'un & de l'autre. Les deux Anglois trouvèrent à propos de changer de demeure, & d'approcher davantage de ces nouveaux venus. C'eſt ainſi que l'île reſta toujours partagée en trois colonies.

Les Eſpagnols, avec le père de Vendredi & les premiers eſclaves, étoient toujours dans mon vieux château ſous la colline, lequel devoit paſſer pour la capitale de mon empire à fort juſte titre. Ils l'avoient tellement étendu, qu'ils y pouvoient vivre fort au large, quoiqu'entièrement cachés, & je ſuis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite ville dans un bois ſi parfaitement à l'abri de toute inſulte. Mille hommes auroient parcouru toute l'île pendant un mois entier ſans la trouver, à moins que d'être avertis qu'elle y étoit réellement. Les arbres qui l'entouroient étoient ſi ſerrés, & leurs branches étoient tellement entrelacées les unes dans les autres,

qu'il auroit fallu les abattre pour voir le château : d'ailleurs, il étoit preſque impoſſible de découvrir les deux petits chemins par leſquels les habitans eux-mêmes entroient & ſortoient. L'un étoit tout au haut de la petite baie, à plus de deux cens verges derrière l'habitation ; l'autre, encore plus caché, menoit par-deſſus la colline, par le moyen d'une échelle, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Ils avoient planté encore au-deſſus de la colline un bois fort épais d'un acre d'étendue, où il n'y avoit pas la moindre ouverture, excepté une fort petite entre deux arbres, par laquelle on entroit de ce côté-là.

La ſeconde colonie étoit celle de Guillaume Atkins, de ſon compagnon, & de la famille de leur camarade défunt, du jeune homme & de la ſervante. Dans celle-là demeuroient encore les deux charpentiers, & le ſerrurier qui étoit d'autant plus utile à tous les habitans, qu'il étoit encore bon armurier, & capable par conſéquent de tenir toujours en bon état les armes à feu. Ils avoient avec eux mon artiſan univerſel qui valoit vingt autres ouvriers lui ſeul. Ce n'étoit pas ſeulement un garçon fort induſtrieux, mais encore fort gai & divertiſſant, en ſorte qu'on trouvoit chez lui l'agréable & l'utile. Avant que de ſortir de mon royaume j'eus la ſatisfaction de le marier avec la ſervante qui étoit une fille de mérite.

mérite. Enfin, la troisième colonie étoit celle des deux Anglois honnêtes gens.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici les conversations que j'eus dans l'île avec mon religieux françois sur les mariages des Anglois.

Il est certain que c'étoit un catholique romain, & il est à craindre que je ne choque les protestans en parlant avantageusement de son caractère & de sa piété. Non-seulement c'étoit un papiste, mais un prêtre, & un prêtre françois. Ces qualités pourtant ne doivent pas m'empêcher de lui rendre justice; c'étoit un homme sobre, grave, &, du côté de la morale, véritablement chrétien. Sa charité étoit exemplaire, & toute sa conduite propre à servir de modèle aux gens de bien. Personne ne doit trouver à redire, je crois, aux éloges que je lui donne malgré sa profession, & ses principes, sur lesquels il se trompoit à mon avis, & peut-être encore au sentiment de plusieurs de mes lecteurs.

La première conversation que j'eus avec lui, après qu'il eut consenti à me suivre dans les Indes, me plut extraordinairement. La religion en étoit le sujet, & il m'en parla avec toute la modération & la politesse imaginables.

Monsieur, me dit il, en faisant le signe de la croix, vous ne m'avez pas seulement sauvé la

vie par la bénédiction du ciel, mais vous m'avez permis encore de faire ce voyage avec vous. Vous avez été assez obligeant pour me considérer comme votre ami, & pour me permettre de vous parler avec franchise. Vous voyez par mon habit de quelle religion je suis, & je puis deviner la vôtre par votre patrie. Mon devoir est sans doute de faire, en toute occasion, tous les efforts possibles pour porter les hommes dans le sein de l'église catholique, & de leur donner la connoissance de la religion que je crois la seule véritable. Mais comme je me considère ici comme un de vos domestiques; vos bienfaits, les règles de la civilité & de la justice même me forcent à ne rien faire sans votre permission. Ainsi, monsieur, je ne prendrai jamais la liberté d'entrer en dispute sur quelque point de religion, touchant lequel nous n'avons pas les mêmes sentimens, à moins que vous ne le trouviez à propos.

Je lui répondis que je trouvois dans sa conduite autant de prudence que de modération; qu'il étoit vrai que j'étois de ceux qu'on traite d'hérétiques dans son église, mais qu'il n'étoit pas le premier catholique romain avec lequel j'avois lié conversation, sans m'emporter à ces transports de zèle qui ne peuvent que rendre ces sortes d'entretiens grossiers & inutiles: qu'il pouvoit être persuadé que ses sentimens n'altéreroient

jamais rien dans l'estime que ses bonnes qualités m'avoient donnée pour lui, & que, s'il arrivoit que nos conversations sur ces sortes de matières, produisissent quelque mécontentement, j'aurois soin que ce ne fût pas ma faute.

Il me répartit que, selon lui, il étoit aisé de bannir la dispute de toutes nos conversations; que ce n'étoit pas son affaire de vouloir convertir ceux avec qui il parloit, & qu'il me prioit de le considérer dans nos entretiens plutôt comme un honnête-homme, que comme un religieux; que si je voulois lui permettre quelquefois de parler avec moi sur des matières de religion, il le feroit très-volontiers, & qu'alors il étoit persuadé que je souffrirois avec plaisir qu'il défendît ses opinions le mieux qu'il lui seroit possible; mais que sans mon consentement il ne tourneroit jamais la conversation de ce côté-là.

Il me dit encore qu'il étoit résolu de ne rien négliger, & en qualité de prêtre, & en qualité de simple chrétien, de tout ce en quoi il pourroit contribuer à l'utilité de l'équipage, & à l'intérêt général du vaisseau; & que s'il ne pouvoit pas prier peut-être avec nous, ni nous avec lui, il auroit du moins la consolation de prier pour nous dans toutes sortes d'occasions.

C'étoit là le tour de nos entretiens ordinaires,

je trouvois dans ce religieux non-seulement un homme bien élevé, mais encore un cœur bien placé, &, si j'ose le dire, du bon-sens, & une grande érudition.

Il me fit un récit très-divertissant de sa vie, & des événemens extraordinaires dont elle avoit été comme tissue. Parmi les aventures nombreuses qu'il avoit eues pendant les deux années qu'il avoit employées à voyager, la plus remarquable, à mon avis, étoit sa dernière course, dans laquelle il avoit été forcé cinq fois de changer de vaisseau; sans que jamais aucun des cinq fût parvenu à l'endroit pour lequel il avoit été destiné.

Son premier dessein avoit été d'aller à Saint-Malo, dans un vaisseau prêt à faire ce voyage: mais forcé par les mauvais tems d'entrer dans le Tage, le navire avoit donné contre un banc, & l'on avoit été obligé d'en ôter toute la cargaison. Dans cet embarras il avoit trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour les îles Madères. Il s'y étoit embarqué, mais le maître n'étant pas un fort excellent marinier, & s'étant trompé dans son estime, avoit laissé dériver son navire jusqu'à Fial, où, par un heureux hasard, il avoit trouvé une bonne occasion de se défaire de sa marchandise qui consistoit en grains. Ce bon-

heur l'avoit fait résoudre à ne point aller aux Madères, mais à charger du sel dans l'île de Mai, & à s'en aller de-là vers Terre Neuve.

Dans cette conjoncture mon religieux n'avoit pu que suivre la destinée du vaisseau, & le voyage avoit été heureux jusqu'aux bancs, où l'on prend le poisson. Rencontrant là un vaisseau françois, destiné pour Québec, dans la rivière du Canada, & de-là pour la Martinique, pour y apporter des vivres, il avoit cru trouver l'occasion d'exécuter son premier dessein. Mais après être arrivé à Québec, le maître du vaisseau étoit mort, & le vaisseau n'étoit pas allé plus loin. Se voyant traversé de cette manière, il s'étoit mis dans le vaisseau destiné pour la France, qui avoit été consumé en pleine mer, & nous l'avions reçu à bord d'un vaisseau destiné pour les Indes orientales. C'est ainsi qu'il avoit échoué tout de suite en cinq voyages, qui étoient, pour ainsi dire, les parties d'une seule course, sans parler de ce qui lui arriva dans la suite.

Pour ne pas faire de trop longues digressions sur les aventures d'autrui, qui n'ont point de relation avec les miennes, je reviens à ce qui se passa dans mon île, par le moyen de mon religieux. Comme il étoit logé avec nous pendant tout le tems que je fus dans l'île, il me vint voir un matin

que j'avois réſolu d'aller viſiter la colonie des Anglois, qui étoit dans l'endroit le plus éloigné de l'île. Il me dit avec beaucoup de gravité, que depuis quelques jours il avoit attendu avec impatience l'occaſion de m'entretenir, eſpérant que ce qu'il avoit à me dire ne me déplairoit pas, parce qu'il tendoit à mon deſſein général, la proſpérité de ma colonie, & pour y attirer les bénédictions du ciel, dont juſqu'ici elle ne jouiſſoit pas autant qu'il l'auroit ſouhaité.

Surpris de la fin de ſon diſcours, je lui répondis d'une manière aſſez précipitée : « comment » pouvez-vous avancer, monſieur, que nous ne » jouiſſons pas des bénédictions du ciel, nous à » qui il a accordé des ſecours ſi merveilleux, & » une délivrance ſi peu attendue, comme vous » avez pu voir, par le récit que je vous en ai » fait » ?

S'il vous avoit plu me répliqua-t-il d'une manière auſſi prompte que modeſte, d'attendre la fin de mon diſcours, vous n'auriez point eu lieu de vous fâcher contre moi, & de me croire aſſez dépourvu de ſens, pour douter de l'aſſiſtance miraculeuſe dont Dieu vous a favoriſé. J'eſpère, par rapport à vous, que vous êtes en état de jouir des faveurs du ciel, parce qu'effectivement votre deſſein eſt extrêmement bon ; mais

quand il seroit encore meilleur, il peut y en avoir parmi vos gens dont les actions n'ont pas la même pureté. Vous savez que dans l'histoire des enfans d'Israël, un seul Achan, éloigna la bénédiction de dieu de tout le peuple, & l'irrita tellement, que trente-six israélites, quoiqu'ils n'eussent point de part dans le crime, furent l'objet de sa colère & de sa vengeance.

Son discours me toucha fort, & je lui dis que son raisonnement étoit juste, & que son dessein me paroissoit si sincère, & si plein de piété, que, mortifié de l'avoir interrompu, je ne pouvois que le prier de vouloir bien continuer. Persuadé que ce qu'il avoit à me dire demandoit quelque tems, je l'avertis de mon intention d'aller voir les plantations des Anglois, & je lui proposai de m'y accompagner, & de m'expliquer ses vues en chemin faisant. Il me répondit qu'il y consentoit avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il avoit à me dire regardoit ces mêmes Anglois. Là dessus nous nous mîmes en chemin, & je le conjurai de me parler avec toute la franchise possible.

Avant que d'en venir à mon sujet, me dit-il, vous me permettrez bien, monsieur, de poser ici quelques principes, comme la base de tout mon discours. Quoique nous différions dans quelques sentimens particuliers, tout ce que j'ai à

vous dire, ſeroit ſans fruit, ſi nous ne nous accordions point dans les principes généraux. Je ſais bien que malheureuſement nous n'admettons pas tous les mêmes dogmes, dans le cas même dont il s'agit; mais il eſt certain que nous ne pouvons que tomber d'accord de certaines vérités primitives. Nous croyons l'un & l'autre qu'il y a un dieu, & que ce dieu nous ayant donné des regles pour y conformer notre culte & notre conduite, nous ne devons pas nous haſarder de propos délibéré à l'offenſer, en négligeant ce qu'il nous commande, ou en faiſant ce qu'il nous défend. D'ailleurs, quels que ſoient les points particuliers de nos religions, nous admettons tous comme une vérité inconteſtable, que d'ordinaire la bénédiction du ciel ne ſuit point la tranſgreſſion volontaire & audacieuſe de ſes loix. Tout bon chrétien, par conſéquent, eſt obligé de faire tous ſes efforts pour tirer de leur léthargie criminelle tous ceux qui vivent ſans ſe mettre en peine de connoître dieu & ſes loix. Vos Anglois ſont proteſtans; mais quoique je ſois catholique, leurs opinions différentes des miennes ne me déchargent pas du ſoin que je dois avoir de leurs ames, & je ſuis obligé en conſcience de ne rien épargner pour les faire vivre auſſi éloignés qu'il eſt poſſible d'une inimitié ouverte avec leur

créateur, sur-tout si vous me permettez de me mêler d'une affaire qui vous regarde directement.

Il me fut impossible jusques-là de deviner son but; je ne laissai pas pourtant de lui accorder ses principes, de le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui nous regardoit, & de le prier d'entrer dans un plus grand détail, afin que je pusse comme un autre Josué; éloigner de nous la chose maudite.

Eh bien! monsieur, dit-il, je prendrai donc la liberté que vous voulez bien me donner. Il y a ici trois choses, ce me semble, qui doivent mettre une barrière entre vos efforts, & les bénédictions du ciel, & que je voudrois voir éloignées pour l'amour de vous & de vos sujets. Je suis sûr, monsieur, que vous serez de mon sentiment dès que je les aurai nommées, sur-tout quand je vous aurai convaincu qu'il est aisé de venir à bout de tous ces obstacles, à votre grande satisfaction. Premièrement, monsieur, continua-t-il, vous avez ici quatre Anglois qui se sont cherché des femmes parmi les sauvages, & qui en ont eu plusieurs enfans, sans s'être mariés selon les loix de dieu & des hommes: par conséquent ils doivent être considérés comme vivant jusqu'ici dans l'impureté. Vous me repondrez, monsieur, que dans cette occasion, il n'y avoit aucun ecclésiastique

pour préſider à la cérémonie requiſe pour un mariage légitime, & qu'il n'y avoit pas même de l'encre, du papier & des plumes pour dreſſer un contrat de mariage & pour le ſigner; je ſuis inſtruit même de ce que le gouverneur Eſpagnol vous a raconté des conditions ſous leſquelles il a permis que cette liaiſon ſe fît. Mais la précaution qu'il a priſe de les faire choiſir & de les obliger à s'en tenir chacun à une ſeule & même femme, n'établit point un mariage légitime, puiſque le conſentement des femmes n'y eſt point entré, & que les hommes ſe ſont accordés ſeulement pour éviter les inimitiés & les querelles.

D'ailleurs, l'eſſence du mariage, pourſuivit-il, ne conſiſte pas ſeulement dans le conſentement mutuel de l'homme & de la femme, mais encore dans une obligation formelle & légale, qui force l'une & l'autre des parties contractantes à ſe reconnoître toujours dans les qualités d'époux & d'épouſe. Elle engage l'homme à s'abſtenir de toute autre femme, tandis que le premier contrat ſubſiſte, & de pourvoir la ſienne, auſſi-bien que ſes enfans, de tout ce qui leur eſt néceſſaire autant que ſes facultés peuvent le lui permettre. Ce contrat oblige la femme à remplir de ſon côté les mêmes ou de ſemblables conditions.

Pour les hommes en queſtion, rien ne les empêche de ſe ſervir de la première occaſion

pour abandonner leurs femmes & leurs enfans, pour les laisser dans la misère, & pour en épouser d'autres. Peut-on dire, monsieur, continua-t-il, avec une grande chaleur, que la gloire de dieu ne souffre pas d'une liberté si peu légitime? Croyez-vous, que tant que cette licence subsistera, la bénédiction du ciel accompagnera vos efforts, quelque bons qu'ils puissent être en eux-mêmes, & dans votre intention? N'est-il pas toujours certain, que ces gens qui sont vos sujets, & entièrement soumis à votre volonté, vivent par votre permission dans une fornication ouverte?

J'avoue que je fus frappé de la chose, dès que les argumens de mon religieux m'eurent ouvert les yeux sur son énormité; je compris d'abord qu'il auroit été aisé de la prévenir, malgré l'absence de toute personne ecclésiastique. Il ne s'agissoit que de faire de vive voix un contrat, devant des témoins, de le confirmer par quelque signe, dont on auroit pu convenir unanimement, & d'engager & les hommes & les femmes à ne s'abandonner jamais, & à veiller conjointement sur leurs enfans communs: & aux yeux de dieu, ç'auroit été sans doute un mariage légitime; par conséquent il y avoit eu une négligence impardonnable, à ne pas songer à un expédient si facile.

Je crus fermer la bouche à mon prêtre, en

lui disant que tout cela s'étoit passé pendant mon absence, & que ces gens avoient déjà vécu si longtems ensemble, que si leur liaison mutuelle ne méritoit que le nom de fornication, la chose étoit sans remède.

Je vous demande pardon de ma franchise, me répliqua-t-il ; je vois bien que vous avez raison de soutenir que vous ne sauriez être coupable de tout ce qui s'est fait ici pendant votre absence ; mais ne vous flattez pas, je vous prie, de ne point être dans une obligation absolue de réformer tout ce qu'il y a d'indécent & d'illégitime. Que le passé soit imputé à qui il vous plaira : tout ce qu'il y aura de défectueux pour le futur sera à votre charge, parce que vous êtes le maître vous seul de mettre fin à tout ce qu'il y a de criminel dans cette affaire.

J'avoue à ma honte que je fus assez stupide pour ne pas encore comprendre mon religieux, & pour m'imaginer que son dessein étoit de m'obliger à les séparer ; & je lui répondis, que si je prenois de pareilles mesures, ce seroit le vrai moyen de bouleverser toute la colonie.

Non, non, monsieur, me répartit-il, étonné de ma mépriſe ; mon dessein n'est pas que vous sépariez ces couples, mais que vous les fassiez épouser légitimement ; & puisqu'il seroit difficile de leur faire goûter ma manière de les marier,

quoiquè valable ſelon les loix de votre patrie, je vous crois qualifié devant dieu & devant les hommes pour vous en acquitter vous-même, par un contrat écrit, ſigné par les hommes & par les femmes, devant tous les témoins qui peuvent ſe trouver dans l'île. Je ne doute pas qu'un pareil mariage ne paſſât pour légitime chez tous les peuples de l'Europe.

J'étois ſurpris de trouver dans ſon diſcours tant de véritable piété, un zèle ſi ſincère, & une impartialité ſi généreuſe pour les intérêts de ſon égliſe, enfin une ſi grande ardeur pour le ſalut de ces perſonnes, qu'il ne connoiſſoit pas ſeulement, bien loin d'avoir la moindre relation avec elles. Je puis dire que je n'ai jamais vu une charité plus grande & plus délicate. Prêtant ſur-tout attention à ce qu'il avoit dit touchant l'expédient de les marier moi-même, dont je connoiſſois toute la validité, je lui dis que je tombois d'accord de tout ce qu'il venoit de dire, que je le remerciois de ſa charité généreuſe, & que je ferois la propoſition de cette affaire à mes Anglois : mais que je ne voyois pas qu'ils duſſent trouver le moindre ſcrupule à ſe faire marier par lui-même, ſachant que la choſe ſeroit auſſi valable en Angleterre, que s'ils étoient mariés par un prêtre Anglican. On verra dans la ſuite comment ſe paſſa toute cette affaire.

Je le preſſai enſuite de m'expliquer ſon ſecond grief, en le remerciant de mon mieux ſur les lumières qu'il m'avoit données ſur le prémier article.

Il me dit qu'il le feroit avec la même candeur, perſuadé que je ne le trouverois pas mauvais.

Cette ſeconde cenſure avoit pour objet la négligence inexcuſable des Anglois, qui ayant vécu avec leurs femmes l'eſpace de ſept années, leur ayant enſeigné à parler & à lire l'anglois, & leur voyant de la pénétration & du jugement, n'avoient pas ſongé à leur toucher un mot de la religion chrétienne, de l'exiſtence d'un ſeul dieu, & de la manière de le ſervir, bien loin de les en inſtruire à fond, & de les déſabuſer de la groſſière abſurdité de leur idolâtrie.

Il traita cette négligence de crime atroce, dont non-ſeulement ils auroient à rendre compte devant le tribunal de dieu; mais que peut-être par une juſte punition, ils ne trouveroient plus occaſion de réparer; dieu leur pouvant arracher ces femmes, dont, pour ainſi dire, il leur avoit commis le ſalut.

Je ſuis perſuadé, continua-t-il, avec beaucoup de ferveur, que s'ils avoient été obligés de vivre parmi les ſauvages, d'entre leſquels ils ont tiré leurs femmes, ces idolâtres auroient pris plus de peines pour les engager dans le culte du diable,

qu'ils n'en ont pris pour donner à leurs prisonniers la connoissance de dieu. Quoique nous ne soyons pas de la même religion, monsieur, poursuivit-il, cependant en qualité de chrétien, nous devons être ravis de voir les esclaves du démon instruits des principes généraux du christianisme, de les voir admettre un dieu, un rédempteur, une résurrection, & une vie à venir; dogme où nous souscrivons tous. Ils seroient du moins alors plus près de la véritable église, qu'à présent, qu'ils font une profession ouverte de l'idolâtrie & du culte du diable.

Ne pouvant plus résister à la tendresse que la vertu éclairée de cet honnête homme m'inspiroit pour lui, je le serrai entre mes bras avec passion. « Combien n'ai-je pas été éloigné, lui » dis-je, de bien connoître ce qu'il y a de plus » essentiel dans les vertus chrétiennes, qui consistent à aimer l'église de Jésus-Christ, & le salut » du prochain! En vérité j'ai ignoré jusqu'ici le » caractère d'un vrai chrétien ». Ne parlez pas ainsi, mon cher monsieur, me répondit-il, vous n'êtes point coupable de toutes ces négligences. « Il est vrai, répliquai-je, mais je n'ai pas pris ces » sortes de choses à cœur, comme vous ». Il est tems encore de remédier à tous ces inconvéniens, répartit-il; ne soyez pas si prompt à vous-condamner vous-même. « Mais que ferai-je, lui

» dis-je ? vous savez que mon départ ne sauroit » être différé ». Hé bien! me répondit il, voulez-vous me permettre de parler à ces pauvres gens? « De tout mon cœur, lui dis-je, & » je ne négligerai rien pour appuyer de mon autorité tout ce que vous leur direz ». Par rapport à cela, répliqua-t-il, nous devons les abandonner à la grâce de Jésus-Christ. Notre devoir se borne à les instruire, à les exhorter, à les encourager; si vous voulez bien me laisser faire, & si le ciel daigne bénir mes foibles efforts, je ne désespère pas de porter ces ames ignorantes dans le sein du christianisme, & de leur faire embrasser les articles fondamentaux, dont nous convenons tous; j'espère même d'y réussir, pendant que vous serez encore dans l'île.

Je le priai alors de passer au troisième article, sur lequel il s'étoit offert de m'éclaircir. Cet article est de la même nature, me dit-il. Il s'agit de vos pauvres sauvages, qui sont devenus vos sujets, pour ainsi dire, par le droit de la guerre. C'est une maxime qui devroit être reçue de tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils puissent être, que la connoissance de notre sainte religion doit être étendue par tous les moyens possibles, & dans toutes les occasions imaginables.

C'est sur ce principe que notre église envoye des missionnaires dans la Perse, les Indes, la Chine,

Chine, & que nos prélats même s'engagent à des voyages dangereux, & à demeurer parmi des barbares & des meurtriers, pour leur donner la connoissance de dieu, & pour les porter dans le sein de l'église chrétienne. Vous avez ici toute prête l'occasion d'une pareille charité; vous pouvez détourner de l'idolâtrie trente-six ou trente-sept pauvres sauvages, & les conduire à la connoissance de dieu, leur créateur & leur rédempteur. Pourriez-vous négliger un pareil moyen d'exercer votre piété, & de faire une bonne œuvre, qui vaut la peine qu'un chrétien y employe tout le tems de sa vie?

Ces paroles me rendoient muet d'étonnement, & j'étois charmé de voir devant mes yeux un véritable modèle du zèle chrétien, quels que pussent être les sentimens particuliers de cet homme de bien. J'avoue que jamais pareille pensée ne m'étoit venue dans l'esprit, & sans lui j'aurois été peut-être incapable toute ma vie d'en avoir de semblables. Je regardois ces sauvages comme de vils esclaves, dont nous aurions pu nous servir en cette qualité, si nous avions eu de quoi les employer; & dont, faute de cela, nous ne devions songer qu'à nous défaire, en les transportant ailleurs, quand ils n'auroient jamais revu leur patrie.

La confusion de mes pensées dura long-tems

ſans que je fuſſe en état de répondre un mot à ſon diſcours ; il remarqua mon déſordre, & me regardant d'un air ſérieux : Je ſerois au déſeſpoir, me dit-il, d'avoir lâché la moindre expreſſion qui pût vous offenſer. « Effectivement, lui » répondis-je, je ſuis en colère, mais c'eſt contre » moi-même. Je ſuis confus de n'avoir jamais » formé quelqu'idée là-deſſus, & de ne ſavoir » pas à quoi pourra ſervir la notion que vous » m'en donnez à préſent.

» Vous ſavez, continuai je, dans quelles cir- » conſtances je me trouve. Le vaiſſeau, dans » lequel je ſuis, eſt deſtiné pour les Indes : » il eſt équipé par des marchands particuliers, » & ce ſeroit une injuſtice criante de l'arrêter » plus long-tems ici, ſachant que les proviſions » que conſomme l'équipage, & les gages qu'il » tire, jettent les marchands dans des dépenſes » inutiles. Il eſt vrai que j'ai accordé de pouvoir » demeurer douze jours ici, & ſi j'y demeure plus » longtems, de payer trois livres ſterling par jour. » Il ne m'eſt permis même d'allonger de cette » manière-là mon ſéjour dans l'île, que de huit » jours. Il m'eſt impoſſible par conſéquent d'en- » treprendre un deſſein ſi louable, à moins que » de ſouffrir qu'on me laiſſe de nouveau dans » l'ile ; & de m'expoſer, ſi le vaiſſeau réuſſit mal » dans le voyage, à reſter ici toute ma vie, à peu

» près dans le même état dont la providence m'a » tiré d'une manière si miraculeuse ».

Il m'avoua qu'il m'en coûteroit beaucoup si je voulois exécuter cette entreprise; mais il s'en rapportoit à ma conscience, si le salut d'un si grand nombre d'ames ne valoit pas la peine que je hasardasse tout ce que j'avois dans le monde. N'ayant pas le cœur aussi touché de cette vérité que lui ; « je conviens, monsieur, lui dis-je, que » c'est quelque chose de très-glorieux que d'être » un instrument dans la main de dieu, pour » convertir trente-sept payens à la connoissance » de Jesus-Christ. Mais vous êtes un ecclésiasti- » tique, votre vocation particulière vous porte » naturellement de ce côté-là, & je m'étonne » qu'au lieu de m'y exhorter, vous ne songiez » pas vous-même à l'entreprendre.

A ce discours il s'arrêta tout court, se plaça devant moi, & me faisant une profonde révérence ; je rends grâces à dieu & à vous, monsieur, me dit-il, de me donner pour une œuvre si excellente, une vocation si manifeste. Si vous croyez être dispensé d'y mettre la main par la situation où vous vous trouvez; & si vous voulez bien vous en fier à moi, je m'y mettrai avec la plus grande satisfaction, & je me croirai dédommagé de tous les malheurs de mon triste voyage, en me voyant employé dans un dessein si glorieux.

Pendant qu'il disoit ces choses, je découvrois dans l'air de son visage une espèce d'extase; ses yeux brilloient d'un feu nouveau, ses joues étoient rouges, & cette couleur alloit & venoit, comme on le voit arriver à un homme agité par différentes passions. Je me tus pendant quelque tems, faute de trouver des termes propres à exprimer mes sentimens; j'étois extraordinairement surpris de voir dans un homme tant de zèle & tant de candeur, & un zèle qui s'élevoit si fort au-dessus de la sphère du zèle ordinaire des gens de sa profession, & même de tous les autres chrétiens.

Après avoir rêvé quelque tems, je lui demandai sérieusement s'il parloit tout de bon, & s'il étoit réellement résolu de s'enfermer dans ce désert pour le reste de sa vie, peut-être unniquement pour entreprendre la conversion de ces gens, & s'il étoit capable de s'y hasarder, sans aucune espérance certaine de réussir dans cette entreprise.

Qu'appellez-vous se hasarder, me répliqua-t-il vivement? dites-moi, je vous prie, dans quelle vue croyez-vous que j'aye pris la résolution de vous suivre dans les Indes? « Je n'en sais rien » lui dis-je; à moins que ce ne soit pour aller » prêcher l'évangile aux Indiens ». Vous devinez juste, me répondit-il; & si je puis convertir ces trente-sept hommes à la foi de Jésus-Christ,

penſez-vous que je n'aurai pas bien employé mon tems quand je devrois être enterré ici ? Le ſalut de tant d'ames ne vaut pas ſeulement toute ma vie, mais encore celle de vingt autres de ma profeſſion. Oui, oui, monſieur, je bénirois toujours Jéſus-Chriſt & la ſainte Vierge, ſi je pouvois être le moindre inſtrument du ſalut de tant d'ames, quand je ne devrois jamais revoir ma patrie. Mais puiſque vous voulez me faire l'honneur de m'employer à ce ſaint ouvrage, ce qui me portera à prier pour vous tous les jours de ma vie ; j'eſpère que vous ne me refuſerez pas une ſeule grâce que je vous demanderai ; c'eſt de me laiſſer Vendredi, afin de me ſeconder, & de me ſervir d'interprète ; car vous ſavez que ſans un pareil ſecours il m'eſt impoſſible d'entrer en converſation avec ces pauvres gens.

Je fus fort troublé à cette demande, ne pouvant pas me réſoudre à me ſéparer de ce fidèle domeſtique, pour pluſieurs raiſons. Il avoit été mon compagnon dans tous mes voyages, non-ſeulement il étoit plein de franchiſe, mais il m'aimoit avec toute la tendreſſe poſſible, & j'avois réſolu de faire quelque choſe de conſidérable pour ſa fortune, s'il me ſurvivoit, ce qui étoit très-préſumable. D'ailleurs, comme je lui avois fait embraſſer la religion proteſtante, il auroit couru

risque de ne savoir plus à quoi s'en tenir, si l'on avoit tâché de lui donner d'autres idées; bien persuadé que, quelque chose qu'on pût lui dire, il ne se mettroit jamais dans l'esprit, que son bon maître étoit un hérétique, & devoit être damné. De nouvelles instructions auroient pu être le vrai moyen de le faire renoncer à ses principes, & de le rejeter dans l'idolâtrie.

Une pensée, qui me vint tout d'un coup, me tranquillisa; je déclarai à mon religieux que je ne pouvois pas dire avec sincérité, que j'étois prêt à me défaire de Vendredi, par quelque motif que ce pût être, quoique naturellement je ne dusse pas me faire une affaire de sacrifier un domestique à cette charité à laquelle il sacrifioit sa vie même; que ce qui m'en détournoit le plus étoit la persuasion où j'étois que Vendredi ne consentiroit jamais à me quitter, & que je ne pouvois pas l'y forcer sans une injustice criante, puisqu'il y auroit une dureté affreuse à éloigner de moi un homme qui avoit bien voulu s'engager solemnellement à ne m'abandonner jamais.

Cette réponse l'embarrassa fort; il lui étoit impossible de communiquer ses pensées à ces pauvres sauvages, pour qui son langage étoit aussi barbare que le leur l'étoit pour lui. Pour remédier à cet inconvénient, je lui dis que le père de Vendredi avoit appris l'espagnol, qu'il

l'entendoit auſſi lui-même, & que par conſéquent ce vieillard pouvoit lui ſervir d'interprète.

Il fut fort ſatisfait de cette ouverture; & rien n'étoit déſormais capable de le détourner de ce deſſein; mais la Providence donna un autre tour à cette affaire, & la fit réuſſir par un autre moyen.

Quand nous fûmes venus à l'habitation des Anglois, je les fis tous aſſembler, & après leur avoir mis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour leur rendre la vie agréable, dont ils témoignèrent une grande reconnoiſſance, je commençai à leur parler de la vie ſcandaleuſe qu'ils menoient; je leur dis qu'un eccléſiaſtique de mes amis y avoit déjà fait réflexion, & qu'il traitoit leur conduite de criminelle & d'impie. Je leur demandai enſuite, ſi en contractant ces infâmes liaiſons, ils étoient déjà mariés, ou non? Ils me répondirent que deux d'entr'eux étoient veufs, & que les trois autres étoient encore garçons. Je continuai à leur demander, s'ils avoient pu en conſcience avoir un commerce avec ces femmes, les appeller leurs épouſes, & procréer des enfans d'elles, ſans être mariés légitimement?

Ils me répondirent, comme je m'y étois bien attendu, qu'il n'y avoit eu perſonne pour les marier; mais qu'ils s'étoient engagés devant le gouverneur, à les prendre en qualité d'épouſes

légitimes; & que, selon eux, dans les circonstances où ils se trouvoient alors, ce mariage étoit aussi légitime que s'il avoit été contracté devant un prêtre, & avec toutes les formalités requises.

Je leur répliquai que, sans doute, ils étoient mariés réellement par rapport à Dieu, & qu'ils étoient obligés en conscience, de regarder leurs prisonnières comme leurs légitimes épouses: mais que n'étant pas mariés selon les loix humaines, ils pouvoient, s'ils vouloient, se moquer d'un pareil mariage, & abandonner leurs femmes & leurs enfans; ce qui mettroit leurs malheureuses familles dans un état déplorable, destituées de bien & d'amis: que pour cette raison, je ne pouvois rien faire pour eux, à moins que d'être convaincu de la bonté de leurs intentions; que je serois obligé de tourner toute ma charité du côté de leurs enfans. Je leur dis encore, que s'ils ne m'assuroient pas qu'ils étoient prêts à épouser ces femmes, je ne pouvois pas les laisser ensemble dans une liaison criminelle & scandaleuse, qui devoit indubitablement éloigner d'eux la bénédiction de Dieu.

Atkins, prenant alors la parole pour tous les autres, me répondit, qu'ils avoient autant d'amour pour leurs femmes, que si elles étoient nées dans leur patrie, & que rien ne les porteroit jamais à les abandonner; que pour lui en

particulier, si on lui offroit de le ramener en Angleterre, & de lui donner le commandement du plus beau vaisseau de guerre de l'armée navale, il le refuseroit, à moins qu'on ne lui permît de prendre sa famille avec lui; & que s'il y avoit un ecclésiastique dans le vaisseau, il se marieroit dans le moment de tout son cœur.

C'étoit-là justement où je l'attendois; le prêtre n'étoit pas avec moi alors, mais il n'étoit pas loin. Je répondis à Atkins, qu'effectivement j'avois un homme d'église avec moi, que je les voulois faire marier le lendemain, & qu'il n'avoit qu'à délibérer là-dessus avec ses camarades. Pour moi, je n'ai que faire de délibération, je suis prêt, si le ministre est prêt de son côté; & je suis sûr que tous mes compagnons sont de mon sentiment. Je lui dis que mon ami, le ministre, étoit françois, & qu'il ne savoit pas un mot de la langue angloise; mais que je m'offrois à lui servir d'interprète. Il ne songea pas seulement à me demander s'il étoit papiste ou protestant; ce que j'avois extrêmement craint. Là-dessus nous nous séparâmes, je fus rejoindre mon prêtre, & Atkins alla délibérer sur cette affaire avec ses camarades.

Je communiquai au religieux la réponse que mes gens m'avoient donnée, & je le priai de ne

leur en parler que quand l'affaire seroit en état d'être conclue.

Avant que je puſſe encore m'éloigner de leur plantation, ils vinrent me trouver tous en corps, & me dirent qu'ils avoient mûrement conſidéré ma propoſition ; qu'ils étoient ravis que j'euſſe un homme d'égliſe avec moi ; & qu'ils étoient prêts, dès que je le trouverois bon, à me donner la ſatisfaction de ſe marier formellement : car ils étoient fort éloignés d'avoir la moindre envie de quitter leurs femmes, & ils n'avoient eu que des intentions droites, en les choiſiſſant. Là-deſſus je leur ordonnai de me venir trouver tous le lendemain, & d'inſtruire leurs femmes, en attendant, de la nature d'un mariage légitime, qui devoit les aſſurer de leurs maris, & leur ôter la crainte d'en être abandonnées, quelque choſe qui pût arriver.

Il ne fut pas difficile de faire comprendre cette affaire aux femmes, & de la leur faire goûter. Ils ne manquèrent pas de venir le lendemain à mon appartement ; & je trouvai à propos alors de produire mon homme d'égliſe. Il n'avoit ni l'habit d'un miniſtre Anglican, ni celui d'un prêtre françois. Il étoit habillé d'une ſoutane noire, liée d'une eſpèce d'écharpe, ce qui lui donnoit aſſez l'air d'un miniſtre habillé à la légère.

D'ailleurs, ils n'en doutèrent point dès qu'ils virent sa gravité, & le scrupule qu'il se faisoit de marier ces femmes avant qu'elles fussent baptisées, & qu'elles eussent embrassé la religion chrétienne. Cette délicatesse de conscience leur donna un respect extraordinaire pour lui.

Pour moi, je commençai à craindre qu'il ne poussât ses scrupules assez loin, pour ne les pas marier du tout; j'avois beau l'en vouloir détourner, il me résista avec fermeté, quoiqu'avec modestie; & enfin il refusa absolument d'aller plus loin, avant d'avoir pressé là-dessus les hommes & les femmes. J'avois peine d'abord à y consentir; mais enfin j'en tombai d'accord, parce que je voyois la sincérité de son intention.

Il leur dit d'abord que je l'avois instruit de leur situation & de leur dessein, qu'il désiroit fort de l'accomplir, & de les marier, comme ils le souhaitoient; mais qu'avant de le faire, il devoit absolument avoir une conversation sérieuse avec eux. Selon les loix formelles de la société, leur dit-il, vous avez vécu jusqu'ici dans un commerce illicite, & il n'y a qu'un mariage légitime, ou une séparation qui puisse mettre fin à votre conduite criminelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui regarde les loix du christianisme; & il ne m'est pas permis de marier des chrétiens à des sauvages, à des

idolâtres, à des payennes qui n'ont point reçu le baptême : je ne vois pas que vous ayez le tems de persuader vos femmes de se faire baptiser, & d'embrasser le christianisme, dont elles n'ont jamais peut-être entendu parler ; ce qui rend leur baptême impossible.

Je crois, continua-t-il, que vous êtes d'assez mauvais chrétiens vous-mêmes, que vous avez peu de connoissance de Dieu, & de ses voies : par conséquent, je crains fort que vous n'ayez pas dit grand'chose là-dessus à vos pauvres femmes. Il m'est impossible, cela étant, de vous marier, si vous ne me promettez de faire tous vos efforts pour persuader vos femmes d'embrasser notre sainte religion, & de les instruire selon votre pouvoir ; car il est absolument contraire aux principes de l'évangile, de lier des chrétiens à des sauvages ; & je serois au désespoir de me charger la conscience d'une pareille affaire.

Bon Dieu ! dit Guillaume Atkins, comment enseignerions-nous la religion à nos femmes ? Nous n'y entendons rien nous-mêmes ; d'ailleurs si nous leur allions parler de Dieu, de J. C. du Ciel & de l'Enfer, nous les ferions rire seulement, & elles nous demanderoient si nous croyons tout cela nous-mêmes ? Si nous leurs répondions que nous sommes persuadés que le ciel est pour les

gens de bien, & que l'enfer doit être le partage des méchans, elles nous demanderoient quel seroit notre sort, de nous qui croyons toutes ces choses, & qui sommes de si grands vauriens. Eh! Monsieur, en voilà plus qu'il n'en faut pour les dégoûter de notre religion, aussi-tôt qu'elles en entendront parler. Il faut avoir de la religion, si l'on veut instruire là-dessus les autres. » Atkins, lui répondis-je » je crains bien que tout ce que » vous venez de dire ne soit que trop vrai; » mais cela n'empêche pas que vous ne puis- » siez donner quelques idées de religion à » votre femme; vous pouvez lui dire, qu'il » y a un Dieu & une religion meilleure que la » sienne; qu'il y a un Être souverain, qui a fait » tout & qui peut détruire tout; qu'il récompense » les bons, qu'il punit les méchans, & qu'il nous » jugera tous selon notre conduite. Quelque » ignorant que vous soyez, la nature elle-même » doit vous avoir enseigné ces vérités, & je suis » sûr que vous en êtes pleinement convaincu.

Vous avez raison, dit Atkins; mais de quel front dirai-je tout cela à ma femme? Elle me dira d'abord qu'il n'y a pas un mot de vérité en tout cela.

» Pas un mot de vérité! lui répliquai-je brus- » quement »; que prétendez-vous dire par-là? Oui, monsieur, répliqua-t-il, elle me

dira que tout cela ne sauroit être, & qu'il est impossible que dieu soit juste dans ses récompenses, & dans ses punitions, puisque je ne suis pas puni & livré au diable depuis long-tems, moi qui ai donné tant de marques de méchanceté à ma femme même, & à toutes les personnes avec qui j'ai eu quelque commerce. Elle ne comprendra jamais comment dieu peut me laisser vivre encore, après avoir toujours agi d'une manière directement opposée à ce que je lui dois représenter, comme la vertu, & comme la règle de mes actions.

» Certainement, Atkins, lui dis-je, je crains » bien que vous n'ayez raison »; & en me tournant alors du côté de mon ecclésiastique, fort impatient de savoir le résultat de notre entretien, je lui communiquai les réponses de Guillaume.

Ecoutez donc, monsieur, me dit-il, dites à Atkins que je sais un moyen sûr de le rendre un excellent prédicateur pour sa femme, c'est de se convertir lui-même; car il faut être véritablement repentant pour prêcher avec fruit la repentance. S'il peut regarder ses péchés passés avec une véritable contrition, il sera mieux qualifié pour convertir sa femme que qui que ce puisse être. Il sera propre alors à lui persuader, que dieu est un juste juge, par rapport au bien & au mal; mais que c'est un Etre miséricordieux, dont la bonté & la

patience infinie différent la punition du coupable, pour lui donner le tems d'avoir recours à sa grace; qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente & qu'il vive ; qu'il souffre même que les scélérats les plus abominables prospèrent longtems dans leurs mauvais desseins, & qu'il en réserve le châtiment jusqu'à la vie à venir ; que c'est une preuve évidente d'une vie future, que souvent les gens vertueux ne reçoivent leur récompense, ni les méchans leur punition, que dans l'autre monde. Cette réflexion lui donnera une occasion naturelle d'enseigner à sa femme le dogme de la résurrection & du dernier jugement. Encore un coup, qu'il se repente lui-même, & je lui suis garant de la conversion de sa femme.

J'expliquai tout ce discours à Atkins, qui l'écouta d'un air fort sérieux, & qui en parut extrêmement touché, ne pouvant souffrir qu'avec peine que j'allasse jusqu'à la fin. Je sais tout cela, monsieur, me dit-il, & je sais plus encore ; mais je n'ai pas l'effronterie de parler là-dessus à ma femme, sachant que dieu, ma conscience, & ma femme même, témoigneront que j'ai vécu jusqu'ici, comme si je n'avois jamais entendu parler de dieu, d'une vie future, ou de quelqu'autre matière semblable. Pour ce que vous dites touchant ma conversion, hélas!.... Là-

dessus il poussa de profonds soupirs, & je voyois ses yeux se remplir de larmes.

Ah! monsieur, reprit-il, c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. » Une affaire faite, » Atkins, lui dis je! Qu'entendez-vous par là »? Je sais bien ce que j'entends par-là, me répondit-il; je veux dire qu'il n'en est plus tems, & cela n'est que trop vrai.

Je traduisis au prêtre mot-à-mot ce qu'Atkins venoit de dire, & ce religieux zélé, qui malgré les opinions particulières de son église, avoit tant de soin du salut d'autrui, qu'il seroit absurde de croire qu'il fût indifférent sur le sien propre, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Mais s'étant remis, il me pria de demander à Atkins, s'il étoit bien aise que le tems de sa conversion fût passé, ou bien s'il en étoit touché, & s'il souhaitoit sincèrement de se tromper là-dessus. Quelle demande, dit Atkins avec beaucoup de passion! Comment est-il possible qu'un homme soit content de se trouver dans un état qui ne peut finir que par des peines éternelles? Je suis si éloigné d'en avoir de la joie, que je crains bien que le désespoir ne me porte un jour à me couper la gorge pour mettre fin à la crainte qui me donne de si mortelles inquiétudes.

Le religieux, à qui je rapportai les tristes paroles

roles du pauvre Atkins, demeura penſif pendant quelques momens : mais revenant bientôt de ſa méditation ; s'il ſe trouve véritablement dans cette ſituation, me dit-il, aſſurez-le qu'il a encore le tems de ſe convertir, & que Jeſus-Chriſt répandra la repentance dans ſon ame. Dites-lui en même tems, que perſonne n'eſt ſauvé que par le mérite, & par la mort de Jeſus-Chriſt, qui lui donne accès au trône de la grace, & que par conſéquent il n'eſt jamais trop tard pour ceux qui y recourent ſincèrement. Penſe-t-il qu'un pécheur ſoit jamais capable de ſe mettre, par ſes crimes, hors de la portée de la miſéricorde divine ? Dites-lui encore, je vous prie, que quand il ſeroit vrai que la grace de dieu laſſée, pour ainſi-dire, de s'offrir ſi ſouvent en vain, ſe retire quelquefois entièrement d'un pécheur obſtiné, il n'eſt jamais tard pourtant pour l'implorer ; & que les miniſtres de l'évangile ont un ordre général de prêcher la grace au nom de Jeſus-Chriſt, à tous ceux qui ſe repentent ſincèrement.

Atkins m'ayant écouté avec attention, & d'une manière très-ſérieuſe, ne répondit rien ; mais il me dit qu'il alloit parler à ſa femme ; & il ſe retira dans le moment même. J'adreſſai cependant les mêmes diſcours aux autres, & je remarquai qu'ils étoient tous ignorans, juſqu'à la ſtupidité, dans les matières de la religion, comme je

l'étois lorſque je quittai mon père pour aller courir le monde. Cependant ils m'écoutèrent tous d'un air très-attentif, & ils me promirent fortement de parler à leurs femmes, & de ne négliger rien pour leur faire embraſſer le chriſtianiſme.

Quand je rapportai leur réponſe au prêtre, il me regarda en ſouriant, & en ſecouant la tête : Nous qui ſommes les ſerviteurs de J. C. dit-il, nous ne pouvons qu'inſtruire, & exhorter ; & quand les gens reçoivent nos inſtructions & promettent de les ſuivre, nous avons fait tout ce que nous ſommes capables de faire, & nous ſommes obligés de nous contenter de leurs promeſſes. Mais croyez-moi, monſieur, continua-t-il, quels que puiſſent être les crimes paſſés de cet Atkins, je penſe que c'eſt le ſeul de la troupe qui ſe repent ſincèrement. Je ne déſeſpère pas des autres, mais je crois cet homme-là véritablement touché des égaremens de ſa vie paſſée. Je ſuis sûr que quand il parlera de religion à ſa femme, il commencera par ſe convertir lui même : car on n'apprend jamais mieux, que quand on s'efforce d'enſeigner aux autres ; & j'ai connu un homme d'une très-mauvaiſe conduite, & qui n'avoit qu'une notion très ſuperficielle de la religion, qui devint un parfaitement bon chrétien, en s'attachant à la converſion d'un Juif. Si ce pauvre Atkins commence une fois à parler à ſa femme,

de Jésus-Christ, je parierois ma vie, qu'il sera sensiblement touché de ses propres discours, & se repentira réellement; ce qui pourroit avoir de très-bonnes suites.

Cependant sur la promesse que les autres Anglois lui firent, de travailler à la conversion de leurs femmes, il les maria, en attendant qu'Atkins vînt avec la sienne. Il étoit fort curieux de savoir où ce dernier s'en étoit allé; & se tournant vers moi; Je vous conjure, me dit-il, sortons de votre labyrinthe, pour nous promener; je suis persuadé, que nous trouverons quelque part ce pauvre Atkins en conversation avec sa femme, & occupé à lui enseigner quelques dogmes de la religion. Je le voulus bien, je le menai par un chemin qui n'étoit connu que de moi, où les arbres étoient tellement épais qu'il étoit difficile de voir de dehors ce qui se passoit où nous étions. Quand nous fûmes venus au coin du bois, nous vîmes Atkins & sa femme assis à l'ombre, & engagés dans la conversation la plus sérieuse. J'en avertis mon religieux, & nous les considérâmes pendant quelque tems avec attention, pour juger de leurs discours par leurs attitudes.

Nous vîmes qu'il lui montroit du doigt successivement le soleil, tous les côtés du ciel, la terre, la mer, les bois, lui-même & sa femme;

Vous le voyez, me dit le prêtre, il lui fait un sermon, il lui dit, selon toutes les apparences, que notre dieu a fait le ciel, la terre, la mer, &c.

Immédiatement après, nous le vîmes se lever, se jeter à genoux, & tendre ses deux mains vers le ciel; nous supposâmes qu'il parloit tout haut; mais nous étions trop loin pour en rien entendre. Après avoir resté dans cette posture une demi-minute, il se remit auprès de sa femme, & recommença à l'entretenir. Nous la vîmes fort attentive, sans savoir si elle parloit à son tour, ou non. Pendant que son mari avoit été à genoux, j'avois vu de grosses larmes couler sur les joues du prêtre, & moi-même j'avois eu toutes les peines du monde à m'empêcher de pleurer. Ce qui nous chagrina beaucoup, c'étoit l'impossibilité d'entendre quelques expressions de sa prière.

Néanmoins nous ne voulûmes pas approcher davantage, de peur de l'interrompre, & nous nous contentâmes de certains gestes qui nous faisoient assez comprendre le sens de la conversation. S'étant assis de nouveau auprès d'elle, comme j'ai déjà dit, il continua de lui parler d'une manière très-pathétique; il l'embrassoit de tems en tems avec passion. D'autres fois nous le voyions tirer son mouchoir, essuyer les yeux de sa femme, & la baiser de nouveau avec un transport extra-

ordinaire. Nous le vîmes enſuite ſe lever tout d'un coup, lui donner la main, pour ſe lever auſſi ; & l'ayant menée à quelques pas de-là, ſe mettre à genoux avec elle, & y demeurer pendant quelques minutes.

A ce ſpectacle, mon ami ne fut plus le maître de ſon zèle. Il s'écria à haute voix : O ſaint-Paul, ſaint-Paul, les voilà qui prient Dieu enſemble ! J'eus peur qu'Atkins ne l'entendît, & je le conjurai de ſe modérer pendant quelques momens, afin que nous puſſions voir la fin d'une ſcène ſi touchante. Jamais je n'en avois vu de plus propre à émouvoir le cœur, & en même tems de plus agréable. Mon prêtre ſe retint en effet ; mais il marqua par ſon air, une extaſe de joie, de voir cette pauvre payenne, prête à entrer dans notre ſainte religion. Tantôt il pleuroit, tantôt il faiſoit des prières jaculatoires pour rendre graces à Dieu d'une preuve ſi manifeſte du ſuccès merveilleux de nos deſſeins ; quelquefois il levoit les mains vers le ciel, tantôt il faiſoit le ſigne de la croix, tantôt il parloit tout doucement, & quelquefois haut, & ſes actions de graces étoient tantôt en latin, & tantôt en françois, & ſouvent les pleurs étouffoient ſa voix, de manière que ce qu'il diſoit, ne reſſembloit pas à des ſons articulés.

Je le conjurai de nouveau de ſe tranquilliſer

afin que nous puissions examiner ensemble avec attention tout ce qui se passoit sous nos yeux. La scène n'étoit pas encore finie, & après qu'ils se furent relevés, nous vîmes encore Atkins adresser la parole à sa femme, avec toutes les marques d'une très-grande ferveur.

Nous conjecturâmes par ses gestes, qu'elle étoit fort touchée de ses discours; elle levoit les mains, les croisoit sur sa poitrine, & se mettoit dans plusieurs autres attitudes convenables à un cœur touché, & à un esprit attentif. Tout cela continua pendant un demi-quart d'heure, & ensuite ils s'en allèrent, de sorte qu'il fallut mettre-là des bornes à notre curiosité.

Je me servis de cet intervalle pour parler à mon religieux, & pour lui dire que j'étois charmé de ce que nous venions de voir; que bien que je ne fusse pas fort crédule sur ces conversions subites, je croyois pourtant qu'il n'y avoit ici que de la sincérité, quelle que pût être l'ignorance & de l'homme, & de la femme; & que j'attendois une heureuse fin d'un si heureux commencement.

» Que sait-on, dis-je, si ces deux sauvages, par la » voie de l'instruction & de l'exemple, n'influe- » ront pas sur la conversion de quelques autres » ?

De quelques autres! me répondit-il précipitamment : oui, de tout autant qu'il y en a. Fiez-vous-en à moi, si ces deux sauvages (car le

mari ne l'a été guères moins que la femme, si se rendent à Jesus-Christ, ils ne cesseront jamais de s'attacher à la conversion des autres. Car la véritable religion est communicative, & celui qui est devenu réellement chrétien, ne laissera pas un seul payen dans l'erreur, s'il espère l'en pouvoir tirer. Je lui avouai que son sentiment étoit fondé sur un principe très-chrétien, & que c'étoit une preuve d'un grand zèle, & d'un cœur fort généreux. » Mais, mon cher ami, lui dis-je, voulez-vous bien me permettre de vous faire ici » une seule difficulté ? Je ne trouve rien à dire » contre la ferveur que vous marquez, pour » transporter ces gens du sein du paganisme, » dans celui de la religion chrétienne: mais quelle » consolation en pouvez-vous tirer, puisque, » selon vous, ils seront toujours hors des limites » de l'église catholique, sans laquelle vous » croyez qu'il n'y a point de salut ? Convertis » à la religion protestante, ils passeront chez » vous pour hérétiques, aussi damnables que les » payens eux-mêmes.

Il me répondit ainsi avec beaucoup de candeur & de charité chrétienne: monsieur, je suis catholique, prêtre de l'Ordre de saint-Benoît, & j'admets tous les dogmes de l'Eglise Romaine; mais je vous dis, sans la moindre envie de vous complimenter, & sans considérer la situation dans

laquelle je me trouve ici, que je ne vous regarde pas comme un homme absolument exclus de la grace de Dieu. Je ne dirai jamais, quoique je sache qu'on le croit généralement parmi nous, que vous ne sauriez être sauvé; je n'ai garde de borner assez la miséricorde de Jesus-Christ, pour m'imaginer que vous ne sauriez être porté dans le sein de l'église par des voies qui nous sont inconnues, & je suis sûr que vous avez la même charité pour nous: Je prie continuellement que vous puissiez rentrer dans l'église par des chemins dont je laisse le choix à l'Être infiniment sage. En attendant vous confesserez, je crois, qu'en qualité de catholique, je puis faire une différence considérable entre un protestant & un payen; entre quelqu'un qui invoque le nom de Jesus, quoique d'une manière que je ne juge pas conforme à la véritable foi, & un sauvage, un barbare, qui ne connoît ni dieu, ni christ, ni rédempteur. Si vous n'êtes pas dans les limites de l'église, vous en êtes plus près, du moins, que ceux qui n'en ont jamais entendu parler. C'est par cette raison que je me réjouis en voyant cet homme qui s'étoit livré à toutes sortes de crimes, adresser ses prières au sauveur, quoique je ne le croie pas parfaitement éclairé; persuadé que dieu, dont toute bonne œuvre procède, achevera celle-ci en le menant un jour à la connoissance

entière de la vérité ; & s'il réussit à inspirer la religion chrétienne à sa pauvre femme, je ne saurois jamais croire qu'il périra lui-même. Ma joie est donc fondée quand je vois quelqu'un approcher de la véritable église, quoiqu'il n'y entre pas aussi-tôt que je le souhaiterois. Il faut s'en fier, pour la perfection de cet ouvrage, à Dieu qui l'achevera lorsqu'il le trouvera à propos. Je serois charmé, je vous proteste, si tous les sauvages ressembloient à cette bonne femme, dussent-ils être d'abord tous protestans ; & je croirois fermement que Dieu, ayant commencé à illuminer leur esprit, leur accorderoit de plus en plus les lumières d'en haut, & les feroit entrer à la fin dans le sein de son église.

J'étois surpris de la sincérité de ce pieux papiste, à mesure que j'étois convaincu par la force de son raisonnement ; & je me mis d'abord dans l'esprit, que si une pareille modération étoit générale parmi les hommes, nous pourrions être tous chrétiens catholiques, quelle que pût être la différence de nos sentimens particuliers, & que cet esprit de charité nous conduiroit bientôt tous aux mêmes principes. Comme il croyoit qu'une pareille tolérance nous rendroit tous catholiques, je lui dis que je m'imaginois que si tous les membres de son église étoient capables d'une charité pareille, ils seroient bientôt tous protes-

tans : nous brisâmes-là, car nous n'entrions jamais dans la controverse.

Je voulus pourtant l'embarrasser un peu sur la tolérance ; & le prenant par la main : « Mon cher » ami, lui dis-je, j'approuve fort ce que vous » venez de dire ; mais certainement si vous » prêchiez une pareille doctrine en Espagne ou » en Italie, vous n'éviteriez jamais les griffes de » l'inquisition ».

Cela pourroit bien être, me dit-il ; mais je ne crois pas qu'une pareille sévérité rende ces peuples meilleurs chrétiens : un excès de charité ne passera jamais chez moi pour hérésie.

Comme Atkins & sa femme n'étoient plus dans cet endroit, nous n'avions aucune raison pour nous y arrêter. Nous revînmes donc sur nos pas, & nous les trouvâmes déjà qui nous attendoient. Quand je les vis, je demandai au prêtre s'il trouvoit à propos que nous leur découvrissions que nous les avions vus dans le bosquet ? Ce n'étoit pas-là son avis ; il vouloit lier conversation avec Atkins, pour voir ce qu'il nous diroit de son propre mouvement. Là-dessus nous les fîmes entrer ; sans permettre que personne y fût que nous trois, & voici quel fut notre entretien :

ROBINSON CRUSOÉ. Je vous prie, Atkins,

dites-moi quelle éducation avez-vous eue? de quelle profession étoit votre père?

GUILLAUME ATKINS. Un plus honnête homme que je ne ferai de ma vie; c'étoit un ecclésiastique, monsieur.

R. CR. Quelle éducation vous a-t-il donnée?

G. AT. Il n'a rien négligé pour me porter à la vertu; mais j'ai méprisé ses préceptes & ses réprimandes, comme une véritable bête féroce que j'étois.

R. CR. Salomon dit effectivement, que celui qui méprise la correction est semblable aux bêtes.

G. AT. Hélas! monsieur, je n'ai été que trop semblable aux bêtes les plus cruelles, puisque j'ai assassiné mon propre père. Ah! mon Dieu! monsieur, ne parlons plus de cela; j'ai tué mon propre père.

Le prêtre, à qui j'interprétois tout mot-à-mot, recula à ces dernières paroles, & devenant pâle comme la mort, s'écria tout haut: O ciel! un parricide!

R. CR. J'espère, Atkins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que vous venez de dire: auriez-vous tué votre père réellement?

G. AT. Il est bien vrai que je ne lui ai pas

plongé un poignard dans le sein; mais j'ai abrégé ses jours en lui ôtant toute sa consolation, & en empoisonnant tous ses plaisirs. Je l'ai tué, monsieur, par la plus noire ingratitude, par laquelle j'ai répondu à la tendresse la plus forte que jamais père eut pour son fils.

R. Cr. Tranquillisez-vous, Atkins; je ne vous ai pas fait cette question pour vous arracher l'aveu que vous venez de faire; je prie Dieu de vous en donner un sincère repentir, comme aussi de tous vos autres péchés. Je vous l'ai faite seulement parce que je m'apperçois que quoique vous ne soyez pas extrêmement éclairé, vous ne laissez pas d'avoir une idée de la religion & de la morale, & que vous en savez plus que vous n'en avez pratiqué.

G. At. Ce n'est pas vous qui m'avez arraché cet aveu, monsieur; c'est ma conscience. Quand nous commençons à jeter la vue sur nos péchés passés, il n'y en a point qui nous touchent plus sensiblement que ceux que nous avons commis contre des parens pleins d'indulgence pour nous. Il n'y en a point qui fassent des impressions si profondes, & qui nous accablent davantage.

R. Cr. Il y a dans votre discours quelque chose de si pathétique, Atkins, que je ne saurois l'entendre sans me troubler.

C. AT. Et pourquoi vous troubleriez-vous, monsieur? des sentimens comme les miens vous doivent être absolument étrangers.

R. CR. Non, non, Atkins, tout ce rivage; chaque arbre, chaque colline de toute cette île, est un témoin des inquiétudes affreuses que m'a causé le souvenir de l'ingratitude que j'ai eue dans ma première jeunesse, pour les soins d'un père aussi tendre que paroît avoir été le vôtre. J'ai tué mon père aussi-bien que vous, mon pauvre Atkins; mais je crains fort que votre repentir ne surpasse beaucoup le mien.

J'en aurois dit d'avantage si j'avois été le maître de ma douleur; le repentir d'Atkins me paroissoit si fort l'emporter sur le mien, que je n'étois plus en état de soutenir cette conversation. Je voyois que cet homme, que j'avois appelé pour lui donner des leçons, m'en donnoit à moi de fort touchantes, auxquelles naturellement je ne devois pas m'attendre.

Le jeune prêtre, à qui je communiquai tout ce discours, en fut fort ému. Eh bien! me dit-il, ne vous ai-je pas averti d'avance, que, dès que cet homme-là seroit converti, il deviendroit notre prédicateur? Je vous assure, monsieur, que s'il persévère dans sa repentance, je serai inutile ici, & qu'il fera des chrétiens de tous les habitans de l'île.

Me tournant alors de nouveau du côté d'Atkins: » mais, Guillaume, lui dis-je, d'où vient que, » précisément dans ce moment-ci, vos péchés » vous touchent d'une si grande force?

G. AT. Hélas! monsieur, vous m'avez mis à un ouvrage qui m'a percé le cœur. Je viens de parler, avec ma femme, de Dieu, & de la religion, afin de lui faire goûter le christianisme; & elle m'a fait un sermon elle-même, qui ne me sortira jamais de l'esprit, tant que je vivrai.

R. CR. Ce n'est pas votre femme qui vous a prêché, mon cher Atkins; mais votre conscience vous a inspiré à vous-même les argumens dont vous vous êtes servi.

G. AT. Il est vrai, monsieur, ma conscience me les a inspirés avec une force à laquelle il m'a été impossible de résister.

R. CR. Informez-nous, Guillaume, de ce qui vient de se passer entre vous & votre femme; j'en sais déjà quelque chose.

G. AT. Ah! monsieur, il ne m'est pas possible de vous en rendre un compte exact; quoique j'en sois pénétré, je ne saurois pourtant trouver des termes pour m'expliquer comme il faut; mais qu'importe dans le fond? il suffit que j'en sois touché, & que j'aie pris une ferme résolution de réformer ma vie.

R. CR. Mais encore, Atkins, dites-nous;

en quelque chose; par où avez-vous entamé la conversation ? Le cas est tout-à-fait extraordinaire certainement ; si votre femme vous a porté à une résolution si louable, elle vous a fait effectivement un excellent sermon.

G. AT. J'ai débuté par la nature de nos loix sur le mariage, qui tendent à lier l'homme & la femme par des nœuds indissolubles. Je lui ai fait entendre que sans de pareilles loix, l'ordre ne pouvoit pas être maintenu dans la société ; que les hommes abandonneroient leurs familles, & qu'ils se mêleroient confusément avec d'autres femmes : ce qui embrouilleroit toutes les successions, & rendroit tous les héritages incertains.

R. CR. Comment ! Guillaume, vous parlez comme un docteur en droit. Mais avez-vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'héritages & familles ? Les sauvages n'en ont pas seulement une idée, à ce qu'on dit, & se marient sans aucun égard pour l'alliance. On m'a assuré même que parmi eux les frères se marient avec leurs sœurs, les pères avec leurs filles, & les fils avec leurs mères.

G. AT. Je crois, monsieur, que vous êtes mal informé ; ma femme m'a dit au moins, que sa nation abhorre de pareils mariages ; & que dans les degrés de parenté, dont vous venez de faire mention, ils ne se marient jamais, quoiqu'ils ne soient pas aussi scrupuleux que nous, peut-être, par rapport aux degrés plus éloignés.

R. Cr. Eh bien ! que vous répondit-elle ?

G. At. Elle me dit, qu'elle trouvoit ces loix fort bonnes, qu'elles étoient meilleures que celles de son pays.

R. Cr. Mais lui avez-vous expliqué ce que c'étoit proprement que le mariage ?

G. At. Oui, & c'est par-là qu'a commencé notre dialogue. Je lui ai demandé si elle vouloit être mariée avec moi à notre manière ? Quelle manière, me dit-elle ? Je veux dire, répliquai-je, la manière que Dieu a établie pour le mariage. Cette réplique donna lieu à la conversation la plus particulière que jamais mari eut avec sa femme.

* *Voici le dialogue d'Atkins & de sa femme, préciséement de la manière que je l'ai écrit sur le champ, à mesure qu'il me le communiquoit.*

La Femme. Établie par Dieu ? Comment ? vous avez donc aussi un Dieu dans votre pays ?

Guillaume Atkins. Sans doute, ma chère, Dieu est dans tous les pays.

La F. Point du tout, votre Dieu n'est pas

* Tout ce que dit la femme dans ce dialogue, est en fort mauvais anglois ; j'aurois pu l'imiter en françois, comme j'ai fait dans le premier volume, en pareil cas ; mais je ne l'ai pas trouvé à propos, par ce que la matière est sérieuse, & que ce mauvais langage y répandroit quelque chose de trop badin.

dans

dans mon pays ; nous n'avons que le grand vieux Dieu Benamuchée.

G. AT. Hélas ! ma pauvre enfant, je ne suis pas assez habile pour vous expliquer ce que c'est que Dieu. Il est dans le ciel, il a fait le ciel & la terre, & tout ce qui s'y trouve.

LA F. Comment ! vous avez le grand Dieu dans votre pays, & vous ne le connoissez pas ? vous ne l'adorez pas ? Cela n'est pas possible.

G. AT. Cela est pourtant certain, quoique nous vivions souvent comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le ciel, & que son pouvoir ne s'étendit point jusqu'à la terre.

LA F. Mais pourquoi Dieu le permet-il ? Pourquoi ne vous fait-il pas vivre mieux ?

G. AT. C'est notre propre faute.

LA F. Mais vous dites qu'il est grand, qu'il a un grand pouvoir, qu'il peut vous tuer, s'il veut ; pourquoi ne vous tue-t-il pas, quand vous ne le servez pas, & que vous faites du mal ?

G. AT. Il est vrai qu'il auroit pu me tuer il y a long-tems, & que je devrois m'y attendre ; car j'ai été un homme indigne de vivre ; mais il est miséricordieux, & il ne nous punit pas toujours quand nous le méritons.

LA F. Eh bien ! n'avez vous pas remercié votre Dieu de sa bonté pour vous ?

G. AT. Hélas ! je l'ai remercié aussi peu

de sa miséricorde, que je l'ai craint pour son pouvoir.

LA F. Si cela est, votre Dieu n'est pas Dieu ; je ne saurois le croire. Il est grand, il a du pouvoir ; & il ne vous tue pas quand vous le fâchez ?

G. AT. Faut-il donc, ma chère, que ma mauvaise conduite vous empêche de croire en Dieu ? Que je suis malheureux ! Je suis chrétien, & mes crimes empêchent les payens de le devenir !

LA F. Mais comment puis-je croire que vous ayez là-haut un Dieu grand & fort, & que cependant vous ne faites point de bien ? Il faut donc qu'il ne sache pas ce que vous faites.

G. AT. Vous vous trompez : il sait tout, il nous entend, il voit ce que nous faisons, il connoît nos pensées, quoique nous ne parlions pas.

LA F. Cela ne se peut pas, il ne vous entend pas jurer, & dire à tout moment, Dieu me damne.

G. AT. Il entend tout cela assurément.

LA F. Mais où est donc son grand pouvoir ?

G. AT. Il est miséricordieux ; c'est tout ce que je puis vous dire, & c'est cela qui prouve qu'il est le véritable Dieu. Il n'a point de passion comme les hommes, & c'est pour cette seule raison que sa colère ne nous consume pas, dès que nous péchons contre lui.

QUATRIÈME PARTIE.

Alors il nous dit qu'il étoit rempli d'horreur, en disant à sa femme que dieu voit & entend tout, & qu'il connoît nos pensées les plus secrettes, en songeant que, malgré cette vérité, il avoit osé faire un si grand nombre de mauvaises actions.

LA F. Miséricordieux! que voulez-vous dire pieda?

G. AT. Il est notre créateur & notre père. Il a pitié de nous & nous épargne.

LA F. Quoi! il n'est pas en colère contre vous; il ne vous tue pas quand vous faites du mal? Il n'est donc pas bon lui-même; ou il n'a pas beaucoup de force.

G. AT. Il est infiniment bon, ma chère femme, infiniment grand & capable de nous punir. Fort souvent même il donne des exemples de sa justice & de sa vengeance, en faisant périr les pécheurs au milieu de leurs crimes.

LA F. Il ne vous a pas tué pourtant; il faut donc qu'il vous ait averti qu'il ne vouloit pas, & que vous ayez fait un accord avec lui, de pouvoir faire du mal, sans qu'il soit enco-

lère contre vous, comme contre les autres hommes.

G. AT. Bien loin de-là, mon cœur, j'ai péché hardiment par une fausse confiance en sa bonté; & il auroit été infiniment juste, en me détruisant, comme il a souvent détruit d'autres pécheurs.

LA F. Il est donc bien bon à votre égard: qu'est-ce que vous lui avez dit pour l'en remercier?

G. AT. Rien, ma pauvre femme; je suis un indigne scélérat, rempli de la plus noire ingratitude.

LA F. Mais vous dites qu'il vous a fait: que ne vous a-t-il fait meilleur?

G. AT. Il m'a fait comme il a fait tous les autres hommes; mais je me suis corrompu moi-même; j'ai abusé de sa bonté; & je suis parvenu à ce comble de scélératesse par ma propre faute.

LA F. Je voudrois que vous fussiez en sorte que Dieu me connût: je ne le fâcherois pas, je ne ferois point de mauvaises choses.

G. AT. Vous voulez dire, ma chère, que vous souhaiteriez que je vous fisse connoître Dieu, car Dieu vous connoît déjà, & il n'y a pas une seule de vos pensées qui lui soit inconnue.

LA F. Il sait donc aussi ce que je vous dis

à préſent? Il ſait que je ſouhaite de le connoître? Hélas! qui pourra faire en ſorte que je connoiſſe celui qui m'a faite?

G. AT. Ma chère, je ſuis au déſeſpoir de n'être pas en état de vous éclairer là-deſſus: c'eſt lui ſeul qui doit ſe faire connoître à vous: je m'en vais le prier de vous enſeigner lui-même, & de me pardonner de m'être rendu indigne & incapable de vous inſtruire.

C'eſt là-deſſus qu'Atkins, pénétré de douleur de ne pouvoir pas ſatisfaire la deſir ardent qu'avoit ſa femme de connoître Dieu, s'étoit jeté à genoux, pour prier l'eſprit ſaint d'illuminer cet eſprit ténébreux par la connoiſſance ſalutaire de l'évangile; de lui pardonner ſes péchés à lui-même; & de vouloir bien ſe ſervir d'un auſſi indigne inſtrument pour la converſion de cette malheureuſe payenne. Après avoir été proſterné en terre pendant quelques momens, il s'étoit remis auprès de ſa femme; & la converſation recommença de la manière ſuivante.

LA F. Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux? Pourquoi avez-vous parlé? Que ſignifie tout cela?

G. AT. Je me ſuis mis à genoux, ma chère femme, pour m'humilier devant celui qui m'a fait: je lui ai dit *Oh!* comme vos vieillards,

font au faux dieu Benamuchée ; je veux dire que, je lui ai adressé mes prières.

LA F. Et pourquoi avez-vous dit : *Oh?*

G. AT. Je l'ai prié d'ouvrir les yeux de votre entendement, afin que vous puissiez le connoître & lui être agréable.

LA F. Peut-il faire cela encore?

G. AT. Sans doute, il peut faire tout; rien ne lui est impossible.

LA F. Et il entend tout ce que vous lui dites?

G. AT. Certainement. Il nous a ordonné de le prier, avec promesse de nous écouter, & de nous accorder ce que nous lui demanderions.

LA F. Il vous a ordonné de le prier! Quand vous l'a-t-il ordonné? Où vous l'a-t-il ordonné? Il vous a donc parlé lui-même?

G. AT. Non, ma chère, il ne nous a point parlé lui-même ; mais il s'est révélé à nous de différentes manières. Il a parlé autrefois à quelques saints hommes, en termes fort clairs; & il les a dirigés par son esprit, pour rassembler toutes ses loix dans un livre.

LA F. Je ne vous comprends pas. Où est ce livre?

G. AT. Hélas! ma pauvre femme, je n'ai pas ce livre ; mais j'espère que je le trouverai un jour, & que je vous enseignerai à le lire.

(C'eſt dans cette occaſion que nous l'avions vu embraſſer ſa femme avec beaucoup de tendreſſe, mais en même tems avec beaucoup de chagrin de ſe voir ſans bible).

LA F. Mais comment me ferez-vous comprendre que Dieu lui-même a enſeigné à ces hommes à faire ce livre?

G. AT. Par la même règle par laquelle nous ſavons qu'il eſt Dieu.

LA F. Hé bien! par quelle règle, par quel moyen ſavez-vous qu'il eſt Dieu?

G. AT. Parce qu'il ne nous ordonne & ne nous commande rien qui ne ſoit bon & juſte, rien qui ne tende à nous rendre parfaitement bons & parfaitement heureux, & par ce qu'il nous défend tout ce qui eſt mauvais en ſoi-même, ou mauvais dans ſes conſéquences.

LA F. Ah! je voudrois bien comprendre tout cela; je voudrois bien voir tout ce que vous venez de dire. Il enſeigne tout ce qui eſt bon, il défend tout ce qui eſt mauvais, il récompenſe le bien & il punit le mal; il a fait tout, il donne tout, il m'entend quand je lui dis *Oh*, il ne me tuera pas ſi je ſouhaite d'être bonne: ſi je veux faire du mal il peut me tuer, mais il peut m'épargner auſſi, & il eſt pourtant le grand Dieu. Eh bien! je crois qu'il eſt le grand Dieu; je veux lui dire *Oh* avec vous, mon cher.

C'eſt ce diſcours qui ſur-tout avoit touché le cœur d'Atkins. Il s'étoit mis à genoux avec ſa femme pour prier Dieu tout haut de l'illuminer de ſon ſaint eſprit; & de faire en ſorte par ſa providence, qu'il pût trouver une bible, afin de la lire avec ſa femme, & de la faire parvenir par-là à la connoiſſance de la véritable religion.

Parmi les autres diſcours qu'ils tinrent enſuite de cette prière, ſa femme lui fit promettre, puiſque, de ſon propre aveu, toute ſa vie n'avoit été qu'une ſuite de péchés propres à provoquer la colère de Dieu, de la réformer, & de ne plus irriter Dieu de peur qu'il ne fût ôté du monde, & qu'elle ne perdît par là le moyen de connoître mieux la Divinité; enfin de peur qu'il ne fût éternellement miſérable lui-même, comme il lui avoit dit que les méchans ſeroient après leur mort.

Ce récit nous toucha beaucoup l'un & l'autre, mais ſur-tout le jeune religieux. D'un côté il étoit extaſié de joie; mais de l'autre, il étoit cruellement mortifié de n'entendre pas l'anglois, pour pouvoir parler lui-même à cette femme qui avoit de ſi excellentes diſpoſitions. Revenu de ſes réflexions, il ſe tourna vers moi en me diſant qu'il y avoit plus à faire avec cette femme que de la marier. Je ne le compris pas d'abord; mais il s'expliqua, en me diſant qu'il croyoit qu'il falloit la baptiſer.

J'y consentis, & lui, voyant que je me hâtois d'en ordonner les préparatifs : Patience, monsieur, me dit-il, mon sentiment est qu'il faut la baptiser absolument; son mari l'a fait résoudre à embrasser le christianisme, il lui a donné des idées justes de l'existence d'un Dieu, de son pouvoir, de sa justice & de sa clémence; mais il faut que je sache, avant que d'aller plus loin, s'il lui a dit quelque chose de Jesus-Christ, du salut qu'il nous a procuré par sa mort, de la foi, du saint-esprit, de sa résurrection, du jugement dernier & de la vie à venir.

J'appelai là-dessus Atkins, & je le lui demandai. Il se mit à pleurer en disant qu'il en avoit dit quelque chose, mais fort superficiellement; qu'il étoit un homme si criminel, & que sa conscience lui reprochoit avec tant de force sa conduite impie, qu'il trembloit à la seule idée que la connoissance que sa femme avoit de sa mauvaise vie ne lui donnât du mépris pour tous ces dogmes sacrés & importans; mais qu'il étoit sûr que son esprit étoit tellement disposé à recevoir les impressions de toutes ces vérités, que si je voulois bien lui en parler, je viendrois facilement à bout de l'en persuader, & que je n'y perdrois pas mon tems ni mes peines.

Là-dessus je la fis venir, & m'étant placé entr'elle & le prêtre, pour servir de truchement, je le priai d'entrer en matière. Il le fit, & je suis persuadé que dans ces derniers siecles, jamais prêtre papiste ne fit un pareil sermon : aussi lui dis-je que je lui trouvois toutes les lumières, tout le zèle, & toute la sincérité d'un vrai chrétien, sans aucun mélange des erreurs de son église, & qu'il me paroissoit semblable aux évêques de Rome, avant que l'église Romaine eût usurpé la souveraineté sur les consciences.

Pour abréger, il réussit à porter cette pauvre femme à embrasser la connoissance du sauveur, & de la rédemption, non-seulement avec surprise & avec étonnement, comme elle avoit reçu d'abord les notions de Dieu, & de ses attributs ; mais encore avec joie, avec foi, & avec un degré de lumière qu'on auroit de la peine à s'imaginer, bien loin de pouvoir en donner une idée juste.

Quand il se prépara à la baptiser, je le priai de s'acquitter de cette cérémonie avec quelques précautions, afin qu'on ne remarquât pas qu'il fût catholique ; ce qui auroit pu avoir de mauvaises conséquences, & causer des divisions parmi tous ces gens, qui n'avoient encore que de foibles idées sur ces sortes de matières. Il me répondit que, comme il n'avoit point là de chapelle con-

Marie je te baptise au nom du Pere, du Fils et du S.t Esprit.

C. P. Marillier del. Levillain sc.

sacrée, ni les autres choses nécessaires aux formalités de son église, il s'y prendroit d'une telle manière que je ne remarquerois pas moi-même qu'il étoit catholique, si je n'en avois pas été instruit auparavant. Il tint sa parole, & après avoir prononcé assez bas quelques paroles latines, il jeta tout un plat d'eau sur la tête de la femme, en disant tout haut, en françois: Marie, (car en qualité de son parrain je lui donnai ce nom-là, à la prière de son mari,) je te baptise au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit.

Il n'étoit pas possible de deviner par-là de quelle religion il étoit. Il est vrai qu'il lui donna ensuite la bénédiction en latin; mais Atkins s'imagina que c'étoit du françois, ou bien il n'y prit pas garde du tout.

Cette cérémonie étant achevée, il la maria, & se tournant ensuite du côté d'Atkins, il l'exhorta d'une manière très-pathétique, non-seulement à persévérer dans ses bonnes dispositions, mais encore à répondre par une sainte vie, aux lumières qui venoient d'être répandues dans sa conscience. Il lui dit qu'il feroit en vain profession de se repentir, si actuellement il ne renonçoit à tous ses crimes. Il lui représenta que, puisque Dieu lui avoit fait la grace de se servir de lui, comme d'un instrument pour la conversion de sa femme, il

devoit bien prendre garde de ne pas déshonorer cette faveur du ciel ; & que s'il se négligeoit là-dessus, il pourroit voir une payenne se sauver, & l'instrument de son salut rejeté.

Il y ajouta un grand nombre d'autres excellentes leçons, & les recommandant l'un & l'autre à la bonté divine, il leur donna sa bénédiction de nouveau ; se servant toujours de moi comme de son interprète ; c'est ainsi que finit toute la cérémonie. Je puis dire que ce jour-là a été le plus agréable que j'aie passé de ma vie.

Pour mon religieux, il n'étoit pas encore à bout de tous ses pieux desseins ; ses pensées continuoient toujours à rouler sur la conversion des trente-sept sauvages, & il seroit resté de tout son cœur dans l'île pour y travailler ; mais je lui fis voir que son entreprise étoit impraticable, & que je trouverois peut-être un moyen de la faire réussir sans qu'il fût besoin qu'il s'en mêlât.

Ayant ainsi réglé les affaires de mon île, je me préparois à retourner à bord du vaisseau, quand le jeune Anglois que j'avois tiré du bâtiment affamé, vint me dire qu'il avoit appris que j'avois un ecclésiastique avec moi ; que, par son moyen, j'avois marié les Anglois formellement avec les femmes sauvages ; il ajouta qu'il savoit un autre mariage à faire entre deux chrétiens, qui pourroit bien ne m'être pas désagréable.

Je vis d'abord qu'il s'agissoit de la servante de sa défunte mère, qui étoit la seule femme chrétienne qui fût dans l'île. Là-dessus je l'exhortai à ne pas faire une chose de cette importance précipitamment, & seulement pour adoucir la solitude où il se devoit trouver dans l'île. Je lui dis que j'avois su de lui-même, & de la servante, qu'il avoit du bien considérablement, & des amis capables de le pousser dans le monde; que d'ailleurs cette fille n'étoit pas seulement une pauvre servante, mais que son âge n'étoit pas proportionné au sien, puisqu'elle pouvoit bien avoir vingt-sept à vingt-huit ans, au lieu qu'il en avoit à peine dix-huit; que par mes soins il pouvoit bien-tôt sortir de ce désert, & revenir dans sa patrie, où certainement il se repentiroit de son choix précipité, ce qui les rendroit dans la suite malheureux l'un & l'autre.

J'allois en dire davantage, quand il m'interrompit en souriant, pour me dire avec modestie, que je me trompois dans ma conjecture, & qu'il n'avoit rien de tel dans l'esprit, se trouvant dans des circonstances assez tristes, pour n'y pas mettre encore le comble par un mariage mal assorti; qu'il étoit charmé de mon dessein de le faire retourner dans sa patrie; mais que mon voyage devant être de longue haleine, selon toutes les apparences, & très-hasardeux, il ne me

demandoit, pour toute grace, par rapport à lui, que de lui donner quelques esclaves, & tout ce qui étoit nécessaire pour établir une plantation; que de cette manière-là il attendroit avec patience l'occasion de retourner en Angleterre, persuadé que, quand j'y serois revenu, je ne l'oublierois pas. Enfin il me dit qu'il avoit envie de me donner des lettres pour ses parens, afin de les informer des bontés que j'avois eues pour lui, & de l'endroit où je l'avois laissé, & il me promit que dès que je le ferois sortir de l'île, il me céderoit sa plantation, de quelque valeur qu'elle pût être.

Ce petit discours étoit fort bien arrangé, pour un garçon de cet âge, & il m'étoit d'autant plus agréable qu'il m'assuroit positivement que le mariage en question ne le regardoit pas lui-même. Je lui donnai toutes les assurances possibles de rendre ses lettres, si je revenois sain & sauf en Angleterre, de n'oublier jamais la fâcheuse situation dans laquelle je le laissois, & d'employer tous les moyens possibles pour l'en tirer.

J'étois fort impatient cependant de savoir de quel mariage il avoit voulu parler, & il m'apprit qu'il s'agissoit de Susanne (c'étoit le nom de la servante) & de mon artisan universel.

J'en fus charmé au pied de la lettre, parce que le parti me paroissoit très-bon de côté & d'autre. J'ai déjà donné le caractère du jeune homme.

Pour la fille, elle étoit modeste, douce & pieuse; elle avoit du bon sens, & assez d'agrément; elle parloit bien, & à propos, d'une manière décente & polie, toujours prête à répondre quand il falloit, & jamais elle n'étoit précipitée à se mêler de ce qui ne la regardoit pas; elle avoit beaucoup d'adresse pour faire toutes sortes d'ouvrages, & elle étoit si bonne ménagère, qu'elle auroit pu être la femme de charge de toute la colonie. Elle savoit parfaitement bien se conduire avec des personnes d'un certain rang, & par conséquent il ne lui étoit pas mal-aisé de plaire à tous les habitans de l'île.

Nous les mariâmes ce même jour, & comme je lui tenois lieu de père dans cette cérémonie, je lui donnai aussi sa dot; car je lui assignai à elle-même & à son époux un espace de terre assez considérable pour en faire une plantation. Ce mariage, & la proposition que le jeune homme m'avoit faite de lui donner en propre une petite étendue de terrein, me firent penser à partager toute l'île aux habitans, afin de leur ôter toute occasion de querelles.

J'en donnai la commission à Atkins, qui étoit devenu grave, modéré, bon ménager, en un mot qui étoit alors un parfaitement honnête-homme, très-pieux, fort attaché à la religion,

& , si j'ose décider d'une affaire de cette nature véritablement converti.

Il s'acquitta de cette commission avec tant de prudence, que tout le monde en fut satisfait, & qu'ils me prièrent tous de ratifier le partage par un écrit de ma main. Je le fis dresser tout aussitôt, & en spécifiant les limites de chaque plantation, je leur donnai à chacun un droit de possession pour eux, & pour leurs héritiers, ne me réservant que le haut domaine de toute l'île, & une redevance pour chaque plantation, payable en onze ans, à moi, ou à celui de mes héritiers qui, venant la demander, produiroit une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du gouvernement & des loix, je leur dis qu'ils étoient aussi capables que moi de prendre des mesures utiles là-dessus, & que je souhaitois seulement qu'ils me promissent de nouveau de vivre ensemble comme bons amis & bons voisins.

Il y a encore une particularité que j'aurois tort de passer sous silence. Comme tous les habitans de mon île vivoient dans une espèce de république, & qu'ils avoient beaucoup à faire, il paroissoit ridicule qu'il y eût trente-sept sauvages relégués dans un coin de l'île, à peine capables de gagner leur vie, bien loin de contribuer

buer à l'utilité générale. Cette considération me fit proposer au gouverneur Espagnol, d'y aller avec le père de Vendredi, & de leur offrir de se joindre aux autres habitans, afin de planter pour eux-mêmes, ou bien de servir les autres, pour la nourriture & l'entretien, en qualité de domestiques, & non pas en qualité d'esclaves. Car je ne voulois pas absolument permettre qu'on les réduisît à l'esclavage ; ce qui auroit été contraire à la capitulation qu'ils avoient faite en se rendant.

Ils acceptèrent la proposition de grand cœur, & quittèrent leurs habitations dans le moment même. Il n'y en eut que trois ou quatre qui prirent le parti de cultiver leurs propres terres ; tous les autres aimèrent mieux être distribués dans les différentes familles que nous avions établies.

Toutes les colonies se réduisoient alors à deux. Il y avoit celle des Espagnols qui demeuroient dans mon château, & qui étendoient leur plantation, du côté de l'est, tout le long de la petite baie, jusqu'à ma maison de campagne. Les Anglois vivoient dans le nord-est de l'île, où Atkins & ses camarades s'étoient établis dès le commencement, & ils s'étendoient du côté du sud & sud-oueſt, derrière la plantation des Espagnols. Chaque colonie avoit encore à sa disposition une assez grande étendue de terre en

friche, qu'elle pouvoit cultiver en cas de besoin; en sorte que, de ce côté, il n'y avoit aucun sujet de jalousie & de discorde.

On avoit laissé déserte la partie orientale de l'île, afin que les sauvages pussent y aller & venir à leur ordinaire; & on avoit résolu de ne se point mêler de leurs affaires, s'ils ne se mêloient pas de celles des habitans. Il ne faut pas douter qu'ils n'y vinssent souvent, comme ils avoient fait autrefois; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient entrepris la moindre chose contre mes colonies.

Il me vint alors dans l'esprit, que j'avois fait espérer à mon religieux que la conversion des trente-sept Sauvages pouvoit se faire sans lui, d'une manière dont il seroit satisfait. Je lui fis sentir que cette affaire étoit en bon train, & que ces gens étant ainsi distribués parmi les chrétiens, il seroit facile de leur faire goûter les principes de notre religion, pourvu que chacun de leurs maîtres voulût bien faire tous ses efforts pour y réussir.

Il en convint; mais, dit-il, comment les porterons-nous à y travailler avec application? Je lui répondis qu'il falloit les y engager, en les assemblant tous, ou bien en leur allant parler à chacun en particulier. Ce second parti lui parut le plus convenable; & là-dessus nous partageâmes

l'ouvrage entre nous. Il entreprit d'aller voir les Espagnols, qui étoient tous papistes, dans le tems que j'irois adresser mes exhortations aux Anglois, qui étoient tous protestans. Nous leur recommandâmes aux uns & aux autres, très-fort, de ne point faire entrer, dans les instructions qu'ils donneroient aux sauvages, aucune distinction entre les catholiques & les protestans, & de se contenter de leur apprendre les principes généraux de la religion chrétienne, comme l'existence de Dieu, le mérite de Jesus-Christ, &c. Ils nous le promirent, & ils s'engagèrent même à ne parler jamais ensemble de controverse.

En venant à la maison, ou à la ruche d'Atkins, je vis, avec plaisir, que la jeune femme de mon machiniste, & l'épouse d'Atkins, étoient devenues amies intimes, & que cette personne pieuse avoit perfectionné l'ouvrage que l'époux avoit commencé. Quoiqu'il n'y eût que quatre jours d'écoulés depuis le baptême de la femme d'Atkins, elle étoit déjà devenue si bonne chrétienne, que je n'ai de ma vie entendu parler d'une conversion si subite, & poussée si loin en si peu de tems.

Il m'étoit venu justement dans l'esprit, le même matin que je méditois cette visite, qu'en leur laissant tout ce qui leur étoit nécessaire, j'avois oublié de leur donner une bible; en quoi je confesse que j'avois moins de soins pour eux,

que ma bonne veuve n'avoit eu autrefois pour moi, en m'envoyant trois bibles & un livre de communes prières, avec la cargaison de cent livres sterling, qu'elle eut le soin de me faire tenir dans le Brésil.

La charité de cette pauvre femme eut un effet plus étendu qu'elle n'avoit prévu ; car ces bibles servirent alors d'instruction & de consolation à des gens qui en faisoient un meilleur usage que je n'en avois fait alors moi-même.

J'avois une de ces bibles dans ma poche, en arrivant à la maison d'Atkins, où je remarquai que les deux femmes venoient de parler ensemble, sur des matières de religion. Ah ! monsieur, dit Atkins dès qu'il me vit, quand dieu veut se réconcilier avec des pécheurs, il en sait bien trouver les moyens. Voilà ma femme qui a trouvé un prédicateur nouveau ; je sais que j'étois aussi indigne qu'incapable de mettre la main à un pareil ouvrage ; & voilà cette jeune femme qui paroît nous être envoyée du ciel. Elle est en état de convertir toute une île pleine de sauvages.

La jeune femme rougit à ces mots, & se leva pour s'en aller ; mais en la priant de demeurer, je lui dis qu'elle avoit entrepris un dessein excellent, & que je souhaitois de tout mon cœur que le ciel voulût bénir ses soins.

Nous continuâmes sur ce sujet, pendant quel-

que tems, & ne voyant pas qu'ils euſſent aucun livre, je tirai ma bible de ma poche. » Voici du » ſecours que je vous apporte, Atkins, dis-je, » & je ne doute point que vous ne le receviez » avec plaiſir ». Le pauvre homme étoit ſi ſurpris de ce préſent, que, pendant quelques minutes, il fut incapable de prononcer un ſeul mot. Mais s'étant remis de ſon trouble, il prit le livre avec reſpect, & ſe tournant du côté de ſa femme: Ne vous ai-je pas dit, ma chère, lui dit-il, que, quoique dieu ſoit là-haut, dans le ciel, il peut entendre nos prières? Voici le livre que je lui ai demandé, quand nous nous ſommes mis à genoux enſemble dans le boſquet; dieu nous a entendus, il nous l'a envoyé. Après avoir fini ce diſcours, il tomba dans de ſi grands tranſports de joie, qu'au milieu des actions de graces qu'il adreſſoit au ciel, il verſoit un ruiſſeau de larmes.

Sa femme étoit dans une ſurpriſe extraordinaire, & elle étoit prête à tomber dans une erreur, où perſonne de nous ne s'étoit attendu. Elle croyoit fermement que dieu avoit envoyé ce livre directement du ciel, à la prière de ſon mari, & elle prenoit pour un préſent immédiat ce qui n'étoit qu'un effet équivalent de la providence. Il ne tenoit qu'à nous de la confirmer dans cette penſée; mais la matière me parut trop ſérieuſe pour permettre que la bonne perſonne

tombât dans une illusion semblable. Je m'adressai donc à la jeune femme, en lui disant, qu'il n'en falloit point imposer là-dessus à notre nouvelle convertie, & je la priai de faire sentir à son amie, qu'on peut dire avec vérité que dieu répond à nos prières, quand nous recevons de sa providence, d'une manière naturelle, ce que nous lui avons demandé, & que nos prières ne tendent jamais à exiger de dieu des miracles.

La jeune femme s'acquitta parfaitement bien, & avec un heureux succès, de cette commission; par conséquent il n'y eut aucune fraude pieuse dans toute cette affaire; & dans le fond, en employer dans une telle occasion, me paroîtroit la chose du monde la plus inexcusable.

J'en reviens à la joie d'Atkins, qui étoit inexprimable; certainement jamais homme ne fut plus reconnoissant de quelque présent que ce puisse être, qu'il l'étoit du don que je lui fis de cette bible, & jamais homme ne se réjouit d'un don pareil, par un meilleur principe. Après avoir été un des plus grands scélérats de l'univers, il établit par son changement cette maxime certaine; que les pères ne doivent jamais désespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs enfans, quelqu'insensibles qu'ils y paroissent être. Si jamais dieu trouve bon dans la suite de toucher le cœur de ces sortes de gens, la

force de l'éducation se saisit de nouveau de leur ame, & les instructions qu'ils ont reçues dans leur première jeunesse, opèrent sur eux avec tout le succès imaginable. Les préceptes qui ont été endormis, pour ainsi dire, pendant longtems se réveillent alors, & produisent des effets merveilleux.

Il en étoit ainsi du pauvre Atkins. Il n'étoit pas des plus éclairés; mais voyant qu'il étoit appelé à instruire une personne plus ignorante que lui, il ramassoit toutes les leçons de son père qu'il pouvoit se rappeler, & il s'en servoit avec beaucoup de fruit.

Il se ressouvenoit sur-tout avec force de ce que son père lui avoit dit sur l'excellence de la bible, qui répandit sur des familles & sur des nations entières les bénédictions du ciel; vérité dont il n'avoit jamais compris l'évidence que dans cette occasion, où voulant instruire des payens & des sauvages, il ne pouvoit se passer du secours des oracles divins.

La jeune femme étoit bien aise aussi de voir cette bible, pour le grand besoin qu'elle en avoit alors. Elle en avoit une, comme aussi son jeune maître, à bord du vaisseau, parmi les autres hardes qu'on n'avoit pas encore portées à terre; mais il lui en falloit une pour s'en servir d'abord.

J'ai déjà tant dit de choses touchant cette jeune

femme, que je ne saurois m'empêcher d'en rapporter encore une particularité fort remarquable & fort instructive.

J'ai raconté ci-dessus à quelle extrémité elle avoit été réduite quand sa maîtresse mourut de faim, dans le malheureux vaisseau que nous avions rencontré en pleine mer.

Causant un jour avec elle sur la fâcheuse situation où elle s'étoit trouvée alors, je lui demandai si elle pouvoit me donner une idée de ce qu'elle avoit senti dans cette occasion, & me faire comprendre ce que c'est que mourir de faim. Elle me dit qu'elle croyoit qu'oui; & voici comme elle me détailla toute cette description.

Après avoir souffert beaucoup pendant presque tout le voyage, par la disette des vivres, il ne nous resta rien à la fin qu'un peu de sucre, un peu de vin & un peu d'eau. Le premier jour que je n'avois pris aucune nourriture, je me trouvai, vers le soir, un grand vide dans l'estomach, avec de grandes douleurs; & à l'approche de la nuit, je me sentis fort endormie, & je ne cessai de bâiller; ayant pris un verre de vin, je me mis sur un lit, & ayant dormi environ trois heures, je me trouvai un peu rafraîchie. Après avoir veillé trois autres heures, environ les cinq heures du matin, je sentis les mêmes

douleurs d'eſtomach, & je voulus dormir de nouveau : mais il me fut impoſſible de fermer les yeux, étant fort foible & ayant de grands maux de cœur; ce qui continua pendant le ſecond jour avec beaucoup de variété; tantôt j'avois faim, & tantôt j'avois mal au cœur, avec des nauſées, comme une perſonne qui a pris un vomitif. Je me remis ſur le lit vers le ſoir, ayant pris un verre d'eau pour toute nourriture; m'étant endormie, je rêvois que j'étois dans les Barbades, que j'y trouvois le marché rempli de toutes ſortes de vivres, que j'en achetois copieuſement, & que je dînois avec ma maîtreſſe avec un très-grand appétit. A la fin de ce rêve, je crus mon eſtomach auſſi rempli que ſi j'avois dîné réellement; mais quand je fus reveillée, je me trouvai dans une extrême inanition, & comme ſur le point de rendre l'ame. Je pris alors notre dernier verre de vin, j'y mis du ſucre, parce qu'il y a quelque choſe de nourriſſant; mais n'ayant rien dans mon eſtomach ſur quoi le vin pût opérer, tout l'effet que j'en tirois conſiſtoit dans quelques fumées déſagréables, qu'il m'envoyoit au cerveau; & l'on m'a dit qu'après avoir vidé ce verre, j'avois été pendant long-tems comme une perſonne qui ne ſent rien, par un excès d'ivreſſe.

Le troiſieme jour, après avoir paſſé toute la nuit dans des ſonges ſans liaiſon, en ſommeil-

lant, plutôt qu'en dormant, je m'éveillai, en sentant une faim enragée; & je ne sais pas, si j'avois été mère, & que j'eusse eu un de mes enfans avec moi, si j'aurois eu assez de force d'esprit pour n'y pas mettre les dents.

Cette rage dura environ trois heures, pendant lesquelles j'étois aussi furieuse, à ce que m'a dit ensuite mon jeune maître, que ceux qui le font le plus dans l'hôpital des fous.

Dans un de ces accès de frénésie, soit par un mouvement extraordinaire du vaisseau, ou que le pied me glisât, je tombai à terre, & je me heurtai le visage contre le lit de ma maîtresse, ce qui me fit sortir le sang abondamment du nez; à mesure que le sang couloit, ma rage diminuoit, aussi-bien que la faim qui en étoit la cause.

Mes maux de cœur & mes nausées revinrent ensuite; mais il me fut impossible de rendre, puisque je n'avois rien du tout dans l'estomach. Affoiblie par la perte du sang, je m'évanouis, & l'on me crut morte; mais je revins bientôt à moi, souffrant des douleurs d'estomach, dont il m'est impossible de vous donner une idée. A l'approche de la nuit je ne sentis qu'une faim terrible, avec des desirs de manger, que je m'imagine avoir été semblables aux envies d'une femme grosse.

Je pris encore un verre d'eau avec du ſucre ; mais mon eſtomach incapable de retenir cette douceur, rendit le tout dans le moment même ; ce qui me fit prendre de l'eau pure qui me reſta dans le corps. Là-deſſus je me mis au lit, en priant dieu de toute mon ame, qu'il lui plût de me délivrer d'une vie ſi malheureuſe ; & me tranquilliſant par l'eſpérance d'être bientôt exaucée, je parvins à ſommeiller pendant quelque tems. M'étant réveillée, je me crus mourante, ayant la tête toute accablée par les vapeurs qui s'élevoient de mon eſtomach vide. Je recommandai alors mon ame à dieu, en ſouhaitant fort que quelqu'un abrégeât mes ſouffrances, & me jetât dans la mer.

Pendant tout ce tems, ma maîtreſſe étoit couchée auprès de moi, comme une perſonne expirante ; mais elle ſoutint ſa misère avec plus de courage & de patience que moi ; &, dans cet état, elle donna ſa dernière bouchée de pain à ſon fils, qui ne voulut la prendre qu'après des ordres redoublés de ſa mère, & je ſuis perſuadée que ce peu de nourriture lui a ſauvé la vie.

Vers le matin, je me rendormis, & mon ſommeil étant diſſipé de nouveau, je ſentis une envie extraordinaire de pleurer, qui fut ſuivie par un autre violent accès de faim. Je me levai toute furieuſe, & dans le plus déplorable état qu'on

puisse s'imaginer : si j'avois trouvé ma maîtresse morte, je crois fort que j'aurois mangé un morceau de sa chair avec autant d'appetit que la viande de quelque animal destiné à nous servir de nourriture. Deux ou trois fois je voulus arracher un morceau de mon propre bras ; & voyant le bassin dans lequel j'avois saigné le jour d'auparavant, je me jetai dessus, & j'avalai le sang avec précipitation, comme si j'avois craint qu'on ne me l'arrachât des mains.

Cependant dès que je l'eus dans l'estomach, la seule pensée m'en remplit d'horreur, & elle bannit ma faim pour quelques momens. Je pris alors un autre verre d'eau qui me rafraîchit & me tranquillisa pendant quelques heures. C'étoit-là le quatrième jour, & je restai dans cet état jusques à la nuit ; alors dans l'espace de quatre heures je fus sujette successivement à tous le différens accès que la faim m'avoit déja causés ; j'étois tantôt foible, tantôt accablée d'envie de dormir, tantôt tourmentée de violents maux d'estomach, tantôt pleurant, tantôt enragée, & mes forces diminuèrent cependant d'une manière extraordinaire. Je me couchai de nouveau, n'ayant d'autre espérance que de mourir avant la la fin de la nuit.

Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette nuit, & ma faim étoit changée en une maladie conti-

nuelle ; c'étoit une affreuſe colique cauſée par les vents, qui s'étoient fait un paſſage dans mes boyaux vides, & qui me donnoient des tranchées inſupportables. Je demeurai dans ce triſte état juſqu'au lendemain matin, que je fus ſurpriſe & troublée par les cris & les lamentations de mon jeune maître, qui m'apprit que ſa mère étoit morte. N'ayant pas la force de ſortir du lit, je levai un peu la tête, & je m'apperçus que madame reſpiroit encore, quoiqu'elle donnât fort peu de ſignes de vie.

J'avois alors des convulſions d'eſtomach épouvantables, avec un appetit furieux, & des douleurs que celles de la mort ſeule peuvent égaler. Dans cette affreuſe ſituation j'entendis les matelots crier de toutes leurs forces, *une voile, une voile !* Ils ſautoient, & couroient partout le vaiſſeau comme des gens qui avoient perdu l'eſprit.

J'étois incapable de me lever du lit : ma pauvre maîtreſſe l'étoit encore plus, & mon jeune maître étoit ſi malade, que je m'attendois à le voir expirer dans le moment. Ainſi il nous fut impoſſible d'ouvrir la porte de notre chambre, & de nous informer au juſte ce que vouloit dire tout ce vacarme. Il y avoit deux jours que nous n'avions parlé à qui que ce fût de l'équipage. La dernière fois qu'on nous étoit venu voir, on nous avoit dit qu'il n'y avoit plus un morceau de pain

dans tout le vaisseau, & les matelots nous ont avoué dans la suite qu'ils nous avoient crus tous morts.

Nous étions dans cet état affreux, quand vous nous envoyâtes des gens pour nous sauver la vie, & vous savez mieux que moi-même quelle étoit notre situation quand vous vîntes nous voir.

C'étoient-là à peu-près les propres paroles de cette femme, & il me semble qu'il n'est pas possible de donner une description plus exacte de toutes les circonstances où se trouve une personne prête à mourir de faim. J'en suis d'autant plus persuadé, que le jeune homme me rapporta à-peu-près les mêmes particularités de l'état où il s'étoit trouvé. Il est vrai que son récit étoit moins détaillé & moins touchant; aussi y a-t-il de l'apparence qu'il avoit moins souffert, puisque sa bonne mère avoit prolongé sa vie aux dépens de de la sienne, & que tout ce que la servante avoit eu de plus que sa dame pour soutenir une misère si affreuse, avoit été la force de son âge & de sa constitution.

De la manière que ce fait me fut rapporté, il est certain que si ces pauvres gens n'avoient pas rencontré notre vaisseau; ou quelqu'autre, ils auroient tous péri en peu de jours, à moins que de s'être mangés les uns les autres. Ce triste expédient même n'auroit pas servi de grand'chose,

puiſqu'ils étoient éloignés de terre de plus de cinq cents lieues. Il eſt tems de finir cette digreſſion, & d'en revenir à la manière dont je réglois toutes les affaires dans mon île.

Il faut obſerver ici que, pour pluſieurs raiſons, je ne jugeai point à propos de parler à mes gens de la chaloupe que j'avois eu ſoin d'embarquer par piéces détachées, dans l'intention de les faire joindre enſemble dans l'île.

J'en fus détourné d'abord en y arrivant, par les ſemences de diſcorde qui étoient répandues parmi les différentes colonies, perſuadé qu'au moindre mécontentement on ſe ſerviroit de la chaloupe pour ſe ſéparer les uns des autres; peut-être auſſi en auroient-ils fait uſage pour pirater, & de cette manière, mon île ſeroit devenue un nid de brigands, au lieu que j'en voulois faire une colonie de gens modérés & pieux. Je ne voulus pas leur laiſſer non plus les deux pièces de canon de bronze, ni les deux petites pièces de tillac, dont mon neveu avoit chargé le vaiſſeau, outre le nombre ordinaire. Je les crus ſans cela aſſez forts & aſſez bien armés pour ſoutenir une guerre défenſive, & mon but n'étoit nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes; ce qui ne pouvoit que les précipiter à la fin dans les derniers malheurs. Pour toutes ces raiſons, je laiſſai dans

le vaiſſeau, & la chaloupe, & l'artillerie, dans le deſſein de les leur rendre utiles d'une autre manière.

Voilà tout ce que j'avois à dire de mes colonies que je quittai dans un état floriſſant, & je revins à bord le .... de .... après avoir été vingt-cinq jours dans l'île, & promis à mes gens, qui avoient pris la réſolution d'y rèſter juſqu'à ce que je les en tiraſſe, de leur envoyer du Bréſil de nouveaux ſecours, ſi j'en trouvois quelque occaſion. Je m'étois engagé ſur-tout à leur faire avoir quelque bétail, vaches, moutons, cochons, &c.; car pour les deux vaches & le veau que j'avois fait embarquer en Angleterre, la longueur de notre voyage nous avoit obligés de les tuer au milieu de la mer, n'ayant plus de quoi les nourrir.

Le jour ſuivant nous fîmes voile après avoir ſalué les colonies de cinq coups de canon, & nous vînmes dans la Baye de Tous-les-Saints, dans le Bréſil, en vingt-deux jours de tems, ſans rencontrer rien qui fût digne de remarque, excepté une ſeule particularité.

Le troiſième jour, après avoir mis à la voile, la mer étant calme, & le courant allant avec force vers l'eſt nord-eſt, nous fûmes quelque peu entraînés hors de notre cours, & nos gens crièrent juſqu'à trois fois: Terre du côté de

de l'eſt ; ſans qu'il nous fût poſſible de ſavoir ſi c'étoit le continent ou des îles. Vers le ſoir nous vîmes la mer, du côté de la terre, toute couverte de quelque choſe de noir, que nous ne pûmes pas diſtinguer ; mais notre contre-maître étant monté dans le grand mât, avec une lunette d'approche, ſe mit à crier que c'étoit toute une armée. Je ne ſavois pas ce qu'il vouloit dire avec ſon armée, & je le traitai d'extravagant. « Ne vous fâchez pas, Monſieur, » dit-il, c'eſt une armée navale, je vous » en réponds. Il y a plus de mille canots, & » je les vois diſtinctement venir tout droit » à nous. «

Je fus un peu ſurpris de cette nouvelle, auſſi-bien que mon neveu le capitaine, qui avoit entendu raconter dans l'île de ſi terribles choſes de ces ſauvages, & qui n'ayant jamais été dans ces mers, ne ſavoit qu'en penſer. Il s'écria deux ou trois fois, que nous devions nous attendre à être dévorés. J'avoue que voyant la mer calme, & le courant qui nous portoit vers le rivage, je n'étois pas ſans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conſeillant de laiſſer tomber l'ancre auſſi-tôt qu'il verroit inévitable d'en venir aux mains avec ces Barbares.

Le calme continuant, & cette flotte étant

fort proche de nous, je commandai qu'on jetât l'ancre, & qu'on ferlât les voiles; j'assurai en même tems l'équipage qu'on ne devoit rien craindre, sinon qu'ils ne missent le feu au vaisseau, & que pour les en empêcher, il falloit remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés, & les attacher de bien près, l'une à la poupe, & l'autre à la proue. Cet expédient ayant été approuvé, je fis prendre à ceux des chaloupes un bon nombre de seaux, pour éteindre le feu que les Barbares pourroient s'efforcer de mettre au-dehors du navire.

Nous attendîmes les ennemis dans cette posture, & bientôt nous les vîmes de près; je ne crois pas que jamais un plus terrible spectacle se soit offert aux yeux d'un chrétien. Il est vrai que le contre-maître s'étoit fort trompé dans son calcul : au lieu de mille canots, il n'y en avoit à-peu-près que cent vingt-six; mais ils étoient tellement chargés, que quelques-uns contenoient jusqu'à dix-sept personnes, & que les plus petits étoient montés de sept hommes tout au moins.

Ils s'avançoient hardiment, & paroissoient avoir le dessein d'environner le vaisseau de tous côtés : mais nous ordonnâmes à nos chaloupes de ne pas permettre qu'ils approchassent trop.

Cet ordre même nous engagea, contre notre intention, dans un combat avec ces Sauvages. Cinq ou six de leur plus grands canots approchèrent tellement de la plus grande de nos chaloupes, que nos gens leur firent signe de la main de se retirer; ils le comprirent fort bien, & ils le firent; mais tout en se retirant, ils lancèrent une cinquantaine de javelots contre nous & blessèrent dangereusement un de nos hommes.

Je criai pourtant à ceux des chaloupes de ne point faire feu, & je leur fis jeter un bon nombre de planches pour se couvrir contre les flèches des sauvages, en cas qu'ils vinssent à en tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après, ils avantèrent sur nous en corps du côté de la poupe, sans que nous pussions d'abord deviner leur dessein. Ils approchèrent assez pour que je visse sans peine que c'étoient de mes vieux amis, je veux dire de ces Sauvages avec lesquels j'avois été souvent aux mains.

Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau, jusqu'à ce qu'ils fussent tous ensemble directement opposés à un des côtés de notre Navire, & alors ils firent force de rames pour venir à nous. Ils approchèrent si fort, effectivement, qu'ils pouvoient nous entendre parler; & là-dessus je commandai à tout l'équipage de se tenir en repos, jusqu'à ce qu'ils tirassent

leurs flèches une seconde fois ; mais qu'on tînt le canon tout prêt.

En même-tems j'ordonnai à Vendredi de se mettre sur le tillac, pour les arraisonner, & pour demander quel étoit leur dessein. Je ne sais pas s'ils l'entendirent ; mais je sais bien que cinq ou six de ceux qui étoient dans les canots les plus avancés, nous montrèrent leur derrière tout nud, comme s'ils nous vouloient prier gracieusement de le leur baiser. Si c'étoit seulement une marque de mépris, ou si par-là ils nous défioient, & donnoient le signal aux autres, c'est ce que j'ignore ; mais immédiatement après, Vendredi s'écria qu'ils alloient tirer ; & malheureusement pour le pauvre garçon, ils firent voler dans le vaisseau plus de trois cent flèches, dont personne ne fut blessé que mon fidèle valet lui-même, qui à mes yeux eut le corps percé de trois flèches, ayant été le seul qui fût exposé à leur vue.

La douleur que me causoit la perte de ce vieux compagnon de tous mes travaux, me porta à un violent desir de vengeance. J'ordonnai d'abord qu'on chargeât cinq canons à cartouche & quatre à boulets, & nous leur donnâmes une telle bordée, que le souvenir leur en est resté certainement pendant toute leur vie.

Ils n'étoient éloignés de nous que de la

moitié de la longueur d'un cable, & nos canonniers visèrent si juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul & même coup de canon.

Ce n'étoit pas le fot compliment qu'ils nous avoient fait, qui avoit excité ma colère & mon ressentiment, nous n'en comprenions pas le sens, & tout ce que j'avois résolu de faire, pour les punir de leur impolitesse, c'étoit de les effrayer, en tirant quatre ou cinq canons chargés seulement de poudre. Mais voyant la décharge furieuse qu'ils nous faisoient sans raison, & la mort du pauvre Vendredi, qui méritoit si bien toute mon estime & toute ma tendresse, je crus être en droit devant Dieu & devant les hommes, de repousser la force par la force, & j'aurois été charmé même d'abîmer tous leurs canots.

Quoi qu'il en soit, notre bordée fit une exécution terrible; je ne saurois dire précisément combien nous en tuâmes; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur & une consternation semblable. Il y avoit treize ou quatorze de leurs canots tant boisés que renversés, & coulés à fond, & ceux qui les avoient montés étoient tués en partie, & en partie ils tâchoient de se sauver à la nage.

Les autres étoient hors de sens, à force d'être effrayés, & ne songeoient qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades, dont les canots avoient été coulés à fond, ou ruinés par notre canon. Leur perte, par conséquent, doit avoir été considérable. Nous n'en prîmes qu'un seul, qui nâgeoit encore dans la mer une heure après le combat.

Leur fuite fut si précipitée, que dans trois heures ils furent absolument hors de la portée de nos yeux, excepté trois ou quatre canots qui faisoient eau, selon toute apparence, & qui ne pouvoient pas suivre le gros avec la même rapidité.

Notre prisonnier étoit tellement étourdi de son malheur, qu'il ne vouloit ni parler, ni manger, & nous crûmes tous qu'il se vouloit laisser mourir de faim. Je trouvai pourtant un moyen de lui faire revenir la parole, en faisant semblant de le faire jetter dans la mer, & de le remettre dans l'état où on l'avoit trouvé, s'il vouloit s'obstiner à garder le silence. On fit plus, on le jeta effectivement dans la mer, & l'on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe en nageant, & y étant rentré à la fin, il devint plus traitable, & commença à parler, mais dans un langage dont personne de nous ne pouvoit pas entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant levé, nous remîmes à la voile, tout le monde étant charmé de s'être tiré de cette affaire, hormis moi, qui étois au déſeſpoir de la perte de Vendredi, & qui aurois ſouhaité de retourner à l'île pour en tirer quelqu'autre propre à me ſervir; mais c'étoit une choſe impoſſible, & il falloit ſuivre notre route. Notre priſonnier cependant commençoit à comprendre quelques mots anglois, & à s'apprivoiſer avec nous. Nous lui demandâmes alors de quel pays il étoit venu avec ſes compagnons; mais il nous fut impoſſible d'entendre un mot de ſa réponſe. Il parloit du goſier d'une manière ſi creuſe & ſi étrange, qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement former de ſons articulés, & nous crûmes tous qu'on pouvoit parfaitement bien parler cette langue là avec un bâillon dans la bouche. Nous ne pûmes pas remarquer qu'il ſe ſervît des dents, des lévres, de la langue, ni du palais: ſes paroles reſſembloient aux différens tons qui ſortent d'un cor de chaſſe. Il ne laiſſa pas à quelque tems de-là d'apprendre un péu d'anglois, & alors il nous fit entendre que la flotte qui nous avoit attaqués, avoit été deſtinée par leurs rois pour donner une grande bataille. Nous lui demandâmes combien de rois ils avoient donc? Il dit qu'ils étoient

cinq nations, qu'ils avoient cinq rois, & que leur dessein avoit été d'aller combattre deux nations ennemies. Nous lui demandâmes encore par quelle raison ils s'étoient approchés de nous? Et nous fûmes de lui que leur intention n'avoit été d'abord que de contempler une chose aussi merveilleuse que notre vaisseau le leur avoit paru. Tout cela fut exprimé dans un langage plus mauvais encore que ne l'avoit été celui de Vendredi, quand il commença à s'énoncer en anglois.

Il faut que je dise encore un mot ici du pauvre garçon, du fidèle Vendredi. Nous lui rendîmes les derniers honneurs, avec toute la solemnité possible; nous le mîmes dans un cercueil, & après l'avoir jeté dans la mer, nous prîmes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainsi que finit la vie du meilleur & du plus estimable de tous les domestiques.

Continuant notre voyage avec un bon vent, nous découvrîmes la terre, le douzième jour après cette aventure, au cinquième degré de latitude méridionale: c'étoit la partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le nord-est. Nous fîmes cours vers le sud quart à l'est, en ne perdant point le rivage de vue pendant quatre jours, à la fin desquels nous doublâmes le cap Saint-Augustin, & trois jours après

nous laissâmes tomber l'ancre dans la baye de Tous-les-Saints, l'endroit d'où étoit venue toute ma bonne & ma mauvaise fortune.

Jamais il n'y étoit venu de vaisseau qui y eût moins d'affaires, & cependant nous n'obtînmes qu'avec beaucoup de peine d'avoir la moindre correspondance avec les habitans du pays; ni mon associé, qui faisoit dans ce pays une très-belle figure, ni mes deux facteurs, ni le bruit de la manière miraculeuse dont j'avois été tiré de mon désert, ne me purent obtenir cette faveur. Mon associé, à la fin, se souvenant que j'avois donné autrefois cinq-cents moidores au prieur du monastère des Augustins, & deux cents aux pauvres, obligea ce religieux d'aller parler au gouverneur, & de lui demander la permission d'aller à terre, pour moi, le capitaine, & huit autres hommes. On nous l'accorda, mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée, & que nous n'emmenerions personne de-là, sans une permission expresse.

Ils nous firent observer ces conditions avec tant de sévérité, que j'eus toutes les peines du monde à faire venir à terre trois balles de draps fins, d'étoffes & de toiles que j'avois apportés exprès pour en faire présent à mon associé.

C'étoit un homme très-généreux, & qui

avoit de fort beaux sentimens, quoique, tout comme moi, il eût d'abord peu de chose. Sans savoir que j'eusse le moindre dessein de lui faire un présent, il m'envoya à bord, du vin, & des confitures, pour plus de trente moidores, & il y ajouta du tabac, & quelques belles médailles d'or. Mon présent n'étoit pas de moindre valeur que le sien, & lui devoit être très-agréable; j'y joignis la valeur de cent livres sterling en mêmes marchandises; mais dans une autre vue, & je le priai de faire dresser ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma colonie ce que je lui avois promis.

L'affaire fut faite en fort peu de jours, & quand ma barque fut toute équipée, je donnai au pilote de telles instructions pour trouver mon île, qu'il étoit absolument impossible qu'il la manquât; aussi la trouva-t-il, comme j'ai appris dans la suite, par les lettres de mon associé.

En moins de rien, elle fut chargée de la cargaison que je destinois à mes gens, & un de nos matelots, qui avoit été à terre avec moi dans l'île, s'offrit d'aller avec la chaloupe, & de s'établir dans ma colonie, pourvu que j'ordonnasse, par une lettre, au gouverneur Espagnol, de lui donner des habits, du terrein,

& des outils nécessaires pour commencer une plantation ; ce qu'il entendoit fort bien, ayant été planteur autrefois à Mary-Land, & aussi boucanier.

Je l'encourageai dans ce dessein, en lui accordant tout ce qu'il me demandoit, & en lui faisant présent de l'esclave que nous avions pris dans la dernière rencontre ; & je donnai ordre au gouverneur Espagnol de lui donner une portion de tout ce qui lui étoit nécessaire, égale à celle qui avoit été distribuée aux autres.

Quand la chaloupe fut prête à mettre en mer, mon associé me dit, qu'il y avoit là un planteur de sa connoissance, fort brave homme ; mais qui avoit eu le malheur de s'attirer la disgrace de l'église. Je n'en sais pas trop bien la raison, me dit-il, mais je le crois hérétique dans le fond du cœur ; & il a été obligé de se cacher pour ne pas tomber entre les mains de l'inquisition. Il seroit charmé de trouver cette occasion d'échapper avec sa femme & avec ses deux filles, & si vous voulez lui donner le moyen de se faire une plantation dans votre île, je lui donnerai quelque argent pour la commencer ; car les officiers de l'inquisition ont saisi tous ses effets, & il ne lui reste rien, que quelques meubles & deux

esclaves. Quoique je haïsse ses principes, ajouta-t-il, je ferois fâché qu'il tombât entre leurs mains; car il est certain qu'il seroit brûlé tout vif.

J'y consentis dans le moment, & nous cachâmes ce pauvre homme avec toute sa famille dans notre vaisseau, jusqu'à ce que la chaloupe fût prête à partir, & alors nous y mîmes toutes ses hardes, & nous l'y menâmes lui-même dès qu'elle fut sortie de la baye.

Le matelot qui avoit pris le même parti, fut charmé de se voir un pareil compagnon. Ils étoient à-peu-près également riches, ils avoient les principaux outils nécessaires pour commencer une plantation, & voilà tout. Néanmoins ils avoient avec eux quelques plantes de cannes de sucre, avec les matériaux pour en tirer de l'utilité, & l'on m'assuroit que le planteur Portugais, prétendu hérétique, entendoit parfaitement tout ce qui concerne cette sorte de plantation.

Ce que j'envoyois de plus considérable à mes sujets, consistoit en trois vaches à lait, cinq veaux, vingt-deux porcs, trois truies pleines, deux cavales, & un cheval entier.

Outre cela, pour faire plaisir à mes Espagnols, je leur envoyois trois femmes Portugaises, en les priant de leur donner des époux, &

de les traiter avec douceur. J'aurois pu leur en faire avoir un plus grand nombre ; mais je savois que mon Portugais persécuté avoit avec lui deux filles en état de se marier, puisque les autres avoient des femmes dans leur patrie.

Toute cette cargaison arriva en bon état dans l'île, & l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes sujets, qui, avec cette addition, se trouvoient alors au nombre de soixante ou soixante-dix, sans les petits enfans, qui étoient en grande quantité, comme j'appris ensuite au retour de mes voyages, par des lettres que je reçus à Londres, par la voie du Portugal.

Il ne me reste pas un mot à dire à présent de mon île, & quiconque lira le reste de mes mémoires fera fort bien de n'y songer plus, & de s'attacher entièrement aux folies d'un vieillard qui ne devient pas plus sage, ni par ses propres malheurs, ni par les malheurs mêmes d'autrui ; d'un vieux imbécille, dont les passions ne sont pas amorties par quarante ans de misère & de disgraces, ni satisfaites par une prospérité qui surpasse ses espérances mêmes.

Je n'étois non plus obligé d'aller aux Indes, qu'un homme qui est en liberté, & qui n'est

pas coupable d'un crime, n'eſt obligé d'aller au géolier de Neuwgate, pour le prier de l'enfermer parmi les autres priſonniers, & de le laiſſer mourir de faim.

Puiſque j'avois une ſi grande tendreſſe pour mon île, j'aurois pu prendre un petit vaiſſeau pour y aller directement ; j'aurois pu encore le charger de tout ce que j'avois embarqué dans le vaiſſeau de mon neveu le capitaine, & j'aurois pu prendre avec moi une patente du gouvernement, pour m'aſſurer la propriété de mon île, en la ſoumettant au haut-domaine de la Grande-Bretagne. J'aurois pû y transporter du canon, des munitions, des eſclaves, des planteurs ; j'aurois pu y faire une citadelle au nom de l'Angleterre, & y établir une colonie ſtable & floriſſante. Enſuite, pour agir par principe, & en homme ſage, je devois m'y fixer moi-même, renvoyer mon petit navire bien chargé de bon riz, comme il m'étoit aiſé de le faire en ſix mois de tems, & prier mes correſpondans de le charger de nouveau de tout ce qui pourroit être utile & agréable à mes ſujets. Malheureuſement je n'avois pas des vues ſi raiſonnables, je n'étois pas touché des avantages conſidérables que j'aurois pu trouver dans un pareil établiſſement ; j'étois poſſédé ſeulement par un

démon aventurier, qui me forçoit à courir le monde, ſimplement pour courir. Il eſt vrai que je me plaiſois fort à être le bienfaiteur de mes ſujets, à leur faire du bien par ma propre autorité, ſans dépendre d'aucun ſouverain; enfin à repréſenter ces anciens patriarches, qui étoient les rois de leurs familles. Je n'avois pas des deſſeins plus étendus; je ne ſongeois pas même à donner un nom à l'île; mais je l'abandonnai comme je l'avois trouvée, n'appartenant proprement à perſonne, & ſans établir aucune forme de gouvernement parmi mes gens. Quoique, en qualité de père & de bienfaiteur, j'euſſe quelque influence ſur leur conduite, je n'avois pourtant ſur eux qu'une autorité précaire, & ils n'étoient obligés de m'obéir que par les règles de la bienſéance. Paſſe encore, ſi j'étois reſté avec eux; les affaires auroient pu prendre un bon train: mais comme je les plantois-là pour revenir, ſans remettre jamais le pied dans l'île, tout devoit tomber néceſſairement dans le déſordre. C'eſt ce qui arriva préciſément, à ce que j'appris dans la ſuite, par une lettre de mon aſſocié, qui y avoit envoyé de nouveau une chaloupe. Je ne reçus cette lettre que cinq ans après qu'elle avoit été écrite, & je vis

que les affaires de ma colonie ne faiſoient que des progrès très-chétifs; que mes gens étoient fort las de reſter dans cet endroit; qu'Atkins étoit mort; que cinq Eſpagnols s'en étoient allés; que quoiqu'ils n'euſſent pas reçu de grandes inſultes de la part des Sauvages, ils ne laiſſoient pas d'avoir eu quelques petits combats avec eux. Enfin, qu'ils l'avoient conjuré de m'écrire que je me ſouvinſſe de ma promeſſe de les tirer de là, & de leur procurer le plaiſir d'aller mourir dans leur patrie.

Mes courſes & mes nouvelles diſgraces ne me laiſſèrent pas le loiſir de me ſouvenir de cet engagement, ni de toute autre choſe qui concernât l'île; & ceux qui veulent ſavoir le reſte de mes aventures, n'ont qu'à me ſuivre dans un nouvelle carrière de folies & de malheurs: ils pourront du moins apprendre par-là, que bien ſouvent le ciel nous punit en exauçant nos deſirs, & qu'il nous fait trouver les plus grandes afflictions en ſatisfaiſant nos vœux les plus ardens.

Que par conſéquent aucun homme ſage ne ſe flatte de la force de la raiſon, quand il s'agit de choiſir un genre de vie. L'homme eſt un animal qui a la vue bien courte. Les

paſſions

barquer; c'eſt ainſi qu'il paroiſſoit prédeſtiné à n'achever jamais ſes voyages. J'y conſentis, & j'aurois fait ſagement, de prendre le même parti.

Mais j'en avois pris un autre, & le ciel fait tout pour le mieux. Si j'avois ſuivi ce prêtre, je n'aurois pas eu un ſi grand nombre de ſujets d'être reconnoiſſant envers Dieu, & l'on n'auroit jamais entendu parler de la ſeconde partie des *Voyages & Aventures de Robinſon Cruſoé.*

Du Bréſil, nous allâmes tout droit, par la mer Atlantique, au cap de Bonne-Eſpérance : notre voyage, juſques-là, fut paſſablement heureux, quoique de tems en tems nous euſſions les vents contraires, & quelques tempêtes ; mais mes grands malheurs ſur mer étoient finis ; mes diſgraces futures devoient m'arriver par terre, afin qu'il parût qu'elle peut nous ſervir de châtiment auſſi-bien que la mer, quand il plaît ainſi au ciel, qui dirige à ſes fins les circonſtances de toutes les choſes.

Comme notre vaiſſeau étoit uniquement deſtiné au commerce, nous avions à bord un *Inſpecteur*, ou *Super-Cargo*, qui en devoit régler tous les mouvemens, après que nous ſerions arrivés au cap de Bonne-Eſpérance. Tout avoit été confié à ſes ſoins & à ſa prudence, & il n'étoit limité que dans le nombre de jours qu'il

falloit rester dans chaque port. Ainsi je n'avois que faire de m'en mêler; ce *Super-Cargo* & mon neveu, le capitaine, délibéroient entr'eux sur les différens partis qu'il y avoit à prendre.

Nous ne nous arrêtâmes pas plus long-tems au cap, qu'il le falloit pour prendre de l'eau fraîche & les autres choses qui nous étoient nécessaires, & nous nous hâtâmes, autant qu'il fut possible, pour arriver à la côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un vaisseau de guerre françois de cinquante pièces, avec deux grands vaisseaux marchands, avoient pris la route des Indes. Je savois que nous étions en guerre avec les François, & par conséquent je n'étois pas sans appréhension : heureusement ils allèrent leur chemin, sans que nous en ayions entendu parler dans la suite.

Je n'embarrasserai pas ma narration de la description des lieux, du journal du voyage, des variations de la bousole, des latitudes, des mousons, de la situation des ports, & d'autres particularités qui rendent si ennuyeuses les relations des voyages de long cours, & qui sont si inutiles à ceux qui n'ont pas dessein de faire les mêmes courses.

Il suffira de nommer le pays & les ports où nous nous sommes arrêtés, & de dire ce qui nous y est arrivé de remarquable. Nous tou-

châmes d'abord à l'île de Madagascar; le peuple y étoit féroce & traître, très-bien armé d'arcs & de lances, dont il se sert avec beaucoup de dextérité. Cependant nous y fûmes fort bien; pendant quelque tems les habitans nous traitèrent avec civilité, & pour des babioles que nous leur donnâmes, comme des coûteaux, des ciseaux, &c. ils nous apportèrent onze jeunes bœufs, assez petits, mais gras & bons: nous en destinâmes une partie pour notre nourriture, pendant le tems que nous devions nous arrêter-là, & nous fîmes saler le reste pour la provision du vaisseau.

Nous fûmes obligés de demeurer là quelque tems, après nous être fournis de vivres; & moi, qui étois curieux de voir de mes propres yeux ce qui se passoit dans tous les coins de l'univers où la providence me menoit, je vins à terre aussi-tôt qu'il me fut possible. Un soir nous débarquâmes dans la partie orientale de l'île, & les habitans, qui y sont en grand nombre, se pressèrent autour de nous, & d'une certaine distance ils nous considérèrent avec attention. Toutefois, étant traités d'eux jusques-là fort honnêtement, nous ne nous crûmes pas en danger: nous coupâmes seulement trois branches d'arbres que nous plantâmes en terre à quelques pas de nous; ce qui non-seulement dans ce pays-là est une marque de paix &

à terre; & sachant que notre chaloupe étoit à l'ancre à un jet de pierre du rivage, avec deux hommes pour la garder, j'en fis venir un à terre pour couper quelques branches, pour nous en couvrir dans la chaloupe; & ayant étendu la voile, je me couchai dessus, à l'abri de cette verdure.

Environ à deux heures après minuit, nous entendîmes des cris terribles d'un des mariniers, qui nous prioit au nom de Dieu de faire approcher la chaloupe, si nous ne voulions pas que tous nos gens fussent massacrés; en même tems j'entendis cinq coups de fusil, qui furent répétés deux fois immédiatement après; je dis cinq coups, car c'étoit-là le nombre de toutes les armes à feu qu'ils avoient. On voit assez, par la nécessité où ils furent de tirer si souvent, que ces barbares ne sont pas si effrayés de ce bruit, que ceux avec qui j'avois eu affaire dans mon île.

M'étant réveillé en sursaut par tout ce tumulte, je fis avancer la chaloupe, & voyant trois fusils devant moi, je pris la résolution d'aller à terre avec mes deux matelots, & d'assister nos gens attaqués.

Nous fûmes près du rivage en moins de rien, mais il nous fut impossible d'exécuter notre dessein; car nos matelots, poursuivis par trois ou quatre cents de ces barbares, se jetèrent dans

cet état, ſans ſavoir comment faire pour lever l'ancre & pour faire voile, ne pouvant pas y réuſſir ſans nous tenir debout ; ce qui leur auroit donné autant de facilité pour nous tuer, que nous en avons d'abattre un oiſeau qui eſt ſur une branche.

Tout ce que nous pûmes faire, ce fut de donner au vaiſſeau des ſignaux que nous étions en danger, & quoiqu'il fût à une lieue de-là, mon neveu entendant nos coups de fuſil, & voyant par ſa lunette d'approche que nous faiſions feu du côté du rivage, comprit d'abord toute l'affaire, & levant l'ancre au plus vîte, il vint auſſi près de nous qu'il fut poſſible. Il nous envoya de-là l'autre chaloupe, avec dix hommes ; mais nous leur criâmes de ne pas approcher, en leur apprenant notre ſituation. Alors un de nos matelots prenant le bout d'une corde, & nageant entre les deux chaloupes, de manière qu'il étoit difficile aux Sauvages de l'appercevoir, vint à bord de ceux qui étoient envoyés pour nous tirer de ce danger. Là-deſſus nous coupâmes notre petit cable, & laiſſant l'ancre, nous fûmes tirés par l'autre chaloupe, juſqu'à ce que nous fuſſions hors de la portée des flèches. Pendant tout ce tems nous nous étions tenus couchés derrière notre barricade.

Dès que nous ne fûmes plus entre le vaiſſeau

qu'il ſortoit de la hutte faite de branches. Tous les autres s'étoient tirés d'affaire, excepté celui qui avoit été la cauſe de tout ce malheur, & qui paya bien cher le plaiſir qu'il avoit goûté avec ſa noire maîtreſſe.

Nous fûmes aſſez long-tems à ſavoir ce qu'il étoit devenu; cependant nous voguâmes deux jours le long du rivage avec notre chaloupe, quoique le vent nous exhortât à partir, & nous fîmes toutes ſortes de ſignaux pour lui faire connoître que nous l'attendions; mais toute cette peine fut inutile; nous le crûmes perdu; & s'il avoit ſouffert lui ſeul de ſa ſottiſe, le mal n'auroit pas été fort conſidérable.

Je ne pus cependant me ſatisfaire là-deſſus, ſans haſarder d'aller une ſeconde fois à terre, pour voir ſi je ne pourrois rien découvrir touchant le ſort de ce malheureux. Je réſolus de le faire pendant la nuit, de peur d'eſſuyer une ſeconde attaque des noirs. Mais je fus fort imprudent en me haſardant de mener avec moi une troupe de mariniers féroces, ſans m'en être fait donner le commandement; ce qui m'engagea, malgré moi, dans une entrepriſe auſſi malheureuſe que criminelle.

Nous choiſîmes, le *Super-Cargo* & moi, vingt des plus déterminés garçons de tout l'équipage, & nous débarquâmes dans le même endroit où

les Indiens s'étoient assemblés, quand ils nous avoient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein étoit de voir s'ils avoient quitté le champ de bataille, & d'en surprendre quelques-uns, s'il étoit possible, afin de les échanger contre le matelot en question, si par hasard il vivoit encore.

Etant venus à terre, sans aucun bruit, à dix heures du soir, nous partageâmes nos gens en deux pelotons, dont je commandai l'un, & le bosseman l'autre. Nous ne vîmes ni n'entendîmes personne d'abord, & nous nous avançâmes, en laissant quelque distance entre nos deux petits corps. Vers l'endroit où l'action s'étoit passée nous ne découvrîmes rien, à cause des ténèbres; mais quelques momens après notre bosseman tomba à terre, ayant donné du pied contre un cadavre. Là-dessus il fit halte jusqu'à ce que je l'eusse joint, & nous résolûmes de nous arrêter-là en attendant le lever de la lune qui devoit venir sur l'horison en moins d'une heure de tems. C'est alors que nous découvrîmes distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens; nous en vîmes trente-deux à terre, parmi lesquels il y en avoit deux qui respiroient encore. Les uns avoient le bras emporté, les autres la jambe, & les autres la tête, & nous supposâmes qu'on

avoit emporté ceux qui avoient été bleſſés, & qu'on avoit eſpéré de pouvoir guérir.

Après avoir fait cette découverte, j'étois d'avis de retourner à bord; mais le boſſeman me fit dire qu'il étoit réſolu, avec ſes gens, d'aller rendre une viſite à la ville où ces chiens d'Indiens demeuroient, & me fit prier de l'y accompagner, ne doutant point que nous n'y puſſions faire un butin conſidérable, & avoir des nouvelles de *Thomas Jeffery*; c'étoit-là le nom du matelot que nous avions perdu.

S'ils m'avoient demandé permiſſion de tenter cette entrepriſe, je ſais bien que je leur aurois ordonné poſitivement de ſe rembarquer; mais ils ſe contentèrent de me faire ſavoir leur intention, & de me prier d'être de la partie. Quoique je ſuſſe combien un tel deſſein, où l'on pouvoit perdre beaucoup de monde, étoit préjudiciable à un vaiſſeau dont l'unique but étoit d'aller négocier, je n'avois pas l'autorité néceſſaire pour détourner le coup; je me contentai de leur refuſer de les accompagner, & j'ordonnai à ceux qui me ſuivoient de rentrer dans la chaloupe. Deux ou trois de ces derniers commencèrent d'abord à murmurer contre cet ordre, à dire qu'ils vouloient y aller, en dépit de moi, & que je n'avois aucun commandement ſur eux.

Allons Jean, s'écria l'un, veux-tu y venir? pour moi j'y vais certainement. Jean répondit qu'il le vouloit bien. Il fut suivi d'un autre, & celui-là d'un autre encore; en sorte qu'ils m'abandonnèrent tous, hormis un seul que je priai instamment de rester. Il n'étoit demeuré dans la chaloupe qu'un seul mousse; ainsi il n'y avoit que ce matelot, le *Super-Cargo* & moi, qui retournâmes vers la chaloupe, où nous avertîmes les autres, que nous resterions pour la garder, & pour en sauver autant qu'il nous seroit possible. Je leur répétai encore, qu'ils entreprenoient le dessein du monde le plus extravagant, & qu'ils pourroient bien avoir la même destinée que Jeffery.

Ils me répondirent en vrais mariniers, qu'ils agiroient prudemment, & qu'ils me garantissoient qu'ils en viendroient à bout à leur honneur. J'avois beau leur mettre devant les yeux les intérêts du vaisseau, & que leur conduite étoit inexcusable devant Dieu & devant les hommes, c'étoit comme si j'avois parlé au grand mât du navire; ils me donnèrent seulement de bonnes paroles, & m'assurèrent qu'ils seroient de retour dans une heure au plus tard. La ville des Indiens n'étoit, à ce qu'ils me dirent, qu'à un demi-mille du rivage; mais ils trouvèrent qu'elle étoit éloignée de plus de deux grands milles.

que leur entrepriſe fût extravagante au ſuprême degré, il faut avouer pourtant qu'ils s'y prirent avec toute la précaution poſſible. Ils étoient tous parfaitement bien armés ; car, outre un fuſil ou un mouſquet, ils avoient chacun un piſtolet & une baïonnette : quelques-uns s'étoient munis avec cela de ſabres, & le boſſeman & deux autres avoient des haches d'armes. D'ailleurs ils étoient pourvus tous enſemble de treize grenades ; en un mot jamais gens plus hardis & mieux armés n'entrepritent un deſſein plus abominable & plus extravagant,

Quand ils s'en allèrent, ils n'étoient animés que par le deſir du butin, & par l'eſpérance de trouver de l'or ; mais une circonſtance où ils ne s'attendoient pas, les remplit de l'eſprit de vengeance, & les changea tous en autant de diables incarnés. Etant arrivés à un petit nombre de maiſons indiennes, qu'ils avoient priſes pour la ville même, ils ſe virent fort éloignés de leur compte, puiſqu'il n'y avoit-là que treize huttes, & qu'il leur étoit impoſſible de ſavoir la ſituation & la grandeur de la ville qu'ils avoient deſſein de ſaccager.

Ils délibérèrent long-tems ſans ſavoir quel parti prendre. S'ils attaquoient ce hameau, il falloit égorger tous les habitans ſans qu'il en

échappât un seul, pour donner l'alarme à la ville, ce qui leur attireroit toute une armée; & s'ils laissoient ces gens-là en repos, il étoit absolument impossible de trouver le chemin de la ville, & d'exécuter leur beau projet.

Ils choisirent pourtant ce dernier parti, résolus de chercher la ville le mieux qu'il leur seroit possible. Après avoir marché quelques momens, ils trouvèrent une vache attachée à un arbre, & ils résolurent d'abord de s'en faire un guide. Voici comme ils raisonnèrent; la vache appartient ou au hameau, ou à la ville. Si elle est déliée, elle cherchera son étable sans doute. Si elle retourne en arrière, nous n'avons rien à lui dire, elle nous est inutile absolument; mais si elle va en avant, nous n'avons qu'à la suivre; elle nous menera indubitablement où nous voulons être. Là-dessus ils coupèrent la corde, & virent avec plaisir la vache marcher devant eux. Pour abréger, elle les mena tout droit vers la ville, qu'ils virent composée à-peu-près de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenoient plusieurs familles.

Ils y trouvèrent un profond silence, & tout le monde endormi tranquillement comme dans un endroit qui n'avoit jamais été exposé aux attaques de quelques ennemis. Ils tinrent alors un nouveau conseil de guerre, & ils résolurent de

ſe partager en trois corps, de mettre le feu à trois maiſons, dans les trois différentes parties du bourg, & de ſaiſir & garotter les gens à meſure qu'ils ſortiroient de leurs maiſons embraſées. Si quelqu'un leur réſiſtoit, leur parti étoit tout pris. Au reſte le pillage étoit leur grand but, & ils étoient bien réſolus de s'en acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Ils trouvèrent bon cependant de commencer par viſiter toute la ville, ſans faire le moindre bruit, afin d'en examiner l'étendue, & de juger de-là ſi leur deſſein étoit praticable ou non.

Après cette précaution, ils ſe déterminèrent hardiment à tenter fortune; mais tandis qu'ils s'animoient les uns & les autres, les trois qui s'étoient le plus avancés, ſe mirent à crier tout haut, qu'ils avoient trouvé Thomas Jeffery; ce qui fit courir tous les autres de ce côté-là. Ils trouvèrent effectivement ce malheureux, à qui on avoit coupé la gorge; il étoit nud & pendu par un bras. Il y avoit près de-là une maiſon indienne, où ſe trouvoient pluſieurs des principaux de la ville, qui avoient été dans le combat, & dont quelques-uns avoient été bleſſés. Nos gens virent qu'ils étoient éveillés, puiſqu'ils parloient enſemble; mais il étoit impoſſible d'en ſavoir le nombre.

Le ſpectacle de leur camarade égorgé donna aux

tement plus reculé où se trouvoit le roi, ou le capitaine général de cette ville, avec quelques autres. Nos gens les forcèrent d'y rester jusqu'à ce que la maison consumée par les flammes, leur tombât sur la tête, & les écrasât.

Pendant toute cette éxécution, ils ne tirèrent pas un seul coup de fusil, ne voulant éveiller le peuple qu'à mesure qu'ils étoient en état de le dépêcher; mais le feu fit sortir les Indiens du sommeil assez vîte; ce qui força les Anglois à se tenir ensemble en petit corps; l'incendie ne trouvant que des matières extrêmement combustibles, se répandit en moins de rien au long & au large, & rendit les rues entre les maisons presque impraticables. Il falloit pourtant suivre le feu, pour éxécuter cet affreux dessein, avec plus de sûreté, & dès que la flamme faisoit sortir les habitans hors de leurs maisons, ils étoient d'abord assommés par ces furieux, qui, pour tenir leur rage en haleine, ne faisoient que crier les uns aux autres de se souvenir du pauvre Jeffery.

Pendant tout ce tems-là j'étois dans de fort grandes inquiétudes; particulièrement quand je vis l'incendie, que l'obscurité de la nuit me faisoit paroître, comme s'il n'étoit qu'à quelques pas de moi.

D'un autre côté mon neveu, le capitaine, qui avoit été éveillé par ses gens, voyant ses flam-

deux hommes qui m'étoient restés, pour découvrir, de quelque distance, quel devroit être probablement l'évenement de cette affaire, & pour l'en venir informer au plus vîte.

C'étoit parler à un sourd; mon neveu étoit aussi incapable d'entendre raison que tout le reste. il vouloit y aller, me dit-il, & il étoit fâché d'avoir laissé plus de dix hommes dans le vaisseau. Il n'étoit pas homme à laisser périr ses gens, faute de secours; il étoit résolu de leur en donner quand il devroit perdre le vaisseau, & la vie même.

Dans ces circonstances, bien loin de persuader le capitaine de rester-là, je fus obligé de le suivre. Il ordonna à deux hommes de s'en retourner à bord avec la pinasse, & d'aller chercher encore douze de leurs camarades, dont six devoient garder les chaloupes, pendant que les six autres marcheroient vers la ville. De cette manière il ne devoit rester que seize hommes dans le vaisseau, dont tout l'équipage ne consistoit qu'en soixante-cinq hommes, desquels deux avoient été tués dans la première action.

Ces ordres étant donnés, nous nous mîmes en marche; & guidés par le feu, nous allâmes tout droit vers la ville. Si les coups de fusil nous avoient étonnés de loin, nous fûmes remplis d'horreur quand nous fûmes près de-là par

L'incendie cependant alloit toujours en avant, & les cris ſuivoient le même chemin que le feu; ce qui nous mit dans la plus grande conſternation ; quand nous vîmes, à notre grand étonnement, trois femmes nues, pouſſant les cris les plus affreux, s'enfuir de notre côté, comme ſi elles avoient eu des ailes : ſeize ou dix-ſept hommes du pays ſuivoient la même route, ayant à leurs trouſſes trois ou quatre de nos bouchers Anglois, qui ne pouvant pas les atteindre firent feu ſur eux, & en renverſèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis, & firent des hurlemens épouvantables, ſur-tout les femmes, perſuadées que nous allions les maſſacrer dans le moment.

Mon ſang ſe glaça dans mes veines, quand je vis cet affreux ſpectacle, & je crois que ſi nos quatre matelots étoient venus juſqu'à nous, j'aurois fait tirer deſſus. Cependant nous nous mîmes un peu à l'écart, pour faire comprendre aux pauvres Indiens qu'ils n'avoient rien à craindre de nous.

Là-deſſus ils s'approchèrent, ſe jetèrent à terre, & en levant les yeux au ciel, ils ſembloient nous demander, par les tons les plus lamentables, de vouloir bien leur ſauver la vie.

Nous leur fîmes comprendre que c'étoit-là

notre dessein ; sur quoi ils se mirent tous dans un petit peloton derrière un retranchement. Dans ces entrefaites j'ordonnai à mes gens de se tenir tous ensemble, & de n'attaquer personne, mais de tâcher de saisir quelqu'un des Anglois, pour apprendre de quel diable ils étoient possédés, & quelle étoit leur intention. Je leur dis encore, que s'ils rencontroient leurs camarades engagés, ils tâchassent de les faire retirer, en les assurant que s'ils restoient là jusqu'au jour, ils se verroient environnés de cent mille Indiens. Là-dessus je les quittai, & suivi seulement de deux hommes, je me mis parmi les pauvres fuyards que nous avions sauvés. C'étoit la chose du monde la plus triste à voir ; quelques-uns avoient les pieds tout grillés à force de courir par le feu. Une des femmes étant tombée en passant par les flammes avoit le corps à moitié rôti, & deux ou trois hommes avoient plusieurs coups de sabre sur le dos & sur les cuisses ; un quatrième, percé de part en part d'un coup de fusil, rendit l'ame à mes yeux.

J'aurois fort souhaité d'apprendre les motifs de cet abominable massacre ; mais il me fut impossible d'entendre un mot de ce qu'ils me disoient ; tout ce que je pus comprendre par leurs signes, c'étoit qu'ils étoient aussi ignorans là-

dessus, que je l'étois moi-même. Cette horrible entreprise m'effraya tellement que je résolus à la fin de retourner vers mes gens, de pénétrer dans la ville au travers des flammes, & de mettre fin à cette boucherie, à quelque prix que ce fût.

Dans le tems que je communiquois ma résolution à mes gens, que je leur ordonnois de me suivre, nous vîmes quatre de nos Anglois, avec le bosseman à leur tête, courir comme des furieux par-dessus les corps de ceux qu'ils avoient tués. Ils étoient tout couverts de sang & de poussière; nous leur criâmes de toutes nos forces de venir à nous; ce qu'ils firent dans le moment.

Dès que le bosseman nous apperçut, il poussa un cri de triomphe, charmé de voir arriver du secours. Ah! mon brave capitaine, s'écria-t-il, je suis ravi de vous voir; nous n'avons pas encore à moitié fait avec ces diables, avec ces chiens d'enfer; j'en tuerai autant que le pauvre Jeffery avoit de cheveux à la tête; nous avons juré de n'en épargner pas un seul; nous voulons exterminer toute cette abominable nation. Là dessus il se remit à courir tout échauffé & tout hors d'haleine, sans nous donner le tems de lui dire un mot.

Enfin, criant de toutes mes forces; arrête,

volèrent sur les pas du bosseman, pour mettre la derniere main à ce cruel attentat ; & moi, voyant inutile tout ce que je faisois pour les modérer, je m'en revins triste & pensif, ne pouvant plus soutenir la vue de ce meurtre, ni des malheureux qui tomboient entre les mains de nos barbares matelots.

J'en étois accompagné que du *Super-Cargo*, & de deux autres hommes, & j'avoue qu'il y avoit bien de l'imprudence à moi de retourner vers nos chaloupes avec si peu de monde. Le jour approchoit, & l'alarme qui s'étoit répandue par tout le pays, avoit rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances, d'arcs & de flèches. Heureusement j'évitai cet endroit en allant tout droit au rivage ; quand nous y arrivâmes, il étoit déja plein jour ; nous nous mîmes aussi-tôt dans la pinasse ; &, après être venus à bord, nous la renvoyâmes, dans la pensée que nos gens pourroient bien en avoir besoin pour se sauver.

Je vis alors que le feu commençoit à s'éteindre & que le bruit cessoit ; mais une demi-heure après j'entendis une salve de fusils : j'appris dans la suite, que nos gens l'avoient faite sur les Indiens qui s'étoient attroupés près du petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept, &

mirent le feu à leurs cabanes; mais ils épargnèrent les femmes & les enfans. Lorſque mes gens s'approchoient du rivage avec la pinaſſe, ceux qui venoient de faire cette affreuſe expédition commençoient à paroître, ſans aucun ordre, répandus çà & là; en un mot dans une telle confuſion, qu'ils auroient pu être défaits facilement par un très-petit nombre de gens déterminés.

Heureuſement pour eux ils avoient jeté la terreur dans tout le pays, & les Indiens étoient ſi effrayés par une attaque ſi peu attendue, qu'une centaine de leurs braves gens n'auroient pas attendu de pied ferme ſix de nos matelots. Auſſi, dans toute l'action, il n'y en avoit pas un ſeul qui ſe défendît. Ils étoient tellement étonnés du feu d'un côté, & de l'attaque de nos gens de l'autre, que dans l'obſcurité de la nuit ils ne ſavoient de quel côté ſe tourner. S'ils fuyoient d'un côté, ils tomboient dans un de nos petits corps: & s'ils retournoient ſur leurs pas, ils en rencontroient un autre; la mort ſe préſentoit à eux de toutes parts. Auſſi dans toute cette affaire aucun de nos gens ne reçut le moindre mal, excepté deux, dont l'un s'étoit brûlé la main, & dont l'autre s'étoit fait une entorſe au pied.

J'étois fort en colère contre tout l'équipage,

mais sur-tout contre mon neveu le capitaine, qui avoit non-seulement négligé son devoir, en hasardant le succès de tout le voyage, dont le soin lui avoit été commis, mais encore en animant la fureur de ses gens plutôt que de la calmer. Il répondit à mes reproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jeffery égorgé d'une manière si cruelle, l'avoit furieusement passionné; qu'il n'auroit pas dû s'y laisser entraîner en qualité de commandant du vaisseau, mais qu'en qualité d'homme, il avoit été incapable de raisonner dans cette occasion. Pour les matelots, comme ils n'étoient pas soumis à mes ordres, ils se soucioient fort peu si leur expédition me déplaisoit ou non.

Le lendemain nous remîmes à la voile, & par conséquent nous ne sûmes rien de l'effet qu'avoit produit dans ce peuple l'action barbare de notre équipage. Nos gens différoient dans le calcul qu'ils faisoient de ceux qu'ils avoient tués; mais on pouvoit juger à-peu-près par leurs différens rapports, qu'ils avoient fait périr environ cinquante personnes, hommes, femmes & enfans. Pour ce qui regarde les maisons, il n'en étoit pas échappé une seule de l'incendie.

Ils avoient laissé-là le pauvre Jeffery, parce qu'il étoit inutile de l'emporter avec eux;

ils l'avoient seulement détaché de l'arbre, où il avoit été pendu par un bras.

Quoique nos gens crussent leur action fort juste, je n'étois rien moins que de leur sentiment, & je leur dis naturellement que Dieu ne béniroit point notre voyage, & qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu, comme d'un massacre exécrable; que véritablement les Indiens avoient tué Jeffery; mais qu'il avoit été l'aggresseur, qu'il avoit violé la paix, en abusant d'une fille qui étoit venue dans notre quartier sur la foi du traité.

Le bosseman défendit sa cause, en disant que, quoique les pôtres semblassent avoir violé la paix, il étoit pourtant certain que les Indiens avoient commencé la guerre, en tirant leurs flèches sur nous, & en tuant de nos gens, sans aucune cause raisonnable; que, trouvant l'occasion d'en tirer raison, il nous avoit été permis de le faire, & que les perites libertés que Jeffery avoit prises avec la jeune Indienne, n'avoient pas mérité qu'on l'égorgeât d'une si cruelle manière; que par conséquent ils n'avoient rien fait que punir des meurtriers; ce qui étoit permis par les loix divines & humaines.

Qui ne croiroit qu'une pareille aventure nous eût detournés de nous hasarder encore à terre parmi des payens & des barbares? Malheu-

reuſement les hommes ne deviennent ſages que par leurs propres diſgraces, & jamais leur expérience ne leur eſt d'un ſi grand uſage, que quand elle leur coûte cher.

Nous étions deſtinés pour le golfe de Perſe, & de-là pour la côte de Coromandel ; & notre but n'étoit que d'aller en paſſant à Suratte.

Le principal deſſein du *Super-Cargo* regardoit la baye de Bengale, & s'il ne trouvoit pas occaſion d'y faire ſes affaires, il devoit aller à la Chine & revenir à Bengale à ſon retour.

Le premier déſaſtre qui nous arriva fut dans le golfe de Perſe, où cinq de nos gens étant allés à terre ſur la côte qui appartient à l'Arabie, furent tués ou emmenés comme eſclaves par les gens du pays. Leurs compagnons ne furent point en état de les délivrer, ayant aſſez à faire eux-mêmes pour ſe ſauver dans la chaloupe. Je leur dis naturellement, que je regardois ce malheur comme une punition du Ciel. Mais le boſſeman me répondit avec chaleur, que j'aurois bien de la peine à juſtifier mes cenſures & mes reproches par des paſſages formels de l'écriture, & il m'allégua celui où il eſt dit, que ceux ſur qui étoit tombée la tour de Silé, n'avoient pas été plus grands pécheurs que les autres Galiléens. Je confeſſe que je ne trouvai

rien de solide à lui répliquer, sur-tout parce que, parmi ceux que nous venions de perdre, il n'y en avoit pas un seul qui eût trempé dans le massacre de Madagascar, je me servois toujours de cette expression, quelque choquante qu'elle fût pour tout l'équipage.

Les sermons fréquens que je leur faisois sur ce sujet, eurent de plus mauvaises conséquences, pour moi que je n'avois cru. Le bosseman, qui avoit été le chef de cette entreprise, m'étant venu joindre un jour, me dit d'un ton fort résolu, que j'avois grand tort de remettre toujours cette affaire sur le tapis, & de m'étendre en reproches mal fondés & injurieux; que l'équipage en étoit fort mécontent, & lui sur-tout, sur lequel j'avois le plus tiré; qu'étant seulement un passager, sans aucun commandement dans le vaisseau, je ne devois pas m'imaginer que j'eusse le moindre droit de les insulter, comme je faisois continuellement. Que savons-nous, continua-t-il, si vous n'avez pas quelque dessein contre nous dans l'esprit, & si un jour, quand nous serons de retour en Angleterre, vous ne nous appelerez pas en justice pour cette action? Je vous prie, monsieur, plus de discours sur cette matière; si vous vous mêlez encore de ce qui ne vous regarde point, je quitte le

vaiſſeau, plutôt que de ſouffrir vos cenſures perpétuelles.

Après l'avoir écouté avec patience, je lui dis, qu'à la vérité le maſſacre de Madagaſcar, que je n'appelerois jamais autrement, m'avoit toujours ſouverainement déplu, & que j'en avois parlé librement, ſans pourtant appuyer davantage ſur lui que ſur un autre; qu'il étoit vrai que je n'avois aucun commandement dans le vaiſſeau, mais auſſi que je n'avois jamais prétendu y exercer la moindre autorité, & que je n'avois fait ſeulement que dire mon ſentiment avec franchiſe ſur les choſes qui nous concernoient tous également; que je voulois pourtant qu'il fût que j'avois une part conſidérable dans la charge du navire, & qu'en cette qualité j'avois un droit inconteſtable de parler encore avec plus de liberté que je n'avois fait juſqu'alors, ſans être obligé de rendre compte de ma conduite, ni à lui, ni à qui que ce fût. Je lui tins ce diſcours avec aſſez de fermeté; & comme il n'y repliqua pas grand choſe, je crus que c'étoit une affaire finie.

Nous étions alors dans le port de Bengale; & ayant envie de voir le pays, je m'étois fait mettre à terre, quelques jours après notre arrivée, avec le *Super-Cargo*, pour nous divertir pendant

du soin de faire la harangue. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble, il dit en peu de mots au capitaine, qu'ils étoient bien-aises que j'eusse pris, de mon propre mouvement, le parti d'aller à terre, puisque, sans cela, ils m'y auroient obligé; qu'ils s'étoient engagés à servir dans le vaisseau sous son commandement, & qu'ils étoient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus exacte fidélité; mais que, si je ne voulois pas quitter le vaisseau de bon gré, & si, en ce cas, il ne vouloit pas m'y forcer, ils n'étoient pas d'avis d'aller plus loin avec lui, & qu'ils abandonneroient tous le vaisseau.

En prononçant ce dernier mot, il se tourna du côté du grand mât, où tous les matelots étoient assemblés, qui se mirent aussi-tôt à crier d'une seule voix, oui tous, tous.

Mon neveu étoit un homme de courage, & d'une grande présence d'esprit; quoiqu'il fût très-surpris d'un discours si peu attendu, il répondit d'une manière calme, qu'il prendroit l'affaire en considération; mais qu'il ne pouvoit rien résoudre là-dessus, avant de m'avoir parlé.

Il se servit alors de plusieurs raisonnemens pour leur faire voir l'injustice de leur proposition, mais en vain; ils se donnèrent tous la main

résolus d'abandonner le navire. Eh bien! répliqua le capitaine, si vous êtes tous dans cette intention; j'irai parler à mon oncle tout seul. Il le fit, & il vint justement dans le tems qu'on venoit de me faire le compliment ridicule dont j'ai parlé.

J'étois ravi de le voir; car j'avois craint qu'ils ne l'empriſonnaſſent, & qu'ils ne s'en allaſſent avec le navire: ce qui m'auroit forcé à demeurer-là ſeul, ſans argent, ſans hardes, & dans une ſituation plus terrible que celle ou je m'étois trouvé autrefois dans mon île.

Heureuſement ils n'avoient pas pouſſé leur inſolence juſques-là & lorſque mon neveu me raconta qu'ils avoient juré de s'en aller tous ſi je rentrois dans le vaiſſeau, je lui dis de ne s'en point embarraſſer, & que j'étois réſolu de reſter à terre; qu'il eût ſoin ſeulement de me faire apporter mes hardes & une bonne ſomme d'argent, & que je trouverois bien le moyen de revenir en Angleterre.

Quoique mon neveu fût au déſeſpoir de me laiſſer-là, il vit bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Il retourna à bord & dit à ces gens, que ſon oncle avoit cédé à leur importunité, & qu'on n'avoit qu'à m'envoyer mes hardes. Ce diſcours calma tout cet orage; l'équipage ſe rangea à ſon devoir; il

n'y eut que moi d'embarrassé, ne sachant quel parti prendre.

Je me trouvois tout seul dans l'endroit le plus reculé du monde, étant éloigné de l'Angleterre de plus de trois mille lieues, que quand j'étois dans mon île. Il est vrai que je pouvois revenir par terre, en passant par le pays du Grand-Mogol jusqu'à Suratte; de-là je pouvois aller par mer jusqu'à Balsora, dans le golfe persique, d'où je pouvois venir avec les caravanes par les déserts de l'Arabie, jusqu'à Alep & à Sanderon. De là il m'étoit facile de me transporter en France par l'Italie: toutes ces courses mises ensemble, faisoient le diamètre entier du globe, & peut-être davantage.

Il y avoit encore un autre parti à prendre, c'étoit d'attendre quelques vaisseaux anglois qui, venant d'Achin dans l'île de Sumatra, devoient passer à Bengale; mais comme j'étois venu là sans avoir rien à démêler avec la compagnie angloise des Indes orientales, il m'auroit été difficile d'en sortir sans son consentement, qu'il m'étoit impossible d'obtenir, sinon par une grande faveur des capitaines de ses vaisseaux, ou des facteurs de la compagnie, & je n'avois pas la moindre relation, ni avec les uns, ni avec les autres.

Pendant que j'étois dans cet embarras, j'eus le plaisir charmant de voir partir le vaisseau sans moi ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé auparavant à un homme qui fût dans une situation comme la mienne, à moins que l'équipage ne se fût révolté, & n'eût mis à terre ceux qui ne vouloient pas consentir à leur mauvais dessein.

Ce qui me consoloit un peu, c'est que mon neveu m'avoit laissé deux domestiques, ou pour mieux dire, un domestique & un compagnon. Ce dernier étoit le clerc du bourfier du vaisseau ; & l'autre étoit le propre valet du capitaine. Je pris un bon appartement chez une femme Angloise, où logeoient plusieurs autres marchands Anglois, François & Juifs Italiens. J'y fus parfaitement bien accommodé ; & pour qu'on ne pût pas dire que je prenois mon parti trop précipitamment, j'y restai pendant neuf mois pour considérer mûrement par quel moyen je pourrois m'en revenir chez moi le plus commodément, & avec le plus de sûreté.

J'avois avec moi des marchandises d'Angleterre d'une assez grande valeur ; outre une bonne somme d'argent, mon neveu m'avoit laissé mille pièces de huit, & une lettre de crédit d'une somme beaucoup plus considérable, que j'étois le maître de tirer, si j'en avois besoin ; en sorte

monsieur, resterions-nous ici les bras croisés ? Tout roule, tout s'agite dans le monde : tous les corps terrestres & célestes sont occupés ; par quelle raison demeurerions-nous dans une lâche oisiveté ? Il n'y a, pour ainsi-dire, des fainéans que parmi les hommes, & je ne vois pas qu'il soit nécessaire que nous soyons de cette méprisable classe.

Je goûtai fort cette proposition, d'autant plus qu'elle me fut faite avec beaucoup de marques d'amitié & de franchise. L'incertitude de ma situation contribua beaucoup à m'engager dans le commerce, qui n'étoit pas naturellement l'élément qui me fût le plus propre : en récompense, le projet de voyager touchoit la véritable corde de mes inclinations, & jamais une proposition d'aller voir une partie du monde qui m'étoit inconnue, ne pouvoit m'être faite mal-à-propos.

Quelque tems s'écoula avant que nous pussions trouver un navire qui nous agréât, & quand nous l'eûmes trouvé, il nous fut fort difficile d'avoir des matelots Anglois, autant qu'il nous en falloit pour diriger ceux du pays que nous pouvions trouver sans peine. Bientôt pourtant nous engageâmes un contre-maître, un bosseman & un canonnier, tous Anglois, un charpentier Hollandois, & trois matelots Portugais, qui suffisoient pour avoir l'œil sur nos mariniers Indiens.

où l'on peut acheter un si grand nombre de choses qu'on peut vendre ailleurs, en y faisant un profit très-considérable.

Quoi qu'il en soit, je gagnai beaucoup dans ce premier voyage; j'y acquis des lumières pour faire de plus gros gains; & si j'avois eu quelque vingtaine d'années de moins, j'y serois resté avec plaisir, bien sûr d'y faire ma fortune: mais j'étois plus que sexagenaire; j'avois des richesses suffisamment, & j'étois sorti de ma patrie moins pour acquérir des trésors, que pour satisfaire à un desir inquiet de roder par tout le monde. C'est avec bien de la justice que j'appelle ce desir *inquiet;* car quand j'étois chez moi, je n'avois point de repos que je ne fusse dans quelque course; & quand je courois j'étois impatient de revoir mon pays. Ainsi le gain me touchoit fort peu, puisque j'étois riche, & que naturellement je n'étois pas avare; je crus donc n'avoir guères profité par ma course, & rien ne pouvoit me déterminer à en entreprendre d'autres, que le desir de voir de nouveaux pays; mon œil étoit semblable à celui dont parle Salomon, qui n'étoit jamais rassasié de voir; & mes voyages, bien loin de me contenter, ne faisoient qu'animer ma curiosité pour d'autres voyages. J'étois venu dans une partie du monde, dont j'avois entendu parler beaucoup, & j'étois résolu d'y voir tout ce

Hollandois font le principal commerce, quoiqu'elles appartiennent en partie aux Eſpagnols.

Nous ne trouvâmes pas à propos cependant d'aller ſi loin, n'ayant pas grande envie de nous haſarder dans des endroits où les Hollandois ont un pouvoir abſolu, comme dans l'île de Java, dans celle de Céylan, &c. Tout ce qui retarda le plus notre courſe, c'étoit mon irréſolution; mais, dès que mon ami m'eut gagné, les préparatifs furent bientôt faits. N'ayant rien de meilleur à faire, je trouvois dans le fond que courir çà & là, dans l'attente d'un profit auſſi grand que ſûr, donnoit plus de ſatisfaction que de reſter dans l'inaction; qui étoit, ſelon mon penchant naturel, l'état le plus triſte & le plus malheureux de la vie. Je m'y réſolus donc; nous touchâmes à l'île de Bornéo, & à pluſieurs autres dont j'ai oublié le nom; & notre voyage, qui ne réuſſit pas moins bien que le premier, ne dura en tout que cinq mois.

Nous vendîmes nos épiceries, qui conſiſtoient principalement en clous de girofle, & en noix de muſcade, à des marchands de Perſe, qui vouloient les emporter avec eux dans le Golfe Perſique; nous y gagnâmes cinq pour un, & par conſéquent nous y fîmes un profit extraordinaire.

Quand nous fîmes nos comptes, mon ami me regarda avec un ſourire : Eh bien ! me dit-il, en inſultant à mon indolence naturelle, ceci ne vaut il pas mieux que d'aller courir de côté & d'autre, comme un fainéant, & d'ouvrir de grands yeux pour voir les extravagances des payens ? « Pour dire la vérité, mon ami, lui » répondis-je, je commence à être un proſélite » du commerce ; mais permettez-moi de vous » dire, continuai-je, que ſi un jour je puis me » rendre maître de mon indolence, tout vieux » que je ſuis, je vous laſſerai, à force de vous » faire courir le monde avec moi ; vous n'au- » rez pas un moment de repos, je vous en » réponds. »

Peu de tems après notre retour, un vaiſſeau Hollandois de deux cents tonneaux, à-peu-près, arriva à Bengale ; il étoit deſtiné à aller viſiter les côtes, & non pas à paſſer & repaſſer d'Europe en Aſie, & d'Aſie en Europe. On nous débita que tout l'équipage étant devenu malade, & le capitaine n'ayant pas aſſez de gens pour tenir la mer, le navire avoit été forcé de relâcher à Bengale ; que le capitaine ayant gagné aſſez d'argent, avoit envie de retourner en Europe, & qu'il avoit fait connoître qu'il vouloit vendre ſon vaiſſeau.

J'eus le vent de cette affaire plutôt que mon

associé, & ayant grande envie de faire cet achat, je courus au logis pour l'en informer. Il y songea pendant quelque tems ; car il n'étoit nullement homme à précipiter ses résolutions. Ce bâtiment est un peu trop gros, me dit-il ; mais cependant il faut que nous l'ayons.

Là-dessus nous achetâmes le vaisseau, nous le payâmes, & nous en prîmes possession ; nous nous résolûmes à en garder les matelots pour les joindre à ceux que nous avions déjà ; mais tout d'un coup ayant reçu chacun, non leurs gages, mais leur portion de l'argent qui avoit été donné pour le navire, ils s'en allèrent. Nous ne sûmes pas, pendant quelque tems, ce qu'ils étoient devenus, & nous apprîmes à la fin qu'ils avoient pris tous la route d'Agra, lieu de la résidence du Grand-Mogol ; que de-là ils avoient dessein d'aller à Surate, afin de s'y embarquer pour le Golfe Persique.

Rien ne m'avoit si fort chagriné depuis longtems, que de ne les avoir pas suivis ; une telle course, dans une grande compagnie, qui m'auroit procuré en même tems & du divertissement & de la sûreté, auroit été mon vrai balot. D'ailleurs, j'aurois vu le monde, & en même tems j'aurois approché de ma patrie : mais ce chagrin passa peu de jours après, quand je sus quelle sorte de Messieurs c'étoient que ces Hol-

telots Anglois & Hollandois, & nous nous déterminâmes à un second voyage du côté du sud vers les îles Philippines & Molucques, pour chercher des clous de girofle.

Pour ne pas arrêter long-tems le lecteur sur des choses peu dignes d'attention, ayant encore tant de choses remarquables à lui raconter, je dirai en peu de mots que je passai six ans dans ce pays à négocier avec beaucoup de succès, & que la dernière année je pris, avec mon associé, le parti d'aller dans notre vaisseau faire un tour vers la Chine, après avoir acheté du riz dans le royaume de Siam.

Dans cette course, étant forcés par les vents contraires d'aller & de venir pendant quelque tems dans les détroits qui séparent les îles Molucques, nous ne nous en fûmes pas plutôt débarrassés ; que nous apperçûmes que notre navire s'étoit fait une voie d'eau, & quelque peine que nous prissions, il nous fut impossible de découvrir où c'étoit. Cet inconvénient nous obligea de chercher quelque port, & mon associé, qui connoissoit ces pays mieux que moi, conseilla au capitaine d'entrer dans la rivière de Cambodia. Je dis le capitaine ; car ne voulant pas me charger du commandement de deux vaisseaux, j'avois établi pour mon capitaine de celui-ci

vous que la ville de Cambodia n'eſt pas fort loin d'ici, & qu'il y a près de-là deux gros vaiſſeaux anglois & trois hollandois ? Eh bien ! « qu'eſt-ce que cela me fait, lui répondis je ? » Comment ! Monſieur, répartit-il, eſt-il de la prudence d'un homme qui cherche des aventures, comme vous, d'entrer dans un port ſans examiner auparavant quels vaiſſeaux peuvent être à l'ancre, & s'il eſt en état de leur faire tête ? Vous ſavez bien, je m'imagine, que la partie n'eſt pas égale.

Ce diſcours ne m'étonna point du tout, parce que je n'y comprenois rien ; je dis à mon homme qu'il s'expliquât plus clairement ; & que je ne voyois aucune raiſon pour moi de craindre les vaiſſeaux des compagnies angloiſe & hollandoiſe, puiſque je ne fraudois point les droits, &, que je ne faiſois aucun commerce défendu. Fort bien, monſieur, me dit-il, en ſouriant d'un petit air aigre-doux, ſi vous vous croyez en ſûreté, vous n'avez qu'à reſter ici ; je ſuis mortifié pourtant de voir que votre ſécurité vous faſſe rejeter un avis ſalutaire. Soyez perſuadé que, ſi vous ne levez l'ancre dans le moment, vous allez être attaqué par cinq chaloupes remplies de monde, & que ſi l'on vous prend, on commencera par vous pendre comme un pirate, quitte à vous faire votre procès après. J'aurois cru, monſieur,

qu'un avis de cette importance m'auroit procuré une meilleure réception que celle que vous me faites. « Je n'ai jamais été ingrat, lui dis-je, » pour ceux qui m'ont rendu service; mais il » est absolument impossible de comprendre le » motif du dessein que, selon vous, on a » pris contre moi. Cependant je veux profiter » de vos conseils, & puisqu'on a formé un » projet si abominable contre moi, je m'en » vais dans le moment, & je donnerai » ordre qu'on mette à la voile, si on a bouché » la voie d'eau, ou si elle ne nous empêche » pas de tenir la mer. Mais, monsieur, faudra-» t-il que je prenne ce parti-là sans savoir cette » affaire à fond, & ne pourriez-vous pas me » donner quelques lumières là-dessus ?

Je n'en sais qu'une partie, me dit-il; mais j'ai avec moi un matinier Hollandois, qui pourroit vous en instruire, si le tems le permettoit. Vous ne laissez l'ignorer entièrement vous-même; car voici de dont il s'agit. Vous êtes allé avec le vaisseau à Sumatra, où le capitaine a été tué avec trois de ses gens par les insulaires, & vous vous en êtes allé avec le vaisseau pour exercer la piraterie. Voilà la base de toute cette affaire, & l'on vous exécutera en qualité de pirate, sans beaucoup de façon. Vous savez bien que les vaisseaux

marchands n'en font pas beaucoup avec les écumeurs de mer, quand ils les ont en leur pouvoir.

« Vous parlez bon anglois à préſent, lui » dis-je, & je vous remercie. Quoique nous » n'ayons aucune part dans le crime dont vous » venez de parler, & que nous ayons acquis » la propriété du vaiſſeau par les voies les » plus légitimes, je veux pourtant prendre » mes précautions pour éviter le malheur dont » votre diſcours me menace. » Prendre vos précautions, monſieur, me répondit-il bruſquement! vous vous ſervez d'une expreſſion bien foible. La meilleure précaution ici, eſt de ſe mettre au plus vîte à l'abri du danger. Si vous vous intéreſſez à votre propre vie, & à celle de tous vos gens, vous leverez l'ancre ſans délai, dès que l'eau ſera haute; vous profiterez alors de toute la marée, & vous ſerez déja bien loin en mer, avant qu'ils puiſſent deſcendre juſqu'ici. Ils doivent ſe ſervir de la marée comme vous; & comme ils ſont à vingt milles d'ici, vous les devancerez de deux bonnes heures, & s'il fait un vent un peu gaillard, leurs chaloupes n'oſeront pas vous donner la chaſſe en pleine mer.

« Monſieur, lui dis-je, vous me rendez » un ſervice très-important; que voulez-vous

» vous que je faſſe pour vous en témoigner » ma reconnoiſſance » ? Vous n'êtes pas peut-être aſſez convaincu de la vérité de mon avis, me répondit-il, pour avoir réellement envie de m'en récompenſer. Cependant, ſi vous parlez ſérieuſement, j'ai une propoſition à vous faire. On me doit dix-neuf mois de paye dans le vaiſſeau, avec lequel je ſuis venu d'Angleterre, & il en eſt dû ſept à mon camarade le Hollandois; ſi vous voulez nous les payer, nous ſuivrons votre fortune ſans vous rien demander de plus, ſi rien ne s'offre qui ſoit capable de vous convaincre de la vérité de mon avis; & ſi le contraire arrive, nous vous laiſſerons le maître de nous récompenſer comme vous le trouverez à propos.

J'y topai d'abord, & dans le moment même je me fis mener au vaiſſeau avec eux. A peine en étois-je approché que mon aſſocié, qui étoit reſté à bord, monta ſur le tillac, & me cria que la voie d'eau venoit d'être bouchée. Dieu en ſoit loué, lui dis-je; mais qu'on lève l'ancre au plus vîte. « Et pourquoi » donc, me répondit-il? que voulez vous dire » par-là? » Point de queſtions, lui répliquai je; que tout l'équipage mette la main à l'œuvre, & qu'on lève l'ancre dans le moment, ſans perdre une ſeule minute.

ordre, il ne laiſſa pas d'appeler le capitaine, & de le lui communiquer; & quoique la marée ne fût pas encore tout-à-fait haute, favoriſés d'un vent frais qui venoit de terre, nous ne laiſſâmes pas de mettre à la voile. Je fis venir enſuite mon aſſocié dans la hutte; je lui dis tout ce que je ſavois de cette hiſtoire, & les deux nouveaux venus en racontèrent le reſte.

Comme ce récit demandoit du tems, un des matelots vint dire, de la part du capitaine, que cinq chaloupes fort chargées de monde nous donnoient la chaſſe; ce qui nous fit voir évidemment que l'avis que nous avions reçu n'étoit que trop bien fondé. Là deſſus je fis aſſembler tout l'équipage, & je l'inſtruiſis du deſſein qu'on avoit formé de prendre notre vaiſſeau, & de nous traiter tous comme des pirates; & je leur demandai s'ils étoient réſolus à ſe défendre. Ils répondirent tous avec allégreſſe, qu'ils vouloient vivre & mourir avec nous.

Comme j'étois du ſentiment qu'il falloit ſe battre juſqu'à notre dernier ſoupir, je voulus ſavoir du capitaine ce qu'il falloit faire pour nous défendre avec ſuccès. Il me dit qu'il ſeroit bon de tenir les ennemis en reſpect avec notre artillerie, tant que nous pourrions; qu'enſuite il falloit leur donner des bonnes ſalves de mouſ-

quetelle, & il, négligé tout cela, ils
choient du vaisseau, le meilleur parti fe
nous retirer sous le tillac, qu'il leur feroit
être impossible de mettre en pièces, faute d
nécessaires.

Nous donnâmes en même tems ord
canonnier de placer près du gouvernail deux
chargées à cartouche, pour nettoyer le til
cas de besoin ; & dans cette posture nous
dîmes les chaloupes, gagnant toujours la
mer à l'aide d'un vent favorable. Nous v
distinctement les chaloupes à quelque d
de nous ; elles étoient extrêmement gra
montées d'un nombre de gens, & elles fai
force de voiles pour nous atteindre.

Il y en avoit deux, que, par nos lunettes
proche, nous reconnûmes pour angloises
devançoient de beaucoup les autres, & gag
sur nous considérablement. Quand nous
mes sur le point de nous atteindre, nous ti
un coup de canon sans boulet pour leur d
le signal que nous voulions entrer en conf
avec eux, & en même tems nous mîmes
lon blanc. Ils continuoient toujours à nou
vre, en mettant au vent toutes les voiles
avoient ; & quand nous les vîmes à portée
mîmes pavillon rouge, & leur tirâmes un
de canon à boulet.

Ils ne laissèrent pas pour cela de pousser leur pointe, & les voyant assez près de nous pour leur parler avec une trompette parlante, nous les arraisonnâmes, en les avertissant qu'il leur en prendroit mal s'ils approchoient davantage.

C'étoit parler à des sourds ; nous remarquâmes qu'ils faisoient tous leurs efforts pour venir sous notre poupe, & pour attaquer le vaisseau par-là. Là-dessus, persuadé qu'ils se fioient sur les forces qui les suivoient, je fis pointer sur eux, & les voyant vis-à-vis de notre bord, je leur fis tirer cinq coups de canon, un desquels emporta toute la poupe de la chaloupe la plus éloignée, ce qui força les matelots à baisser toutes les voiles, & à se jeter tous du côté de la proue de peur d'aller à fond. Ce mauvais succès n'empêcha pas ceux de la chaloupe la plus avancée d'aller toujours leur chemin.

Dans le tems que nous nous préparions à donner à celle-là son fait à part, une des trois qui suivoient, s'en fut tout droit à celle qui venoit d'être mise dans un si pitoyable état, & en tira tous les hommes. Cependant nous arraisonnâmes pour la seconde fois la chaloupe la plus avancée, en lui offrant une trêve pour parlementer & pour être informés de la raison de leur procédé. Point de réponse encore ; elle tâcha seulement de gagner notre poupe ; sur quoi notre

canonnier, qui entendoit ſon métier à merv
lui tira encore deux coups de canon; ils
quèrent l'un & l'autre, ce qui porta ceux
chaloupe à pouſſer un grand cri en tournant
bonnets à l'entour de la tête. Le canonnier s'
préparé de nouveau, en moins de rien ſi
ſur eux avec plus de ſuccès, & quoiqu'il r
quât le corps de la chaloupe, un des c
donna au beau milieu des matelots, & ſi
effet terrible. Trois autres coups que nous
tirâmes immédiatement après, mirent pre
tout en pièces, & leur emportèrent le gou
nail avec une pièce de l'arrière, ce qui les
dans un grand déſordre. Pour les achever, n
canonnier fit encore feu ſur eux de deux au
pièces qui les accommodèrent ſi bien, que n
vîmes la chaloupe ſur le point d'aller à fo
& pluſieurs matelots déjà dans l'eau.

Là-deſſus je fis d'abord armer la pinaſſe
nous avions tenue, juſques-là, tout près du v
ſeau, & je donnai ordre à nos gens d'empêc
nos ennemis de ſe noyer, d'en prendre aut
qu'ils pourroient, & de revenir avec eux à b
dans le moment; car nous voyions déjà les
tres chaloupes avancer ſur nous avec toute
vîteſſe poſſible.

Nos gens ſuivirent ponctuellement mes
dres. Ils en prirent trois, parmi leſquels il y

avoit un fur le point de le noyer, que nous eûmes bien de la peine à faire revenir à lui. Dès que nous les eûmes à bord, nous fîmes force de voiles pour gagner la haute mer, & nous vîmes que, quand les trois dernières chaloupes avoient joint les deux autres, elles avoient trouvé à propos d'abandonner la chaſſe.

Délivré d'un ſi grand danger, où je n'avois pas le moindre lieu de m'attendre, je réſolus de changer de cours, & d'ôter par-là le moyen à qui que ce fût, de deviner où nous avions deſſein d'aller. Nous courûmes donc du côté de l'eſt, hors de la route de tous les vaiſſeaux européens.

N'ayant plus rien à craindre alors, nous queſtionâmes nos deux nouveaux venus ſur les motifs de toute cette entrepriſe qu'on avoit faite contre nous, & le Hollandois nous en découvrit tout le myſtère. Il nous dit que celui qui nous avoit vendu le vaiſſeau n'étoit qu'un ſcélérat qui s'en étoit emparé, après que le capitaine (dont il nous dit le nom, ſans que je m'en puiſſe ſouvenir à préſent) eut été tué par les inſulaires avec trois de ſes gens. Il avoit été lui-même de cet équipage-là & s'étoit échappé des mains des barbares, s'étant jeté dans un bois avec trois autres, & il avoit été obligé de s'y cacher quelque tems. Enſuite il s'étoit ſauvé lui ſeul d'une ma-

nière miraculeuſe, en abordant à la nage la loupe d'un vaiſſeau hollandois qui revenoi la Chine, & qui s'étoit mis à l'ancre ſur côte pour faire aiguade.

Quand il eut été quelque tems à Batavi y arriva deux hommes de ce vaiſſeau qui av abandonné leurs compagnons pendant le voy ils avoient rapporté que le canonnier qui étoit enfui avec le navire, l'avoit vendu à Be à une troupe de pirates qui, s'étant mis à ſer, avoient déjà pris un bâtiment anglo deux hollandois très-richement chargés.

Cette dernière partie du diſcours nous en raſſa fort, quoique nous en connuſſions la fauſſeté; nous vîmes évidemment que nous étions tombés entre les mains de ceu venoient de nous donner la chaſſe ſi cha ment, c'auroit été fait de nous. Envain aur nous défendu notre innocence contre des ſi terriblement prévenus, qui auroient été accuſateurs & en même tems nos juges, & nous n'aurions dû attendre que tout ce que la peut inſpirer & faire exécuter à des homme ne ſont pas maîtres de leurs paſſions.

Cette conſidération fit croire à mon aſſ que le meilleur parti pour nous étoit celu retourner à Bengale, ſans toucher à aucun Nous pouvions nous juſtifier là ſans pei

en faisant voir où nous avons été quand le navire en question y étoit entré, de qui nous l'avions, & de quelle manière; & si l'affaire avoit été débattue devant les juges, nous étions sûrs de n'être pas pendus sur le champ, & de recevoir ensuite notre sentence.

Je fus d'abord de l'opinion de mon associé, mais je la rejetai, après y avoir songé plus mûrement; puisque nous nous trouvions de l'autre côté du détroit de Malacca, nous ne pouvions retourner à Bengale, sans courir les plus grands dangers. Le bruit de notre crime prétendu & de la mauvaise réception que nous avions faite à nos aggresseurs, devoit avoir donné l'alarme par tout; & nous devions être guetés en chemin par tous les vaisseaux anglois & hollandois. D'ailleurs, notre retour auroit eu tout l'air d'une fuite, & il n'en falloit pas davantage pour nous condamner sur l'étiquette du sac. Je communiquai ces réflexions à l'Anglois qui nous avoit découvert la conspiration contre nous, & il ne les trouva que trop solides.

Là-dessus nous résolûmes d'aller chercher la côte de Tunquin, & de-là celle de la Chine, en poursuivant notre dessein de négocier, de vendre quelque part notre vaisseau, & de nous en retourner avec quelques bâtimens du pays. Ces mesures nous parurent les meilleures pour

notre sûreté, & nous fîmes cours nord nord-est, en nous mettant plus au large de cinquante lieues, que n'étoit la route ordinaire.

Ce parti nous jeta dans quelques inconvéniens. A cette hauteur nous trouvâmes les vents plus constamment contraires, venant d'ordinaire de l'est nord-est, ce qui devoit faire durer très-long-tems notre voyage ; & malheureusement nous étions assez mal pourvus de vivres. D'ailleurs il y avoit à craindre que quelques-uns des vaisseaux dont les chaloupes nous avoient attaqués, & qui étoient destinés pour les mêmes endroits, n'entrassent dans ces ports avant nous, ou que quelqu'autre navire, informé de tout ce qui venoit de se passer, ne nous poursuivît avec toute l'opiniâtreté possible.

J'avoue que j'étois dans une très-fâcheuse situation, & que je me croyois dans les circonstances les plus désagréables où je me fusse trouvé. Je n'avois jamais commis le moindre acte frauduleux, bien loin de mériter le titre de voleur ou de pirate. Toute ma mauvaise conduite, depuis ma jeunesse, avoit consisté à être mon propre ennemi, & c'étoit la première fois de ma vie que j'avois couru risque d'être traité comme un criminel du plus bas ordre. J'étois parfaitement innocent ; mais il ne m'étoit pas possible

de donner des preuves convaincantes de mon innocence.

Mon associé me voyant abîmé dans une profonde mélancolie, quoiqu'il eût été d'abord aussi embarrassé que moi, commença à me donner courage ; & me faisant une exacte description des différens ports de cette côte, il me dit qu'il étoit d'avis de chercher un asyle dans la Cochinchine, ou dans la baie de Tunquin, d'où nous pouvions gagner Macao, ville qui avoit autrefois appartenu aux Portugais, & où il y avoit encore un bon nombre de familles européennes, & sur-tout des missionnaires qui y étoient venus dans l'intention de se transporter de-là dans la Chine.

Nous nous en tînmes à cette résolution ; & après un voyage fort ennuyeux, dans lequel nous soufftîmes beaucoup par la disette des vivres, nous découvrîmes la côte de Cochinchine, & nous prîmes le parti d'entrer dans une petite rivière où il y avoit pourtant assez d'eau pour notre bâtiment, résolus de nous informer ou par terre, ou par le moyen de notre pinasse, s'il y avoit quelques vaisseaux dans les ports d'alentour.

La précaution que nous avions prise d'entrer dans cette petite rivière, nous tira d'affaire fort

heureuſement. Quoique nous ne viſſions pa
bord de vaiſſeaux dans la baie de Tunq
cependant le lendemain matin nous y vîme
trer deux vaiſſeaux hollandois, & un autre
couleurs, que nous prîmes pourtant pour ho
dois auſſi, paſſa à deux lieues de nous, f
cours vers la côte de la Chine. L'après-
nous apperçûmes encore deux bâtimens a
qui prenoient la même route. Ainſi nous
bien-heureux d'être cachés dans cet aſyle,
le tems que nous étions environnés de
côtés, par un ſi grand nombre d'ennemis.

Nous n'étions pas pourtant tout-à-fait à
aiſe; le pays où nous étions entrés, étoit h
par les gens les plus barb[illegible] qui étoient vo
non-ſeulement de naturel, mais encore de
feſſion. Dans le fond, nous n'avions rien à
avec eux, excepté le ſoin de chercher que
proviſions. Nous ne ſouhaitions pas d'avoir
eux le moindre commerce; néanmoins
eûmes bien de la peine à nous défendre de
inſultes.

La rivière où nous étions, n'étoit diſtant
de quelques lieues des dernières bornes ſe
trionales de tout le pays, & en côtoyant
notre chaloupe, nous découvrîmes la poin
tout le royaume au nord-eſt, où s'ouvre la g
baie de Tunquin. C'eſt en ſuivant les côt

cette manière, que nous avions découvert les vaisseaux ennemis, dont nous étions environnés de tous côtés. Les habitans de l'endroit où nous nous trouvions, étoient précisement, comme je l'ai déjà dit, les plus barbares de toute cette côte, n'ayant aucun commerce avec aucun autre peuple, & ne vivant que de poisson, d'huile & de vivres les plus grossiers. Une marque évidente de leur barbarie excessive, étoit l'abominable coutume qu'ils avoient de réduire en esclavage tous ceux qui avoient le malheur de faire naufrage sur leur territoire, & nous en vîmes bientôt un échantillon de la manière suivante.

J'ai observé ci-dessus que notre navire s'étoit fait une voie d'eau au milieu de la mer, sans qu'il nous eût été possible de la découvrir. Quoiqu'elle eût été bouchée d'une manière aussi peu attendue qu'heureuse, dans l'instant même que nous allions être assaillis par les chaloupes angloises & hollandoises, cependant n'ayant pas trouvé le bâtiment aussi sain que nous l'aurions bien voulu, nous résolûmes d'en tirer tout ce qu'il avoit de plus pesant, & de le mettre sur le côté pour le nettoyer, & pour trouver la voie d'eau, s'il étoit possible.

Conformément à cette résolution, ayant mis d'un seul côté les canons & tout ce qu'il y avoit

de

de plus pesant dans le vaisseau, nous fîm
notre mieux pour le renverser, afin de po
venir jusqu'à la quille.

Les habitans qui n'avoient jamais rem
rien de pareil, descendirent aussi-tôt vers
vage, & voyant le vaisseau renversé de ce cô
sans appercevoir nos gens qui travailloient
les chaloupes & sur des échafaudages du
qui leur étoit opposé, ils s'imaginèrent d'a
que le bâtiment avoit fait naufrage, & c
échouant, il étoit tombé sur le côté de cette
nière.

Dans cette supposition, ils vinrent, en
trois heures après, ramer vers nous avec d
douze grandes barques montées chacune de
hommes, résolus, selon toutes les apparei
de piller le vaisseau, & de mener ceux de l'
page qu'ils trouveroient vers leur roi, ou
raine; car nous n'avons pu rien apprendr
la forme de leur gouvernement: ce qu'il y
sûr, c'est qu'en ce cas-là l'esclavage étoit
chose à laquelle nous devions nous attendi

Etant avancés du côté du vaisseau, i
mirent à ramer tout autour, & ils nous d
vrirent travaillant de toutes nos forces à la c
& au côté du navire pour le nettoyer, po
boucher & pour lui donner le suif.

Au commencement, ils ne firent que

contempler avec attention, sans qu'il nous fût possible de deviner leur dessein. Cependant, à tout hasard, nous nous servîmes de cet intervalle pour faire entrer quelques-uns de nos gens dans le vaisseau, afin que de là ils donnassent des armes & des munitions à ceux qui travailloient pour se défendre en cas de besoin.

Il fut bientôt tems de s'en servir; car après avoir consulté ensemble pendant un quart-heure, & conclu apparemment que le vaisseau devoit avoir échoué, & que nous ne travaillions que pour le sauver, ou pour nous sauver nous-mêmes, par le moyen de nos chaloupes, dans lesquelles ils nous voyoient porter nos armes, ils avancèrent sur nous comme sur une proie certaine.

Nos gens les voyant approcher en si grand nombre, commencèrent à s'effrayer; ils étoient dans une assez mauvaise posture pour se défendre, & ils nous crièrent de leur ordonner ce qu'ils devoient faire. Je commandai d'abord à ceux qui étoient sur l'échafaudage de tâcher de se mettre dans le vaisseau au plus vîte, & à ceux qui étoient dans les chaloupes, d'en faire le tour & d'y entrer aussi. Pour nous qui étions à bord, nous fîmes tous nos efforts pour redresser le bâtiment. Cependant ni ceux de l'échafaudage, ni ceux des chaloupes ne purent exécuter nos ordres, parce qu'un moment après, ils eurent les

barbares sur les bras : déja deux de leurs barc
avoient abordé notre pinasse, & se saisissoi
de nos gens comme de leurs prisonniers

Le premier sur qui ils mirent la main étoi
Anglois, garçon aussi brave que robuste : il a
un mousquet à la main ; mais au lieu de
servir, il le jeta dans la chaloupe ; ce
je pris d'abord pour une imprudence,
alloit jusqu'à la stupidité : mais il me désal
bientôt ; car il prit le drôle qui l'avoit sa
par les cheveux, & l'ayant tiré de sa bar
dans la nôtre, il lui coigna la tête contre
des bords de la chaloupe, d'une telle for
qu'il lui en fit sortir la cervelle dans le mom

En même tems un Hollandois, qui étoi
côté de lui, ayant pris le mousquet par le can
en fit le moulinet de si bonne grace, q
terrassa cinq ou six des ennemis qui vouloi
se jeter dans la chaloupe.

Ce n'en étoit pas assez pour repousser tre
ou quarante hommes, qui se jetoient avec pré
pitation dans la pinasse, où ils ne s'attendoien
aucun danger, & où il n'y avoit que cinq homn
pour la défendre. Mais un accident des plus b
lesques nous donna une victoire complette.

Notre charpentier se préparant à suivre (1) c

(1) Enduire de suif.

goudronner le dehors du vaiſſeau : venoit de faire deſcendre dans la pinaſſe deux chaudrons, l'un plein de poix bouillante, & l'autre de poix-reſine, de ſuif, d'huile, & d'autres matières ſemblables. L'aide du charpentier avoit encore dans la main une grande cuillier de fer, avec laquelle il fourniſſoit aux autres cette liqueur chaude, & voyant deux de nos Cochinchinois entrer du côté où il étoit, il les arroſa d'une cuillerée de cette matière, qui les força à ſe jeter à la mer, mugiſſant comme deux taureaux.

C'eſt bien fait, Jean, s'écria *là*-deſſus le charpentier; ils trouvent la ſoupe bonne, donne-leur-en encore une écuellée : en même tems il court de ce côté-là avec un de ces torchons qu'on attache à un bâton pour laver le vaiſſeau, & le trempant dans la poix, il en jette une ſi grande quantité ſur ces voleurs, dans le tems que Jean avec ſa cuillier la leur prodigue libéralement, qu'il n'y eut pas un ſeul homme dans les trois barques ennemies, qui ne fût miſérablement grillé. L'effet en étoit d'autant plus grand & plus prompt, que ces malheureux étoient preſque tout nuds, & je puis dire que de mes jours je n'ai entendu de cris plus affreux, que ceux que pouſſèrent alors ces pauvres Cochinchinois.

C'eſt une choſe digne de remarque, que,

quoique la douleur faſſe pouſſer des cr
tous les peuples du monde, cependant ces
ſont tout auſſi différens que leurs différens
gages. Je ne ſaurois mieux nommer le ſon
frappa pour lors nos oreilles, qu'un heurlem
& je n'ai jamais rien entendu qui en appro
davantage, que le bruit affreux que firent ces lc
qui vinrent m'attaquer autrefois dans le L
guedoc.

Jamais victoire ne me fit plus de plaiſir; n
ſeulement parce qu'elle nous délivra d'un dan
qui, ſans cet expédient, auroit été très-gra
mais ſur-tout parce qu'elle fut remportée ſ
répandre de ſang, & ſans tuer perſonne,
cepté celui à qui notre Anglois avoit caſſé la
contre le bord de la chaloupe. J'aurois été
déſeſpoir de faire périr ces malheureux, qu
qu'en défendant ma propre vie; parce que
ſavois qu'ils n'avoient pas la moindre notion
l'injuſtice qu'ils commettoient en nous attaqua
Je ſais que la choſe, étant néceſſaire, auroit
juſte, parce qu'il ne peut pas y avoir de crim
ſe défendre: mais je crois que la vie a bien
l'amertume, quand on s'eſt vengé en tuant ſ
prochain, & j'aimerois mieux ſouffrir d'af
grandes inſultes, que de faire périr mon
greſſeur. Je penſe même que tous ceux qui
fléchiſſent & qui connoiſſent le prix de l'hun

nité, ſont de mon ſentiment. J'en reviens à mon hiſtoire.

Pendant cette bataille comique, nous avions, mon aſſocié & moi, ſi bien employé les gens que nous avions à bord, que le vaiſſeau fut enfin redreſſé. Les canons étoient déjà remis dans leurs places, & le canonnier me pria d'ordonner à ceux de nos chaloupes de ſe retirer, parce qu'il vouloit faire feu ſur les ennemis.

Je lui dis de n'en rien faire, & que le charpentier nous en délivreroit bien ſans le ſecours du canon; j'ordonnai ſeulement au cuiſinier de faire chauffer une autre chaudronnée de poix. Mais heureuſement nous n'en eûmes que faire; les pauvres diables étoient ſi mécontens de leur premier aſſaut, qu'ils n'avoient garde d'en tenter un ſecond. D'ailleurs, ceux qui étoient le plus éloignés de nous, voyant le vaiſſeau redreſſé & à flot, commençoient apparemment à ſentir leur mépriſe, &, par conſéquent, ils ne trouvoient pas à propos de pouſſer plus loin leur deſſein.

C'eſt ainſi que nous nous tirâmes d'affaire d'une manière divertiſſante, & ayant porté à bord, quelques jours auparavant, ſeize bons cochons gras, du riz, des racines, & du pain, nous réſolûmes de remettre en mer à quelque prix que ce fût, perſuadés que, le jour d'après, nous nous trouverions environnés d'un ſi grand

nombre de Cochinchinois, que nos chau
auroient de la peine à fournir à tous leu
ſoins.

Le même ſoir donc nous reportâmes
nos affaires dans le vaiſſeau, & le lend
matin nous fûmes en état de faire voile.
trouvâmes bon néamoins de nous tenir à l
à quelque diſtance, ne craignant pas les
mis, parce que nous étions en bonne p
pour les attendre. Le jour ſuivant, ayant a
tout ce que nous avions à faire à bord, & v
que nos voies d'eau étoient parfaitement
chées, nous mîmes à la voile. Nous aurion
ſouhaité d'entrer dans la baie de Tunquin,
ſavoir ce qu'étoient devenus les vaiſſeaux h
dois qui y avoient été; mais nous y avio
entrer pluſieurs autres bâtimens depuis pe
par conſéquent nous n'osâmes pas nous y
farder. Nous fîmes donc cours du côté du
eſt, vers l'île Formoſa, ayant auſſi grand
de rencontrer quelque vaiſſeau anglois ou
landois, qu'un vaiſſeau marchand europée
guant dans la Méditerranée, a peur de rencc
un vaiſſeau de guerre d'Alger.

Nous fîmes d'abord cours nord-eſt, com
nous voulions aller aux îles Manilles, ou au
Philippines, afin d'être hors de route des
ſeaux européens, & enſuite nous tourn

vers le nord jusqu'à ce que nous vinssions au vingt-deuxième degré trois minutes de latitude, & de cette manière nous arrivâmes à l'île Formosa. Nous y mîmes à l'ancre pour prendre de l'eau fraîche & d'autres provisions; nous en fûmes fournis abondamment par le peuple, qui nous fit voir beaucoup d'intégrité dans tout le commerce que nous fîmes avec lui. Peut-être ces bonnes manières & cette probité sont-elles dues au christianisme qui a été autrefois planté dans cette île par des missionnaires Hollandois. Ce qui confirme une remarque que j'ai toujours faite, touchant la religion chrétienne, par-tout où elle est reçue; qu'elle y produise des effets sanctifians, ou non, elle civilise les nations, & du moins elle réforme leurs manières.

De là nous continuâmes à faire cours du côté du nord, en nous tenant toujours à une distance égale des côtes de la *Chine*; & de cette manière nous passâmes pardevant tous les ports où les vaisseaux européens sont accoutumés de relâcher, bien résolus de faire tous nos efforts pour ne pas tomber entre leurs mains. Il est sûr que si ce malheur nous étoit arrivé, sur-tout dans ce pays-là, nous étions perdus, & j'en avois tellement peur, en mon particulier, que j'aurois mieux aimé me trouver entre les griffes de l'inquisition.

Etant parvenus alors à la latitude de trois degrés, nous réſolûmes d'entrer dans mier port que nous trouverions, & pour c nous avançâmes du côté du rivage. Nou étions qu'à deux lieues quand une barque notre rencontre, avec un vieux pilote Por qui voyant que notre vaiſſeau étoit eur venoit pour nous offrir ſes ſervices. Cett nous fit plaiſir, & nous le prîmes à bor quoi, ſans demander où nous avions d'aller, il renvoya ſa barque.

Nous étions alors les maîtres de nou mener où nous le trouvions bon, & je pr au bon vieillard de nous conduire au go Nanquin, qui eſt dans la partie la plus f trionale de la côte de la Chine. Il nous ré qu'il connoiſſoit fort bien ce golfe; mai étoit fort curieux de ſavoir ce que nous y vo faire.

Je lui dis que nous avions envie d'y v notre cargaiſon, & d'acheter à la place de celaines, des toiles peintes, des ſoies crues ſoies travaillées, &c. Il nous répondit, q compte, le meilleur port pour nous aur celui de Macao, où nous aurions pu nous d de notre opium très-avantageuſement, & a des denrées de la Chine à auſſi bon marc Nanquin.

Pour mettre fin au discours de notre pilote, qui étoit fort circonstancié, nous lui dîmes que nous n'étions pas seulement marchands, mais encore voyageurs ; & que notre but étoit d'aller voir la grande ville de Pekin, & la cour du fameux monarque de la Chine. Vous feriez donc fort bien, répondit-il, d'aller vers Ningpo, d'où par la rivière qui se jette là dans la mer, vous pouvez gagner en peu d'heures le grand canal. Ce canal qui est par-tout navigable, passe par le cœur de tout le vaste empire chinois, croise toutes les rivières, & traverse plusieurs collines par le moyen de portes & d'échelles, & s'avance jusqu'à Pekin, parcourant une étendue de deux cent soixante-douze lieues.

« Voilà qui est fort bien, seigneur Portugais, » lui répondis-je ; mais ce n'est pas cela dont il » s'agit : nous vous demandons seulement si vous » pouvez nous conduire à Nanquin, d'où nous » puissions ensuite aller facilement à la cour du » roi de la Chine ». Il me dit qu'il le pourroit faire fort aisément, & que depuis peu un vaisseau hollandois avoit pris précisément la même route. Cette circonstance n'étoit guères propre à me plaire, & j'aurois autant aimé rencontrer le diable, pourvu qu'il ne fût pas venu dans une figure trop effrayante, que des vaisseaux hollandois qui, négociant dans ces pays, font beau-

coup plus gros & mieux équipés que n
nôtre.

Le vieillard me trouvant consterné
nom d'un vaisseau hollandois, me dit qu
ne devions pas être alarmés de ce qu'il
de nous dire, puisque les Hollandois n
point en guerre avec notre nation. « Il e
» lui répondis-je ; mais on ne sait pas d
» manière ces gens-là nous traiteroient
» un pays où ils sont hors de la justice ».
rien à craindre, répartit-il ; vous n'êtes p
rates, & ils n'attaqueront point des ma
qui ne cherchent qu'à faire paisiblemen
affaires.

Si, à ce discours tout mon sang ne m
pas au visage, c'est apparemment parce
nature avoit ménagé quelque obstructi
quelque vaisseau pour en arrêter le cours
dans un si grand désordre, qu'il n'étoit p
sible que notre Portugais ne s'en apperç

Monsieur, me dit-il, il semble que m
cours vous fait de la peine ; vous irez
le trouverez à propos, & soyez sûr que
rendrai tous les services dont je suis capa
» est vrai, seigneur Portugais, lui répo
» je suis dans une assez grande irrésoluti
» chant la route qu'il faudra prendre, pa
» vous venez de parler de pirates ; je

» qu'il n'y en ait point dans ces mers-ci. Nous » ne sommes guères en état de leur faire tête ; » vous voyez que notre navire n'est pas des » plus gros, & que l'équipage en est assez » foible ».

Vous pouvez dormir en repos là-dessus, me dit-il ; aucun pirate n'a paru dans ces mers depuis quinze ans, excepté un seul qu'on a vu il y a environ un mois, dans la baie de Siam ; mais il est sûr qu'il a tiré du côté du sud ; d'ailleurs ce n'est point un vaisseau fort considérable & propre à ce métier. C'est un vaisseau marchand avec lequel l'équipage s'est enfui, après la mort du capitaine qui a été tué dans l'île de Sumatra.

« Comment, dis je, faisant semblant de ne » rien savoir de cette affaire, ces coquins ont-ils » tué leur propre capitaine ? » Je ne peux pas dire, répondit-il, qu'ils l'ont massacré eux-mêmes : mais comme dans la suite ils se sont rendus maîtres du vaisseau, il y a beaucoup d'apparence qu'ils l'ont trahi, & qu'ils l'ont livré à la cruauté des Indiens. « A ce compte-là, dis-je, » ils ont autant mérité la mort, que s'ils l'avoient » massacré de leurs propres mains ». Sans doute, répartit le bon vieillard ; aussi seront-ils punis selon leur mérite, s'ils sont rencontrés par les Anglois, ou par les Hollandois ; car ils sont tous

convenus enſemble de ne leur point don
quartier, s'ils tombent entre leurs mains.

Je lui demandai là-deſſus comment il
voient eſpérer de rencontrer ce pirate, p
n'étoit plus dans ces mers. On l'aſſure, re
mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a é
la rivière de Cambodia, & qu'il y a été
vert par quelques Hollandois qu'il avoit l
terre en ſe rendant maître du vaiſſeau. Il e
tain encore que quelques marchands Ang
Hollandois qui ſe trouvoient alors dans la
rivière, ont été ſur le point de le pren
leurs premières chaloupes, continua-t-il, a
été ſecondées comme il faut par les aut
auroit été pris indubitablement; mais ne
que deux chaloupes à portée, il fit feu deſſ
les mit hors d'état, avant que les autres
à portée; il gagna enſuite la haute mer, &
fut pas poſſible aux chaloupes de continue
pourſuivre. Mais on a une deſcription ſi
de ce bâtiment, qu'on le reconnoîtra ſans
par-tout où on le trouvera, & l'on a réſolu
nimement de faire pendre à la grande ve
le capitaine, & l'équipage, ſi jamais on pe
rendre maître.

« Comment! dis-je, ils les exécuteron
» aucune formalité? Ils commenceront
» faire pendre, & enſuite ils leur feron

» procès » ? Bon ! Monſieur, me répondit-il ; de quelle formalité voulez-vous qu'on ſe ſerve avec de pareils ſcélérats ? Il ſuffit de les jeter dans la mer, pour s'épargner la peine de la pendaiſon : ces coquins-là n'auront que ce qu'ils méritent.

Voyant que le vieux Portugais ne pouvoit pas quitter notre bord, & nous faire le moindre mal, je lui dis vivement : « Voilà juſtement la » raiſon pourquoi je veux que vous nous meniez » à Nanquin, & non pas à Macao, ou à quelque » autre port fréquenté par les Anglois & par les » Hollandois. Sachez que ces capitaines dont » vous venez de parler, ſont des inſolens & des » étourdis qui ne ſavent pas ce que c'eſt que la » juſtice, & qui ne ſe conduiſent, ni ſelon la » loi divine, ni ſelon la loi naturelle. Ils ſont » aſſez inconſidérés pour ſe haſarder à devenir » meurtriers, ſous prétexte de punir des vo- » leurs, puiſqu'ils veulent faire exécuter des » gens fauſſement accuſés ; & pour les traiter » en criminels, ſans ſe donner la peine de les » examiner & d'entendre leur défenſe. Dieu me » fera la grace peut-être de vivre aſſez long- » tems pour en rencontrer quelques-uns dans » des endroits où l'on pourra leur apprendre » de quelle manière il faut adminiſtrer la juſ- » tice. »

Là-dessus je lui déclarai naturellement le vaisseau où il se trouvoit, étoit just celui qu'ils avoient attaqué avec cinq chalo d'une manière aussi lâche que mal condui lui contai en détail comment nous avions r notre navire de certains Hollandois, & con nous avions appris dans la suite que c'étoie coquins qui s'étoient enfuis avec le vais après que leur capitaine avoit été assassi les Indiens de Sumatra; mais je l'assurai qu dire que cet équipage s'étoit mis à pirater, débiter une fable inventée à plaisir; qu ennemis auroient sagement fait de creuser affaire, avant que de nous attaquer; & répondroient devant Dieu du sang qu'ils avoient forcés de répandre.

Le bon vieillard fut extrêmement surpr ce récit, & nous dit que nous avions rais ne pas vouloir aller du côté du nord. Il conseilla de vendre notre navire dans la Cl & d'en acheter ou d'en bâtir un autre. Vous trouverez pas un si bon que le vôtre, ajouta mais il vous sera aisé d'en avoir un capab vous ramener à Bengale avec vos gens & vos marchandises.

Je lui dis que je profiterois de son conse tout mon cœur, dès que je pourrois trouv bâtiment à ma fantaisie, & un marchand

le mien. Il m'assura qu'il y auroit à Nanquin des gens de reste, qui seroient ravis d'acheter notre vaisseau; qu'une jonque chinoise suffiroit pour m'en retourner, & qu'il me trouveroit sans peine des gens qui m'acheteroient l'un, & qui me vendroient l'autre.

« Mais, lui dis-je, vous dites que notre vaisseau » sera indubitablement reconnu, & par consé- » quent si je prends les mesures que vous me » conseillez, je puis jeter par-là d'honnêtes gens » dans un terrible péril, & être la cause de leur » mort. Il suffira à ces capitaines de trouver le » vaisseau, pour qu'ils se mettent dans l'esprit » qu'ils ont trouvé aussi les criminels, & qu'ils » massacrent de sang-froid des gens qui n'ont » jamais songé à les offenser ».

Je sais le moyen de prévenir cet inconvénient, me répondit le bon vieillard; je connois les commandans de tous ces vaisseaux, & je les verrai quand ils passeront par ici; je ne manquerai pas de leur faire connoître leur erreur, & de leur dire que, quoiqu'il soit vrai que le premier équipage s'en est allé avec le navire, il est faux pourtant qu'il s'en soit jamais servi pour exercer la piraterie. Je leur apprendrai sur-tout, que ceux qu'ils ont attaqués dans la baie de Siam, ne sont pas les mêmes gens; mais que ce sont d'honnêtes marchands qui ont acheté le vaisseau de quelques scélérats,

fcélérats, qu'ils en croyoient les propriétai
ſuis perſuadé que du moins ils s'en fieron
à moi, pour agir avec plus de précaution
n'avoient d'abord projeté. Eh bien, lui
ſi vous les rencontrez, voulez-vous bien
acquitter d'une commiſſion que je vous do
pour eux ?

Oui-dà, me répondit-il, pourvu que vo
la donniez par écrit, afin qu'ils voient clair
qu'elle vient de vous, & que je ne l'ai pas
de mon chef. Là-deſſus je me mis à leur é
& après avoir détaillé toute l'hiſtoire de l'a
des chaloupes que j'avois été obligé de ſou
& développé la fauſſeté des raiſons qui les a
pouſſés à me faire cette inſulte, dans le d
de me traiter avec toute l'inhumanité po
je finis en les aſſurant que, ſi j'avois le bo
de les reconnoître jamais en Angleterre,
en payerois avec uſure, à moins que les lo
la patrie n'euſſent perdu toute autorité pe
mon abſence.

Le vieux pilote lut & relut cet écrit à
rentes repriſes, & me demanda ſi j'étois
ſoutenir tout ce que j'y avançois. Je lui di
je le ſoutiendrois tant qu'il me reſteroit
de bien, & que j'étois très-ſûr de trouve
occaſion de faire repentir ces Meſſieurs
précipitation de leur cruel deſſein. Mais je

point occasion d'envoyer le Portugais avec cette lettre ; car il ne nous quitta point, comme on le verra dans la suite.

Pendant ces conversations, nous avançions toujours du côté de Nankin, & après treize jours de navigation, nous mîmes à l'ancre au sud-oueſt du grand golfe, où par hasard nous apprîmes que deux vaisseaux hollandois venoient de passer, & nous en conclûmes qu'en continuant notre route, nous tomberions infailliblement entre leurs mains.

Après avoir consulté sur ce terrible inconvénient avec mon associé, qui étoit aussi embarrassé que moi, & aussi résolu sur le parti qu'il falloit prendre, je m'adressai au vieux pilote pour lui demander s'il n'y avoit pas près de-là quelque baie ou quelque rade où nous pussions entrer, pour faire notre commerce particulier avec les Chinois, sans être en danger. Il me dit que si je voulois aller du côté du sud, l'espace d'environ quarante-deux lieues, j'y trouverois un petit port nommé Quinchang, où les missionnaires débarquoient d'ordinaire en venant de Macao, pour aller prêcher dans la Chine la religion chrétienne, & où jamais les vaisseaux européens n'entroient : qu'étant là, je pourrois prendre des mesures pour le reste du voyage ; que dans le fond ce n'étoit pas un endroit fréquenté par les marchands,

excepté dans certains tems de l'année qu'il y
une foire, où les marchands Japonois ven
se pourvoir de denrées de la Chine.

Nous convînmes tous de faire cours ve
port, dont peut-être j'orthographie mal le
Je l'avois écrit avec ceux de plusieurs
endroits, dans un petit mémoire que l'eau
malheureusement par un accident; je me sou
fort bien que les Chinois & les Japonois
noient à ce petit port un nom tout différe
celui que lui donnoit notre pilote Portugai
qu'il le prononçoit Quinchang.

Le jour après que nous fûmes fixés à
résolution, nous levâmes l'ancre, n'ayar
que deux fois à terre pour prendre de l'eau
che, & des provisions, comme racines,
riz, quelques oiseaux, &c. Les gens du
nous en avoient apporté en abondance,
notre argent, d'une manière fort civile &
intègre.

Les vents étant contraires, nous vogu
cinq jours entiers avant que de surgir à ce
nous y entrâmes avec toute la satisfaction
ginable. Pour moi; quand je me sentis sur
j'étois plein de joie & de reconnoissance e
le ciel, & je résolus, aussi-bien que mon as
de ne jamais remettre le pied dans ce malhe
navire, s'il nous étoit possible de nous d

de nos marchandiſes, quand ce ſeroit d'une manière peu avantageuſe.

Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer ici que de toutes les conditions de la vie, il n'y en a aucune qui rende un homme ſi complettement miſérable, qu'une crainte continuelle. L'écriture ſainte nous dit, avec beaucoup de raiſon, que la peur ſert de piége à l'homme. C'eſt une mort perpétuelle, & elle accable tellement l'eſprit, qu'il eſt inacceſſible au moindre ſoulagement; elle étouffe nos eſprits animaux, & abat toute cette vigueur naturelle, qui nous ſoutient dans des afflictions d'une autre nature.

Mon imagination, qui en étoit ſaiſie d'une manière affreuſe, ne manquoit pas de me repréſenter le danger bien plus grand qu'il n'étoit réellement; elle me dépeignoit les capitaines Anglois & Hollandois comme des gens abſolument incapables d'entendre raiſon, & de diſtinguer entre des ſcélérats & d'honnêtes gens, entre une fable inventée pour les tromper, & entre l'hiſtoire véritable & ſuivie de nos voyages & de nos projets. Rien n'étoit plus facile pour nous, dans le fond, que de faire voir clairement à toute perſonne un peu ſenſée, que nous n'étions rien moins que des pirates. L'opium & les autres marchandiſes que nous avions à bord, prouvoient clairement que nous avions été à Bengale,

& les Hollandois qui, à ce qu'on disoit, a
les noms de tous ceux de l'autre équipage
voient remarquer, du premier coup-d'œi
nous étions un mélange d'Anglois, de Po
& d'Indiens, parmi lesquels il ne se trouv
deux Hollandois. En voilà plus qu'il ne me
pour convaincre le premier capitaine qu
auroit rencontrés, de notre innocence & d
erreur.

Mais la peur, cette passion aussi aveugl
nutile, nous remplit le cerveau de t
vapeurs, pour y laisser une place à la plus
vraisemblance. Nous regardions toute ce
faire du mauvais côté; nous savions que le
de mer Anglois & Hollandois, & partic
ment les derniers, étoient si animés au seu
des pirates qui s'étoient échappés de leurs m
en ruinant une partie des chaloupes qu'on
envoyées pour les prendre, que nous étion
suadés qu'ils ne voudroient pas seulement
entendre parler, & qu'ils prendroient pou
preuve convaincante de notre crime prét
la figure du vaisseau qu'ils connoissoient
tement bien, & notre fuite de la rivi
Cambodia. Pour moi, j'étois assez ma
dupe, pour m'imaginer que, si j'étois dan
cas, j'agirois tout de même, & que je tai

tout l'équipage en pièces, ſans daigner écoutes ſa défenſe.

Pendant que nous avions été dans ces inquiétudes, mon aſſocié & moi, nous n'avions pas pu fermer l'œil ſans rêver à des cordes & à des grandes vergues: une nuit, entr'autres, ſongeant qu'un vaiſſeau hollandois nous avoit abordés, je fus dans une telle fureur que, croyant aſſommer un matelot ennemi, je donnai un coup de poing contre un pilier de mon lit, d'une telle force, que je m'écraſai les jointures; ce qui me fit courir riſque de perdre deux de mes doigts. Une choſe qui me confirma encore davantage dans l'idée que nous ſerions maltraités par les Hollandois, ſi nous étions dans leur pouvoir, c'eſt ce que j'avois entendu dire des cruautés qu'ils avoient fait eſſuyer à mes compatriotes à Amboine, en leur donnant la torture avec toute l'*inhumanité* poſſible: je craignois qu'en faiſant ſouffrir les douleurs les plus cruelles à quelques-uns de nos gens, ils ne leur fiſſent confeſſer des crimes dont ils n'étoient pas coupables, & ne nous puniſſent comme pirates, avec quelqu'apparence de juſtice. La charge de notre vaiſſeau pouvoit leur fournir un puiſſant motif pour prendre des meſures ſi inhumaines, puiſqu'elle valoit cinq mille livres ſterling.

Pendant tout le tems que durèrent nos fr
nous fûmes agités sans relâche par de p
réflexions, sans considérer seulement que l
raines de vaisseaux n'ont pas l'autorité d
de telles exécutions. Il est certain que,
nous étions rendus à quelqu'un d'entr'eux
avoit été assez hardi pour nous donner
ture, ou pour nous mettre à mort, il en
été puni rigoureusement dans sa patrie. Ma
vérité n'étoit pas fort consolante pour no
homme qu'on massacre, ne tire pas de
avantages du supplice qu'on fera souffrir
meurtrier.

Ces frayeurs ne pouvoient que me li
de mortifiantes réflexions sur les différente
ticularités de ma vie passée. Après avoi
quarante ans dans des travaux & des d
continuels, je m'étois vu dans le port vers
tous les hommes tendent, une opulente
quillité; & j'avois été assez malheureux po
plonger de nouveau, par mon propre choix
des inquiétudes plus grandes que celles d
m'étois tiré d'une manière si peu attendue.
chagrin pour moi, qui, pendant ma jeu
avois échappé à tant de périls, de me
dans ma vieillesse exposé, par mon génie
turier, à perdre la vie sur une potence, pe

crime pour lequel je n'avois jamais eu le moin-penchant, bien loin d'en être coupable!

Quelquefois des penſées pieuſes ſuccédoient à ces conſidérations chagrinantes; je me mettois dans l'eſprit, que ſi je tombois dans ce malheur que je craignois ſi fort, je devois conſidérer ce déſaſtre comme un effet de la Providence, qui, malgré mon innocence dans le cas préſent, pouvoit me punir pour d'autres crimes, & que j'étois obligé de m'y ſoumettre avec humilité, de la même manière que ſi elle avoit trouvé à propos de me châtier par un naufrage, ou par quelqu'autre malheur qui eût du rapport avec ma vie errante.

Il m'arrivoit encore aſſez ſouvent d'être excité par ma crainte, à prendre des réſolutions vigoureuſes; je ne ſongeois alors qu'à combattre juſqu'à la dernière goutte de mon ſang, *plutôt* que de me laiſſer prendre par des gens capables de me maſſacrer de ſang froid.

Il vaudroit encore mieux pour moi, diſois-je en moi-même, d'être pris par des ſauvages, & leur ſervir de nourriture, que de tomber entre les mains de ces gens, qui peut-être ſeront ingénieux dans leur cruauté, & qui ne me feront mourir, qu'après m'avoir déchiré par la torture la plus violente. Quand j'ai été aux mains avec

des gens qu'on venoit de décharger d'un pesant fardeau.

Dès que nous fûmes à terre, notre vieux pilote, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour nous, nous trouva un logement & un magasin, qui dans le fond ne faisoient ensemble que le même bâtiment. C'étoit une petite cabane jointe à une hutte spacieuse, le tout fait de cannes & environné d'une palissade de ces grandes cannes, appelées bambous dans les Indes. Cette palissade nous servoit beaucoup pour mettre nos marchandises à l'abri de la subtilité des voleurs, dont il y a une assez grande quantité dans ce pays-là. D'ailleurs, le magistrat du lieu nous accorda, pour plus grande sûreté, une sentinelle qui faisoit la garde devant notre magasin, avec une espèce de demi-pique à la main. Nous en étions quittes, en donnant à cette sentinelle un peu de riz & une petite pièce d'argent; ce qui ne montoit, tout ensemble, qu'à la valeur de trois sols par jour.

Il y avoit déjà du tems que la foire dont j'ai parlé étoit finie: cependant il y avoit encore dans la rivière trois ou quatre jonques chinoises, avec deux bâtimens japonois, chargés de denrées, qu'ils avoient achetées dans la Chine; & ils n'avoient pas fait voile jusqu'alors, parce que les marchands étoient encore à terre.

Le premier ſervice que nous rendit notr
lore, ce fut de nous faire faire connoiſſance
trois miſſionnaires, qui s'étoient arrêtés là
que tems pour convertir les habitans du li
eſt vrai qu'ils avoient fait de leurs proſélyte
aſſez plaiſante ſorte de chrétiens; mais c'ét
leur affaire, & non pas la nôtre. Parmi ces
ſieurs il y avoit un prêtre François, fort
homme, de bonne humeur, d'une converſ
fort aiſée. Il s'appeloit le père Simon, & ſe
nières étoient bien éloignées de la gravité
deux compagnons, qui étoient, l'un Portug
l'autre Génois. Ils étoient d'une grande auſt
& ſembloient prendre extrêmement à cœu
vrage pour lequel on les avoit envoyés, oc
continuellement à s'inſinuer dans l'eſprit d
bitans, & à trouver moyen de lier conver
avec eux.

Nous avions le plaiſir de manger ſouven
ces religieux; & d'apprendre par-là leur m
de prêcher l'évangile aux payens. Il eſt c
que ce qu'ils appeloient la converſion des
nois, étoit fort éloigné de mériter un titre
gnifique; tout le chriſtianiſme de ces pauvre
ne conſiſte guères qu'à ſavoir prononcer l
de Jéſus-Chriſt, à dire quelques prières ad
à la Vierge & à ſon Fils, dans un langag
leur eſt inconnu, & à faire le ſigne de la

Cette craſſe ignorance de ces prétendus convertis, n'empêche pas les miſſionnaires de croire fermement que ces gens iront tout droit en paradis, & qu'ils ſont eux-mêmes les glorieux inſtrumens du ſalut de leurs proſélytes; c'eſt dans l'eſpérance d'un ſuccès ſi merveilleux, qu'ils haſardent de grands voyages, qu'ils ſubiſſent le triſte ſort de faire un long ſéjour parmi ces barbares, & qu'ils s'expoſent à une mort accompagnée des tourmens les plus cruels. Pour moi, quelque mauvaiſe opinion que j'aie de leur manière de convertir les payens, je croirois pourtant manquer de charité, ſi je n'avois pas une haute idée du zèle qui les porte à entreprendre un pareil ouvrage, au milieu de mille dangers & ſans la moindre vue d'un intérêt temporel.

Le religieux François nommé le père Simon, avoit ordre de s'en aller à Pékin, où *réſide le* grand empereur de la Chine, & il n'étoit dans cette petite ville que pour attendre un compagnon, qui devoit venir de Maçao pour faire ce voyage avec lui. Je ne le rencontrois jamais qu'il ne me preſsât d'aller avec lui, en m'aſſurant qu'il me montreroit tout ce qu'il y a de grand & de beau dans tout ce fameux empire, & ſur-tout la plus grande ville de l'univers; une ville, ſelon lui, que Londres & Paris mis enſemble ne pourroient égaler.

Cette ville eſt effectivement grande, peuplée: mais comme je regarde ces ſortes de choſes d'un autre œil que ces gens qui ſe jettent d'abord à corps perdu dans l'admiration, je dirai dans la ſuite quelle eſt mon opinion de ce célèbre Pékin. Je reviens au père Simon.

Un jour que nous dînions enſemble; & que nous étions tous de fort bonne humeur, je lui fis voir quelque penchant à l'accompagner dans ſon voyage, & il nous preſſa fort, mon aſſocié & moi, de prendre cette réſolution. D'où vient donc, père Simon, lui répondit mon aſſocié, que vous ſouhaitez ſi fort notre compagnie? Vous ſavez que nous ſommes hérétiques, & par conſéquent vous ne ſauriez nous fréquenter ni trouver le moindre plaiſir dans notre commerce. « Bon, » répondit-il, vous pouvez devenir catholiques » avec le tems; mon occupation ici eſt de con- » vertir les payens; que ſait-on ſi je ne réuſſirai » pas à vous convertir auſſi »? Oui-dà, mon père, lui dis-je! ainſi donc garre les ſermons pendant tout le chemin. « N'ayez pas peur, ré- » pliqua-t-il, je ne vous fatiguerai pas par mes » ſermons: notre religion n'eſt pas incompatible » avec la politeſſe: d'ailleurs, nous nous regar- » dons, dans un pays ſi éloigné, comme compa- » triotes, quoique vous ſoyez Anglois & moi » François; pourquoi ne pourrions-nous pas nous

» considérer mutuellement comme chrétiens, » quoique vous soyez huguenots & moi catho- » lique? Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, nous » sommes tous honnêtes gens, & sur ce pied-là » nous pouvons parler ensemble, sans embarras- » ser nos conversations de disputes sur la reli- » gion ».

La fin de son discours me parut fort sensée; & me rappela dans l'esprit ce bon religieux duquel je m'étois séparé dans le Brésil.

Il est certain pourtant que le caractère du père Simon n'approchoit pas de celui de mon jeune prêtre. Il est vrai que dans ses manières il n'avoit rien qui deshonorât sa profession; mais on ne lui remarquoit pas ce fond de zèle, cette piété exacte, ni cette affection pour le christianisme, qui éclatoient si fort dans la conduite de l'autre.

Quelque pressantes que fussent ses sollicitations, il ne nous étoit pas possible de nous y laisser aller si-tôt; il falloit premièrement disposer de notre vaisseau & de nos matchandises; ce qui étoit assez difficile dans un endroit où il y avoit si peu de commerce: un jour même je fus tenté de faire voile pour la rivière de Kilam, & de monter jusqu'à la ville de Nanquin; mais j'en fus detourné par un coup inattendu de la providence, qui sembloit commencer à s'intéresser à nos affaires. J'en conclus que je pouvois espérer

de revenir un jour dans ma patrie, quoique je n'eusse pas la moindre idée des moyens dont je pouvois me servir pour l'entreprendre. Il me suffisoit, pour me promettre cette satisfaction, de remarquer que quelque lueur de la bonté divine se répandit sur nos entreprises. Voici ce que c'étoit.

Un jour notre vieux pilote nous amena un marchand Japonois, pour voir quelles sortes de marchandises nous avions. Il nous acheta d'abord notre *opium*, & le paya fort bien, & sur le champ, partie en or, que nous prenions selon le poids, partie en petites pièces monnoyées du coin de son pays, & partie en lingots d'argent de dix onces à peu près. Pendant que nous faisions ce négoce avec lui, il me vint dans l'esprit que ce même marchand pourroit bien encore nous acheter notre vaisseau, & j'ordonnai à notre interprète de lui en faire la proposition. Il ne la reçut qu'en haussant les épaules; mais il nous revint voir quelques jours après, amenant avec lui un des missionnaires, pour lui servir d'interprète, & pour nous communiquer la proposition qu'il avoit à nous faire. Il nous dit qu'il nous avoit payé une grande quantité de marchandises, avant que [illegible] voir la moindre pensée de nous acheter notre vaisseau, & qu'il ne lui restoit pas assez d'argent pour nous en donner le prix; que si je voulois y laisser les matelots, il le loueroit pour

un voyage du Japon; que là il le chargeroit de nouveau pour l'envoyer aux îles Philippines, après en avoir payé le fret, & qu'après le retour il l'acheteroit. Non-seulement je prêtai l'oreille à cette proposition, mais mon humeur aventurière me mit encore dans l'esprit d'être moi-même de la partie, de m'en aller aux îles Philippines, & de là vers la mer du sud. Là-dessus je demandai au marchand s'il avoit envie de louer le vaisseau jusqu'aux îles Philippines & de le décharger là. Il me dit que la chose n'étoit pas possible, mais qu'il le déchargeroit dans le Japon, quand il seroit de retour avec sa cargaison. J'y aurois topé, si mon associé, plus sage que moi, ne m'en avoit pas détourné, en me représentant les dangers de la mer, l'humeur perfide & traîtresse des Japonois & celle des Espagnols des îles Philippines, plus perfide & plus traîtresse encore.

La première chose qu'il falloit faire avant que de conclure notre marché avec le Japonois, c'étoit de demander au capitaine & à l'équipage, s'ils avoient envie d'entreprendre cette course. Dans le tems que nous en étions occupés, je reçus une visite du jeune homme, que mon neveu m'avoit donné pour compagnon de voyage. Il me dit que cette course promettoit des avantages très-considérables, & me conseilloit fort de l'entreprendre; mais que, si je n'en avois pas envie, il

me

me plaît de le placer dans le vaisseau
marchand, ou en telle autre qualité qu
trouverois à propos; que s'il me trouv
core en vie à son retour en Angleterre,
rendroit un compte exact de son gain,
je ne lui donnerois que la part que j
drois.

Je n'avois pas grande envie de me sép
lui, mais prévoyant le grand avantage
parti devoit conduire naturellement, &
noissant pour un jeune homme aussi pro
réussir, que qui que ce fût, j'avois du p
à lui accorder sa demande. Je lui dis p
que je voulois consulter mon associé sur
position, & que je lui donnerois une
positive le lendemain.

Mon associé, à qui j'en parlai d'abo
prêta très-généreusement; il me dit
savois bien que nous regardions tous deu
navire comme acheté sous de mauvais au
& que nous n'avions pas envie de nous
barquer; que nous ferions bien de le c
jeune homme, à condition que, si nous
voyions en Angleterre, il nous donne
moitié des profits de ses voyages, & qu
deroit l'autre moitié pour lui.

Je n'avois garde d'être moins généreu
mon associé, qui n'étant pas, comme m

terelle dans la fortune de mon compagnon de voyage, n'étoit porté par aucun motif particulier à lui faire du bien, & voyant que tout l'équipage étoit réfolu de faire cette nouvelle caravane, nous donnâmes à mon jeune homme la moitié du vaiſſeau en propriété, en tirant de lui une promeſſe écrite qu'il nous rendroit compte de la moitié des profits du voyage.

Le marchand Japonois, à ce que nous avons appris dans la ſuite, ſe montra un parfaitement honnête homme. Il protégea mon jeune homme dans le Japon, & lui obtint la permiſſion de venir à terre, qui a été rarement accordée aux étrangers depuis pluſieurs années. Il lui paya le fret avec beaucoup de ponctualité, & l'envoya aux îles Philippines, chargé de marchandiſes du Japon & de la Chine, avec un *Super-Cargo* du pays, qui trafiquant là avec les Eſpagnols, revint avec des marchandiſes de l'Europe, & avec une grande quantité d'épicerie. Le jeune homme fut parfaitement bien payé de tous ſes voyages, & n'ayant point envie de ſe défaire du vaiſſeau, il le chargea de marchandiſes pour ſon propre compte, leſquelles il vendit d'une manière avantageuſe aux Eſpagnols dans les îles Manilles. Par le moyen des amis qu'il s'y fit, il y eut le bonheur de faire déclarer ſon navire libre, & fut loué par le gouverneur, pour aller à Acapulco;

sur la côte du Mexique, avec la permission d débarquer là, d'aller à la ville du Mexique, d'entrer dans un vaisseau espagnol avec tout ce monde, pour s'en retourner en Europe.

Il fit ce voyage avec beaucoup de succès; vendit son vaisseau à Acapulco; & ayant obtenu là la permission d'aller par terre jusqu'à Port Bello, il y trouva le moyen de passer, avec tou ce qu'il y avoit gagné, dans la Jamaïque; d'où il retourna en Angleterre huit ans après, avec des richesses immenses. J'en dirai davantage dans son lieu. Il est tems d'en venir à mes propres affaires.

Le vaisseau étant prêt de mettre en mer, nous commençâmes à songer à récompenser les deux hommes qui nous avoient rendu un service considérable, en nous avertissant à tems de la conspiration qu'on avoit faite contre nous dans la rivière de Cambodia. Nous savions de reste dans le fond, que ce n'étoit pas pour l'amour de nous qu'ils nous avoient donné un avis si important; & qu'ils nous avoient plutôt obligés par scélératesse, que par charité. Ils nous croyoient réellement pirates, & cependant ils nous découvrirent un dessein qu'ils avoient toutes les raisons imaginables de croire parfaitement juste, uniquement dans la vue d'écumer la mer avec nous, & d'avoir part au butin. Néanmoins, ils

nous avoient réellement ſauvés d'un danger extrême, & je leur avois promis de leur en témoigner ma reconnoiſſance. Je commençai d'abord par leur faire payer les gages, qui, ſelon eux, leur étoient dûs dans les vaiſſeaux qu'ils avoient quittés pour nous ſuivre; c'eſt-à-dire, dix-neuf mois à l'Anglois, & ſept au Hollandois. Je leur donnai encore à chacun une petite ſomme d'argent, en or, dont ils furent très-contens, & je fis l'Anglois canonnier de vaiſſeau, à la place du nôtre, qui en étoit devenu ſecond contre-maître & bourſier: je donnai au Hollandois l'emploi de boſſeman. Ils ſe crurent par-là parfaitement bien récompenſés, & ils rendirent de très-grands ſervices dans le vaiſſeau, étant gens de courage, & fort entendus dans la marine.

Pour nous, nous reſtâmes à terre dans la Chine, & ſi je m'étois cru loin de ma patrie à Bengale, où pour mon argent il m'étoit facile de revenir chez moi, que ne devois-je pas penſer alors, que j'étois de plus de mille lieues plus éloigné de l'Angleterre, ſans ſavoir abſolument comment y retourner?

Tout ce qui pouvoit en quelque ſorte balancer ce chagrin, c'eſt que dans quelques mois de-là il devoit y avoir une autre foire dans la ville où nous étions, & que nous aurions l'occaſion de nous fournir de toutes ſortes de denrées du

pays ; sans compter que peut-être y trouverio
nous quelque jonque chinoise, ou quelque b
ment de Tunquin, pour nous ramener a
tout ce qui nous appartenoit. Charmé de c
nouvelle, je pris la résolution d'y attendre c
occasion, & comme j'étois sûr qu'on n'en v
loit point à nos personnes, qui ne pouvo
pas être suspectes hors du vaisseau, nous p
vions espérer même de trouver là quelque v
seau anglois ou hollandois, qui voudroit l
nous mener dans quelqu'autre endroit des In
plus proche de notre patrie.

En attendant, nous trouvâmes bon de r
divertir un peu, en faisant trois ou quatre p
voyages dans le pays. Nous en fîmes un,
tr'autres, long de dix journées, pour aller
Nanquin ; c'est une ville qui mérite bien la p
d'être vue. On dit qu'il y a un million d'an
ce que j'ai bien de la peine à croire. Elle est b
fort régulièrement, toutes les rues en sont t
au cordeau, & se croisent les unes les aut
ce qui en augmente extrêmement la beauté

Mais quand je compare les peuples d
pays-là, leur manière de vivre, leur gou
nement, leur religion, leur magnificenc
ce qu'on voit de plus remarquable dans
rope, je dois avouer que tout cela ne vau
la peine d'en parler, bien loin de mérite

nous en donnent.

Si nous admirons la grandeur des Chinois, leurs richeſſes, leurs cérémonies pompeuſes, leur commerce, leurs forces, ce n'eſt pas parce que ces choſes ſont admirables en elles-mêmes, mais parce que l'idée que nous avons des gens qui habitent cette partie du monde, ne nous permet pas de nous attendre à rien de grand & d'extraordinaire.

Sans cela, qu'eſt-ce que leurs bâtimens, en comparaiſon de tant de magnifiques palais qu'on admire dans l'Europe? Qu'eſt-ce que leur commerce à proportion de celui de l'Angleterre, de la Hollande, de la France & de l'Eſpagne? Leurs villes ne ſont rien au prix des nôtres, pour la magnificence, la force, la richeſſe, l'agrément & la variété. Rien n'eſt plus ridicule que de mettre en parallèle leurs ports, où ſe trouve un petit nombre de jonques & d'autres vils bâtimens, avec nos flottes marchandes & nos armées navales. On peut dire même avec vérité, qu'il y a plus de commerce dans notre ſeule ville de Londres, que dans tout ce vaſte Empire; & qu'un ſeul vaiſſeau de guerre du premier rang, anglois, hollandois ou françois, eſt capable de faire tête à toutes leurs forces de mer, & même de les abîmer: encore un coup, il n'y a que l'idée que

nous avons de la barbarie des peuples de ce qui nous représente d'une manière si avant tout ce qu'on rencontre de plus remarquable la Chine ; tout nous y parut surprenant, que nous ne nous attendions à rien qui fût ble de donner de la surprise.

Ce que j'ai dit de leurs flottes peut être qué à leurs armées. Quand ils mettroient millions de soldats ensemble, une puissa formidable en apparence ne feroit que ruii pays, & réduire les habitans à mourir de faim s'agissoit d'assiéger une ville forte, comme i trouve quantité en Flandre, ou de se batt bataille rangée, une seule ligne de cuira Allemands ou de gendarmes François, renv roit toute la cavalerie Chinoise. Un millio leurs fantassins ne viendroit pas à bout d'un corps de notre infanterie, placé à ne pouvoi être environné de tous côtés. Je crois même voir dire, sans gasconnade, que trente mille tassins Allemands ou Anglois, & dix mille c liers François, abîmeroient toutes les force la Chine. Il en est de même de l'art d'atta & de défendre les villes. Il n'y a pas une fortifiée dans toute la Chine, qui soutînt dant un mois les efforts d'une armée européen toutes les armées chinoises ensemble atta roient en vain une place forte comme Dun

que, pourvu qu'elle ne fût pas réduite à se rendre par la famine. Ils ont des armes à feu, il est vrai; mais elles sont grossières, & sont sujettes à prendre un rat, comme on dit: ils ont de la poudre à canon, mais elle est sans force. Ils sont sans discipline, ignorans dans l'exercice, & dans la manière de se ranger en bataille, ne sachant ce que c'est que d'attaquer avec ordre, & de faire la retraite sans confusion. Toutes ces vérités, dont je suis très-convaincu, me font rire de tout mon cœur, quand j'entends raconter de si belles choses de ces fameux Chinois, qui, dans le fond, ne sont que des ignorans & de vils esclaves, sujets à un gouvernement despotique, proportionné à leur génie & à leurs inclinations.

Si ce bel empire n'étoit pas si éloigné de la Moscovie, & si les Moscovites eux-mêmes n'étoient des esclaves aussi méprisables que les Chinois, rien ne seroit plus aisé pour un Empereur de Moscovie, que de le conquérir dans une seule campagne; & si le Czar Pierre, qui est, à ce qu'on dit, un jeune prince de grande espérance, & qui commence a se rendre formidable dans le monde, avoit poussé ses desseins ambitieux de ce côté-là, au lieu de les tourner du côté des belliqueux Suédois, il seroit peut-être, à l'heure qu'il est, empereur de la Chine, au lieu qu'il a été battu à Nerva par l'intrépide

Charles, quoique les Moſcovites fuſſ
contre un.

On a tort d'avoir meilleure opinion du
des Chinois, & de leurs progrès dans les
ces. Ils ont des globes, des ſphères & qu
foibles notions de mathématiques : mais l
creuſez un peu avant dans leur habileté, v
voyez d'abord le foible ; ils ne connoiſſe
dans le mouvement des corps céleſtes, &
ignorance va juſqu'à un tel degré de rid
que, lorſque le ſoleil eſt éclipſé, ils s'ima
qu'il eſt attaqué par un grand dragon qu
le dévorer, & ils font un bruit terrible en
pant ſur des tambours & ſur des timbales
faire peur au monſtre, & pour le détourn
ſa proie.

Voilà la ſeule digreſſion de cette nature
trouvera dans mon hiſtoire ; je ne m'atta
déſormais qu'aux aventures de ma vie err
ſans parler des villes que j'ai vues, ni des
déſerts que j'ai traverſés, qu'autant qu
faudra pour répandre du jour ſur ce qui
arrivé de remarquable dans mes courſes.

Etant de retour à Nanquin, j'étois,
mon calcul, dans le cœur de la Chine,
que ce petit port eſt ſitué au trentième
de latitude ſeptentrionale. J'avois grande
de voir la ville de Pékin, & de me rend

importunités du Père Simon. Son compagnon étoit arrivé de Macao, le tems de son départ étoit fixé, & par conséquent il falloit prendre ma résolution. Je m'en rapportai entièrement à mon associé, qui à la fin se détermina ; & nous préparâmes tout pour le voyage. Nous trouvâmes une heureuse occasion de faire ce chemin d'une manière sûre & commode, en obtenant d'un mandarin la permission de voyager en sa compagnie, & comme ses domestiques. Ces mandarins sont comme une espèce de vicerois ou gouverneurs de provinces, qui font une grosse figure, & qui sont extrêmement respectés par les peuples, auxquels, en récompense, ils sont fort à charge, puisqu'ils sont défrayés par le chemin avec toute leur suite, & tout leur équipage.

Les vivres & le fourrage ne nous manquèrent pas dans le voyage, parce que les Chinois étoient obligés de nous les fournir *gratis* ; ce qui étoit fort commode pour nous, quoique nous n'y profitassions de rien. Nous étions forcés à les payer au prix courant, & l'intendant ou maître d'hôtel du mandarin venoit nous en demander le paiement avec beaucoup d'exactitude. Ainsi la permission que le seigneur nous avoit donnée de voyager à sa suite étoit très-commode pour nous, sans qu'elle dût passer pour une grande faveur. Il y gagnoit beaucoup au contraire ; car

il y avoit une trentaine de gens qui le sui
de cette manière, & qui lui payoient tout
le peuple lui fourniſſoit pour rien.

Nous fûmes vingt-cinq jours en chemin
que d'arriver à Pékin. Le pays que nous
sâmes eſt à la vérité extrêmement peuplé,
qu'aſſez mal cultivé. L'économie de ces g
fort peu de choſe, & leur manière de
miſérable, comparée à la nôtre. Il eſt vr
ces malheureux, dont on vante tant l'ind
ne ſentent pas leur miſère, & ſe croien
heureux, parce qu'ils n'ont pas ſeulemen
du bonheur dont jouiſſent les ſujets ch
nations bien policées de notre Europe. L'
des Chinois eſt extraordinaire, & n'eſt ſi
que par leur pauvreté, à laquelle ils n
le comble. A mon avis, les ſauvages de l
rique ſont plus heureux que ces gens-ci. Il
rien, mais ils ne deſirent rien, au lieu q
Chinois ſont ſuperbes & inſolens au mil
leur gueuſerie. Il n'eſt pas poſſible d'ex
leur oſtentation, qu'on remarque ſur-tou
leurs habits, dans leurs bâtimens, dans le
bre de leurs eſclaves; & ce qu'il y a de plu
cule, dans le mépris qu'ils affectent pour
les autres nations.

J'avoue que dans la ſuite j'ai voyagé ave
d'agrément dans les affreux déſerts de la

Tartarie, que je ne faiſois dans la Chine, malgré la bonté des chemins, qui y ſont parfaitement bien entretenus. Rien ne me choquoit davantage, que de voir ce peuple hautain, impérieux, inſolent, au milieu de la misère, & de la plus groſſière ignorance, que ceux qui n'en jugent que ſuperficiellement, traitent d'eſprit & d'induſtrie. Quoique leurs manières me rebutaſſent au ſuprême degré, je ne laiſſois pas de m'en divertir ſouvent avec le père Simon. Un jour en approchant du château prétendu d'une eſpèce de gentilhomme campagnard, nous eûmes d'abord l'honneur d'être en compagnie du maître, pendant une grande demi-lieue. Son équipage étoit un don-Quichotiſme parfait, un vrai mélange de pompe & de pauvreté : l'habillement de ce don-Chinois auroit convenu à merveille à un Trivelin, ou à un Jean Potage. C'étoit une toile des Indes, richement brodée de graiſſe ; on y voyoit briller tout l'ornement néceſſaire pour le rendre ridicule ; de grandes machines pendantes, des falbalas, &c. Cette robe magnifique couvroit une veſte de taffetas noir, auſſi graſſe que celle d'un boucher, preuve convaincante que celui qui la portoit étoit un ſalop inſigne.

Son cheval étoit une noble copie du fameux Roſſinante. Il étoit vieux, maigre, & à moitié mort de faim : on en acheteroit un meilleur en

dre encore mieux des rayons du soleil, il avoit fait placer un grand parasol, qui ne représentoit pas mal un dais, & par conséquent qui contribuoit beaucoup à rendre ce spectacle pompeux. Il étoit renversé dans un grand fauteuil qui avoit de la peine à contenir le volume de sa grosse corpulence, & il étoit servi par deux esclaves femelles, qui apportoient les plats. Il y en avoit encore deux autres du même sexe, qui s'acquittoient d'un emploi que peu de gentilshommes Européens voudroient exiger de leurs domestiques. L'une lui mettoit la soupe dans la bouche avec une cuillier, pendant que l'autre tenoit l'assiette, & ramassoit les bribes qui tomboient de la barbe & de la veste de taffetas de sa seigneurie. Ce noble cochon croyoit au-dessous de lui de se servir de ses propres mains, dont nos Rois font usage dans de pareilles occasions, plutôt que de se laisser approcher par les doigts de leurs domestiques.

Je ne pouvois m'empêcher de réfléchir sur les peines ridicules où l'orgueil des hommes les jette, & sur l'embarras où un homme qui a le sens commun, se doit trouver quand il se sent un penchant malheureux pour la vanité. Fatigués enfin de voir la fatuité de ce pauvre animal qui s'imaginoit que nous étions extasiés d'admiration, dans le tems que nous le regardions d'un

œil de pitié & de mépris, nous contin
notre voyage : le seul père Simon s'arrêta
core quelques momens, curieux de voir d
les mets dont ce gentilhomme se bourroit
daine avec tant d'ostentation. Il nous ta
qu'il y avoit goûté, & que c'étoient des r
dont un dogue anglois voudroit à peine a
ser sa faim. C'étoit un plat de riz bouilli,
lequel il y avoit une grosse gousse d'ail & un
sachet rempli de poivre verd, & d'une autre
qui ressemble à du gingembre, qui a l'odeu
musc & le goût de moutarde : tout cela
étuvé avec une petite pièce de mouton fort
gre. Voilà tout le dîner que cet animal o
en spectacle aux passans, dans le tems qu'
les quatre servantes, on voyoit encore à une
taine distance de la table, quatre ou cinq e
ves mâles, tout prêts à exécuter les ordre
son excellence. Si leur table étoit plus mau
que celle de leur maître, il est certain qu'ils
roient pas trop bien nourris.

Pour notre mandarin, il faut avouer qu
avoit plus de réalité dans la magnificence
il faisoit parade. Il étoit respecté comme un
& toujours tellement entouré de ses gentilsh
mes & de ses officiers, que je ne pus jama
voir qu'à une certaine distance.

Il est vrai que dans tout son équipage il

avoit pas un seul cheval qui me parût meilleur que nos chevaux de somme ; mais ils étoient si bien cachés de couvertures & de harnois, qu'il ne me fut pas possible de remarquer s'ils étoient gras ou maigres. Tout ce qu'on en voyoit, c'étoit les pieds & la tête.

Débarrassé alors de toutes les inquiétudes qui m'avoient si fort agité, je fis gaiement tout ce voyage, & ce qui augmenta ma belle humeur, c'est que je l'achevai sans essuyer la moindre catastrophe, excepté qu'au passage d'une petite rivière, mon cheval tomba & me jeta au beau milieu de l'eau. Elle n'étoit pas fort profonde, mais je ne laissai pas de me mouiller depuis les pids jusqu'à la tête, ce qui gâta absolument le petit livre sur lequel j'avois écrit les noms des peuples & des villes dont je voulois me souvenir.

Nous arrivâmes à la fin à Pekin; je n'avois d'autre domestique que le valet que mon neveu m'avoit donné, & qui étoit un fort bon garçon. Toute la suite de mon associé consistoit aussi dans un seul garçon qui étoit notre compatriote. Nous avions encore avec nous le vieux pilote Portugais qui avoit envie de voir la cour chinoise, & que nous défrayâmes pendant le voyage, pour nous en servir en qualité d'interprête. Il entendoit fort bien la langue du pays, parloit

bon

bon françois, & même il savoit assez d'
pour se faire entendre.

Ce bon vieillard nous fut d'une gran
lité, & il nous donna mille marques
affection. A peine avions-nous passé u
maine à Pékin, qu'il nous vint parler e
de tout son cœur. Ah! seigneur Angl
dit-il, j'ai la meilleure nouvelle du
à vous donner. Je lui répondis que
pays-là, je ne m'attendois pas à des n
fort bonnes ni fort mauvaises. Je vous
reprit-il, qu'elle est fort bonne pour vous
qu'elle soit bien mauvaise pour moi. Vo
vez défrayé dans un voyage de vingt-cin
nées, & vous me laisserez retourner to
sans vaisseau, sans cheval & sans argent?

Pour abréger, il nous dit qu'il y av
la ville une grande caravane de marchan
covites & Polonois; qu'ils se préparoier
tourner chez eux par la grande Russie
avoient résolu de partir dans cinq ou si
nes de-là, & qu'il ne doutoit point que
nous servissions d'une occasion si favorab

J'avoue que cette nouvelle me fit un
plaisir. Une joie inexprimable se répan
mon ame, & m'empêcha, pendant quelq
mens, de répondre un mot au bon vieill
fin étant revenu de cette extase, je lui d

comment il savoit ce qu'il venoit de rapporter ; s'il en étoit bien sûr. Très-sûr, me répondit-il ; j'ai rencontré dans la rue, ce matin, une de mes vieilles connoissances ; c'est un Arménien qui est venu d'Astracan, dans le dessein de s'en aller à Tunquin où je l'ai vu autrefois ; mais ayant changé de sentiment, il veut aller avec cette caravane jusqu'à Moscou, & de-là il a envie de descendre le Volga pour retourner à Astracan. « J'en suis charmé, lui dis-je ; mais je » vous prie de ne vous point affliger d'une chose » que je regarde comme un grand bonheur pour » moi. Si vous vous en retournez tout seul à » Macao, ce sera votre propre faute ».

Là-dessus je consultai mon associé sur l'ouverture qu'il venoit de nous donner, & je lui demandai si ce parti l'accommoderoit. Il me dit qu'il feroit tout ce que je trouverois bon ; *qu'il* avoit si bien établi ses affaires à *Bengale*, & laissé ses effets en si bonnes mains, que, s'il pouvoit mettre ce qu'il venoit de gagner dans ce second voyage, en soies de la Chine, crues & travaillées, il se feroit un plaisir d'aller en Angleterre, d'où il pourroit retourner aisément à Bengale avec les vaisseaux de la compagnie.

Etant demeurés d'accord là-dessus, nous résolûmes de prendre le vieux pilote avec nous, s'il vouloit, & de le défrayer jusqu'à Moscou, ou

droit où nous le menerions. Je lui répondis que je le croyois bien, & que c'étoit pour cela même que nous avions réſolu de faire quelque choſe pour lui, afin de lui faire connoître que nous étions ſenſibles aux ſervices qu'il nous avoit rendus, & que ſa compagnie nous étoit agréable. Là-deſſus je l'informai du préſent que nous avions deſſein de lui faire, & je lui dis que, par rapport aux frais du voyage, nous l'en déchargerions entièrement, & que nous le conduirions à nos dépens, ou en Moſcovie ou en Angleterre, ſelon qu'il le trouveroit bon; à condition ſeulement que, s'il mettoit l'argent que nous lui donnerions en marchandiſes, il les tranſporteroit à ſes propres frais.

Il reçut ma propoſition avec des tranſports de joie, & répondit qu'il nous ſuivroit au bout du monde, ſi nous voulions; & là-deſſus nous préparâmes tout pour le voyage, ce qui nous coûta plus de tems que nous ne l'avions d'abord cru. Heureuſement la même choſe arriva aux autres marchands de la caravane, qui, au lieu d'être prêts en cinq ou ſix ſemaines, eurent beſoin de plus de quatre mois, avant que d'être en état de partir.

Ce fut au commencement de Février, vieux ſtyle, que nous ſortîmes de Pékin. Mon aſſocié & le vieux pilote étoient allé faire un tour en-

ſemble, vers le petit port où nous étions e
pour diſpoſer de quelques marchandiſes qu
y avions laiſſées; &, dans cet intervalle,
avec un marchand Chinois que j'avois co
Nanquin, acheter dans cette ville quatre-vi
pièces de beau damas, avec environ deu
autres pièces d'étoffes de ſoie, parmi leſc
il y en avoit qui étoient rayées d'or, un
grande quantité de ſoies crues, & d'autres
rées du pays. Tout cela étoit déjà arrivé à
avant le retour de mon aſſocié, & cet acha
coûtoit la ſomme de trois mille cinq cens
ſterling. Pour charger toutes ces marchan
jointes à une aſſez grande quantité de thé
belles toiles peintes, il nous falloit dix-hu
meaux, outre ceux qui devoient nous p
nous avions deux chevaux de main, & troi
porter nos proviſions; de manière que notr
page conſiſtoit en vingt-ſix, tant chameau
chevaux.

La caravane étoit grande; elle étoit com
ſi je m'en ſouviens bien, d'à-peu-près troi
bêtes de charge, & d'environ cent vingt ho
parfaitement bien armés & préparés à tou
nement : car comme les caravanes oriental
ſujettes aux attaques des Arabes, celles-ci
aux inſultes des Tartares, qui ne ſont pas p

ſi dangereux que les autres, ni ſi cruels, quand ils ont le deſſus.

Nous étions de pluſieurs nations différentes : mais les Moſcovites faiſoient le plus grand nombre. Il y avoit du moins ſoixante habitans de la ville de Moſcow, parmi leſquels il ſe trouvoit quelques Livoniens; &, ce qui nous faiſoit grand plaiſir, cinq Ecoſſois, gens riches & très-verſés dans les affaires qui regardent le commerce & les voyages.

Après que nous eûmes fait la première journée, nos guides, qui étoient au nombre de cinq, appelèrent tous les marchands & tous les paſſagers, excepté les valets, pour tenir un grand conſeil, ſelon la coutume de toutes les caravanes de ce pays. Dans cette aſſemblée, chacun donna une petite ſomme pour en faire une bourſe commune, afin de payer le fourrage & d'autres choſes dont on pouvoit journellement avoir beſoin. On y régla tout le voyage; on nomma des capitaines & d'autres officiers pour nous commander, en cas que nous fuſſions attaqués, & tous ces réglemens ne ſe firent pas par autorité, mais par un conſentement unanime de tous les voyageurs, qui étoient tous également intéreſſés dans le bien commun de la caravane.

La route de ce côté-là eſt un pays extrême-

ment peuplé : il y a ſurtout un grand nombre de potiers habiles, qui préparent la belle terre, dont on fait ces vaſes ſi eſtimés dans tout le monde. Au milieu de la marche, notre vieux Portugais, qui avoit toujours quelque choſe à dire pour nous divertir, vint me joindre, en me promettant de me faire voir la plus grande curioſité de toute la Chine, qui me convaincroit, malgré tout le mal que je diſois tous les jours de ce pays, qu'on y voyoit ce qu'il étoit impoſſible de voir dans tout le reſte de l'univers. Après s'être long-tems laiſſé tirer l'oreille pour s'expliquer plus clairement, il me dit que c'étoit une maiſon de campagne toute faite de terre de Chine. « A d'autres, lui dis-je : » la choſe eſt aiſée à comprendre; toutes les » briques qu'on fait dans ce pays-ci, ſont de terre » de Chine, & ce n'eſt pas un grand miracle. » Vous n'y êtes pas, répondit-il : de terre de » Chine, de véritable porcelaine. Cela ſe peut, » répliquai je : de quelle grandeur eſt-elle, cette » maiſon-là? Si nous pouvons l'emporter avec » nous dans une boîte, ſur un chameau, nous » l'acheterons volontiers, ſi l'on veut s'en dé- » faire. Sur un chameau ! répartit le vieux pilote, » en levant les mains vers le ciel : c'eſt une maiſon » où demeure une famille de trente perſonnes.

Voyant qu'il parloit ſérieuſement, je fus fort

curieux d'aller voir cette merveille, & voici ce que c'étoit. Tout le bâtiment étoit fait de charpente & de plâtre; mais le plâtre étoit réellement de cette même terre dont on fait la porcelaine. Le dehors, qui étoit exposé à la chaleur du soleil, étoit vernissé, d'une blancheur éclatante, peint de figures bleues, comme les grands vases qui viennent de ce pays-là, & aussi dur que si le tout avoit été cuit au four. En dedans, toutes les murailles étoient composées de carreaux durcis au four, & peints, à-peu-près de la même grandeur que ceux qu'on trouve en Angleterre & en Hollande, & ils étoient tous de la plus belle porcelaine qu'on puisse voir; la peinture en étoit charmante, variée par différentes couleurs mêlées d'or; plusieurs de ces carreaux ne faisoient qu'une même figure; mais ils étoient joints ensemble par du mortier de la même terre, avec *tant d'art*, qu'il étoit difficile de ne les pas prendre pour une seule & même pièce. Les pavés étoient de la même matière, & aussi drus que les pavés de pierre qu'on trouve en plusieurs provinces d'Angleterre, sur-tout en Lincolnshire, Nottinghamshire & Leicestershire; cependant ils n'étoient ni peints, ni durcis au four, excepté dans quelques cabinets, où ils étoient de ces mêmes petits carreaux qui couvroient les murailles. Les caves,

en un mot toute la maiſon étoit faite de terre; & le toît étoit couvert de carreaux celaine d'un noir fort luſtré & brillant.

C'étoit à la lettre une maiſon de po & ſi je n'avois pas été en marche homme à m'arrêter là pluſieurs jours, pou miner toutes les particularités. On me dans le jardin il y avoit des viviers dont & les côtés étoient couverts de la mêm de carreaux; & que, dans les allées, il y parfaitement belles ſtatues de porcelain

On feroit une grande injuſtice aux Ch on n'avouoit pas qu'ils excellent dans c d'ouvrages; mais il eſt sûr, en même tem excellent dans les contes borgnes qu'ils ſur leur induſtrie à cet égard. Ils m'en on choſes ſi peu vraiſemblables, que je ne v me donner la peine de les rapporter. J' nerai pourtant ici un échantillon. Ils m ſuré qu'un de leurs artiſans avoit fait vaiſſeau de porcelaine, avec tous ſes agrès voiles, cordages, & que ce navire fragi aſſez grand pour contenir cinquante pe Pour rendre la choſe plus touchante, ils n qu'à ajouter qu'on avoit fait le voyage d avec ce vaiſſeau; j'y aurois ajouté foi même qu'au reſte; car, je crois fort qu'il ment bien ſerré.

Ce spectacle extraordinaire me retint là, deux heures après que la caravane étoit déjà passée ; ce qui porta celui qui commandoit ce jour-là, à me condamner à une amende de trois schellings à-peu-près ; & il me dit que, si la même chose m'étoit arrivée à trois journées au-delà de la muraille, au lieu que nous étions à trois journées en deçà, il m'en auroit coûté quatre fois autant, & que j'aurois été obligé d'en demander pardon le premier jour de conseil général. Je promis d'être désormais plus exact ; & j'eus lieu dans la suite d'observer que l'ordre de ne se pas éloigner les uns des autres, est d'une nécessité absolue pour les caravanes.

Deux jours après, nous vîmes la fameuse muraille qu'on a faite pour servir de boulevart aux Chinois, contre les irruptions des Tartares. C'est assurément un ouvrage d'un travail immense ; cette muraille va même, sans aucune nécessité, par-dessus des montagnes & des rochers qui sont impraticables d'eux-mêmes, & beaucoup plus difficiles à forcer que la muraille même, dans les autres endroits.

Elle a un millier de milles d'Angleterre d'étendue, à ce qu'on prétend ; mais le pays qu'elle couvre n'en a que cinq cens, à le compter sans les détours qu'on a été obligé de faire en bâtissant la muraille ; elle a vingt-quatre pieds de hau-

» belle muraille soutiendroit les attaques d'une » bonne artillerie, & de bons ingénieurs ? N'y » feroit-elle pas, en dix jours de tems, une » brèche assez grande pour y entrer en bataille » rangée, ou bien ne la feroit-elle pas sauter en » l'air avec ses fondemens, d'une manière à faire » douter qu'il y eût jamais eu une muraille dans » cet endroit » ?

Nos Chinois étoient fort curieux de savoir ce que j'avois dit au pilote, & je lui permis de les en instruire quatre ou cinq jours après, étant alors, à-peu-près, hors de leurs frontières, & sur le point de nous séparer de nos guides. Dès qu'ils furent informés de l'opinion que j'avois de leur belle muraille, ils furent muets pendant tout le reste du chemin qu'ils avoient encore à faire avec nous, & nous fûmes quittes de toutes leurs belles histoires touchant la grandeur & la puissance chinoise.

Après avoir passé ce magnifique rien, appelé la muraille de la Chine, semblable à-peu-près à celle que les Romains ont faite autrefois dans le Northumberland, contre les invasions des Pictes, nous commençâmes à trouver le pays assez mal peuplé; on peut dire même que les habitans y sont en quelque sorte emprisonnés dans les places fortes, parce qu'ils n'en osent sortir qu'à peine, de peur de devenir la proie des Tartares qui

Au milieu de cette chaſſe burleſque nous rencontrâmes plus de quarante Tartares. Si leur but étoit d'aller à la chaſſe des moutons, comme nous, ou s'ils cherchoient quelque proie, c'eſt ce que j'ignore; mais dès qu'ils nous découvrirent, un d'entr'eux ſe mit à ſonner d'une eſpèce de cor, dont le ſon étoit affreux. Nous ſupposâmes tous que c'étoit pour donner le ſignal à leurs amis de venir à eux, & cette ſuppoſition ne ſe trouva pas fauſſe; car, en moins d'un demi-quart d'heure, nous vîmes une autre troupe, tout auſſi forte, paroître à un demi-mille de nous.

Heureuſement il y avoit parmi nous un marchand Ecoſſois, habitant de Moſcow, qui, dès qu'il entendit le cor, nous dit qu'il n'y avoit autre choſe à faire que de charger bruſquement cette canaille ſans aucun délai, & nous rangeant tous ſur une même ligne, il nous demanda ſi nous étions prêts à donner. Comme il vit que nous étions réſolus de le ſuivre, il ſe mit à notre tête, & s'en fut droit à eux.

Les Tartares nous regardoient d'un œil hagard, ne ſe mettant point du tout en peine de ſe ranger dans quelqu'ordre; mais dès qu'ils nous virent avancer, ils nous lâchèrent une volée de leurs flèches, dont heureuſement aucune ne nous toucha. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent mal viſé; mais ils avoient tiré d'une trop grande diſtance; leurs

flèches tombèrent juſtement devant nous
nous avions été plus près d'eux, d'une vin
de verges, pluſieurs de nous auroient été tu
du moins bleſſés.

Nous fîmes d'abord halte; & quoique
fuſſions aſſez éloignés de cette canaille,
fîmes feu ſur eux, & nous leur envoyâm
balles de plomb, pour leurs flèches de bois.
ſuivîmes notre décharge au grand galop,
tomber ſur nos ennemis le ſabre à la main,
les ordres de notre courageux Ecoſſois. Ce n
qu'un marchand, mais il ſe conduiſit dans
occaſion avec tant de bravoure, & avec un
leur ſi tranquille, qu'il paroiſſoit être fait
les exploits militaires.

Dès que nous fûmes à portée de ces i
rables, nous leur lâchâmes nos piſtolets da
mouſtache, & immédiatement après nous m
flamberge au vent; mais nous aurions pu
épargner cette peine, puiſque nos faquins
fuirent avec toute la confuſion imaginable.

C'eſt ainſi que finit notre combat, où
n'eûmes d'autre déſavantage, que la pert
moutons que nous avions pris à la chaſſe;
n'eûmes ni morts ni bleſſés; mais du côté
Tartares, il y en eut cinq de tués; pour le no
des bleſſés je n'en puis parler; ce qu'il y a de
tain, c'eſt que la ſeconde troupe qui étoit v

au bruit du cor, effrayée de nos armes à feu, ne fut nullement d'humeur à tenter quelque chose contre nous.

Il faut remarquer que cette action se passa dans le territoire des Chinois ; ce qui empêcha sans doute les Tartares de pousser leur pointe avec la même opiniâtreté que nous leur avons remarquée dans la suite. Cinq jours après, nous entrâmes dans un grand désert que nous traversâmes en trois marches. Nous fûmes obligés de porter notre eau avec nous dans des outres, & de camper pendant les nuits, comme j'ai entendu dire qu'on le fait dans les déserts de l'Arabie.

Je demandai à qui appartenoit ce pays-là, & l'on m'apprit que c'étoit une espèce de lisière qui n'étoit proprement à personne, étant une partie de la Karakathie ou grande Tartarie ; mais que cependant, on la rangeoit en quelque sorte sous les domaines de la Chine ; que les *Chinois* pourtant ne prenoient pas le moindre soin pour la garantir contre les brigandages, & que par conséquent c'étoit le plus dangereux désert du monde, quoiqu'il y en ait de bien plus étendus.

En le traversant, nous vîmes, à plusieurs reprises, de petites troupes de Tartares ; mais ils sembloient ne songer qu'à leurs propres affaires, sans vouloir se mêler des nôtres ; & pour nous, nous trouvâmes bon d'imiter cet homme qui, rencontrant

rencontrant le diable en ſon chemin, dit
ſatan n'avoit rien à lui dire, il n'avoit r
dire non plus.

Un jour, néanmoins, une de ces banc
forte nous ayant approchés de fort près, n
mina avec beaucoup d'attention, en dé
apparemment ſi elle nous attaqueroit ou r
deſſus nous fîmes une arrière-garde d'
quarante hommes tout prêts à étriller ces
de la belle manière, & nous nous y ar
juſqu'à ce que la caravane eût gagné le
d'une demi-lieue. Mais nous voyant ſi
ils firent la retraite, ſe contentant de nou
de cinq flèches, une deſquelles eſtropia ur
chevaux d'une telle manière, que nous
obligés de l'abandonner.

Nous marchâmes enſuite pendant un n
des routes qui n'étoient pas ſi dangereuſes
un pays qui eſt cenſé être encore du terri
la Chine. On n'y voit preſque que des vi
excepté quelques petits bourgs fortifiés co
invaſions des Tartares. En arrivant à un
bourgs, ſitué à-peu-près à deux journée
ville de Naum, j'avois beſoin d'un cham
y en a quantité dans cet endroit, auſſi-bi
des chevaux, & on les y amène, parce
caravanes qui paſſent par-là fréquemme
achètent d'ordinaire. La perſonne à qui

dreſſai pour trouver un bon chameau, s'offrit à me l'aller chercher; mais, comme un vieux fou, je voulus lui tenir compagnie. Il fallut faire deux lieues pour arriver à cet endroit, où ces animaux ſont à l'abri des Tartares, parce qu'on y a mis une bonne garniſon. Je fis ce chemin à pied, avec mon pilote Portugais, étant bien aiſe de me divertir par cette petite promenade, & de me délaſſer de la fatigue d'aller tous les jours à cheval. Nous trouvâmes la petite ville en queſtion ſituée dans un terrein bas & marécageux, environnée d'un rempart de pierres miſes les unes ſur les autres, ſans être jointes par du mortier, comme les murailles de nos parcs en Angleterre: elle étoit défendue par une garniſon Chinoiſe qui faiſoit la garde à la porte.

Après y avoir acheté un chameau qui m'agréoit, nous nous en revînmes avec le Chinois qui conduiſoit la bête; c'étoit celui qui l'avoit vendue. Mais bientôt nous vîmes venir à nous cinq Tartares à cheval, deux deſquels attaquèrent notre Chinois, & lui ôtèrent mon chameau, dans le tems que les trois autres nous tombèrent ſur le corps à mon pilote & à moi, nous voyant pour ainſi dire ſans armes, puiſque nous n'avions que nos épées qui ne pouvoient pas nous ſervir beaucoup contre des cavaliers.

Un de ces gens, comme un vrai poltron,

arrêta ſon cheval tout court, dès qu'
tirer mon épée ; mais, en même tems, u
m'attaquant du côté gauche, me porta
ſur la tête, dont je ne ſentis rien du tou
lorſqu'étant revenu à moi, & me trouvai
tout étendu, je me trouvai extrêmement
ſans en comprendre la cauſe. Dès q
brave Portugais me vit tomber, il ti
poche un piſtolet dont il s'étoit mun
haſard, ſans que j'en ſuſſe rien, non
les Tartares, qui nous auroient laiſſés
s'ils avoient pu le ſoupçonner. Il s'ava
dimment ſur ces marauts, & ſaiſiſſant le
celui qui m'avoit porté le coup, il le fit pa
ſon côté & lui fit ſauter la cervelle. Dans
moment tirant un cimeterre qu'il avoit to
ſon côté, il joignit l'autre qui s'étoit arrêté
devant moi, & lui porta un coup de to
forces : il manqua l'homme, mais il b
cheval à la tête, & la pauvre bête deve
rieuſe par la douleur, emporta à travers
ſon maître qui ne pouvoit plus le gou
mais qui étoit trop bon cavalier pour ne
tenir. A la fin pourtant le cheval s'étant
le fit tomber, & ſe renverſa ſur lui.

Sur ces entrefaites, le Chinois à qui c
arraché le chameau, & qui n'avoit point d
courut de ce côté-là, & voyant que le

renverſé avoit à ſon côté un vilain inſtrument qui reſſembloit aſſez à une hache d'armes, il s'en ſaiſit, & lui en caſſa la tête. Mon brave vieillard cependant avoit encore ſur les bras un troiſième Tartare, & voyant qu'il ne fuyoit pas, comme il avoit eſpéré, & qu'il ne l'attaquoit pas non plus, comme il avoit craint, mais qu'il ſe tenoit immobile à une certaine diſtance, il ſe ſervit de cet intervalle, pour recharger ſon piſtolet. Dès que le brigand apperçut cet inſtrument, qu'il prit peut-être pour un ſecond piſtolet tout chargé, il crut qu'il ne faiſoit pas bon là pour lui, s'enfuit au grand galop, & laiſſa à mon champion une victoire complette.

Dans ce tems-là, je commençai à revenir un peu à moi, & je me trouvai préciſément dans l'état d'un homme qui ſort d'un profond ſommeil, ſans pouvoir comprendre pourquoi j'étois à terre, ni qui m'y avoit mis: quelques momens après je ſentis des douleurs, mais d'une manière peu diſtincte; je portai la main à mon front, & je l'en tirai toute ſanglante: enſuite j'eus une grande douleur de tête, & enfin ma mémoire ſe rétablit, & mon eſprit fut dans le même état qu'auparavant.

Je me relevai d'abord avec précipitation, & je me ſaiſis de mon épée, mais je ne trouvai plus d'ennemis: je ne vis qu'un Tartare mort

près de moi, & ſon cheval qui s'arrê
quillement auprès du cadavre de ſon n
plus loin j'apperçus mon libérateur, q
avoir examiné ce que le Chinois avoit fa
Tartare renverſé ſous ſon cheval, reve
moi, ayant encore le ſabre à la main.

Le bon vieillard me voyant ſur pied
moi, & m'embraſſa avec des tranſports
il m'avoit cru mort; mais voyant que j'
lement bleſſé, il voulut examiner la pla
voir ſi elle n'étoit pas dangereuſe. Ce n
grand'choſe heureuſement, & je n'en
ſenti la moindre ſuite, après que le
guéri, ce qui ſe fit en deux ou trois
tems.

Nous ne tirâmes pas un gros butin
victoire, nous y perdîmes un cham
gagnant un cheval; mais ce qu'il y eut d
quable, c'eſt que, quand nous fûmes
la caravane, le Chinois qui m'avoit
chameau, prétendit recevoir le paie
n'en voulus rien faire, & il m'appela
juge du village, où la caravane s'étoit
C'étoit comme un de nos juges de paix
lui rendre juſtice, je dois avouer qu'il a
nous, avec beaucoup de prudence & d'i
lité. Après nous avoir écoutés l'un & l
demanda gravement au Chinois, qui avo

le chameau, & de qui il étoit le valet ? « Je ne » ſuis valet de perſonne ; dit-il, & je n'ai fait » qu'accompagner l'étranger qui a acheté le cha- » meau. Qui vous en a prié ? répliqua le Juge. » C'eſt cet étranger lui-même, répartit le Chi- » nois ». Eh bien ! dit-il, vous étiez en ce tems-là le valet de l'étranger, & puiſque le chameau à été livré à ſon valet, il doit être cenſé avoir été livré au maître, & il eſt juſte qu'il le paye.

Il n'y avoit pas un mot à répondre à cette déciſion : charmé de voir cet homme établir l'état de la queſtion avec tant de juſteſſe, & raiſonner ſi conſéquemment, je payai le chameau ſans conteſter, & j'en fis chercher un autre : on peut bien croire que je m'épargnai la peine d'y aller moi-même ; mon argent perdu & ma tête caſſée, étoient deux leçons ſuffiſantes pour m'inſpirer plus de précaution.

La ville de Naum couvre les frontières de la Chine ; on l'appelle une fortification, & c'en eſt une effectivement, ſelon la manière de fortifier les places dans ce pays-là. J'oſe aſſurer même que pluſieurs millions de Tartares qu'on peut ramaſſer de la grande Tartarie, ne ſeroient jamais en état d'en abattre les murailles à coups de flèches. Mais appeler cette ville fortifiée, par rapport à notre manière d'attaquer les places, ce ſeroit ſe rendre

ridicule pour ceux qui entendent un métier.

Nous étions encore à deux journées d place, comme j'ai dit, quand nous fûme par des couriers qui étoient envoyés de toi ſur les routes, pour avertir tous les voyag toutes les caravanes de s'arrêter, juſqu'à c leur eût envoyé des eſcortes, parce qu'u de Tartares de dix mille hommes s'ét voir à trente milles de l'autre côté de la vi

C'étoit une fort mauvaiſe nouvelle pou il faut avouer pourtant que le gouvern nous la fit donner, agiſſoit noblement, nous lui avions de très-grandes oblig d'autant plus qu'il tint parfaitement bien meſſe. Deux jours après nous reçumes de cens ſoldats de la ville de Naum, & de d'une autre garniſon chinoiſe, ce qui pouſſer hardiment notre voyage. Les tr ſoldats de Naum faiſoient notre front, & cens autres l'arrière-garde : pour nou nous mîmes ſur les aîles, & tout le baga caravane marchoit dans le centre. Dans dre, prêts à nous battre comme il faut, n mes être en état de partager le péril ave mille Tartares; mais quand nous les vîm tre le lendemain, les affaires changèrem d'une étrange manière.

Au ſortir d'une petite ville nommée Changu, nous fûmes obligés de très-grand matin de paſſer une petite rivière, & ſi les Tartares avoient eu le ſens commun, ils auroient eu bon marché de nous, en nous attaquant dans le même tems que la caravane étoit paſſée, & que l'arrière-garde étoit encore de l'autre côté; mais nous ne les vîmes pas ſeulement paroître.

Environ trois heures après, étant entrés dans un déſert de quinze ou ſeize milles d'étendue, nous apperçûmes par un grand nuage de pouſſière que l'ennemi n'étoit pas loin, & un moment après nous les vîmes venir à nous au grand galop. Là-deſſus les Chinois qui faiſoient notre avant-garde, & qui, le jour auparavant, avoient fait extrêmement les braves, firent voir une fort mauvaiſe contenance, en regardant à tout moment derrière eux: ce qui eſt un ſigne certain que le ſoldat branle dans le manche. Mon vieux pilote en avoit fort mauvaiſe opinion auſſi-bien que moi. Seigneur Anglois, il faut encourager ces drôles-là, me dit-il, ou nous ſommes perdus; ils s'enfuiront dès que nous aurons les Tartares ſur les bras.

» Je le crois comme vous, lui répondis-je, » mais que faire pour empêcher ce malheur »? Mon avis ſeroit, répliqua-t-il, qu'on plaçât cinquante de nos gens ſur chaque aîle de ce corps

de Chinois ; ce renfort leur donnera du c
& ils ſeront braves en compagnie de
gens. Sans me donner le tems de lui ré
je fus joindre au grand galop notre comn
du jour, pour lui communiquer ce conſ
goûta fort, & dans le moment même il l'
& il fit un corps de réſerve du reſte de n
Dans cette poſture, nous continuâme
marche, en laiſſant les deux cens autres
faire un corps à part, pour garder nos cha
avec ordre de détacher la moitié de leurs
pour nous donner du ſecours, s'il étoit
faire.

Un moment après, les Tartares furer
proches de nous pour donner. Ils étoient
grand nombre, & je n'outre point, en diſa
étoient dix mille tout au moins. Ils comme
par détacher un parti pour nous reconn
pour examiner notre contenance. Les
paſſer pardevant notre front, à la portée
notre commandant ordonna à nos deux aî
vancer tout d'un coup avec toute la vite
ſible, & de faire feu deſſus. On le fit, ſ
ces Tartares ſe retirèrent pour rendre
apparemment de la réception que nous
de leur faire, à laquelle le reſte devoit s'at

Nous vîmes bien que la manière dont
avions ſalués, n'étoit pas de leur goût. Il

halte dans le moment, & après nous avoir considérés attentivement pendant quelques minutes, ils firent demi-tour à gauche, & ils nous quittèrent sans faire la moindre tentative. Nous en fûmes charmés ; car s'ils avoient poussé leur pointe avec vigueur, il nous auroit été impossible de résister long-tems à toute cette armée.

Etant arrivé deux jours après à la ville de Naum ou Naun, nous remerciâmes le gouverneur du soin qu'il avoit eu la bonté de prendre de nous, & nous fîmes, à nous tous, une somme de deux cens écus, pour en faire présent à notre escorte Chinoise. Nous nous reposâmes là un jour entier.

On peut dire qu'il y a une garnison en forme dans cette ville. Elle est du moins de neuf cens soldats, & on l'y a placée parce qu'autrefois les frontières de l'empire moscovite en étoient beaucoup plus proches ; mais depuis, le Czar a trouvé bon d'abandonner plus de deux cens lieues de pays, comme absolument inutile & indigne d'être conservé, sur-tout à cause de la grande distance où Naum est du cœur du pays, & de la difficulté qu'il y a à y envoyer des troupes. Cette distance est en effet très-grande, puisque nous avions encore du moins six cens-soixante-dix lieues à faire, avant que de venir sur les frontières de la Moscovie.

Après avoir quitté Naum, nous eûmes à
plusieurs grandes rivières, & deux te
déserts, dont l'un nous coûta seize jou
marche. C'est un pays abandonné, comme j'
& qui n'appartient à personne. Le vingt
Mars, nous arrivâmes sur les terres de la
covie, & si je m'en souviens bien, la pre
ville que nous rencontrâmes de juriſdicti
czar, est appelée *Argum:* elle est située à l
d'une rivière du même nom

Je me vis arrivé avec toute la satisfa
possible, en si peu de tems, dans un
chrétien, ou du moins de la domination
prince chrétien; je n'étois pas le maître de
transports de joie. Il est vrai, selon mon opi
que si les Moscovites méritent le titre de
tiens, c'est tout au plus; mais du moin
se font une gloire de porter ce nom,
sont même fort dévots, à leur manière

Je suis persuadé que tout homme qui vo
par le monde, comme moi, & qui seroit ca
de quelques réflexions, sentiroit avec force
c'est une grande bénédiction du ciel, d'êt
dans un pays où le nom de Dieu & du Sa
est connu, & non pas parmi des peuples livré
malheur aux plus grossières illusions, des pe
qui rendent un culte religieux aux démons
se prosternent devant le bois & devant la pi

& qui adorent les élémens, les monſtres & les plus vils animaux, ou du moins, qui en adorent les images. Juſqu'ici nous n'avions paſſé par aucune ville qui n'eût ſes pagodes & ſes idoles, & où le peuple inſenſé ne profanât l'honneur dû à la divinité, en le rendant à l'ouvrage de ſes propres mains.

Nous étions arrivés, du moins alors, dans un pays, où l'on voyoit le culte extérieur de la religion chrétienne, où l'on fléchiſſoit les genoux au nom de Jéſus-Chriſt, & où le chriſtianiſme paſſoit pour la véritable religion, quoiqu'elle y fût déshonorée par la plus craſſe ignorance. J'étois charmé d'en remarquer au moins quelques traces, & dans l'extaſe de ma joie, je fus trouver ce brave marchand Ecoſſois, & dont j'ai fait pluſieurs fois mention, pour mêler ma ſatisfaction avec la ſienne; & le prenant par la main : « le ciel en ſoit béni, lui dis-je : nous » avons le bonheur de nous trouver parmi des » chrétiens ». Ne vous réjouiſſez pas ſi vîte, me répondit-il en ſouriant : ces Moſcovites-ci, ſont d'aſſez étranges chrétiens; ils en ont le nom tout au plus, & vous n'en trouverez guères la réalité, qu'après un bon mois de marche.

« Tout au moins, repris-je, leur religion vaut » mieux que le paganiſme, & que le culte qu'on » adreſſe au diable ». Il eſt vrai, me dit-il, mais

vous saurez, qu'excepté les soldats Russiens
sont dans les garnisons, tout le reste du p
jusqu'à plus de trois cens lieues d'ici, est h
par les payens les plus ignorans & les plus d
tables de l'univers. Il avoit raison, & j'en
bientôt témoin oculaire.

Nous étions alors dans le plus grand conti
qu'il y ait dans le monde entier, si j'ai la moi
idée du globe : du côté de l'est, nous ét
éloignés de la mer de plus de douze cens mil
du côté de l'ouest, il y en avoit plus de
mille jusqu'à la mer Baltique, & plus de
mille jusqu'au canal qui est entre la Franc
la Grande-Bretagne. Vers le sud, la me
Perse & des Indes etoit distante de nous de
de cinq milles; & vers le nord, il y avoit
huit cens milles jusqu'à la mer Glaciale. Si
veut en croire quelques géographes, il n
aucune mer du côté du nord-est, & ce conti
s'étend jusques dans l'Amérique; cependa
crois être en état de faire voir par de fortes
sons, que leur opinion manque du vraisembl

Quand nous fûmes entrés dans l'empire
covite, nous n'eûmes, avant que d'arriv
quelque ville considérable, qu'une obserya
à faire; savoir que toutes les rivières qui co
vers l'est, se jettent dans le grand fleuve *Ja*
ou *Gamour*, qui, selon le cours naturel,

porter ſes eaux dans la mer Orientale ou Océan chinois. On nous débite que l'embouchure de ce fleuve eſt fermée par une eſpèce de joncs d'une grandeur terrible, ayant trois pieds de circonférence, & plus de vingt de hauteur. Pour dire mon ſentiment là-deſſus avec franchiſe, je crois que c'eſt-là une fable inventée à plaiſir. La navigation de ce côté-là eſt abſolument inutile, puiſqu'il n'y a pas le moindre commerce; tout le pays par où paſſe ce fleuve eſt habité par des Tartares, qui ne ſe mêlent que d'élever du bétail; il n'eſt pas apparent par conſéquent, que la ſimple curioſité ait jamais porté quelqu'un à deſcendre ce fleuve, ou à monter par ſon embouchure, pour pouvoir nous en apprendre des nouvelles. Il reſte donc évident, que courant vers l'eſt, & entraînant avec lui tant d'autres rivières, il doit ſe répandre de ce côté-là dans l'Océan.

A quelques lieues du côté du nord de ce fleuve, il y a pluſieurs rivières conſidérables, dont le cours eſt auſſi directement ſeptentrional, que celui de *Jamour* eſt oriental. Elles vont toutes porter leurs eaux dans le grand fleuve nommé *Tartar*, qui a donné ſon nom aux Tartares les plus ſeptentrionaux, qu'on appelle *Tartares Mongul*, qui, au ſentiment des Chinois, ſont les plus anciens de tous les différens peuples qui

portent le même nom ; & qui, ſelon no
graphes, ſont les *Gogs* & *Magogs* dont
parlé dans l'écriture ſainte.

Toutes ces rivières prenant leur cours d
du nord, comme j'ai dit, prouvent éviden
que le pays dont je parle, doit encore être
au nord par l'Océan ſeptentrional, de m
qu'il n'eſt nullement probable que ce con
puiſſe s'étendre de ce côté-là juſques dans l'
rique, & qu'il n'y ait point de communi
entre l'Océan du Septentrion, & de l'Orie
ne me ſuis ſi fort étendu là-deſſus, que parc
j'eus alors l'occaſion de faire cette obſerva
qui eſt trop curieuſe pour être paſſée
ſilence.

De la rivière Arguna, nous avançâmes à p
journées vers le cœur de la Moſcovie,
obligés à ſa majeſté Czarienne du ſoin qu'
pris de faire bâtir dans ces pays autant de
qu'il a été poſſible d'y en placer, & d'y n
des garniſons qu'on peut comparer à ces ſ
ſtationnaires, que les romains poſtoient aut
dans les endroits les plus reculés de leur em
pour la ſûreté du commerce, & pour la co
dité des voyageurs. Dans toutes ces villes
nous rencontrâmes en grand nombre ſur
route, nous trouvâmes les gouverneurs
ſoldats tous Ruſſiens & chrétiens. Les habit

pays au contraire étoient des payens qui sacrifioient aux idoles, & qui adoroient le soleil, la lune, les étoiles, & toutes les armées du ciel, comme s'exprime l'écriture-sainte. Je puis dire même, que c'étoient les plus barbares de tous les payens que j'ai rencontrés dans mes voyages, excepté seulement qu'ils ne se nourrissoient point de chair humaine, comme les sauvages de l'Amérique.

Nous vîmes quelques exemples de leur barbarie, entre *Arguna* & une ville habitée par des Tartares & des Moscovites mêlés ensemble, & nommée *Nortsinskoi*. Elle est située au milieu d'un vaste désert, que nous ne pûmes traverser qu'en vingt jours de marche. Arrivé à un village voisin de cette ville, j'eus la curiosité d'y entrer : la manière de vivre de ces gens, est d'une brutalité affreuse. Ils devoient faire ce jour-là un grand sacrifice; il y avoit sur le tronc d'un vieux arbre une idole de bois, de la figure la plus terrible; & si l'on vouloit dépeindre le diable de la manière la plus effrayante & la plus hideuse, on ne pourroit jamais se régler sur un meilleur modèle. La tête de cette belle divinité ne ressembloit à celle d'aucun animal que j'aie jamais vu, ou dont j'aie la moindre idée. Elle avoit des oreilles aussi grandes que des cornes de bouc, des yeux de la grandeur d'un écu, un nez semblable à une corne

de

de bélier, & une gueule comme celle d'u
avec des dents crochues, les plus affreuſe
puiſſe s'imaginer. Elle étoit habillée d'une r
proportionnnée à ſon abominable figu
corps étoit couvert de peaux de mouton,
laine en dehors, & elle avoit ſur la tête un
à la Tartare, armé de deux grandes cor
hauteur étoit environ de huit pieds; e
n'étoit qu'un buſte ſans bras & ſans jambe

Cette ſtatue monſtrueuſe étoit érigée
village, & quand j'en approchai, je vis
elle ſeize ou dix-ſept créatures humaines
pouvois dire ſi c'étoient des hommes
femmes; car ils ne diſtinguent point du t
ſexes par l'habillement. Ils étoient tous é
le viſage contre terre, pour rendre leurs
mages à cette hideuſe divinité, & ils
tellement immobiles, que je les crus d'ab
la même matière, que l'idole. Pour m'en éc
je voulus en approcher davantage; mais
vis tout d'un coup ſe lever avec la plus
précipitation du monde, en pouſſant les
mens les plus épouvantables, ſemblables
d'un dogue; & ils s'en allèrent tous, c
s'ils étoient au déſeſpoir d'avoir été troublé
leur dévotion.

A une petite diſtance de l'idole, je v
eſpèce de hutte toute faite de peaux de

& de montons déſéchées, à la porte de laquelle j'apperçus trois hommes que je ne pouvois prendre que pour des bouchers. Ils avoient de grands coûteaux à la main, & je vis au milieu de cette tente trois moutons & un jeune taureau égorgés. Il y a de l'apparence que c'étoient des victimes immolées à ces monſtres de bois, que ces trois barbares étoient les prêtres & les ſacrificateurs, & que les dix-ſept que j'avois interrompus dans leur enthouſiaſme dévot, étoient ceux qui avoient apporté les victimes, pour ſe rendre leur Dieu favorable.

J'avoue que la groſſièreté de leur idolâtrie me choqua plus qu'aucune autre choſe de cette nature que j'aie vue de ma vie. J'étois mortifié au ſuprême degré, de voir la plus excellente créature de Dieu, à qui, par la création, il a donné de ſi grands avantages ſur les autres animaux, à qui il a donné une ame raiſonnable, capable d'adorer ſon créateur, & de s'en attirer les faveurs les plus glorieuſes, s'abâtardir aſſez pour ſe proſterner devant un rien, qu'il a rendu lui-même terrible. J'étois accablé de douleur en conſidérant ce culte indigne, comme un pur effet d'ignorance, changé par le démon lui-même en une dévotion infernale, pour s'approprier un hommage, & une adoration qu'il envie à la divinité, à qui ſeule elle appartient.

Quoique l'illusion de ces pauvres gens fût si basse & si brutale, que la nature même paroît devoir en avoir de l'horreur, elle n'étoit pas moins réelle; j'en voyois des preuves incontestables de mes propres yeux, & il ne m'étoit pas possible d'en douter en aucune manière. Dans cette situation d'esprit, mon étonnement se tourna en une espèce d'indignation & de rage. Je poussai mon cheval de ce côté-là, & d'un coup de sabre, je coupai en deux le bonnet du monstre, dans le tems qu'un de nos gens saisit la peau de mouton, & l'arracha du corps de cette effroyable idole.

Cet effet de notre zèle fit, dans le moment même, pousser des cris affreux par-tout le village, & bien-tôt je me vis environné de deux ou trois cens de ces habitans, du milieu desquels je me tirai au grand galop, les voyant armés d'arcs & de flèches; bien résolu pourtant de rendre une seconde visite à l'objet diabolique de leur honteuse adoration.

Notre caravane resta trois jours dans la ville, qui n'étoit éloignée du village en question que de quatre milles. Elle avoit dessein de s'y pourvoir de quelques chevaux, à la place de ceux qui étoient morts, & qui avoient été estropiés par les mauvais chemins, & par les grandes & longues marches que nous avions faites dans le dernier désert.

Ce retardement me donna le loisir d'éxécuter mon projet, que je communiquai au marchand Ecossois de Moscow, qui m'avoit donné des preuves si convaincantes de son intrépidité. Après l'avoir instruit de ce que j'avois vu, & de l'indignation avec laquelle j'avois considéré un effet si horrible de l'abâtardissement où pouvoit tomber la nature humaine, je lui dis que, si je pouvois seulement trouver quatre ou cinq hommes résolus & bien armés, j'avois dessein d'aller détruire cette abominable idole, pour faire voir clairement à ses adorateurs, qu'incapable de se secourir elle-même, il lui étoit impossible de donner la moindre assistance à ceux qui lui adressoient leurs prières & qui s'en vouloient attirer la protection par leurs sacrifices

Il se moqua de moi, en me disant, que mon zèle pouvoit venir d'un bon principe; mais que je n'en pouvois pas attendre raisonnablement de fruit, & qu'il ne pouvoit pas comprendre mon but. « Mon but, lui répondis-je, » est de venger l'honneur de Dieu, qui est » insulté, pour ainsi dire, par cette idolâtrie » infernale ». Mais, répartit-il comment vengerez-vous par-là l'honneur de la divinité, si ces malheureux sont incapables de comprendre votre intention, & si vous n'êtes pas en état de la leur expliquer, faute d'entendre leur langage; &

quand même vous seriez capable de l
donner quelque idée, vous n'y gagneriez
des coups ; car ce sont des gens déterm
sur-tout quand il s'agit de défendre les
de leur superstition.

« Nous pourrions le faire de nuit, lui
» & leur laisser par écrit les raisons de
» procédé ». C'est bien dit, me répliqu
sachez, mon cher ami, que, parmi cinq p
entiers de ces Tartares, il n'y a personn
sache ce que c'est qu'une lettre, ni qui
lire un mot dans sa propre langue.

« J'ai pitié de leur ignorance, repris
» mais j'ai pourtant très-grande envie de r
» mon projet à exécution ; peut-être la r
» elle-même, quelque dégénérée qu'elle s
» eux, leur en fera tirer des conséquence
» leur fera voir jusqu'à quel point ils sont
» vagans, en adressant leur culte à un ob
» mépriſable ».

Ecoutez donc, monsieur, me dit-il : si
zèle vous porte à cette entreprise avec
d'ardeur, je crois que vous êtes obligé en
cience de l'exécuter : je vous prie pourtan
considérer, que ces nations sauvages on
assujetties, par la force des armes, à l'empi
Czar de Moscovie. Si vous réussissez dans
projet, ils ne manqueront point de ven

milliers s'en plaindre au gouverneur de Nortsinskoi, & demander satisfaction. S'il n'est pas en état de la leur donner, il y a à parier deux contre'un, qu'ils exciteront une révolte générale, & qu'ainsi vous ferez la cause d'une guerre sanglante, que sa majesté Czarienne sera obligée de soutenir contre tous les Tartares.

Cette considération calma pendant quelques momens le transport de mon zèle; mais bien-tôt après elle m'anima avec la même force à la destruction de cette idole, &, pendant tout le jour, cette idée me roula dans l'esprit.

Sur le soir, le marchand Ecossois me rencontra par hasard, en me promenant hors de la ville; & m'ayant tiré à l'écart pour me parler: Je ne doute pas, me dit-il, que je ne vous aie détourné de votre pieux dessein; j'avoue pourtant que je n'ai pas pu m'empêcher d'y rêver, & que je n'ai pas moins d'horreur que vous, pour cette infâme idolâtrie. « A vous parler naturellement, lui » répondis-je, vous avez réussi à me détourner » mais je l'ai toujours dans l'esprit, & je crois » de l'exécution précipitée de mon projet; » fort que, s'il m'est possible; je le mettrai » en œuvre, avant que de quitter cet endroit, » quand je devrois être livré à ces barbares, » pour appaiser leur fureur ». Non, non, me répliqua-t-il, il n'y a rien à craindre de ce côté-là;

le gouverneur n'auroit garde de vous livr
rage; ce seroit en quelque sorte être lu
votre meurtrier. « Eh! comment croyez-v
» ces malheureux me traiteroient, lui
Je vous dirai, répartit-il, comment ils o
un pauvre Russien qui les avoit insultés d
culte honteux, comme vous avez envie
Après l'avoir estropié avec une flèche,
rendre incapable de s'enfuir, ils le mir
comme ma main, le posèrent sur leur i
l'ayant environné de toutes parts, ils
tant de flèches dans son corps qu'il en
hérissé; ensuite ils mirent le feu au bois d
ces flèches, & de cette manière ils l
comme un sacrifice à leur divinité. « E
» même idole, lui dis-je »? Oui, me rép
c'étoit justement la même. Là-dessus j
l'histoire de ce qui étoit arrivé à mes A
Madagascar, qui, pour punir le meur
de leurs compagnons, avoient saccagé t
ville & exterminé tous les habitans, & j
qu'il seroit juste qu'on fît de même à
cet abominable village, pour venger la
ce pauvre chrétien.

Il écouta mon récit fort attentivemer
quand il entendit parler de traiter de m
gens de ce village, il me dit que je me
fort en croyant que le fait fût arrivé

c'étoit à plus de cent milles de ce village, & que les gens du pays étoient accoutumés à porter leur idole par toute la nation. Eh bien ! « lui » répondis-je, il faut donc que l'idole soit punie » elle-même de ce meurtre, & elle le sera, si le » ciel me laisse vivre seulement jusqu'à demain » matin ».

Me voyant absolument déterminé à suivre ma résolution, il me dit que je ne l'exécuterois pas seul, qu'il me suivroit, & qu'il prendroit pour troisième un de ses compatriotes, fort brave homme ; il se nommoit le capitaine Ricardson, & m'assuroit qu'il n'avoit pas moins d'horreur que moi, pour des coutumes aussi diaboliques que celles des Tartares. Il l'amena, & je lui fis un détail de ce que j'avois vu, & de mon projet. Là-dessus nous résolûmes d'y aller seulement nous trois, puisque mon associé, à qui j'en avois fait la proposition, n'avoit pas trouvé à propos d'être de la partie. Il m'avoit dit qu'il seroit toujours prêt à me seconder, quand il s'agiroit de défendre ma vie ; mais qu'une pareille aventure n'étoit nullement de son goût. Nous ne devions donc être que nous trois, & mon valet ; & nous prîmes la résolution de n'exécuter notre entreprise qu'à minuit, & de nous y prendre avec toute la précaution & avec tout le secret imaginables.

Cependant, en y pensant plus mû
nous trouvâmes bon d'attendre jusqu'à
suivante, parce que dans ce cas la
devoit partir le matin même après l'ac
qui empêcheroit le gouverneur de donr
faction à ces barbares à nos dépens, puisc
serions déjà hors de son pouvoir.

Le marchand Ecossois, qui étoit aus
dans sa résolution, qu'il se montra dans
brave en l'exécutant, m'apporta un h
Tartare, fait de peaux de mouton :
bonnet, un arc & des flèches. Il s'en
aussi, de même que son compagnon,
ceux qui nous verroient, ne pussent
savoir quelle sorte de gens nous étions.

Nous passâmes toute cette nuit à faire p
compositions de matières combustibles, de
à canon, d'esprit-de-vin & d'autres dro
cette nature. Nous nous en munîmes
nuit destinée à l'entreprise; nous prîmes av
un pot rempli de poix-résine, & nous s
de la ville environ une heure après le
couché.

Il étoit à-peu-près onze heures; quan
arrivâmes à l'endroit en question, sans qu
pussions remarquer que le peuple eût la m
appréhension touchant leur idole. Le ci
couvert de nuages, néanmoins la lu

donnoit assez de lumière pour nous faire remarquer que l'idole étoit précisément dans le même endroit, & dans la même posture où je l'avois vue auparavant. Les gens du village dormoient tous, excepté dans la tente où j'avois apperçu les trois prêtres, que j'avois pris d'abord pour des bouchers : nous entendîmes cinq ou six personnes parler ensemble ; nous jugeâmes par-là, que, si nous mettions le feu à cette divinité de bois, on ne manqueroit pas de courir sur nous pour en empêcher la destruction ; ce qui ne pourroit que nous embarrasser extrêmement. Enfin nous prîmes le parti de l'emporter, & de la brûler autre part : mais quand nous commencâmes à vouloir y mettre la main, nous la trouvâmes d'une si grande pesanteur, que force nous fut de songer à un autre expédient.

Le capitaine Ricardson étoit d'avis de mettre le feu à la hutte, & de tuer les Tartares, à mesure qu'ils en sortiroient ; mais je n'en tombai pas d'accord, & j'étois du sentiment qu'il ne falloit tuer personne, si nous pouvions l'éviter. Eh bien ! dit là-dessus le marchand Ecossois, je vous dirai ce qu'il faut faire ; nous tâcherons de les faire prisonniers, de leur lier les mains sur le dos, & de les forcer à être spectateurs de la destruction de leur infâme Dieu.

Heureusement nous avions sur nous une assez

bonne quantité de la même corde, avoit ſervi à lier nos feux d'artifice; ce détermina à attaquer d'abord les ge cabane, avec auſſi peu de bruit qu'il n poſſible. Nous commençames par fra porte, ce qui réuſſit préciſément, com l'avions eſpéré. Un de leurs prêtres ver ouvrir, nous nous en ſaiſîmes d'ab mîmes un bâillon à la bouche, afin q pelât point au ſecours; nous lui liâmes l & le menâmes devant l'idole où nous châmes à terre, après lui avoir encor pieds.

Deux de nous ſe mirent enſuite à cô porte, en attendant que quelqu'autre for ſavoir ce qu'étoit devenu le premier; & ils ſe virent trompés dans cette attente, pèrent de nouveau tout doucement; ce venir deux autres à la même porte; & traitâmes préciſément de la même man leur compagnon; nous les accompagnâm trois juſqu'auprès de l'idole, où nous çâmes à terre à quelque diſtance l'un d

Quand nous revînmes ſur nos pas, vîmes deux autres venir hors de la tent troiſième qui s'arrêtoit à la porte; nou la main au collet aux deux premiers, ſu troiſième s'étant retiré en pouſſant de

cris, le marchand Ecossois le suivit de près, & prenant une des compositions que nous avions faites, propre à ne répandre que de la fumée, & de la puanteur, il y mit le feu, & la jeta au milieu de ceux qui y restoient encore. En même tems l'autre Ecossois & mon valet ayant déjà lié les deux Tartares l'un à l'autre, les conduisirent vers l'idole pour voir si elle leur apporteroit du secours, & ils nous vinrent rejoindre à toutes jambes.

Lorsque l'espèce de fusée que nous avions jetée dans la cabane l'eut tellement remplie de fumée, qu'elle avoit presque suffoqué ces pauvres malheureux, nous y en jetâmes une d'une nature très-différente, qui donnoit de la lumière, comme une chandelle ; nous la suivîmes, & nous n'apperçûmes que quatre personnes, deux hommes, à ce que nous crûmes, & autant de femmes, qui apparemment s'étoient occupés aux préparatifs de quelqu'un de leurs sacrifices diaboliques. Ils nous parurent mortellement effrayés ; ils trembloient comme la feuille, & la fumée les avoit tellement étourdis, qu'ils n'étoient point en état de dire le moindre mot.

Nous les prîmes & les liâmes comme les autres, avec le moins de bruit qu'il fût possible, & nous nous hâtâmes de les faire sortir de la tente, parce qu'il ne nous étoit pas possible de souffrir davan-

tage cette fumée épaiſſe & puante ; en
nous les plaçames auprès de leurs cai
devant leur divinité, & tout auſſi-tôt noi
la main à l'œuvre ; nous commenç
répandre ſur l'idole, & ſur ſes magnifiq
mens, un bonne quantité de poix-réſi
ſuif mêlé de ſoufre ; enſuite nous lui r
la gueule, les yeux & les oreilles de
canon ; nous lui mîmes des fuſées dans ſo
& nous la couvrîmes toute, pour ainſ
feux d'artifice. Pour faciliter encore
notre deſſein, mon valet ſe ſouvint
auprès de la tente un grand tas de
paille ; il s'en fut de ce côté-là avec le
Ecoſſois, & ils en apportèrent autan
fut poſſible. Tout étant préparé de cett
nous déliâmes nos priſonniers, leur
bâillons de la bouche, les plaçâmes
leur dieu monſtrueux, & enſuite noi
le feu.

Un quart-d'heure ſe paſſa à-peu-prè
le feu prit à la poudre que nous lui
dans la bouche, dans les yeux & dans
en s'allumant elle fendit preſque tou
la défigura tellement, que ce n'étoit
maſſe informe. Peu contens encore
ſuccès, nous l'entourâmes de notr

persuadés qu'elle seroit absolument consumée en moins de rien, nous commençâmes à songer à nous retirer; mais le marchand Ecossois nous en détourna, en nous assurant que, si nous nous en allions, tous ces pauvres idolâtres se jeteroient dans le feu, pour y être consumés avec leur idole. Nous résolûmes donc de nous arrêter, jusqu'à ce que la paille fût toute brûlée.

Le lendemain nous fîmes fort les occupés, parmi nos compagnons de voyage, à tout préparer pour la marche, & personne ne pouvoit soupçonner que nous eussions été autre part que dans nos lits, puisqu'il n'est rien moins que naturel de courir la nuit quand on prévoit une journée fatigante.

Mais l'affaire n'en resta pas là; le jour après une grande multitude de gens vint, non-seulement du village, mais encore de tous les lieux d'alentour aux portes de la ville, pour demander au gouverneur Russien satisfaction de l'outrage qui avoit été fait à leurs prêtres, & au grand Cham-Chi-Thaungu; c'est-là le terrible nom qu'ils donnoient à la plus difforme divinité qu'on puisse trouver dans tout le paganisme. Le peuple de Nortsinskoi fut d'abord dans une grande consternation d'une visite si peu attendue, qui leur étoit faite par plus de trente mille per-

ſonnes, qu'ils prévoyoient devoir s'aug
en peu de jours juſqu'au nombre de cen
ames.

Le gouverneur Ruſſien leur envoya de
pour tâcher de les appaiſer, & leur don
meilleures paroles imaginables; il les aſſu
ignoroit abſolument toute cette affaire, &
étoit ſûr qu'aucun ſoldat de la garniſon
été hors de la ville pendant toute la nuit
certainement cette violence n'avoit pas ét
miſe par ſes gens, & qu'il puniroit exe
rement les coupables, s'ils pouvoient
indiquer. Ils répondirent avec hauteur qu
le pays d'alentour avoit trop de vénératio
le grand Cham-Chi-Thaungu, qui demeur
le ſoleil, pour détruire ſa ſtatue; que perſo
pouvoit avoir commis ce crime, que q
mécréant de chrétien, & que pour en tirer
ils lui annonçoient la guerre auſſi-bien qu'
les Ruſſiens, qui n'étoient tous que des chr
& des mécréans.

Le gouverneur diſſimula l'indignation q
donnoit un diſcours ſi inſolent, pour n'êt
la cauſe d'une rupture avec ce peuple cor
que le Czar lui avoit ordonné de traite
douceur & avec honnêteté. Il continua
traiter d'une manière très-civile; & po
tourner leur reſſentiment de deſſus ſa gar

il leur dit que ce matin-là même une caravane étoit sortie de la ville pour s'en aller dans la Russie; que c'étoit peut-être quélqu'un de ces voyageurs, qui leur avoit fait cet affront, & qu'il enverroit des gens, pour tâcher de le découvrir s'ils vouloient se contenter de ce procédé.

Cette proposition sembla les calmer un peu, & pour leur tenir parole, le gouverneur nous envoya quelques-uns de ses gens, qui nous instruisirent en détail de tout ce qui venoit d'arriver, en nous insinuant que, si quelqu'un de la caravane avoit donné occasion à cette émeute, il feroit bien de s'échapper au plutôt; & que, coupables ou non, nous agirions prudemment, en poussant notre marche avec toute la viteſſe possible, pendant qu'il ne négligeroit rien pour amuser ces barbares, jusqu'à ce que nous fussions hors d'insulte.

Cette conduite du gouverneur étoit certainement des plus obligeantes; mais quand on en instruisit toute la caravane, il n'y eut personne qui ne fût parfaitement ignorant de toute l'affaire; & nous fûmes préciſément ceux qu'on soupçonna le moins. On ne nous fit pas seulement la moindre question là-dessus. Néanmoins celui qui commandoit alors la caravane profita de l'avis du gouverneur, & nous marchâmes pendant deux jours & deux nuits, sans nous arrêter

presque,

preſque, afin de gagner Jaravena, u
colonie du Czar de Moſcovie, où nou
en ſûreté. Je dois obſerver que la t
marche devoit nous faire entrer dans u
déſert, qui n'à point de nom, & dont je
plus au long dans ſon lieu. Si dans cette
tance nons nous y étions trouvés, il eſt
blable, comme on va le voir, que nous
été tous détruits.

La ſeconde journée après la deſtruc
l'idole, un nuage de pouſſière, qui par
une grande diſtance derrière nous, fit
quelques-uns de la caravane, que nou
pourſuivis. Ils ne ſe trompoient pas. Nous
pas loin du déſert & nous avions paſſé
grand lac, appelé Schaks-Oſer, quar
apperçumes un grand corps de cavalerie d
côté du lac, qui tiroit vers le nord, penc
nous marchions vers l'oueſt. Nous étio
qu'ils euſſent pris un côté du lac, au l
nous avions pris l'autre, fort heureuſeme
nous. Deux jours après nous ne les vîmes p
s'imaginant qu'ils nous ſuivoient toujours
à la piſte, ils avoient pouſſé juſqu'au
Udda. Il eſt fort large & fort profond, q
s'étend plus vers le nord ; mais dans l'
où nous le vîmes, il eſt fort étroit & g

Le troiſième ils virent leur mépriſe,

avions pris, & ils nous pourſuivirent avec toute la rapidité imaginable. Nous les découvrîmes environ au coucher du ſoleil, & nous avions, par haſard, choiſi un endroit pour camper, fort propre à nous y défendre. Nous étions à l'entrée d'un déſert de cinq cens milles de longueur, & nous ne pouvions pas nous attendre à trouver d'autre ville pour nous ſervir d'aſyle, que Jaravena qui étoit encore à deux journées de nous : nous avions dans le lieu où nous étions pluſieurs petits bois, & notre camp étoit par bonheur dans un paſſage aſſez étroit, entre deux bocages peu étendus, mais extrêmement épais, ce qui diminuoit un peu la crainte que nous avions d'être attaqués cette même nuit. Il n'y avoit que nous quatre qui ſavions au juſte pourquoi nous étions pourſuivis ; mais comme les Tartares Monguls ont la coutume de parcourir le déſert en grandes troupes ; les caravanes ſe fortifient toujours contre des camps volans de voleurs de grands chemins, & ainſi nos gens ne furent pas ſurpris de ſe voir pourſuivis par cette cavalerie.

Non-ſeulement nous étions campés entre deux bois, mais notre front étoit encore couvert par un petit ruiſſeau, de manière que nous ne pouvions être attaqués qu'à notre arrière-garde. Peu

contens encore de tous ces avantages natur
notre poſte, nous nous fîmes un rempart d
nous de tout notre bagage, derrière lequel
rangeâmes ſur une même ligne nos char
& nos chevaux, & par derrière, nous nous
vrîmes d'un abattis d'arbres.

Nous n'avions pas encore fini cette eſpè
fortification, que nous eûmes les Tar
ſur les bras. Ils ne nous attaquèrent pas bruſ
ment comme nous l'avions cru, ni en vo
de grand chemin. Ils commencèrent par
envoyer trois députés pour nous dire de
livrer les coupables qui avoient inſulté l
prêtres & détruit par le feu leur dieu Ch
Chi-Thaungu, afin qu'ils fuſſent brûlés,
expier leur crime; & ils nous dirent q
ſi on leur accordoit leur juſte demande, il
retireroient ſans faire le moindre mal au
de la caravane, ſinon qu'ils nous brûlero
tous tant que nous étions.

Nos gens furent fort étourdis de ce com
ment; ils ſe regardèrent les uns les autres p
examiner ſi quelqu'un ne découvriroit pas, pa
contenance, qu'il étoit particulièrement intér
dans cette affaire. Mais celui qui avoit fai
coup s'appeloit Perſonne. Là-deſſus le comm
dant de la caravane fit aſſurer aux députés q
étoit très perſuadé que les coupables n'étoi

pas dans notre camp, que nous étions tous des marchands d'une humeur paisible, & que nous ne voyagions que pour les affaires de notre commerce; que nous n'avions pas songé à leur faire le moindre chagrin; que par conséquent, ils feroient bien de chercher leurs ennemis autre part, & de ne nous pas troubler dans notre marche, ou bien que nous ferions tous nos efforts pour nous défendre & pour les faire repentir de leur entreprise.

Ils furent si éloignés de croire cette réponse satisfaisante, que le lendemain, au lever du soleil, ils approchèrent de notre camp pour le forcer; mais quand ils en virent l'assiette, ils n'osèrent pas nous venir voir de plus près, que de l'autre côté du petit ruisseau qui couvroit notre front. Las ils s'arrêtèrent en nous étalant une si terrible multitude, que le plus brave de nous en fut effrayé. Ceux qui en jugèrent le plus modestement, crurent qu'ils étoient dix mille tout au moins. Après nous avoir considérés pendant quelques momens, ils poussèrent des hurlemens épouvantables en couvrant l'air d'un nuage de flèches. Nous nous étions heureusement assez bien précautionnés contre un pareil orage; nous nous cachâmes derrière nos balots, & si je m'en souviens bien, aucun de nous ne fut blessé.

Quelque tems après nous les vîmes f
mouvement du côté droit, & nous nou
dîmes à être attaqués par derrière, qu
Coſaque de Jaravena, qui étoit dans le
moſcovite, & qui étoit un fin drôle, s
chant du commandant de la caravane,
que s'il vouloit il ſe faiſoit fort d'envoye
cette canaille vers Siheilka ; c'étoit un
éloignée de nous de plus de cinq journé
côté du ſud. Voyant que le command
demandoit pas mieux, il prend ſon arc
flèches & ſe met à cheval. S'étant ſép
nous, du côté de notre arrière-garde, il
un grand détour, & joignant les Tarta
qualité d'exprès, qui leur venoit donn
lumières ſur ce qu'ils cherchoient à déco
il leur dit que ceux qui avoient détruit
Chi-Thaungu, s'en étoient allés du côté de
ka, avec une caravane de mécréans, dans l
lution de brûler encore Schal-Ifar, le di
Tartares Tonguois.

Comme ce garçon étoit une eſpèce de
tare lui-même, & qu'il parloit parfaitemen
leur langage, il ménagea ſi bien ſon hi
qu'ils y ajoutèrent foi, ſans la moindre dif
Dans le moment même, ils s'en allèrent à
bride, & trois heures après nous n'en
plus un ſeul, nous n'en entendîmes plus

& nous n'avons jamais ſu s'ils pouſsèrent juſqu'à Siheilka, ou non.

Après nous être tirés de ce danger, nous marchâmes en sûreté juſqu'à la ville de Jaravena, où il y a une garniſon moſcovite, & nous y reſtâmes pendant cinq jours pour nous refaire de la fatigue que nous avions eſſuyée dans nos dernières marches, pendant leſquelles nous n'avions pas eu le loiſir de fermer l'œil.

De-là nous entrâmes encore dans un affreux déſert, que nous ne pûmes traverſer qu'en vingt-trois jours. Nous nous étions fournis de quelques tentes, pour paſſer les nuits plus commodément, & de ſeize charriots du pays, pour porter notre eau & nos proviſions. Nous en tirions encore un grand ſervice; pendant la nuit ils nous tenoient lieu de retranchement, étant arrangés tout autour de notre camp; en ſorte que, ſi les Tartares nous avoient attaqués, ſans une ſupériorité exceſſive du nombre, nous aurions pu les repouſſer ſans peine.

Dans ce déſert, nous vîmes un grand nombre de ces chaſſeurs qui fourniſſent tout le monde de ces belles fourrures de ſables & d'hermines. Ils ſont, pour la plupart Tartares Monguls, & bien ſouvent ils attaquent de petites caravanes; mais la nôtre n'étoit pas de leur gibier; auſſi n'en avons-nous jamais vu de troupes entières.

J'aurois été fort curieux de voir les animaux dont ils tirent ces peaux précieuſes; mais il me fut impoſſible de parvenir à mon but; car ces meſſieurs n'osèrent pas approcher de nous, & c'auroit été une grande imprudence à moi de me ſéparer de la caravane pour les aller voir.

Au ſortir de ce déſert, nous entrâmes dans un pays aſſez bien peuplé, & rempli, pour ainſi-dire, de villes & de châteaux, où la Cour a établi des garniſons pour la ſûreté des caravanes, & pour défendre le pays contre les courſes des Tartares, qui, ſans cela, rendroient les chemins fort dangereux. Sa majeſté Czarienne a donné des ordres fort précis aux gouverneurs de ces places, de ne rien négliger pour mettre les marchands & les voyageurs hors d'inſulte, & de leur donner des eſcortes d'une forteresſe à l'autre, au moindre bruit qui ſe répandroit de quelque invaſion des Tartares.

Conformément à ces ordres, le gouverneur d'Adinskoy, à qui j'eus l'honneur de rendre mes devoirs, avec le marchand Écoſſois qui le connoiſſoit, nous offrit une eſcorte de cinquante hommes juſqu'à la garniſon prochaine, ſi nous croyions qu'il y eût le moindre danger dans la route.

Je m'étois imaginé pendant tout le voyage, que plus nous approcherions de l'Europe, & plus

nous trouverions les gens polis, & les pays peuplés; mais je m'étois fort trompé à ces deux égards, puiſque nous avions encore à traverſer le pays des Tartares Tonquois, où nous vîmes les mêmes marques d'un paganiſme barbare, & même des marques encore plus groſſières que celles qui nous avoient ſi fort choqués auparavant. Il eſt vrai qu'étant entièrement aſſujettis par les Moſcovites, & mieux tenus en bride que les autres, ils n'étoient ni ſi inſolens, ni ſi dangereux que les Monguls; mais, en récompenſe, nous vîmes très-clairement qu'ils ne le cédoient à aucun peuple barbare de l'univers, en groſſièreté de manières, en idolâtrie, & en nombre de divinités. Ils ſont tous couverts de peaux de bêtes ſauvages, auſſi bien que leurs maiſons; & il n'eſt pas poſſible de diſtinguer un homme d'une femme, par l'habit, ni par l'air. En tems d'hiver, quand toute la terre eſt couverte de neige, ils vivent dans des ſouterreins diſtingués en pluſieurs différentes cavernes.

Si les Monguls avoient leur Cham-Chi-Thaungu pour toute la nation, ceux-ci avoient des idoles en chaque tente & en chaque cave. D'ailleurs ils adoroient le ſoleil, les étoiles, la neige, l'eau, en un mot tout ce qui offroit à leur eſprit quelque choſe de merveilleux; & comme leur craſſe ignorance leur fait trouver du ſurprenant par-tout,

il n'y a preſque rien qui ne ſoit honoré de leurs ſacrifices.

Il ne m'arriva rien de particulier dans toute cette étendue de pays, dont les bornes étoient éloignées du déſert dont j'ai parlé en dernier lieu, de plus de quatre cens milles. La moitié de ce terrein peut bien paſſer pour un déſert auſſi, & nous fûmes obligés de voyager pendant douze jours, ſans rencontrer ni maiſon, ni arbre, & de porter avec nous notre eau, & nos autres proviſions.

Après nous être tirés de cette ſolitude, nous parvînmes en deux jours de marche à la ville de Janezay, ſituée près d'un grand fleuve du même nom. On nous dit-là, que ce fleuve ſépare l'Europe de l'Aſie ; de quoi nos faiſeurs de cartes géographiques ne tombent pas d'accord. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il borne vers l'orient l'ancienne Sibérie, qui ne fait qu'une province du vaſte empire des Moſcovites, quoiqu'elle ſoit plus grande que toute l'Allemagne.

Je remarquai que dans cette province même, le paganiſme & l'ignorance la plus brutale ont partout le deſſus, excepté dans les garniſons ruſſiennes. Toute l'étendue de terrein entre le fleuve Oby & le fleuve Janezay, eſt peuplée de payens, & de payens auſſi barbares que les Tartares les

plus reculés, & même que les sauvages les plus brutaux de l'Asie & de l'Amérique.

Je pris la liberté de dire à tous les gouverneurs Moscovites, que j'eus l'honneur d'entretenir, que ces pauvres payens, pour être sous le gouvernement d'une nation chrétienne, n'en sont pas plus prêts à embrasser le christianisme. *Ils me* répondirent presque tous, que je n'avois pas tort; mais que c'étoit une affaire qui ne les regardoit pas. Si le Czar, disoient ils, avoit envie de convertir ses sujets Sibériens, Tonguois & Monguls, il devroit envoyer pour cet effet des ecclésiastiques, & non pas des soldats; & puisqu'il s'y prend d'une autre manière, il est naturel de croire que notre monarque songe plus à rendre ses peuples soumis à son empire, qu'à en faire des chrétiens.

Depuis le fleuve Janezay, *jusqu'à l'Oby*, il nous fallut traverser un pays abandonné en quelque sorte: ce n'est pas que le terrein soit ingrat, & incapable d'être cultivé; il n'y manque que des habitans & de l'industrie. A le considérer en lui-même, c'est un pays très-agréable, & très-fertile; le peu d'habitans qu'il contient consiste entièrement en payens, si vous en exceptez ceux qu'on y envoie de la Russie. Je dois observer en passant, que c'est justement dans ce pays

ſitué de l'un & de l'autre côté de l'Oby, ‹
envoyés en exil les criminels Moſcovites
ſont point condamnés à mort ; & il leur
que impoſſible de s'en échapper jamais.

Il ne m'arriva rien qui ſoit digne d'ê
porté juſqu'à mon arrivée à Tobolski, cap
la Sibérie, où je demeurai pendant u
conſidérable, par la raiſon que voici.

Nous avions mis à-peu-près ſept moi
notre voyage, & l'hiver approchoit à
pas. La caravane devoit aller à Moſcov
nous n'y avions aucunes affaires, mon al
moi ; c'étoit notre patrie que nous avio
quement en vue, & cette conſidération
bien que nous tinſſions un peu conſeil à pa
vrai qu'on nous diſoit merveille des traîne
par des rennes, qui rendent ſi faciles &
des les voyages qu'on entreprend en tems
je ſais bien que ce qu'on nous rapportoit
que ſurprenant qu'il fût, étoit la vérité
pure. Les Ruſſiens aiment mieux voyager e
qu'en été, parce que dans leurs traîneaux
ſent les jours & les nuits avec toute la c
dité imaginable, tandis qu'ils parcour
eſpace extraordinaire. Tout le pays eſt c
de neige durcie par le grand froid, qui f
ſeule ſurface douce & égale, des plaine
rivières, des montagnes & des lacs.

Mais je ne pouvois rien gagner par un voyage de cette nature. Pour aller en Angleterre je ne devois prendre que deux chemins. Je pouvois aller avec la caravane jusqu'à Jareslaw, & de-là tourner vers l'oueſt, pour gagner Nerva & le golfe de Finlande. Il m'étoit facile de paſſer de-là, par mer, ou par terre, à Dantzick, où peut-être je pouvois trouver l'occaſion de me défaire avantageuſement de mes marchandiſes des Indes. Ou bien je devois quitter la caravane à une petite ville ſituée ſur la Dwina, d'où, en ſix jours de tems, je pouvois venir par eau à Archangel, & paſſer de-là par mer à Hambourg, en Hollande ou en Angleterre.

Or il étoit également extravagant de ſonger à l'un & à l'autre de ces voyages, pendant l'hiver. Il étoit impoſſible d'aller à Dantzick par mer, parce que la mer Baltique eſt toujours gelée dans cette ſaiſon; & de vouloir voyager par terre dans ce pays-là, c'étoit auſſi dangereux que de marcher mal accompagné au travers des Tartares Monguls. D'un autre côté, ſi j'étois arrivé à Archangel au mois d'Octobre, j'aurois trouvé tous les vaiſſeaux partis, & la ville preſque déſerte, puiſque les marchands, qui y font leur ſéjour pendant l'été, ont coutume de ſe retirer pendant l'hiver à Moſcow. Ainſi, j'aurois pu y eſſuyer un froid extrême, & peut-être une grande diſette de vivres, ſans

compter une vie triſte & déſagréable
compagnie.

Il valoit mieux, par conſéquent, l
caravane, & faire tous les préparatifs
pour paſſer l'hiver dans la capitale de
où je pouvois faire fond ſur trois c
eſſentielles ; ſavoir, l'abondance d
une maiſon bonne & chaude avec d
quantité, & enfin très-bonne compa

Je me trouvois alors dans un clima
férent de mon paradis terreſtre, ma
où je ne ſentis jamais le froid que p
friſſons de ma fièvre; au contraire, j'
de la peine à y ſouffrir des habits ſur n
& je n'y faiſois du feu que hors de l
uniquement pour me préparer quelq
Ici je commençai par me fournir de tr
camiſoles & de quelques grandes rob
pendoient juſqu'aux pieds, & dont les
étoient boutonnées juſqu'aux poignets.
marquer même, que toutes ces différe
d'habits étoient doublées de bonnes fo

Pour chauffer ma maiſon, je m'y
autre manière que celle dont on ſe ſe
gleterre; où l'on fait du feu dans des
ouvertes, qui ſont placées dans chaque
ce qui laiſſe un air auſſi froid qu'il ét

vant, dès que le feu eſt éteint. Je fis placer une cheminée ſemblable à une fournaiſe, dans un endroit qui étoit le centre de ſix chambres différentes; le tuyau par où devoit ſortir la fumée, alloit d'un côté, & l'ouverture par où ſortoit la chaleur étoit juſtement du côté oppoſé : par-là toutes les chambres étoient entretenues dans une chaleur égale, ſans qu'on découvrît le feu nulle part, de la même manière que dans les bains d'Angleterre.

C'eſt ainſi que mes appartemens étoient toujours chauds, quelque froid qu'il fît au dehors, & je n'étois jamais incommodé de la fumée.

Ce qui doit paroître d'abord fort incroyable, c'eſt ce que j'ai inſinué touchant la bonne compagnie que je trouvai dans un pays de barbares, dans une des provinces les plus ſeptentrionales de la Moſcovie, un pays ſitué dans le voiſinage de la mer Glaciale, & ſeulement éloigné de quelques degrés de la nouvelle Zemble.

Mais on y ajoutera foi ſans peine, quand on voudra bien ſe ſouvenir que j'ai dit que la Sibérie eſt le ſéjour des criminels d'état de la Moſcovie. La ville capitale doit être par conſéquent remplie de nobleſſe, de généraux, de grands ſeigneurs & de princes même. J'y trouvai le célèbre prince Galitzin, le vieux général Roboſtiski, & plu-

dessus je lui dis que j'avois eu le pouvoir de disposer absolument de la fortune & de la vie de mes sujets, & que, malgré mon despotisme, il n'y avoit eu personne, dans tous mes états, dont je n'eusse été aimé avec une tendresse filiale.

Il me répondit, en branlant la tête, qu'effectivement, de ce côté-là, j'avois surpassé de beaucoup le Czar son maître. Ce n'est pas tout, monseigneur, repris-je, toutes les terres de mon royaume m'appartiennent en propre, tous mes sujets n'étoient que mes fermiers, sans y être contraints; & tous tant qu'ils étoient, ils auroient hasardé leur vie pour sauver la mienne, & jamais prince ne fut plus tendrement aimé, & en même tems si fort respecté & si craint de son peuple.

Après l'avoir encore amusé pendant quelque tems de ces magnifiques chimères, fondées pourtant sur des réalités, mais très-minces, je lui fis voir clair dans le fond de cette affaire, & je lui donnai un détail de tout ce qui m'étoit arrivé dans l'île, & de la manière que j'y avois gouverné mes sujets; en un mot, je lui fis là-dessus précisément le même récit que j'ai communiqué au public.

Toute la compagnie fut ravie de cette relation, & sur-tout le prince, qui me dit, en poussant un grand soupir, que la véritable grandeur de l'homme consistoit à être son propre maître, &

à

à s'acquérir un empire despotique sur ses
passions ; qu'il n'auroit pas changé une mo
comme la mienne, contre toute la don
de son auguste maître ; qu'il trouvoit un
plus véritable dans la retraite à laquelle
été condamné, que dans la grande autor
il avoit autrefois joui à la cour de son em
& que, selon lui, le plus haut degré de l
humaine, consistoit à proportionner nos
nos passions à la situation où la provider
voit bon de nous ménager un calme in
au milieu des tempêtes & des orages qui
vironnent extérieurement.

Pendant les premiers jours que je p
continua-t-il, j'étois accablé de mon
malheur ; je m'arrachois les cheveux, j
rois mes habits, en un mot, je m'emp
toutes les extravagances ordinaires à cet
croient accablés par leurs infortunes ; mai
de tems, & quelques réflexions, me portèr
considérer moi-même d'une manière tra
aussi-bien que les objets qui m'environn
trouvai bientôt que la raison humaine, dè
a l'occasion d'examiner à loisir tout le d
la vie, & la nature des secours qu'elle p
prunter de l'industrie pour la rendre h
est parfaitement capable de se procurer

cité réelle, indépendante des coups du sort, & entièrement convenable à nos desirs les plus naturels, & au grand but pour lequel nous sommes créés. Je compris, en peu de jours, qu'un bon air à respirer, des alimens simples pour soutenir notre vie, des habits propres à nous défendre des injures de l'air, & la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour la conservation de la santé, sont tout ce qui peut contribuer aux besoins véritables de l'homme. J'avoue que la grandeur, l'autorité, la richesse, & les plaisirs qu'elle nous procure, & dont j'ai eu autrefois ma bonne part, sont capables de nous procurer mille agrémens; mais d'un autre côté, toutes ces sortes de plaisirs influent terriblement sur les plus mauvaises de nos passions. Elles fertilisent, pour ainsi dire, notre ambition, notre orgueil, notre avarice, & notre sensualité. Ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les semences de tous nos autres crimes. Elles n'ont pas la moindre relation avec ces talens qui font l'homme sage, ni avec ces vertus qui constituent le caractère du chrétien. Privé à présent de tout ce bonheur extérieur, source ordinaire des vices, éloigné du faux brillant, je ne le regarde que de son côté ténébreux; je n'y trouve que de la difformité, & je suis pleinement con-

vaincu que la vertu seule rend l'homm
blement sage, grand, riche, & qu'elle
prépare à la jouissance d'une félicité
Dans cette pensée, ajouta-t-il, je me tr
heureux au milieu de ce désert, que
ennemis, qui sont en pleine possessio
chesses & de l'autorité qu'ils m'ont fai
& dont je me sens déchargé, comme
deau pesant.

Vous penserez peut-être, monsieur,
encore, que je suis uniquement forcé
dans ces vues par la nécessité, & que
espèce de politique, je fais de pareilles
pour adoucir un état que d'autres p
nommer misérable; mais vous vous tr
S'il est possible à l'homme de connoître
chose de ses propres sentimens, je pui
surer que je ne voudrois pas retourner
quand le Czar, mon maître, auroit en
rétablir dans toute ma grandeur. Si j
suis capable, j'avoue que mon extrava
prochera de celle d'un homme qui,
la prison de cette chair, & ayant déjà
la félicité céleste, voudroit revenir su
& se livrer de nouveau aux foiblesses
& aux misères de la vie humaine.

Il prononça ce discours avec tant d

& avec une action si pathétique, qu'on pouvoit lire dans tout son air, qu'il exprimoit les véritables sentimens de son cœur.

Je lui dis que je m'étois cru autrefois une espèce de monarque dans l'état que je lui avois dépeint ; mais que pour lui, il n'étoit pas seulement un souverain despotique, mais encore un grand conquérant, puisque celui qui remporte la victoire sur ses desirs rebelles, qui s'assujettit soi-même, & qui rend sa volonté absolument dépendante de sa raison, mérite mieux ce titre glorieux, que celui qui renverse les murailles de la plus forte place. « Je vous conjure pourtant, mon-» seigneur, ajoutai-je, de m'accorder la liberté » de vous faire une seule question. S'il vous étoit » entièrement libre de sortir de cette solitude, » & de mettre fin à votre exil, vous en serviriez-» vous » ?

Monsieur, me répondit-il, votre question est subtile, & il faut faire quelque distinction très-exacte pour y répondre juste. Je vais pourtant vous satisfaire, avec toute la candeur dont je suis capable. Rien au monde ne seroit assez fort pour me tirer de mon exil, que les deux motifs suivans ; la satisfaction de voir mes parens, & le plaisir de vivre dans un climat un peu plus modéré. Mais je puis vous protester que si mon sou-

verain vouloit me remettre dans la pc
cour, & dans l'embarras qui accompagn
d'un miniſtre, je n'abandonnerois pa
ſauvages, ces déſerts, ces lacs glacés
faux brillant de la gloire & de la richeſſ
les plaiſirs, ou pour mieux dire, les
courtiſan le plus favoriſé du prince.

« Mais, monſeigneur, repris-je,
» n'êtes-vous pas ſeulement banni des
» la cour, de l'autorité & des richeſſes
» avez joui autrefois, il ſe peut que
» ſoient confiſqués, que vous ſoyez
» quelques-unes des commodités de l
» que vous n'ayez pas aſſez largemen
» ſubvenir aux beſoins d'un état médi

Vous ne devinez pas mal, me répl
ſi vous me conſidérez en qualité de
comme je le ſuis réellement : mais ſi
regardez ſimplement comme une cré
maine, confondue avec le reſte des
vous comprendrez facilement que je n
tomber dans la diſette, à moins que
taqué par quelque maladie durable. V
notre manière de vivre ; nous ſomme
perſonnes de qualité ; nous vivons d
traite, & d'une manière convenable à d
nous avons ſauvé tous quelque choſe d

de notre fortune, ce qui nous exempte de la fatigue de notre subsistance par la chasse. Cependant les pauvres soldats qui se trouvent ici, & qui courent les bois pour prendre des renards & des sables, sont au large autant que nous. Le travail d'un mois leur fournit tout ce qui leur est nécessaire pour une année entière. Comme nous dépensons peu, nos besoins sont petits, & il nous est aisé d'y subvenir abondamment.

Je m'étendrois trop si je voulois rapporter toutes les particularités de l'entretien que j'eus avec cet homme véritablement grand. Il y fit voir un génie supérieur, une grande connoissance de la véritable valeur des choses, & une sagesse soutenue par une noble piété. Il n'étoit pas difficile de se persuader que le mépris qu'il avoit pour le monde étoit sincère, & l'on verra dans la suite de mon histoire, que ces apparences n'étoient pas trompeuses.

J'avois déjà été là pendant huit mois dans un hiver extrêmement obscur, & d'un froid si excessif, que je n'osois pas me hasarder dans les rues sans être enfoncé dans les fourrures, & sans même avoir devant le visage un masque qui en fût doublé. Il n'y avoit qu'un trou pour la respiration, & deux autres pour me donner la liberté de voir & de distinguer les objets. Pendant

trois mois, nous n'eûmes que cinq heures
ou tout au plus six, & le reste du tems il
fait une obscurité absolue, si la terre
pas été couverte de neige. Nos chevaux
conservés sous terre, & les trois valets qu
avions loués pour avoir soin de nous &
bêtes, souffrirent si fort de la saison, que,
en tems, il fallut leur couper quelque doi
quelque orteil, de peur que la gangrène
mît.

Il est vrai que nous étions fort chaudeme
la maison, nos murailles étoient épaiss
fenêtres petites & doubles. Les vivres n
manquoient pas; ils consistoient princip
en viande de renne séchée, en biscuit fo
en poisson sec, en mouton, & en chair de
qui est un fort bon manger, à peu près
du bœuf. Notre boisson étoit de l'eau mêl
prit-de-vin, au lieu d'eau-de-vie : quan
voulions nous régaler, nous avions, au
vin, de l'hydromel qui étoit admirable.
leurs, les chasseurs qui ne laissoient pas d
les bois, quelque tems qu'il fît, nous appo
de tems en tems, du gibier fort gras & d'
excellent; ils nous fournissoient aussi q
fois de grandes pièces d'ours, qu'on m
comme une venaison excellente; mais n

trouvions pas grande délicatéſſe nous autres Anglois. Ce qui nous venoit fort à propos, c'eſt que nous avions avec nous une grande proviſion de thé parfaitement bon, dont nous pouvions régaler nos amis. En un mot, à tout prendre, il ne nous manquoit rien pour vivre agréablement.

Nous étions entrés dans le mois de Mars ; les jours commençoient à s'allonger, & le froid à devenir ſupportable : pluſieurs voyageurs faiſoient déjà les préparatifs néceſſaires pour partir en traîneau ; mais pour moi, qui avois pris une réſolution d'aller à Archangel, & non pas vers la Moſcovie & vers la mer Baltique, je ne fis pas le moindre mouvement, perſuadé que les vaiſſeaux qui viennent du Sud ne partent guères pour cette partie du monde qu'au mois de Mai, ou au commencement de Juin, & que par conſéquent, ſi j'y arrivois au commencement d'Août, j'y ſerois avant qu'aucun vaiſſeau fût prêt pour le retour.

Ainſi je vis partir devant moi tous les voyageurs & tous les marchands qui avoient, dans le fond, raiſon de me dévancer. Il arrive, toutes les années, qu'ils quittent la Sibérie pour aller en partie à Moſcow, & en partie à Archangel, pour y débiter leurs fourrures, & pour acheter, à la place, tout ce qui leur eſt néceſſaire pour aſſortir leurs magaſins : ils ont huit cens milles à faire pour

revenir chez eux, & par conſéquent il
ſe dépêchent.

Je ne commençai à emballer mes hard
marchandiſes qu'à la fin de Mai, & pen
j'étois dans cette occupation, je me mis
à tous ces exilés qu'on laiſſe en liberté
ſont arrivés en Sibérie. Ils peuvent aller
où ils veulent, & j'étois fort ſurpris de
ne ſongeoient pas à gagner quelqu'au
du monde, où ils pourroient vivre plus à
& dans un meilleur climat.

Mon étonnement ceſſa dès que j'eu
ma difficulté au prince dont j'ai fait
ſieurs fois mention. Voici ce qu'il me r
Il faut conſidérer d'abord, monſieur,
dans lequel nous ſommes, & en ſecond
ſituation où nous nous trouvons. Nous
environnés ici, nous autres exilés, de
plus fortes que des grilles & des verroux.
du nord, nous avons une mer innavig
jamais vaiſſeau ni chaloupe ne trouva paſ
quand nous aurions quelque navire en no
ſeſſion, nous ne ſaurions de quel côté fai
De toute autre part nous ne ſaurions nou
qu'à travers une étendue de terrein appar
ſa majeſté Czarienne, d'environ trois c
rante lieues. Il eſt abſolument néceſſaire d

les grandes routes frayées par les gouverneurs des provinces, & de paſſer par des villes où il y a garniſon ruſſienne; en ſuivant les chemins ordinaires, nous ſerions découverts indubitablement; & en prenant des routes détournées, nous ne ſaurions manquer de mourir de faim. Par conſéquent il eſt certain qu'on ne ſauroit former une pareille entrepriſe, ſans ſe rendre coupable de la plus haute extravagance.

Cette ſeule réponſe me réduiſit au ſilence, & me ſatisfit pleinement. Elle me fit parfaitement bien comprendre que ces exilés étoient auſſi-bien empriſonnés dans les vaſtes campagnes de la Sibérie, que s'ils étoient reſſerrés dans la citadelle de Moſcow. Cette conviction ne m'empêcha pas de me mettre dans l'eſprit que j'étois en état de tirer ce grand homme de ſa triſte ſolitude, ni d'en former le deſſein, quelque dangereux qu'il pût être pour moi-même. Un ſoir, je trouvai l'occaſion de lui expliquer mes penſées là-deſſus, & de lui en faire la propoſition. Je lui repréſentai qu'il m'étoit fort aiſé de l'emmener avec moi, puiſqu'il n'étoit gardé de perſonne, & que j'avois réſolu de m'en aller à Archangel & non à Moſcow : que, dans cette route, je pouvois marcher avec mon train, en guiſe d'une petite caravane, & qu'ainſi je ne ſerois pas obligé de chercher des

gîtes dans les garnisons russiennes ; mais
pourrois camper toutes les nuits où je vou
que, de cette manière, je pouvois facil
le conduire à Archangel, le mettre en si
bord d'un vaisseau anglois ou hollandoi
le mener avec moi dans des pays où perso
songeroit à le poursuivre. Je l'assurai, en
tems, que j'aurois soin de lui fournir, penda
le voyage, tout ce dont il auroit besoin, j
ce qu'il fût en état de subsister par lui-mê

Il m'écouta avec grande attention, & p
tout le tems que je parlois, il me regard
ment; je pus voir même par son air, que
je lui disois le mettoit dans la plus violen
tation. Sa couleur changeoit à tout mome
yeux paroissoient tantôt vifs, tantôt étein
son cœur sembloit flotter entre plusieurs p
opposées. Il ne fut pas d'abord en état de
pondre. S'étant enfin un peu remis ; éta
heureux, s'écria-t-il, que celui des pauvre
tels, quand ils ne se précautionnent pas, ave
l'attention possible, contre tous les dangers q
nacent leur foible vertu ! Les actes de l'ar
plus sincère peuvent devenir pour eux des
& avec la meilleure intention du monde ;
viennent les tentateurs les uns des autres.
cher ami, continua-t-il, d'un air plus ca

y a tant de désintéressement dans l'offre que vous me faites, que je connoîtrois fort peu le monde si je ne m'en étonnois pas, & que je ferois le plus ingrat des hommes, si je n'en avois toute la reconnoissance possible. Mais parlez-moi naturellement, avez-vous cru que le mépris que je vous ai fait voir pour le monde étoit sincère, & que je vous ai découvert le fond de mon ame, en vous assurant que, dans mon exil, je m'étois procuré une félicité supérieure à tous les avantages qu'on peut emprunter de la grandeur & des richesses ? M'avez-vous cru vrai, quand je vous ai protesté que je refuserois de rentrer dans la condition brillante où je me suis vu autrefois à la cour de mon maître ? M'avez-vous cru honnête-homme, ou m'avez-vous pris pour un de ces hypocrites qui se dédommagent de leur mauvaise fortune, par une fausse ostentation de piété & de sagesse ?

Il s'arrêta-là, non pas pour attendre ma réponse, mais parce que l'agitation de son cœur l'empêchoit de poursuivre. J'étois plein d'admiration pour les sentimens de ce grand homme, & cependant je ne négligeai rien pour l'y faire renoncer. Je me servis de quelques argumens pour le porter au dessein de se retirer de sa triste situation ; je tâchai de lui faire considérer ma

propoſition, comme une porte que le ciel vroit à ſa liberté, & comme un ordre qu'il voit de la Providence, de ſe mettre dans un plus agréable, & de ſe rendre utile aux a hommes.

Que ſavez-vous, me répondit-il, ſi au d'un ordre de la Providence, ce n'eſt pas p une ruſe du démon, qui, dans ma délivra offre à mon ame l'idée d'une grande félicité, quement pour me faire tomber dans un pi & pour me porter à courir moi-même à ma ru Dans mon exil, je ſuis libre de toute tentat de retourner à ma miſérable grandeur; & ſi j' libre, peut-être l'orgueil, l'ambition, l'av & la ſenſualité, dont la ſource n'eſt jamais tièrement tarie dans la nature humaine, n traîneroient de nouveau avec impétuoſité. cet heureux priſonnier redeviendroit, au m des douceurs d'une liberté extérieure, l'eſ de ſes ſens & de ſes paſſions. Non, non, cher monſieur, il vaut bien mieux que je dans mon exil, banni de la cour, & exem crimes, que de me délivrer de cette vaſte tude, aux dépens de la liberté de ma rai aux dépens d'une félicité éternelle, ſur laq je fixe à préſent mes yeux, & que je poi perdre ſi j'acceptois vos offres obligeantes. J

un homme foible, naturellement sujet à la tyrannie des passions : ne me tirez pas de mon heureuse défiance ; ne soyez pas en même tems mon ami & mon tentateur.

Si j'étois surpris de son discours précédent, celui là me rendit absolument muet. Son ame luttoit d'une telle force contre ses desirs, & contre ce penchant naturel à tout homme, de chercher ses commodités, que, quoiqu'il fît un tems extraordinairement froid, il étoit tout en eau. Voyant qu'il avoit grand besoin de se tranquilliser, je lui dis, en peu de mots, qu'il feroit bien de considérer cette affaire à loisir, & d'une manière calme, & là-dessus je m'en retournai chez moi.

Environ deux heures après, j'entendis quelqu'un à la porte de ma chambre, & lorsque je me levois pour l'ouvrir, il m'en épargna la peine ; c'étoit le prince lui-même. *Mon cher ami*, me dit-il, vous m'aviez presque persuadé ; mais la réflexion est venue à mon secours, & je me raffermis absolument dans mon opinion, ne le trouvez pas mauvais, je vous en prie. Si je n'accepte pas une offre aussi obligeante & aussi désintéressée que la vôtre, si je la refuse, ce n'est pas faute de reconnoissance ; j'en ai toute la gratitude possible, soyez-en sûr. Mais vous ne voudriez pas que je

prix. J'avois de la peine à me résoudre à les accepter d'un homme qui étoit dans une malheureuse situation ; mais il ne voulut point être refusé ; & pour ne le pas désobliger, force me fut de prendre un présent si magnifique.

Le jour après, je lui envoyai mon valet avec un présent de thé, à quoi j'avois joint deux pièces de damas de la Chine ; & quelques petites pièces d'or du Japon, qui ne pesoient pas six onces en tout ; par conséquent, il s'en falloit bien que mon présent n'égalât le sien, qu'à mon retour en Angleterre je trouvai de la valeur de plus de 200 l. sterling.

Il accepta le thé, une pièce de damas, & une seule petite pièce d'or marquée du coin du Japon, qu'il ne prit sans doute que comme une curiosité ; & me renvoyant le reste, il me fit dire qu'il seroit bien-aise d'avoir une conversation avec moi.

M'étant venu voir là-dessus, il me dit que je savois ce qui s'étoit passé entre nous, & qu'il me conjuroit de ne lui en plus parler ; mais qu'il seroit bien-aise de savoir si, lui ayant fait une offre si généreuse, je serois d'humeur à rendre le même service à une personne qu'il me nommeroit, & pour laquelle il s'intéressoit de la manière la plus tendre. Je lui répondis naturellement, que je parlerois contre ma conscience si je disois que

j'étois

j'étois prêt à faire autant pour un autre
lui, pour qui je ſentois un profond reſp
plus parfaite eſtime. Cependant, conti
ſi vous voulez bien me nommer la perſ
queſtion, je vous répondrai avec franc
ſi ma réponſe vous déplaît, j'oſe eſp
vous ne m'en voudrez point de mal. I
qu'il s'agiſſoit de ſon fils unique que je
jamais vu, & qui ſe trouvoit dans la mê
dition que lui, éloigné de Tobolski d
deux cens milles; mais qu'il trouveroit l
de le faire venir, ſi j'étois diſpoſé à lui
cette grace.

Je n'héſitai pas un moment; je lui d
conſentois de bon cœur, & que ne pou
lui montrer à lui-même juſqu'à quel pc
conſidérois, je ſerois charmé de lui en
des marques dans la perſonne de ſon fils
demain il envoya des gens pour aller ch
jeune prince, & il arriva trois ſemain
amenant avec lui ſix ou ſept chevaux ch
plus riches fourrures, dont la valeur r
une ſomme très-conſidérable.

Ses valets conduiſirent les chevaux
ville, en laiſſant leur jeune ſeigneur à
diſtance de-là; mais il entra la nuit
dans la maiſon, & ſon père me le préſe

le même moment nous concertâmes tout pour notre voyage, & nous en réglâmes les préparatifs.

J'avois troqué, dans cette ville, une partie de mes marchandiſes des Indes contre une bonne quantité de ſables, d'hermines, de renards noirs, & d'autres fourrures de prix. Ce que j'avois donné en échange, conſiſtoit ſur-tout en noix muſcades, & en cloux de girofle, & dans la ſuite je me défis de ce qui m'en reſtoit à Archangel, où j'en tirai un meilleur parti que je n'aurois pu faire à Londres. Ce commerce plut fort à mon aſſocié, qui étoit plus avide de gain que moi, & dont le négoce étoit plus le fait, qu'il n'étoit le mien. Il ſe félicitoit fort du parti que nous avions pris de reſter ſi long-tems dans la Sibérie, à cauſe des profits conſidérables que nous y avions faits.

C'étoit au commencement de Juin que je partis de cette ville ſi éloignée des routes ordinaires du commerce, qu'elle ne doit pas faire grand bruit dans le monde. Notre caravane étoit extrêmement petite, puiſqu'elle ne conſiſtoit qu'en trente chameaux en tout. Tout cela paſſoit ſous mon nom, quoiqu'il y en eût onze dont le jeune prince étoit propriétaire.

Ayant un ſi gros équipage, je devois avoir naturellement un bon nombre de domeſtiques; par

conséquent, ceux du prince pouvoient bien p
pour les miens. Ce seigneur, lui-même, p
titre de mon maître-d'hôtel, ce qui appa
ment me fit prendre pour un homme d'in
tance : mais cette vanité me chatouilla fort

Nous fûmes obligés d'abord de passer le
grand & le plus désagréable désert que j'aie
contré dans tout le voyage. Je l'appelle le d
le plus désagréable, parce qu'en plusieur
droits, le terrein est marécageux, & fort i
en plusieurs autres. Tout ce qui nous en
soloit, c'étoit la pensée que nous n'avions r
craindre de ces brigands de Tartares qui ne pa
jamais l'Oby, ou du moins très-rarement.
pendant nous fûmes fort trompés dans ce calc

Le jeune prince avoit avec lui un très-i
domestique Moscovite, ou plutôt Sibérien,
connoissant parfaitement bien tout ce pays,
conduisit par des routes particulières, pour é
les villes qui sont sur les grands chemins, co
Tumen, Soly-Kamskoy, & plusieurs autre
savoit que les garnisons Russiennes qui
trouvent, observent avec une exactitude
scrupuleuse, l'ordre qu'elles ont d'examin
voyageurs, pour voir si quelque exilé de ma
ne s'aviseroit pas de se glisser dans le cœur
Moscovie.

Les mesures que nous prîmes ne nous exposoient pas à de pareilles recherches ; mais d'un autre côté, elles nous forçoient à faire tout notre voyage par le désert, & à camper toutes les nuits sous nos tentes; au lieu qu'en passant par les villes, nous aurions pu jouir de toutes les commodités imaginables. Le jeune prince sentoit si bien les désagrémens où ma bonté pour lui m'engageoit, qu'il ne vouloit pas consentir de camper toutes les fois que nous nous trouvions près de quelque ville. Il se contentoit de coucher lui-même dans les bois avec son fidèle valet, & il savoit nous rejoindre dans les endroits où nous étions convenus de l'attendre.

Nous entrâmes dans l'Europe en passant la rivière appelée Kama, qui, dans cet endroit, sépare l'Europe de l'Asie. La première ville européenne qu'on rencontre de ce côté-là, s'appelle Soly-Kamskoy, c'est-à-dire, la grande ville sur le fleuve Kama. Nous crûmes voir là le peuple mieux poli dans sa manière de vivre, dans ses habillemens, & dans sa religion ; mais nous nous trompâmes. Dans le désert que nous avions à traverser, & qui, de ce côté-là, n'a que deux cens milles d'étendue, quoiqu'il en ait sept cens dans d'autres endroits, nous trouvâmes les habitans peu différens des Tartares Monguls. Ils donnent

dans un paganisme tout aussi grossier que les sauvages de l'Amérique. Leurs bourgs & leurs maisons sont pleines d'idoles, & leur manière de vivre est entièrement barbare, excepté dans les villes & dans les villages qui en sont proches, où l'on trouve des chrétiens qui se disent de l'église grecque, mais qui ont mêlé leur religion de tant de cérémonies superstitieuses qui leur restent de leur ancienne idolâtrie, qu'on prendroit leur culte plutôt pour un sortilège que pour un culte chrétien.

En traversant cette vaste solitude, après avoir banni toute idée de danger de mon esprit, comme je l'ai déjà insinué, je courus risque d'être massacré, avec toute ma suite, par une troupe de brigands; je n'ai jamais pu savoir quelles gens c'étoient, si c'étoit une bande d'une espèce de Tartares appelés Ostiachi, ou si c'étoient des Monguls répandus au delà des bords de l'Oby, ou bien si c'étoit une troupe de chasseurs de la Sibérie, qui s'étoient assemblés pour prendre une autre proie que des sables & des renards. Ce que je sais parfaitement bien, c'est qu'ils étoient tous à cheval, qu'ils étoient armés d'arcs & de flèches, & que quand nous les rencontrâmes pour la première fois, ils étoient à peu près au nombre de quarante-cinq. Ils approchèrent de nous jus-

qu'à deux différentes reprises, & nous environnant de tous côtés, ils nous examinèrent avec une très-grande attention. Ensuite ils se postèrent justement dans notre chemin, comme s'ils avoient eu envie de nous couper le passage.

Là-dessus, n'étant en tout que seize personnes, nous plaçâmes devant nous nos chameaux, tous sur une même ligne, afin d'être plus en état de repousser cette canaille; &, ayant fait halte, nous envoyâmes le valet Sibérien du prince pour les reconnoître. Son maître y consentit de bon cœur, d'autant plus qu'il craignoit que ce ne fût une troupe de Sibériens, détachée exprès pour l'attraper dans sa fuite, & pour le ramener par force.

Ce brave domestique s'avança de leur côté; & se tenant à une certaine distance, il leur parla dans tous les différens dialectes de la langue Sibérienne, sans pouvoir entendre un seul mot de ce qu'ils lui répondoient. Cependant il comprit, par leur action, & par plusieurs signes qu'ils lui faisoient, qu'ils tireroient sur lui s'il avoit la hardiesse d'approcher davantage. Il retourna là-dessus sur ses pas, pour venir faire son rapport, sans avoir grand'chose à nous dire, sinon qu'il les croyoit Kalmucks ou Circassiens par leurs habits, & que, selon toutes les apparences, il

devoit y en avoir la plus grande quantité répandue dans le désert, quoiqu'il n'eût jamais entendu dire auparavant que ces barbares se fussent si fort avancés du côté du nord. C'étoit une triste consolation pour nous ; mais il n'y avoit point de remède.

Il y avoit à notre gauche, à un quart de mille de nous, & tout près de la route, un petit bosquet, où les arbres étoient extrêmement serrés, & je considérai d'abord qu'il falloit nous avancer jusques-là, & nous y fortifier le mieux qu'il nous seroit possible. Nous devions nécessairement gagner par-là un double avantage : les branches épaisses & entrelacées nous mettroient à couvert des flèches de nos ennemis, & ils ne pourroient jamais nous attaquer en corps. A parler franchement, c'étoit le vieux pilote Portugais qui m'en fit d'abord venir la pensée. Ce bon-homme avoit cette excellente qualité qu'il conservoit toujours son sang-froid dans le péril ; &, par-là, il étoit toujours le plus propre à nous donner de bons conseils & à nous inspirer du courage.

Nous exécutâmes d'abord ce projet avec toute la diligence possible ; & nous gagnâmes le petit bois en question, sans que les Tartares ou les brigands fissent le moindre mouvement pour nous en empêcher. Quand nous y fûmes arrivés,

nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, que c'étoit un terrein marécageux, & qu'il y avoit d'un côté une grande source d'eau qui se répandoit dans une espèce de petit lac, & qui, à quelque distance de-là, étoit jointe par une autre source de la même grandeur. En un mot, nous nous vîmes justement auprès de la source d'une rivière considérable qu'on appelle Writska.

Les arbres qui croissoient à l'entour de cette source, n'étoient qu'environ au nombre de deux cens; mais ils étoient fort serrés, comme j'ai déjà dit, & revêtus d'un branchage extrêmement touffu; enforte que, dès que nous nous vîmes les maîtres de ce bocage, nous nous crûmes hors de danger, à moins que nos ennemis ne missent pied à terre pour nous attaquer.

Pour nous rendre encore cette entreprise plus difficile, notre vieux Portugais s'avisa de couper de grandes branches & de les laisser pendre dans les arbres, ce qui nous environna comme d'une fortification suivie.

Nous nous tînmes-là en repos, pour voir ce que les ennemis entreprendroient contre nous: mais ils ne firent pas le moindre mouvement pendant un espace de tems considérable. Enfin à peu près deux heures avant la nuit, ils vinrent directement à nous, & quoique nous ne nous en

fussions pas apperçus, nous trouvâmes
nombre étoit fort augmenté, & qu'ils ét
moins quatre-vingt cavaliers, parmi
nous crûmes remarquer quelques femm

Ils n'étoient éloignés de nous que d'un
portée de fusil, quand nous tirâmes un f
sans balle, en leur criant en même tems, e
russienne, ce qu'ils vouloient, & qu'il
à se retirer. Comme ils ne nous entendoi
ce coup ne fit que redoubler leur fureur.
cèrent à toute bride du côté du bois, fa
giner que nous nous y fussions si bien ba
qu'il étoit absolument impossible de s'y
passage. Notre Portugais, qui avoit été no
nieur, étoit aussi notre capitaine. Il
de ne faire feu, que lorsque nous
l'ennemi à la demi-portée du pistolet,
nous fussions sûrs de nos coups. Nous l
de nous en donner le signal; & il tard
tems, que quelques-uns des ennemis
éloignés de nous que de la longueur
piques quand nous fimes notre décharg

Nous visâmes si juste, ou pour mieux
providence dirigea si bien nos coups,
en tuâmes quatorze, sans compter les
& ceux qui n'étoient que blessés; car no
tous chargé nos armes de deux ou tr
tout au moins.

Ils furent terriblement étonnés d'une décharge si peu attendue, & se retirèrent à plus de deux cens verges de nous. Nous eûmes, dans cet intervalle, non-seulement le tems de recharger nos fusils, mais encore de faire une sortie & de saisir cinq ou six chevaux, dont les maîtres avoient apparemment perdu la vie. Nous vîmes facilement que nos ennemis étoient Tartares; mais il ne nous fut pas possible de voir de quel pays ils étoient, ni par quel motif extraordinaire ils s'étoient avancés jusques-là.

Environ une heure après ils firent un second mouvement pour nous attaquer, & ils furent reconnoître notre petit bois de toutes parts, pour voir s'ils n'y pouvoient pas trouver un autre passage; mais, remarquant que nous étions prêts à leur tenir tête de tous côtés, ils se retirèrent de nouveau, & pour nous, nous prîmes la résolution de nous tenir là clos & couverts pendant toute la nuit.

Nous dormîmes fort peu, comme on le croira sans peine, & nous passâmes presque toute la nuit à nous fortifier davantage, & à barricader tous les endroits par lesquels les ennemis pouvoient le plus facilement venir à nous, sans négliger de poser par-tout des sentinelles, & de faire une garde exacte.

Dans cette posture nous attendîmes le jour

avec impatience ; mais il nous fit faire u
verte fort désagréable. Les ennemis,
croyions découragés par la réception qu'
reçue, s'étoient augmentés jusqu'au n
plus de trois cens, & ils avoient dre
douze tentes ou huttes, comme s'il
pris la résolution de nous assiéger. I
placé ce petit camp dans la plaine, à u
lieue de nous. Nous fûmes tous fort
de cette vue, & j'avoue que, pour moi, j
perdu, avec tout ce que j'avois de rich
moi. Quoique cette dernière perte eût
dérable, ce n'étoit pas celle-là qui m
le plus ; ce qui m'effrayoit davantage
la pensée de tomber entre les mains d
bares, à la fin d'un si long voyage, a
échappé à tant de dangers, & surmon
ficultés si grandes & si nombreuses ; d
vue du port, pour ainsi dire, & dans l
même que je m'étois cru dans une enti
Pour mon associé, sa douleur alloit
rage ; il protesta que la perte de se
celle de sa vie, lui étoient égales ; q
mieux périr en combattant, que de
faim, & qu'il se défendroit jusqu'à
goutte de son sang.

Le jeune prince, qui étoit aussi b

plus vaillant guerrier de l'univers, étoit auſſi du ſentiment qu'il falloit ſe battre juſqu'au dernier ſouffle de vie, & le vieux pilote croyoit que, de la manière que nous étions poſtés, nous pouvions faire tête à nos ennemis & les repouſſer. Tout le jour ſe paſſa de cette manière, ſans que nous puſſions parvenir à une réſolution fixe. Vers le ſoir, nous apperçûmes qu'un nouveau renfort étoit venu aux Tartares : ce qui nous fit croire qu'ils s'étoient ſéparés en différentes bandes, pour roder par-tout, & pour chercher quelque proie, & que les premiers avoient détaché quelques-uns des leurs, pour donner avis aux autres du butin qu'ils avoient découvert.

Craignant que le lendemain ils ne fuſſent encore plus forts, je me mis à queſtionner les gens que nous avions amenés avec nous de Tobolski, pour ſavoir d'eux, s'il n'y avoit pas quelque route détournée par laquelle nous pouvions échapper à ces canailles pendant la nuit, & nous retirer vers quelque ville, ou bien trouver quelque part une eſcorte pour nous conduire à travers le déſert.

Le Sibérien, domeſtique du prince, nous dit que, ſi nous aimions mieux leur échapper que les combattre, il ſe faiſoit fort de nous tirer de là pendant la nuit, par un chemin qui alloit du

côté du nord vers Petrou, & de trom
bitablement les Tartares, qui nous
comme assiégés. Il ajouta que, malheure
son seigneur lui avoit protesté qu'il v
battre, & non pas se retirer.

Je lui répondis, qu'il avoit mal pris l
sions de son maître, qui étoit trop sa
vouloir se battre simplement pour avoi
de se battre, & qui, quoiqu'il eût d
de grandes marques de son intrépidité
droit pas résister avec dix-sept ou
hommes, à cinq ou six cens Tartares, l
contraint par une nécessité inévitable
savez réellement, ajoutai-je, un sûr
nous tirer d'ici sains & saufs, c'est l'u
qu'il y a à prendre. Il me répliqua,
seigneur vouloit le lui ordonner, il
à perdre la tête s'il n'exécutoit pas le
il s'agissoit.

Il ne fut pas difficile de porter le je
à une résolution si sensée; il donna
mestique les ordres nécessaires, & da
ment même, nous préparâmes tout
réussir cette entreprise salutaire.

Dès qu'il commença à faire obscur
mâmes du feu dans notre petit cam
nant nos mesures pour le faire dur

toute la nuit, afin de faire croire aux Tartares que nous y étions encore; & auſſi-tôt que nous vîmes paroître les étoiles que le Sibérien avoit marquées pour notre départ, nos bêtes de charge étant déjà en état de marcher, nous ſuivîmes notre guide qui ne conſultoit que l'étoile polaire, pour nous mener par ce pays, dont une grande partie ne conſiſtoit qu'en plaines.

Après avoir marché vigoureuſement pendant deux heures, nous vîmes que l'obſcurité commençoit à diſparoître, & qu'il faiſoit plus clair qu'il n'étoit néceſſaire pour notre deſſein : la lune ſe levoit, ce qui nous auroit été fort déſavantageux, ſi les Tartares s'étoient apperçus de notre retraite. Heureuſement ils en furent les dupes, & nous arrivâmes le matin à ſix heures, après avoir fait quarante milles de chemin, & eſtropié pluſieurs de nos bêtes, à un village appelé *Kermanzinskoy*, où nous nous reposâmes, ſans entendre dire la moindre choſe de nos ennemis, pendant tout le jour.

Environ deux heures avant la nuit, nous nous remîmes en marche & nous reſtâmes en chemin juſqu'au lendemain huit heures du matin. Il nous fallut paſſer une petite rivière appelée *Kirza*, pour arriver à un grand bourg bien peuplé,

habité par des Ruſſiens, & nommé O
C'eſt-là que nous nous délaſsâmes pendar
que tems ; nous y apprîmes que pluſieurs
de Tartares Kalmucs s'étoient répandues
déſert, mais que nous n'en avions plus
craindre, ce qui nous donna une très-
ſatisfaction.

Nous reſtâmes-là cinq jours entiers, ta
goûter quelque repos, après des marches
gantes, que pour nous y fournir de qu
chevaux, dont nous avions grand beſoin
avions les obligations les plus eſſentiel
brave Sibérien, qui nous avoit conduits ju
là; & mon aſſocié & moi, nous lui dor
la valeur de dix piſtoles, pour le récom
de cet important ſervice.

Une autre marche de cinq jours nou
à Veuſſima, ſur la rivière de Witzogda,
jette dans la Dwina, & de-là nous vîn
Lawrenskoy, le 3 de Juillet. Nous gout
le plaiſir de voir la fin de notre voyage pa
puiſque nous étions ſur le bord de la D
fleuve navigable, qui nous pouvoit condu
ſept jours à Archangel. Nous y louâme
grandes chaloupes pour notre bagage,
eſpèce de barge fort commode pour nous-m
nous nous embarquâmes le 7, & nous arr

tous ſains & ſaufs à Archangel le 18, ayant été en chemin dans tout notre voyage par terre, y compris notre ſéjour à Tobolski, un an, cinq mois & trois jours.

Nous fûmes obligés de reſter dans cette ville ſix ſemaines, pour attendre l'arrivée des vaiſſeaux : nous aurions été forcés d'y reſter bien plus long-tems, ſi un Hambourgeois n'étoit entré dans le port un mois avant le tems ordinaire qu'arrivent les vaiſſeaux anglois.

Après avoir mûrement délibéré ſur le parti que nous devions prendre, nous conſidérâmes que nous pourrions nous défaire de nos marchandiſes auſſi avantageuſement à Hambourg qu'à Londres, & nous réſolûmes de nous embarquer tous dans ce navire; nous convînmes du fret, & dans le moment, je fis embarquer toutes mes denrées. Il étoit fort naturel de faire aller à bord mon maître d'hôtel en même tems pour en avoir ſoin, & par-là le *jeune* prince eut toute la commodité imaginable de ſe tenir à l'écart pendant tout le tems qu'il nous falloit pour faire nos préparatifs. Il ne quitta pas le bord pendant tout ce tems-là, de peur d'être reconnu dans la ville par quelques marchands Moſcovites.

Nous partîmes d'Archangel le 20 Août, & ſans avoir de grands malheurs dans notre voyage, nous

nous entrâmes dans l'Elbe le 12 de Se
nous trouvâmes à Hambourg, mon
moi, des occasions très-favorables, d
nos marchandises, tant celles des Indi
les fournitures que nous avions apport
Sibérie; en partageant avec lui le produ
nos effets, j'eus pour ma part 3475 liv.
17 schelings & 3 sols, malgré plusieu
que nous avions été obligés de souten
vrai que je comprends dans ma por
partie de diamans que j'avois achetés à
pour mon compte particulier, & qui
bien 600 liv. sterling.

Ce fut là que le jeune prince prit
nous; il monta l'Elbe, dans le dessein d
Cour de Vienne, où il espéroit trou
protection, & d'où il pouvoit entreten
pondance avec ceux des amis de son
étoient encore en vie. Il ne se sépar
moi, sans me témoigner, de la manièr
forte, la reconnoissance qu'il sentiroit
vie, pour le service que je lui avois r
pour les tendres marques d'amitié qu
données au prince son père.

Après être resté quatre mois à Hamb
passai par terre en Hollande, où m'étan
qué dans le paquebot, j'arrivai à Lond

de Janvier 1705, dix ans & neuf mois après mon départ d'Angleterre.

Je me trouve à préſent dans ma patrie, bien réſolu de ne plus me fatiguer, en cherchant des aventures par le monde; il eſt tems que je me prépare à un voyage plus long que tous ceux que je viens de décrire. Pendant une vie de ſoixante-douze ans, variée par un ſi grand nombre de différentes révolutions, j'ai appris ſuffiſamment à connoître le prix de la retraite & le bonheur ineſtimable qu'un homme ſage doit trouver à finir ſes jours en paix.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

DES

VOYAGES IMAGINAI

TOME SECOND.

ROBINSON CRUS

Préface du Traducteur,

AVENTURES DE ROBINSON CRU

Troisieme partie,

Quatrieme partie,

Fin de la Table.

3 2044 025 670 209

ould
be

WIDENER LIBRARY
HX V8ZF A